L'encrier renversé

Et pour vous, la nouvelle… ?

Tome Ier : « Un fil tendu »

Contributeurs & contributrices : D. Akakpo, L. Allaert, A. Aragnou, S. Arnier, G. Ascaride, N. Aufan-Benazeth, F. Aussanaire, L. Avram, M. Baglin †, J.-P. Baratte, V. Baret, A. Bargel, N. Barrié-Laborde †, G. Bastide, C. Batumike, B. Baudart, B. Baune, P. Beaucamps, S. Beauget, A. Bernabéo, G. Bertin, O. Billington, O. Boile, M. Boland, V. Bonneau, G. Boulan, B. Bourrier, M. Brignot, E. Broc, M. Bruimaud, P. Brulhet, V. Brun, H. Cachau †, B. Camus, J. Cauda, M. Causse, J.-C. Chabel, C. Chabirand, S. Chagny, D. Chappey, M. Charest, M. Charine, S. Chatelain, J.-B. Chronopoulos, G. Claustriaux, F. Clerfeuille, V. Cohu, P. Couailler, J.-L. Coudray, R. Coulon, T. Covolo, A. Crenn, Y.-D. Crouzet, S. Dabat, P. Dandois, M.-C. Daniel, A. Dardenne, L. Daverat, M. Debruxelles, G. Delbet, A. Demouzon, P. Denizet, M. Desroziers, A. Dhelvallée, P. Dietrich, Y. Dippenweiler, S. Dormond, S. Dullin, L. Dumortier, C. Durr, C. Duttine, A. Emery, A. Estiot, C. Falbet-Desmoulin, M. Fazi, M. Feugray †, I. Flaten, B. Fourchard, C. Gaillard Sarron, B. Gautier, M. Gengoux, O. Gerig, F. Germanaud, C. Gevrey, J. Giovannoni, É. Giuliana, J. Glaziou, É. Gohier, A.-S. Guénéguès, M. Guilloux, L. Hesse, T. Horguelin, M. Housni, S. Huguet †, B. Jacquot, R. V. Janulewicz, A. Kotsov, M. Labbé, É. Lainé, H. Laly, S. Lamur, A. Langer, A. Lasserre-Vergne, A. Lasverne, J. Layani, L. Le Doeuff, M. Le Thiec, D. Lebel, D. Lecènes, N. Lecomte, J. Lefèvre, C. Legouix, L. Léri, P. Leroyer, H. Lictevout, C. Loiseau, S. Lucas, J.-L. Lys, C. Lysière, É. Lysøe, A. Mahaim, P. Malosse, C. Maltère, C. Mamier, P. Mangion, L. Marconi, F. Maréchal, B. Marée, M. Martin, V. Martorell, M. Mathis, A.-M. Matte, H. Mestron, G. de Montmollin, M.-H. Moreau, P. Morel, P. Morvilliers, G. Muller, A. Neetesonne, J. Nicoladec, M. Nicolaieff, B. Niquet, J.-J. Nuel, B. Oberlé, O. Paquet, R. Penblanc, J. Pézennec, G. Pingault, M. Pontacq, A. Pontier, A. Prieur, M.-C. Quentin, B. Quiriny, A. Renault, E. Roche, È. Roland, C. Rolland-Hasler, C. Saint-Charle, F. Salmon, B. Savournin, F. Schurmans, J.-F. Schwaiger, C. Simon, E. Solac, D. Soubieux, V. Struxiano, J.-C. Tardif, B. Thièry, J.-F. Thiery, R. Thieulent-Torréton, É. Tixen, É. Torrente, P. Vallens, M. Vannier, E. Vaucey, G. Verdet, M.-C. Viano, L. Vignat, C. de Viron, O. Vojetta, A. Wilhelmy, É. Wilwerth, J. Wintrebert, P. Zylawski.

Illustrations de Gaëtan Saux

Introduction

Le « fil tendu » est l'image qui pour nous métaphorise le mieux la nouvelle*, ce corps — si leste — de notre système littéraire (de faible rayon [dans les points de vente ou de lecture] mais de très haute densité) autour duquel nous *(**L'encrier renversé**)*, et possiblement vous, orbitons. Un bête brin de laine ou de coton… pincé aux extrémités et tendu à l'horizontale. Une ligne haute et droite sur laquelle funambulent auteur(e), narrateur/trice et personnage…

Qu'advienne alors dans cette extension la plus infime laxité, le plus petit relâchement… et paf patatras ! c'est la chute ! Le beau trio s'affale…

— Précisément ! Au tapis, les danseurs de corde ! Car disons-le sans détour : une nouvelle sans chute n'est pas une nouvelle. Point.

Que rétorquer à cette assertion dégoisée par mon voisin de tablée, de confession chutiste ? Quelle âme secourable invoquer… ? Mais Blondin, bien sûr ! Pas l'Antoine, et sa descente infernale, non-non. Charles, l'acrobate, virevoltant sur son fil de chanvre… Au vu de son exploit de 1859 aux Zamériques, qui, sensément, pourrait prétendre qu'une traversée de chutes sans chute n'est pas une traversée ?

« Tendre le micro » vers celles et ceux qui pratiquent, fréquentent le « récit de fiction bref qui ne serait pas un conte… » s'imposa logiquement à nous. L'idée première ? Contribuer à un « état des lieux » de la nouvelle et remuer à la fourche le tas des lieux communs qui lui sont généreusement associés. Nous étions alors en 2017.

Tou(te)s les sollicité(e)s de cette salve inaugurale, ou presque, se sont prêté(e)s au petit jeu des questions/réponses, de manière sobre ou volubile, décalée parfois…, sincère en tout cas.

Beaucoup d'eau depuis a coulé sous les ponts avant que ce recueil voie le jour, la barque avide du vieux Charon est venue faire des ronds sur l'onde : Michel Baglin, Nathalie Barrié, Henri Cachau, Mickaël Feugray, Sylvie Huguet ont versé leur obole au passeur.

Ce *Fil tendu* aurait pu par dérision se muer en *Fil attendu* tant il a tardé à paraître (mais l'on nous aurait taxé de suffisance). Que chaque

contributeur/contributrice de la catégorie** auteur(e)s soit ici remercié(e) pour son concours et loué(e) pour son inaltérable patience. D'aucun(e)s peut-être, au moment de la diffusion du questionnaire, entamaient la lecture de la *Recherche*, qui achevée et sans nouvelles de nous ont eu le temps d'engloutir sans mollir la *Comédie humaine*, les *Hommes de bonne volonté*, les *Rougon-Macquart* et la *Première gorgée de bière*.

Le présent tome donne à lire, cousues les unes aux autres, 184 contributions d'auteur(e)s de langue française, d'ici ou d'ailleurs, ponctuées de vignettes d'inspiration médiévale signées de **Gaëtan Saux** et que n'aurait pas désavouées Giovanni Boccaccio (1313-1375), l'auteur du *Décaméron****.

Le tome suivant paraîtra dans un délai de deux mois après la réception du 150e retour et aura pour titre : *Entrer par la porte de devant, jeter un œil et sortir par la porte de derrière.* Proposition de Patrick Beaucamps (voir *infra* Q « En usant d'une métaphore, qu'est-ce qu'une nouvelle réussie ? ») et adoptée par nous. Qui n'est pas sans rappeler l'entresort où pour quelques sous jadis vous accédiez au frisson. Attraction foraine ici, numéro de circassien plus haut (aérien pourrait-on dire), tout cela fleure bon la barbe à papa…

Via le site de ***L'encrier renversé*** [https://encrierrenverse.fr] les internautes curieux pourront désormais télécharger gratuitement les tomes d'*Et pour vous, la nouvelle… ?* et les divers fichiers PDF que nous produirons.

Désiré Ramanick, août 2023

Notes

* De la micronouvelle à la novella. Nous parlerons ici de format pour nouvelle, de genres policier, fantastique…, de sous-genres dark fantasy, steampunk…

** Les réponses au questionnaire adressé à quelques maisons d'édition et organisateurs de concours ont paru dans les numéros 78, 79 et 80 de ***L'encrier renversé***. (Lire ici l'art. d'Emmanuelle Favier.)

*** Pour la petite histoire, Antoine Sabatier de Castres (1742-1817) y alla de sa traduction en 1779 (*Contes de J. Bocace*, 10 vol.).



► La nouvelle : votre distance de prédilection ou l'un des plis de votre éventail littéraire ?

Danielle Akakpo : Ma distance de prédilection même si j'aime aussi m'essayer au roman qui n'en demeure pas moins chez moi un roman court ! **Lodewijk Allaert :** La porte d'entrée dans le monde littéraire. **Audrey Aragnou :** Un des plis. Je me sens plus à l'aise dans le roman, parce que je peux digresser, me perdre ou me promener (et promener le lecteur avec moi). Mais la nouvelle est intéressante, car elle pose d'autres exigences en termes de densité, de sens. Cela dit, j'aime aussi beaucoup ce genre parce qu'il me permet de respirer sur un texte plus court. J'en écris parfois, depuis que je suis adolescente. Parfois, mes thèmes de prédilection y apparaissent, que je prolonge dans des textes plus longs. Je m'en rends compte maintenant, avec le recul. Je conçois le genre comme un laboratoire du roman. **Stéphane Arnier :** La nouvelle est surtout pour moi un entraînement. Je n'en écris que pour des concours ou des appels à textes, en guise d'exercices techniques ou de soupapes entre deux projets plus vastes. Mon occupation principale reste l'écriture de romans. **Gilles Ascaride :** Un travail parmi d'autres. **Nicole Aufan-Benazeth :** La nouvelle est ma seule distance, je ne suis décidément pas un coureur de fond. **Liliane Avram :** La nouvelle est un genre qui me va bien, qui me correspond. Aller à l'essentiel avec des mots choisis et une chute inattendue. Cependant, dernièrement, j'ai publié une pièce de théâtre (assez courte avec peu de personnages) et, en ce moment, je prépare un roman policier qui ne sera pas, loin s'en faut, un roman fleuve. Je n'ai pas le sentiment de faire des infidélités à mon genre de prédilection car je reste toujours dans l'économie de mots. **Michel Baglin :** C'est une distance que j'aime beaucoup, entre poème et roman, que je pratique aussi. **Jean-Pierre Baratte :** Nouvelles, mininouvelles, micronouvelles, j'écris ce que j'aime lire. Mais il ne faut pas se moquer des auteurs de romans, on ne sait pas ce que l'on peut devenir... **Véronique Baret :** Oui, c'est ma longueur préférentielle. La plus adaptée au temps dont je dispose pour écrire (il faut bien travailler aussi !), mais pas seulement : j'aime bien ce format ramassé où il faut être rapide. Cela dit, au bout d'un moment, je me suis sentie restreinte et j'ai tenté de faire plus long. Le roman, pour moi, c'est à la fois un

investissement colossal et une satisfaction de développer une histoire et d'aller dans la finesse. Mais passer une, deux, trois années sur le même texte, moi ça me fait caler. **Nathalie Barrié-Laborde :** On peut dire ça mais j'essaie de faire de la fiction longue aussi. **Gérard Bastide :** Je travaille sur plusieurs formats (roman, essais, chroniques, guides de voyage, billets d'humeur, discours, contes, sketches...) mais indubitablement la nouvelle constitue mon genre préféré, celui sur lequel je passe le plus de temps. **Cikuru Batumike :** La nouvelle fait partie des genres littéraires vers lesquels s'oriente mon choix d'écriture. Elle produit la beauté au même titre que le roman, le récit, le théâtre ou la poésie. Le beau, c'est chaque fois une idée associée à une image. Selon *Wikipédia*, « c'est la caractéristique d'une chose qui au travers d'une expérience sensorielle ou intellectuelle procure une sensation de plaisir ou un sentiment de satisfaction en ce sens, la beauté provient par exemple de manifestations telles que la forme, l'aspect visuel, le mouvement, le son ». La nouvelle est un vecteur censé diffuser la quintessence du beau. Elle l'habille par sa puissance stylistique, par la brièveté de sa construction et par son rythme. Elle interprète l'esthétique d'un environnement de vie. Elle remplit une fonction : rendre possible des lieux d'évasion. Tout en étant « objet » de divertissement, la nouvelle scrute, interroge et soupèse la condition humaine. En effet, un recueil de nouvelles réunit une succession de textes nés d'un vécu. C'est un mélange de mots produits dans un enchaînement d'actions et de rebondissements qui répondent aux caractéristiques techniques propres à la nouvelle. Personnages peu nombreux. Réalité psychologique moins développée que dans un roman. Texte court. Et… une chute : rapide si pas surprenante. C'est le passage obligé par lequel n'importe quelle nouvelle doit renforcer sa philosophie et valider sa cohérence. Elle est inéluctable. Avec cet avantage qu'elle est changeable, modifiable. Parce que toute nouvelle garde le choix entre plusieurs propositions de chutes. J'ai la possibilité de retenir une chute qui correspond au mieux au texte créé, dans un contexte précis. La chute est l'élément utile à l'excitation, à la stimulation du désir de lire. Elle garantit la lisibilité d'un texte. Elle éclaire son sens. Elle doit être convaincante. Sans une chute appropriée, il n'y a point de nouvelle. **Bruno Baudart :** On dit qu'écrire une nouvelle c'est se lancer dans un sprint éperdu jusqu'à l'arrivée. Donc un sprint littéraire d'environ 25 000 signes me paraît être une bonne distance. **Bernard Baune :** Les deux. **Patrick Beaucamps :** Mon sacerdoce avec la poésie ! Depuis toujours, la forme courte est celle qui me convient le mieux. **Sylvie Beauget :** J'écris aussi des romans et des pièces de théâtre mais j'ai un faible pour le format court : nouvelles, contes et micropièces. **Annick Bernabéo :** J'aime l'esquisse, la fugue, le galop d'essai ; écrire entre quatre et douze pages me convient tout à fait. **Gilles Bertin :** Toutes distances. **Olivia Billington :** L'un des plis. Pendant plusieurs années, les micronouvelles (aux chutes surprenantes) avaient ma prédilection. À l'heure actuelle, je me concentre sur la rédaction de romans, ponctuée parfois par l'écriture de nouvelles. **Olivier Boile :** Dans ma lointaine jeunesse, j'ai commencé par écrire des romans, puis j'ai trouvé mon bonheur dans la nouvelle ; depuis, j'alterne les deux, si bien que depuis une dizaine d'années j'ai eu la chance de publier trois romans et une quarantaine de nouvelles. **Micheline Boland :** La nouvelle est sûrement le genre littéraire que j'apprécie le plus parce qu'on y va à l'essentiel. J'écris aussi des contes, des haïkus et de la poésie libre. Un premier jet de roman attend depuis deux ans que je le peaufine. **Valéry Bonneau :** Un des plis mais que j'affectionne particulièrement.

Gilles Boulan : Mon activité littéraire principale est l'écriture dramatique, la nouvelle est plutôt une récréation d'auteur, un exercice que je pratique pour entretenir l'écriture quand je n'ai pas de projets de pièces ou de chantiers en cours. **Béatrice Bourrier :** Je suis romancière en première intention mais j'avoue que les contraintes de la nouvelle me stimulent terriblement, ce pouvoir offert à l'auteur sur le temps et la tension provoquée chez le lecteur est très attractif. **Michel Brignot :** Oui, la nouvelle représente pour moi le format idéal dans l'écriture. Par manque de disponibilité mais aussi dans le souci de construire le plus habilement possible un récit dans un espace donné. **Emmanuel Broc :** Distance de prédilection sans aucun doute car ce format me convient. J'adore aussi titiller l'univers de la poésie. Deux formes littéraires où les mots et les sons doivent être justes pour raccourcir au plus vite la distance entre le lecteur et mon imaginaire. **Marc Bruimaud :** Je pratique la nouvelle, les récits, les romans, les sagas romanesques en plusieurs tomes — en fait, tous les formats. **Pierre Brulhet :** Les deux. C'est aussi un laboratoire pour m'essayer à différents genres ou styles littéraires, qui parfois peuvent donner naissance à un roman, comme *Magma* qui fut à l'origine une nouvelle. **Valérie Brun :** J'ai commencé par écrire des nouvelles (en 2009) et je n'ai jamais cessé. D'ailleurs, après l'écriture d'un roman, je ressens le besoin de revenir à cette forme courte, nerveuse et si technique. **Henri Cachau :** Je me considère plutôt comme un coureur de demi-fond, les longues distances ennuyant autant le sportif que le spectateur… le rythme et la nervosité requis par cette discipline m'apparaissent opportuns afin de conserver éveillée l'attention du lecteur… **Benoît Camus :** Même si j'affectionne beaucoup le court (et lui consacre de nombreuses pages), j'apprécie toutes les distances et ne me limite à aucune. C'est le propos (le sujet, l'histoire ou la narration) qui impose le rythme ou la longueur. **Jacques Cauda :** Lecteur de Deleuze, j'opte pour le pli. **Manu Causse :** Un des plis — j'écris aussi des romans, chroniques, pièces de théâtre… mais la nouvelle reste un des genres les plus plaisants, pour son intensité et sa concentration. **Jean-Claude Chabel :** Les deux… J'ai eu ma période « nouvelles ». Longue distance : longue haleine, ça peut durer et peut-être ne pas aboutir, on verra. **Christoph Chabirand :** La nouvelle est mon genre de prédilection, y compris dans mes romans policiers qui sont en fait de grosses nouvelles. **Sébastien Chagny :** Je n'ai jamais écrit que des nouvelles. Le côté jaculatoire du genre me séduit. Le début et la chute se frottent pour produire l'étincelle. En outre, la nouvelle répond à mon caractère inquiet et impatient, réfractaire à la moindre construction ou organisation, elle n'est pas intellectuelle, elle se moque de la logique, ou bien a la sienne propre, elle est brute et brusque. **Dominique Chappey :** Mes premières armes que je pratique encore pour ne pas perdre la main. **Mélitza Charest :** C'est un des plis de mon éventail littéraire. En réalité mes genres sont le roman et le théâtre. **Marlène Charine :** Plutôt une des facettes de ma boule disco-créative, puisqu'il m'arrive de faire du (très) long aussi. **Sylviane Chatelain :** J'ai écrit quatre romans et six recueils de nouvelles. Une alternance qui se fait tout naturellement. Comme si, en ce qui concerne les nouvelles, il me fallait mener une vie de voyageur, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, avec beaucoup d'intérêt mais, à la longue, un peu de lassitude, l'envie de m'installer pour un temps, de ne plus avoir à faire et défaire mes valises si souvent. **Jean-Baptiste Chronopoulos :** Un format intelligent de prédilection ! Toutefois, les années passant, les textes s'allongent… **Geoffrey Claustriaux :** Je dirais plutôt que c'est l'un des plis de mon éventail

littéraire. Je pense que c'est l'histoire qui détermine le format et donc, quand j'ai une idée, je me demande si un format court ou un long lui convient mieux. **Florence Clerfeuille :** La nouvelle est un format d'écriture dont j'apprécie la concision et la pirouette finale, mais ce n'est pas le seul que je pratique. J'écris plutôt des romans. Notamment sous forme de trilogie. **Véronique Cohu :** Ma distance de prédilection. **Paul Couailler :** Plutôt un pli ! J'ai écrit une quarantaine de nouvelles dans ma vie, mais à vrai dire, je ne m'y suis jamais senti très à l'aise. La nouvelle m'a aidé à mûrir mon style, à montrer plutôt qu'à dire, à provoquer des surprises et des retournements de situation, à travailler certains points précis (dialogues, ambiances, descriptions, etc.) qui m'ont ensuite beaucoup aidé en tant qu'auteur de romans. **Jean-Luc Coudray :** La nouvelle est ma distance de prédilection. Pour moi, la narration est un prétexte à incarner une idée, un point de vue. L'histoire pour l'histoire ne m'intéresse pas. La nouvelle a la bonne longueur pour un développement d'une dimension poétique ou d'une dimension de la pensée. **Robert Coulon :** C'est plutôt une distance de prédilection. Les histoires que je raconte traitent de moments de vie, de situations particulières. Je raconte ces histoires en utilisant la nouvelle ou la pièce de théâtre. **Thierry Covolo :** Ma distance, unique. **Antonin Crenn :** J'écris des récits, aussi bien courts que longs : la longueur s'impose d'elle-même. **Yves-Daniel Crouzet :** La nouvelle c'est le format idéal pour donner vie à ses songes et à ses fantasmes. C'est le reflet d'une humeur du moment, alors que le roman… Le roman, c'est du travail. Une œuvre de longue haleine ; on s'y épuise et on désespère de voir la ligne d'arrivée. Je préfère les nouvelles, mais sans lecteurs à quoi bon écrire ? J'ai donc choisi de me consacrer au roman ! **Sophie Dabat :** Je me suis lancée dans la nouvelle à l'époque où j'avais peur de l'énorme engagement que représentait à mes yeux l'écriture d'un roman. Je dois avouer que je suis plutôt prolifique et prolixe, et que j'ai tendance à faire plus long que court… **Pascal Dandois :** J'écris surtout des nouvelles voire des micronouvelles, la plupart du temps ça n'est pas très long, mais également des poèmes (quelquefois la frontière est ténue entre les deux) avec le même plaisir. **Marie-Catherine Daniel :** Ma Muse chérit également les romans, la littérature jeunesse et la poésie. **Albert Dardenne :** Un roman, deux pièces de théâtre, des nouvelles, contes et fables en nombre indéterminé. En fait, le besoin est là d'avoir toujours un fer au feu. **Loïc Daverat :** J'écris depuis environ trois ans des nouvelles. Je ne désespère cependant pas de passer au roman. Sans pour autant abandonner la nouvelle, dont j'ai encore beaucoup à apprendre. **Monique Debruxelles :** La brièveté me convient, mais il m'arrive d'écrire des romans policiers avec mon complice : Denis Soubieux. **Gérard Delbet :** La nouvelle est un format en effet compatible avec mon train de vie, mes horizons, mon temps, mes émotions à partager. Compatible surtout avec la volonté de ne pas, pour ce faire, négliger, oublier, fuir les êtres qui me sont chers et pour qui je le suis. Et puis il y a souvent la vaisselle à faire, et en amont imaginer le repas, le préparer, l'offrir. Chanter aussi, danser peut-être, se promener et imaginer la vie quotidienne. Pour la composer et pour la restituer, la nouvelle a trouvé sa place dans ma vie de mots. Son charme, c'est aussi la contrainte, le dit, la stance, la pré-direction et le prix de l'éventail, tout ce qui peut permettre d'écrire vite, en cachette, dans un coin, au carnet, la nuit, le matin avant, en classe jadis, en récré, avec ce petit côté ramassé, presque caché, quelle aubaine la nouvelle, cette pépite au fond d'une idée, d'un déroulé, d'une fin de phrase entendue en passant, oui, ce regard, ce sourire, ce possible, ce décolleté au milieu de l'encyclopédie du monde.

Annick Demouzon : Même si tous les genres m'intéressent et ont, selon moi, leur place en littérature et dans mon écriture, j'avoue un gros faible pour la nouvelle. Mais c'est très mal vu, considéré comme déviant, d'aimer ce genre « inférieur » et c'est dur, dur (très dur) d'y intéresser les éditeurs… et les libraires. **Pierre Denizet :** La nouvelle est, jusque-là, la seule forme à laquelle je me suis essayé. Même s'il est difficile, le format court a quelque chose de rassurant pour ceux qui ont un temps relativement limité à consacrer à la fiction. **Marianne Desroziers :** C'est avec la nouvelle que j'ai commencé mais aujourd'hui j'écris surtout des romans et de la poésie. **Alix Dhelvallée :** Prédilection. **Pascale Dietrich :** J'écris des nouvelles mais aussi des romans. J'aime alterner projets courts et de longue haleine. Cela permet d'exploiter des idées différentes car certaines ne suffisent pas pour porter un roman mais font de bons textes courts. **Yolaine Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** La nouvelle est ma distance de prédilection mais c'est arrivé de manière imprévue : depuis toute petite, je veux écrire des romans mais je me suis rendu compte avec le temps que c'est énormément de travail pour des chances de publication bien minces. Je me suis donc tournée vers la nouvelle pour voir si dans un premier temps je pouvais avoir un peu de succès, évaluer mes chances de pouvoir être éditée plus tard. C'est un genre avec des codes bien précis, que je ne maîtrisais pas au départ. J'ai commencé mes participations en 2012 et j'ai accumulé cinq ou six échecs, je pensais arrêter mais ce qui m'a aidée à continuer c'est une note manuscrite que j'ai reçue lors d'une participation. Au départ c'était une lettre-type disant « on a reçu beaucoup de textes mais malheureusement le vôtre, etc., etc. » et quelqu'un avait ajouté de manière manuscrite et anonyme : « Votre texte a reçu 2 votes sur 8. » J'ai trouvé cela très sympa comme démarche et cela m'a encouragée. Mais ensuite j'ai arrêté de 2013 à 2015 car j'avais un bébé, même si j'ai continué à écrire dans un autre contexte. En 2015, je n'ai écrit qu'une seule nouvelle qui a gagné un premier prix, et depuis je continue dans cette voie, qui me semble avoir plus de débouchés que le roman. **Sabine Dormond :** 3 000 signes, c'est le format imposé par les Dissidents de la pleine lune, un groupe déjanté d'écrivains amateurs et confirmés que j'ai fondé voici plus de sept ans avec ma sœur et mon ami. 3 000 signes, soit à peine une page, pour traiter des thèmes comme « Le sourire de la vitesse », « L'émotion de l'herbier » ou encore « L'opinion en bougeant ». Avec parfois une consigne stylistique en prime. Et un gage pour ceux qui dépassent le format imparti. Ça paraît hyper-contraignant, frustrant, mais le pire, c'est qu'on en redemande. Les Dissidents de la pleine lune sont de plus en plus nombreux. **Sandra Dullin :** J'écris essentiellement des nouvelles, parfois de la poésie. La nouvelle est une forme d'écriture que j'apprécie, exigeante et forte en émotion. On doit aller à l'essentiel, charmer dès les premières lignes le lecteur. Sa forme courte est aussi plus adaptée à mon emploi du temps actuel. **Laurent Dumortier :** L'un des plis. :-) En pratique, j'écris de la poésie, du roman et de la nouvelle. Et j'alterne entre les trois. **Cyril Durr :** Un passage obligé, je dirais. Au moins pour l'écrivain débutant. Cela peut être aussi une manière sympathique d'aborder un sujet que l'on ne souhaite pas traiter pendant des mois. C'est autant des pompes, donc un exercice utile, qu'une respiration finalement. **Charles Duttine :** J'aime ce genre et la création de textes courts. J'apprécie l'exigence de précision en matière de vocabulaire et de syntaxe que ce genre demande. Mes nouvelles peuvent être très courtes (un feuillet), ou plus développées (plus d'une vingtaine de feuillets pour certaines). Rien ne m'empêchera de faire le pas vers le roman. Mais je ne

pense pas produire, un jour ou l'autre, un « roman-fleuve ». Le court me va très bien. Et sans vouloir être polémique, je reproche à certains romanciers un certain « délayage ». **Alain Emery :** Sur la longueur, je m'essouffle : je préfère les poisons violents. La nouvelle est en cela imparable. Mes rares romans et biographies ne sont du reste que de longues nouvelles. C'est inscrit dans ma chair, je ne sais faire que court. **Corinne Falbet-Desmoulin :** Un pli très important de mon éventail littéraire ! J'ai d'ailleurs écrit trois recueils regroupés dans une trilogie et obtenu quatre 1ers prix littéraires et trois 2es prix entre autres, pour des nouvelles figurant dans mes ouvrages. **Mélanie Fazi :** Ma forme de prédilection depuis plus de vingt ans, même si je me suis essayée deux fois au roman, sans être bien convaincue d'avoir réussi. L'insistance de certains à « passer au roman pour être pris au sérieux » n'a fait que renforcer mon envie de publier des nouvelles. **Mickaël Feugray :** La nouvelle m'est un viatique, je ne me vois pas faire sans. Je m'y colle facilement avant la tartine du matin (au beurre salé s'il vous plaît, pour peu qu'on se fasse un week-end ensemble). Pour autant, je donne dans le roman, la chanson (*via* les groupes Bleu nuit et Asphalte) et depuis peu les courts-métrages, en espérant de longs-métrages et un doigt de pied dans la bande dessinée (un beau jour) (ou sera-ce une nuit ?). **Isabelle Flaten :** La nouvelle, particulièrement la toute petite nouvelle, des microfictions, parfois d'une phrase ou deux, sont un des plis de mon éventail littéraire. **Benoît Fourchard :** Plutôt un pli, entre les écritures pour le théâtre, le roman, la jeunesse et le cinéma… **Catherine Gaillard Sarron :** La nouvelle fait partie de mon éventail littéraire. Elle autorise le développement d'idées ou d'intrigues qui ne supporteraient pas d'être diluées dans un roman. C'est la forme brève par excellence pour raconter des histoires courtes et denses en travaillant soigneusement la chute ; incontournable dans ce genre particulier. **Brice Gautier :** Je suis durablement prisonnier de l'attraction gravitationnelle de la nouvelle. La faute à sa densité, à l'éventail des expériences formelles qu'elle permet, à l'invitation au papillonnage qu'elle promet (quel bonheur de changer de thème au bout de dix mille signes !), et surtout parce que mon emploi du temps ne me laisse pas assez de temps pour suivre jusqu'au bout le long fil du roman. **Martine Gengoux :** J'ai commencé par écrire des nouvelles, puis deux romans. L'idée n'était pas du tout de passer d'un genre mineur à un genre majeur. Bien au contraire. La nouvelle demande une écriture efficace, concise pour raconter une histoire qui concerne peu de personnages profilés en un coup de plume, dans un espace temps et lieu limité. Une prouesse ! J'ai fait le choix du roman parce que j'aime prendre le temps de m'attarder sur plusieurs personnages, de les faire parfois dévier de l'histoire centrale. **Olivia Gerig :** Il s'agit plutôt de l'un des plis de mon éventail littéraire et d'un véritable exercice. Pour le moment, j'ai écrit trois romans et j'en suis à la rédaction du quatrième. Les nouvelles me permettent de prendre une respiration entre mes romans, de m'imposer des limites tant au niveau des signes que du genre, tout en continuant d'écrire. **Frédérique Germanaud :** La nouvelle n'est pas ma distance de prédilection, mais une voie comme une autre ouverte dans l'écriture et la narration. J'écris aussi des récits, des poèmes. La longueur du texte n'est pas déterminée à l'avance, elle s'ajuste à mon désir, à ce que j'ai à dire. **Chantal Gevrey :** J'ai commencé par écrire des nouvelles par défaut, ne disposant pas du temps continu nécessaire au roman, puis j'y ai pris goût. À présent, c'est le sujet, plutôt que le temps disponible, qui dicte le genre. **Julien Giovannoni (Le Singe noir) :** La nouvelle permet justement aux auteurs de « donner de leurs

nouvelles » ! (À ce stade-là vous devez déjà regretter de m'avoir envoyé ce questionnaire…) Je considère qu'elles permettent d'expérimenter des histoires, des univers, des personnages, mais également des genres différents. Personnellement, j'écris des nouvelles comme des échantillons, des parties étendues d'un univers ou une thématique, des histoires satellites gravitant autour d'un roman principal que j'écris ou voudrais écrire… **Éric Giuliana :** La nouvelle est l'un des plis de mon éventail littéraire. Cependant, je dois avouer que ce pli de l'éventail contribue grandement à ventiler ma boîte crânienne et à m'aérer les synapses. **Joël Glaziou :** Au commencement, il y a le texte court : poèmes, poèmes en prose, nouvelles, récits… qui parfois prennent de l'ampleur, s'organisent en ensembles plus composés pour former un recueil, un roman. En prenant une métaphore sportive, j'ai commencé par le 100 mètres et le 100 mètres haies pour aborder peu à peu le demi-fond ! **Éric Gohier :** Un des plis de mon éventail. **Anne-Sophie Guénéguès :** Un format de prédilection pour tout de suite mettre le lecteur dans le bain, lui maintenir la tête sous l'eau le temps qu'il faut et relâcher d'un coup. Qu'elle est bonne, cette goulée d'air sous forme de chute finale. **Marion Guilloux :** Ma distance de prédilection. **Laurence Hesse :** La nouvelle est l'une des facettes de mon univers littéraire. C'est par là que j'ai commencé. Ce genre me plaît, il permet de changer de monde rapidement, de se focaliser sur l'essentiel d'un ou deux personnages, de garder le lecteur en haleine au long de quelques pages sans lui laisser le temps de souffler. **Thierry Horguelin :** Ma distance de prédilection. Je n'écris pas que des nouvelles mais n'ai, tant qu'à présent, écrit que des proses brèves. Ce n'est pas un choix, plutôt une affaire de tempérament. **M'barek Housni :** Plutôt ma distance de présélection. En elle se concentre l'essentiel de mon activité créative littéraire. Mes poèmes, mes articles sur le cinéma et les arts plastiques, sont des activités qui me plongent dans l'écrit autrement, et bizarrement ça renforce mon imagination et la fertilise lorsque je me mets à la rédaction d'un nouveau texte. **Sylvie Huguet :** La nouvelle est restée longtemps ma distance de prédilection, à la fois par goût et par nécessité, car, découragée par les refus, j'avais renoncé à intéresser un éditeur à mes romans, alors que mes textes courts trouvaient bon accueil dans les revues. Plus tard, ayant enfin déniché un puis plusieurs éditeurs, je suis revenue aux récits plus longs, mais j'ai gardé le goût de la concision et de la brièveté : mes « romans » atteignent rarement deux cents pages, et seraient plutôt considérés comme des novellas par les Anglo-Saxons. **Bernard Jacquot :** Je suis, par nature, amateur de romans plutôt que de nouvelles. En tant que lecteur et, si j'ose, en tant qu'auteur aussi. J'ai d'ailleurs écrit huit romans dont la taille oscille entre deux cents et quatre cent cinquante pages suivant la température de l'air et l'angle sous lequel on regarde les feuilles. Malheureusement, parmi les trois personnes à qui j'ai donné ces romans à lire, pas une n'a dépassé la page 18. En conséquence, j'ai décidé — par réalisme — de limiter ma production littéraire aux nouvelles de dix-huit pages maximum. **Romano Vlad Janulewicz :** Un peu les deux. On peut dire d'abord qu'elle représente une forme littéraire que je prends beaucoup de plaisir à travailler. Je suis venu à l'écriture de nouvelles grâce à la lecture de nouvelles et je demeure, aujourd'hui encore, adepte des formes courtes (comptines pour enfants, microtextes, slam, scénarios de courts-métrages) même si j'ai travaillé l'an dernier sur un roman jeunesse nettement plus long que ce à quoi je suis habitué. Poser des ambiances rapidement, créer et faire évoluer des personnages sans se référer à leur généalogie façon saga, développer l'action

et l'intrigue de manière succincte pour tenter d'en faire quelque chose d'efficace, sont des pratiques qui me conviennent tout à fait. Peut-être aussi que cette forme m'est chère parce que je n'accorde pas autant de temps que je voudrais à l'écriture. On peut écrire une nouvelle assez rapidement, parfois en quelques heures seulement, en tout cas il faut aller à l'essentiel. Elle correspond aussi au temps que j'accorde à la lecture en général, donc je produis des textes qui ressemblent à ce que j'aime lire même si, bien entendu, je ne lis pas que des nouvelles. **Alain Kotsov :** Ma distance de prédilection ; mais l'éventail ne demande qu'à être déplié. **Michelle Labbé :** L'un des plis. **Éric Lainé :** Oui. **Hélène Laly :** Pendant des années, elle fut non seulement ma distance de prédilection, mais également mon seul mode de fonctionnement. Il me semblait impossible d'écrire un roman par manque de souffle. La nouvelle répondait parfaitement à ma respiration. Comme une évidence. Ce n'est plus vrai aujourd'hui. **Sylvain Lamur :** J'écris majoritairement des nouvelles, mais le format dans lequel je me sens le mieux est sans doute la novella. La concision y est aussi de mise, mais elle laisse largement le temps de faire le tour d'une question, de personnages ou d'un univers, là où le roman demande de prolonger indéfiniment des thèmes qui n'auraient pas forcément à l'être, ou de s'épancher de façon un peu abstraite ou superflue quand on ne sait pas s'y prendre. **Adriana Langer :** Prédilection. **Anne Lasserre-Vergne :** Même si j'ai écrit des essais, un roman, la nouvelle est mon espace de prédilection, celui qui me permet de dire, de communiquer, de partager, de créer. **Alain Lasverne :** L'un des plis de mon éventail littéraire. **Jacques Layani :** Ce fut ma distance de prédilection, c'est à présent un pli d'éventail. Et même, ce n'est plus. Je n'ai pas dit : plus rien, simplement, ce n'est plus. Je n'écris plus de nouvelles. **Loïc Le Doeuff (Higor Jika) :** Je touche à tout, du poème aux nouvelles en passant par le roman… **Morgan Le Thiec :** Mon genre de prédilection. **Dominique Lebel :** La nouvelle, ma distance de prédilection ? Sûrement, car quand j'écris un roman il rassemble plusieurs points de vue qui constituent autant de petites histoires. Rien à faire, je suis absolument coincée dans ce genre littéraire. **Dany Lecènes :** Un jeu, un défi sympathique. **Nelly Lecomte :** C'est un aspect de ma création littéraire, un genre que je pratique si l'inspiration m'en est fournie par le vécu. **Jessica Lefèvre :** La nouvelle est bien le genre littéraire dont je suis fan en termes d'écriture car il me convient particulièrement bien. Le TTC (très, très court) est un challenge littéraire à part entière car il faut intriguer le lecteur en un temps record (une à deux pages maximum) et en le laissant véritablement soit sur sa faim, soit surpris par le dénouement final. **Caroline Legouix :** J'écris des nouvelles et des romans en naviguant parfois d'un genre à l'autre avec une même histoire. Par exemple, des personnages de mon recueil de nouvelles se retrouvent dans mon roman et une des nouvelles de mon recueil a d'abord été un roman (non publié). Je porte en moi un monde peuplé de nombreux personnages dont je raconte les expériences et aventures dans différents formats élastiques. J'écris en accordéon, finalement. **Livia Léri :** C'est décidément mon genre de prédilection. J'en apprécie tout particulièrement la densité et la multiplicité des possibles. Je trouve que c'est un genre intéressant pour l'expérimentation formelle. Après m'être essayée à l'écriture de romans, j'ai acquis la conviction que c'est vraiment le genre qui convient actuellement à mon type d'écriture. **Philippe Leroyer :** Deux pôles d'expression m'aimantent particulièrement : la poésie (jamais publiée ni diffusée) et la nouvelle bien que j'aie publié un roman jeunesse puis écrit la suite (non publiée). D'autres tentatives de textes

longs mais je ne tiens pas la distance. Pour l'instant… **Hugues Lictevout :** J'aime la nouvelle comme manière de ramasser ses idées, de convaincre en peu de mots, de créer des ambiances en quelques phrases. Bref, une façon d'aller droit au but et d'expérimenter. **Catherine Loiseau :** Au départ, je suis plus roman, que ce soit en lecture ou en écriture. Mais j'ai depuis appris à apprécier la nouvelle pour la grande liberté et le dépaysement qu'elle offre. **Sophie Lucas :** Une des cordes de mon arc imaginaire. **Jean-Luc Lys :** L'un des plis, quand je participe à des concours par exemple, sinon je préfère le roman, finalement plus facile à écrire car permettant d'approfondir les personnages, de décrire les lieux où se déroule l'action. La nouvelle est un art TRÈS difficile. **Camille Lysière :** J'écris de tout, sous toutes les formes possibles, tout le temps et sous tous les prétextes imaginables. **Éric Lysøe :** J'ai bien sûr écrit quelques romans, mais la nouvelle reste la forme littéraire que j'affectionne entre toutes. Je peux même être plus précis et indiquer les « mensurations » qui me conviennent le mieux : environ cinquante mille signes. Je crois que chacun se sent à l'aise dans un espace particulier, plus ou moins important. Je connais des nouvellistes de talent pour qui cet espace idéal est moitié moins important que le mien. C'est une simple question de respiration. **Annik Mahaim :** L'un des plis. Après l'écriture d'un long roman. Je crois qu'un recueil sera plus léger, qu'il me donnera moins de travail. C'est tout le contraire. C'est pire. Du travail d'orfèvre, encore plus. Il y faut une cohérence. Sans compter que les nouvelles sont indisciplinées. Certains passages de l'une d'entre elles veulent aller à l'intérieur d'une autre. Les nouvelles « tuées » et mort-nées finissent parfois par composer ensemble une nouvelle nouvelle. C'est une sorte de jardin, des plantes non sollicitées poussent là où on ne les attendait pas, se croisent, se multiplient, d'autres, celles sur lesquelles on comptait, celles qu'on voyait grandes, belles et fleuries, poussent racornies. Au lieu d'un grand individu, on a une foule désobéissante à maîtriser. **Pascal Malosse :** La nouvelle est pour l'instant une forme que je privilégie. Elle permet de se faire connaître auprès des revues, d'expérimenter, de marquer le lecteur parfois plus vivement qu'avec un long roman. Cependant je ne me limite pas aux textes courts et écris aussi des romans. **Céline Maltère :** J'écris des nouvelles, des romans, des poèmes en vers et en prose. J'aime beaucoup le genre de la nouvelle car il permet d'embrasser un univers en peu de pages et, au cours de l'écriture, l'horizon est visible. **Claude Mamier :** J'ai commis un roman, sans doute par pur accident. La nouvelle a vraiment ma préférence (trois recueils, publications en revues et anthologies, etc.). **Philippe Mangion :** Le premier pli. Je me lance quand une idée ruminée fait écho à un événement inattendu ou le thème d'un appel à textes. L'écriture doit être rapide, la nouvelle est pliée en deux jours au plus. Parfois je reprends le pliage pour en faire un origami roman. Je préfère, j'aime ces aventures d'un an ou deux avec mes personnages. **Laurence Marconi :** Jusqu'à présent, je n'ai écrit que des nouvelles, mais peut-être que l'envie de me lancer dans l'écriture d'un roman (court) viendra. L'idée fait son chemin peu à peu. **Fabien Maréchal :** Les deux ! Ça n'empêche pas de s'essayer à des récits plus longs ou à des formes plus courtes (quelques vers), mais la nouvelle reste pour l'heure le genre dans lequel je me sens le plus à l'aise formellement, du fait de la concision et de la précision qu'il réclame (peut-être ai-je un caractère un chouia coupeur de cheveux en quatre ?). Elle exige aussi un travail de fond sur ce que l'on ressent et pense, afin de l'exprimer clairement avec économie… et ça conduit parfois à quelques surprises. Enfin, la nouvelle permet de varier les plaisirs, de passer d'une

histoire à une autre, d'un personnage à un autre assez rapidement, voire de travailler sur plusieurs textes à la fois, ce qui me motive davantage. **Bruno Marée :** Des nouvelles écrites au gré de l'inspiration comme des respirations au cours de la plongée en apnée du roman. Écrire une nouvelle, c'est un peu comme préparer une sauce ou un plat unique, quand le roman envisage l'entièreté du repas, de l'apéro au dessert, sans oublier le montage de la table et l'accueil des invités… et même la vaisselle ! **Maryline Martin :** J'aime beaucoup la nouvelle pour son style d'écriture concis, bref, synthétique avec une chute qui est censée surprendre. J'avoue ne pas toujours adopter cette posture quand je rédige des nouvelles : à défaut de chute, mes histoires peuvent s'orienter sur des fins ouvertes ! Je ne ferme aucune porte, le lecteur prend la clé des champs s'il le souhaite pour continuer l'histoire qui est devenue sienne… **Vincent Martorell :** Je répondrai que la nouvelle fait partie de mon travail d'écrivain au même titre que le roman ou l'écriture théâtrale. **Magali Mathis :** Le roman s'apparente à un marathon, qui réclame du temps, des efforts au long cours. La nouvelle est une course d'entraînement. Et parfois, l'exploit est qu'elle se suffit à elle-même. **A.-M. Matte :** J'adore la nouvelle, car elle me permet d'ouvrir une petite fenêtre de vie, de tremper le pied dans un aspect d'existence, de raconter une bribe, de donner l'eau à la bouche. La nouvelle doit surprendre et satisfaire tout en offrant la possibilité de plus. **Hervé Mestron :** C'est plutôt l'un des plis, effectivement, selon l'humeur, les sujets, l'envie… **Gilles de Montmollin :** Clairement l'un des plis de mon éventail littéraire. J'aime avant tout lire des romans et, logiquement, j'essaie d'écrire le genre de prose que j'aime lire. Cela dit, j'ai aussi du plaisir à lire des nouvelles et à en écrire. C'est à la fois ludique, sans engagement à long terme, exigeant et formateur. **Marie-Hélène Moreau :** J'écris du court comme du long, indifféremment et en alternance. Chacun a ses propres codes et règles et m'apporte des satisfactions différentes mais réelles. La nouvelle permet de s'essayer à des styles et des genres différents et constitue un excellent exercice technique (recherche des mots, concision des phrases…), tandis que le roman permet une immersion profonde dans des personnages dont on a ensuite du mal à s'extirper. Rien à voir. Il est d'ailleurs fréquent que je laisse « reposer » le manuscrit d'un roman en cours pour écrire une nouvelle, ce qui m'aère l'esprit d'une certaine manière. **Patrick Morel :** Un des plis de mon éventail littéraire. Un complément à mes romans. **Pierre Morvilliers :** Paradoxe : je me suis lancé tête baissée dans le roman, mais la nouvelle est rapidement devenue ma distance de prédilection. La (fausse) liberté qu'elle procure ? De pouvoir sauter d'un sujet à l'autre ? Sans doute… Mais on s'aperçoit vite que la forme est redoutable et ne pardonne pas grand-chose… **Gérard Muller :** L'un des plis de mon éventail littéraire. **Adeline Neetesonne :** J'ai commencé par l'écriture de romans. Je suis venue à la nouvelle sur le tard. Il m'a fallu atteindre une certaine maturité d'écriture pour acquérir la finesse et la précision nécessaires à la rédaction d'une nouvelle digne de ce nom. **Julius Nicoladec :** Le ressenti profond, pour ne pas dire la conviction, que toute autre histoire que le récit bref, ponctuel, qu'elle prenne forme de roman, de traité philosophique ou politique, ou autre agencement, est un fatras fallacieux. **Marc Nicolaieff :** C'est une distance jouissive, pleine de liberté malgré les contraintes, et qui m'inspire. Mais ce n'est pas la seule. **Brigitte Niquet :** Distance de prédilection. **Jean-Jacques Nuel :** Une écriture parmi d'autres. J'ai d'abord écrit des nouvelles de forme classique, de dix à trente pages, avant de me rendre compte que cette longueur ne me convenait pas. Je suis plus à l'aise sur des récits de

cent pages ou sur des micronouvelles qui vont de dix lignes à deux pages. La forme très courte me convient bien. D'ailleurs je compose pas mal d'aphorismes. J'écris aussi de la poésie et des polars. **Bérénice Oberlé :** La nouvelle est passionnante à écrire car elle oblige à aller à l'essentiel, à se débarrasser des fioritures. En quelques phrases, tout doit être signifié. Par ailleurs, elle a ceci d'avantageux qu'elle peut naître dans un temps assez adapté à un quotidien rempli d'une autre activité professionnelle. Mais j'écris aussi des formes plus longues (romans). **Olivier Paquet :** Si c'est un pli, c'est le premier, celui qui a ouvert le plus de possibilités, et je l'ouvre toujours avec régularité. Même les chapitres de mes romans sont élaborés comme des nouvelles, avec une certaine unité. **Raymond Penblanc :** Mon histoire avec la nouvelle est singulière et très brève puisqu'elle a duré trois ans (de 2010 à 2012), années pendant lesquelles j'ai écrit une trentaine de nouvelles, qui toutes ont été publiées (revues numériques et papier), exploitant intensivement un filon qui a fini par s'épuiser. **Jean Pézennec :** J'ai aussi écrit des romans jeunesse et un petit roman satirique, mais ma tendance naturelle va au court : nouvelles ou microproses. **Gaëlle Pingault :** Ma foulée préférée pendant quatre ouvrages, mais j'aime la nouveauté et les variations… Alors je lui fais désormais des infidélités (je sais, c'est moche). **Marie Pontacq :** L'un des plis seulement… À vrai dire, c'est dans la distance intermédiaire que je me sens vraiment à l'aise, entre nouvelle et roman : ce qu'on appelle, je pense, la novella, bien que le genre ne soit pas clairement défini. **Arnauld Pontier :** J'aime autant écrire des romans que des nouvelles, il s'agit de deux exercices différents. **Aude Prieur :** J'ai plusieurs cordes à mon arc : la nouvelle en est une. Je m'exprime dans des récits longs comme le roman mais j'aime de temps en temps « couper court ». **Marie-Christine Quentin :** Je défends avec ardeur ce genre littéraire que j'apprécie tout particulièrement, et qui est, à mon goût, trop méconnu en France. **Bernard Quiriny :** Mon genre naturel. La plupart de mes idées se prêtent à un développement bref. Un préjugé idiot veut que les idées de textes courts soient des idées courtes ; ça n'a pourtant rien à voir. Une idée de nouvelle n'est pas une moins bonne idée qu'une idée de roman. Chaque idée a son poids de forme. On ne retrouve jamais ce préjugé en peinture, par exemple, où personne ne dit d'un grand tableau qu'il est forcément plus intéressant qu'un petit. **Anne Renault :** Je n'écris que des nouvelles. **Emmanuel Roche :** J'aime la brièveté (et parfois même l'extrême brièveté) de la nouvelle : en quelques pages, un personnage est confronté à son destin. Mais j'ai également écrit de la poésie. **Ève Roland :** Pour moi, ce n'est pas une question de distance, plutôt d'intensité : je me sens plus à l'aise dans la nouvelle, le fragment, la poésie, le théâtre… même si j'ai aussi écrit des romans (mais justement : des romans courts). **Christiane Rolland-Hasler :** Je suis issue du moyen-courrier. J'en garde le goût de l'escale. **Céline Saint-Charle :** Écrire des nouvelles est un besoin, un plaisir en marge de l'écriture des romans. **François Salmon :** J'écris plus de théâtre que de nouvelles, parce que mes projets m'amènent souvent sur ce terrain mais, au moment de l'écriture proprement dite, j'ai une prédilection pour la nouvelle, oui, car le plaisir y est immédiat : tout se joue en direct au bout des doigts sur la page ou sur le clavier, tandis qu'écrire du théâtre, ce n'est qu'une étape vers la scène. Écrire du théâtre, c'est toujours en creux, toujours s'effacer un peu pour laisser de la place à ces autres écritures que sont la mise en scène et le jeu. Alors oui, écrire la nouvelle, résolument. **Barbara Savournin :** Une/deux pages A 4. **Fabrice Schurmans :** J'écris des nouvelles ainsi que des romans. **Jean-François Schwaiger :** Nouvelle à 98 %, les 2 % restants pour

contes et histoires. **Chris Simon :** Ç'a été pendant dix ans ma seule production (avec l'écriture de scénarios), mais aujourd'hui j'écris des séries littéraires que j'affectionne particulièrement — j'en ai écrit deux (*Lacan et la boîte de mouchoirs* et *Brooklyn Paradis*) —, je passe doucement au roman, plus lu en France, hélas. **Emmanuelle Solac :** Ma distance de prédilection. J'aime le défi du court, mais j'écris aussi des romans et des essais. **Denis Soubieux :** Après avoir juré pendant des décennies que jamais au grand jamais je n'écrirai autre chose que des nouvelles, je dois avouer, après deux romans publiés (et un troisième en attente de publication) qu'il m'est difficile de donner aujourd'hui une réponse péremptoire à cette question. J'avoue quand même une préférence pour la nouvelle, vers laquelle je retourne régulièrement. **Vincent Struxiano :** Comme bon nombre d'auteurs ordinaires, j'ai commencé, adolescent, par écrire des poèmes. Puis est venue une pièce de théâtre. Puis des romans. Ce n'est que depuis deux ans, environ, que j'ai découvert la nouvelle. Je suppose que cela fait d'elle, sur mon éventail, un simple pli parmi les autres — mais ce pli-là est celui qui souffle en ce moment l'air que je préfère. **Jean-Claude Tardif :** La nouvelle est une distance que j'aime bien couvrir d'un mot à l'autre. Bien que ramassée, elle demande beaucoup et ne pardonne rien. Il arrive cependant que mes mots passent aussi par d'autres chemins. **Béatrice Thiery :** Ce n'est que l'un des plis de mon éventail littéraire. Je viens d'ailleurs de débuter l'écriture d'un roman. **Jean-François Thiery :** La nouvelle est un genre que j'affectionne, en dépit de sa faible valeur commerciale. **Régine Thieulent-Torréton :** Je n'écris pas exclusivement des nouvelles. J'ai à mon actif deux romans, bientôt trois, un recueil de poésies et deux recueils de nouvelles, le dernier, *Tu m'en diras des nouvelles* (2017) est sorti chez Cogito. **Élisa Tixen :** Je suis romancière et nouvelliste. La nouvelle, ce n'est pas une simple respiration entre deux romans ou mes premières amours, c'est un genre à part entière. De par leur rythme ou leur atmosphère, certaines de mes histoires ne peuvent s'écrire autrement que sous la forme « nouvelle ». **Élodie Torrente :** L'un des plis de mon éventail littéraire. L'autre est le roman. Parfois la poésie et la chanson, mais c'est à la marge. **Perle Vallens :** Une possibilité littéraire. **Maryse Vannier :** J'aime écrire des nouvelles que j'écourte à chaque réécriture : d'une dizaine de pages, elles se réduisent à quatre ou cinq. **Erik Vaucey :** Sans hésitation, mon format préféré. Pour conduire son lecteur dans un récit complet avec une telle concision, cela demande une précision d'orfèvre. **Gilles Verdet :** Les éventails sont des accessoires manuels qui, dépliés, produisent des courants d'air. Souvent rafraîchissants. Plus les plis sont nombreux, plus le courant est vif. La littérature est une vieille coquette qui demande que ça, qu'on l'aère ! Polar, roman noir, nouvelle, poésie ou chansonnette, tout est bon pour l'oxygéner. Suffit de tenir la bonne distance. Et de garder le bon mouvement du poignet. Et pour ça, je manque pas d'entraînement. **Marie-Claude Viano :** Le court (pas plus de six ou sept pages) ou même le très court. Sur longue distance (j'ai essayé) je manque de souffle. **Laurent Vignat :** J'ai longtemps considéré la nouvelle comme une sorte de propédeutique à l'écriture romanesque. Un tour de chauffe sans la crainte de ne pas arriver au bout. C'était une erreur. Je ne conçois pas l'écriture d'une nouvelle isolément. Quand j'en écris une, elle s'inscrit naturellement dans un projet cohérent, un recueil. J'en ai écrit deux à ce jour : le premier reposait sur des fragments d'Héraclite — chaque nouvelle illustrant un fragment du philosophe ; le second déplie le motif de l'identité. Je ne sais si je réponds à la question. Petit temps de réflexion... Je réponds maintenant : il

n’y a pas, pour moi, de réelle distinction entre la nouvelle et le roman : tout ça n’est qu’une histoire d’écriture, de rythme, de souffle. **Claire de Viron :** —. **Olivier Vojetta :** C’est l’un des (nombreux) piliers de ma production littéraire. Il y a bien sûr le roman, le récit et la poésie, mais pas seulement. Également le carnet de voyage, la critique de livres, de films, les lettres. Dans ma vie, tout est prétexte à l’écriture ! **Audrée Wilhelmy :** La nouvelle est un outil pour explorer certains aspects problématiques de l’écriture en prose. Lorsque je bute sur un détail, que je suis confrontée à une difficulté particulière, je prends de la distance en explorant cette difficulté dans un texte court, où je peux me concentrer sur ce seul aspect plutôt que d’avoir à composer avec tous les autres éléments de l’écriture romanesque. **Évelyne Wilwerth :** Un de mes genres littéraires préférés ! Car c’est du funambulisme. **Joëlle Wintrebert :** L’un des plis. **Pierre Zylawski :** J’ai écrit cent vingt nouvelles, pour alimenter une émission dont j’ai eu la responsabilité pendant cinq ans, sur l’antenne de Canal FM. Elles ont été régulièrement diffusées.



► Êtes-vous transgenre (blanc, noir, rose, fantastique, fantasy, S-F…) ?

D. Akakpo : Tout sauf fantasy, S-F. Très peu de fantastique. **L. Allaert :** Peu importe la couleur ou le genre. Je cherche à transmettre un texte travaillé, percutant, des émotions sincères. **A. Aragnou :** Oui, et j’aime aussi ouvrir au-delà de la S-FFF. Je suis imprégnée d’une formation en littérature classique. Je pense que j’essaierai également d’écrire des romans policiers. Ils jouent actuellement le rôle que les romans réalistes possédaient au XIXe siècle. **S. Arnier :** Ma production est essentiellement à classer en fantasy. Je fais parfois des incursions en fantastique et S-F, mais je reste fermement attaché aux littératures de l’imaginaire. **G. Ascaride :** Oui. **N. Aufan-Benazeth :** Je suis transgenre, mais en excluant tout ce qui touche au fantastique et à la S-F. **L. Avram :** Oui, je suis transgenre. Après avoir écrit des nouvelles « blanches » je me suis tournée vers le genre policier mais mes nouvelles policières ne sont pas trop noires. **M. Baglin :** Oui, j’ai écrit un peu dans tous

les « genres » : trois romans noirs, quatre recueils de nouvelles, des récits, des recueils de poèmes, des essais et une pièce de théâtre, soit une trentaine de livres publiés. **J.-P. Baratte :** Totalement. Le titre de mon recueil à paraître en septembre 2018 s'intitule justement *Transgenres* ! Avec l'espoir, bien sûr, d'une opération réussie... **V. Baret :** Plutôt unisexe noir. **N. Barrié-Laborde :** Non, plutôt litt. blanche. **G. Bastide :** Passons sur l'humour involontaire de la question. Je crois pouvoir passer d'un genre à l'autre, en fonction du lectorat visé, avec un goût marqué pour l'humour, le récit philosophique et surtout le fantastique. **C. Batumike :** Je me réfère plus aux lieux secrets, au fantastique qu'au blanc, noir, rose, etc. Le merveilleux m'apporte de la détente, une paix intérieure ; il m'ouvre les portes du monde des rêves. C'est surtout un lieu de contentement. Dès mon jeune âge, j'ai goûté aux charmes des *Voyages extraordinaires de Gulliver* ; j'ai été impressionné par des personnages irréels des récits ; je me suis émerveillé que des bêtes parlent dans les contes folkloriques. C'est toujours fantastique de penser au pouvoir de voler de Peter Pan ; de lire des histoires abracadabrantes qui éveillent le summum de la curiosité. Avec le même enthousiasme, j'ai découvert, au fil du temps, des œuvres plus proches de la réalité. Les unes merveilleuses, les autres poignantes. *La métamorphose* de Franz Kafka me place sur le parcours d'un vendeur qui, un matin, est transformé en un « monstrueux insecte » ; j'aime les meilleurs pavés littéraires tels que *Les misérables* de Victor Hugo : la réhabilitation d'une jeune fille-mère me rend empathique. J'ai lu *Crime et châtiment* de Dostoïevski : que peuvent être des conséquences émotionnelles, mentales et physiques sur un meurtrier ? Dans mes lectures s'inscrivent des classiques tels *L'étranger* de Camus sur l'absurdité et *Les fleurs du mal* de Baudelaire, des poèmes qui bousculent le conformisme. En général, mes choix de lecture portent plus sur la poésie que sur la nouvelle. La poésie m'installe dans le fantastique du langage, par un jeu de mots enrichis de sonorités et soumis aux rythmes. Tous, enfants, nous avons été plongés dans le bain du langage où se répétaient indéfiniment les mêmes mots, les mêmes phrases. Nous récitions de belles comptines. C'étaient nos premières découvertes de lectures enfantines. Les comptines distraient, amusent et facilitent, dès le jeune âge, les élaborations mentales. Utiliser des syllabes qui font appel aux sorcières, aux contes ; qui nous invitent dans le monde des personnages au destin fabuleux, c'est placer les jeunes lecteurs que nous étions au cœur du monde fantastique. L'écrivain nous invente des monstres qui surgissent d'une autre planète, par le jeu des mots et des sons que renforce un dispositif fait tout de poésie. C'est sporadiquement que la poésie se glisse, se faufile, coule tout doucettement, entre les mots, pour renforcer l'esthétique d'une nouvelle. **B. Baudart :** Transgenre un peu car écriture noire, toujours, mais pour mieux se mettre en opposition avec le blanc, le pur mais à l'intérieur de la même nouvelle. Sinon un peu de vampire, j'aime bien, surtout une vampire femme, hmm tu la sens ma canine sur ta carotide ? **B. Baune :** Oui. **P. Beaucamps :** Mes textes s'inspirent tous du quotidien. On peut donc dire que je suis un auteur plutôt « classique ». **S. Beauget :** Oui. **A. Bernabéo :** Favorisant le détail qui surprend, retient l'attention et reste en mémoire, j'écris de la fiction nourrie du quotidien filtré au travers des prismes de la cocasserie, d'une certaine poésie. Écrire sur l'humain m'est essentiel. **G. Bertin :** Noir et blanc. **O. Billington :** En écriture, comme en lecture, j'aime varier les genres. J'écris du contemporain, plutôt sombre, parfois rose à paillettes, du fantastique, du suspense psychologique, de l'érotique, un peu d'horreur. **O. Boile :** Les cent et quelques nouvelles que j'ai écrites jusqu'à présent peuvent toutes être

rattachées à la S-FFF (science-fiction, fantastique, fantasy), avec toutefois une prédilection marquée pour l'imaginaire lié à l'Histoire : fantasy historique, uchronie, mythologies... **M. Boland :** Il m'arrive d'écrire des nouvelles policières et fantastiques, mais j'écris principalement des nouvelles réalistes et psychologiques. **V. Bonneau :** Transgenre. Blanc, noir, comédie mais aussi S-F, anticipation ou histoire. **G. Boulan :** Je ne le formulerai pas ainsi mais, oui, c'est plutôt le cas. **B. Bourrier :** J'aimerais bien pouvoir m'exprimer sur plusieurs genres mais je crois que mon style (classique) me rattrape toujours et m'impose plutôt le genre littérature générale et littérature de terroir. **M. Brignot :** Pas de genre particulier encore que j'affectionne le fantastique. **E. Broc :** Transgenre ? Ce terme me serait-il venu en premier pour dire que je ne me cantonne pas à un seul type de nouvelles ? Certes non, mais pourquoi pas ? Être dans l'air du temps, j'accepte l'explication de sexe/texte… Et ce d'autant mieux que je n'hésite pas à me glisser, *via* l'écriture, dans la peau et la pensée de personnages de tous sexes. Même faire parler des animaux ! Pour un vétérinaire, rien d'anormal ! *No limit*, en tout cas ! Conte, science-fiction, polar… Avec le même fil rouge : l'émotion. **M. Bruimaud :** Tout à fait : à la fois fiction « traditionnelle », récits fantastiques ou de S-F, autofiction, mais aussi critique d'art, notamment cinéma et télévision. **P. Brulhet :** Oui, je peux écrire aussi bien de la nouvelle S-F que du conte africain ou gothique, en passant par de la dark fantasy, de l'horrifique, du polar futuriste ou bien du fantastique érotique. **V. Brun :** Ayant une formation d'historienne, je vais plus naturellement vers l'historique mais j'aime aussi m'aventurer là où m'emmène mon imagination. **H. Cachau :** Je pense posséder une palette large, le tragicomique de nos situations d'êtres complexes, m'autorisant d'aborder divers genres tout en respectant mes seules intuitions ou impressions… **B. Camus :** Je ne me limite à aucun genre non plus et prends plutôt du plaisir à les mêler, à brouiller les pistes. De manière générale, je ne m'interdis rien, ni sur le fond ni sur la forme. **J. Cauda :** Je suis hétéro avec pour objet de prédilection le bijou noir et rose. Le blanc Malevitch me convient aussi à merveille. **M. Causse :** Je navigue entre blanc, rose, fantasy et jeunesse ; jamais de noir, c'est trop fort pour moi. **J.-C. Chabel :** S-F/fantastique oui. J'aime bien le genre flou. **C. Chabirand :** Plutôt noir. **S. Chagny :** Oui et non. Oui, car j'aime tout ce qui efface les limites. Non, car je n'emprunte à aucun genre, faute de les connaître, n'en ayant qu'une notion confuse, laquelle favorise sans doute une sorte d'hybridation. **D. Chappey :** Du blanc au noir. Gris ? **M. Charest :** Non. **M. Charine :** J'aime varier les plaisirs, avec une petite prédilection pour le fantastique. **S. Chatelain :** Plutôt noir, parfois fantastique et dystopique. **J.-B. Chronopoulos :** Multicolore mais mal à l'aise dans les bras de la fantasy. Des nuances de gris surtout ! **G. Claustriaux :** Oui, j'écris de tout, pour varier les plaisirs. **F. Clerfeuille :** Oui, j'aime varier les plaisirs. ☺ **V. Cohu :** Plutôt noire mais le rose me tente... **P. Couailler :** Transgenre, j'ai écrit en littérature générale, en science-fiction, en fantastique et fantasy. Mais depuis des années, je n'écris plus que de la fantasy et du fantastique, pour adultes et pour la jeunesse. **J.-L. Coudray :** Oui, je m'estime à cheval entre l'humour, la poésie, et un fantastique intellectuel. **R. Coulon :** Je ne cherche pas à savoir si la nouvelle que j'écris va trouver sa place dans tel ou tel genre ; je cherche à toucher un public avec une histoire émouvante ou drôle, bien construite, avec un début, un milieu et une fin. Je crois que le genre littéraire intéresse plus ceux qui enseignent la fiction, ou qui critiquent ou distribuent les fictions, que ceux qui les produisent. **T. Covolo :** Plutôt noir et blanc, de très rares incursions côté S-F. **A. Crenn :** Je ne crois pas que mes

textes s'inscrivent dans un genre (en tout cas, ce n'est pas une volonté de ma part). **Y.-D. Crouzet :** Oui, pourvu que ça parle de l'être humain, de ses doutes et de ses émotions. Je préfère les drames humains aux drames cosmiques. **S. Dabat :** Transgenre, avec une prédilection pour l'urban fantasy, le fantastique et la romance. **P. Dandois :** Je fais surtout dans les genres de l'imaginaire (S-F et fantastique sans vraiment distinguer clairement, l'un de l'autre, ces deux genres), dans l'étrange, le surréalisme, parfois la noirceur, le « trash », le « mauvais genre »… **M.-C. Daniel :** Oui ! Voire carrément *queer*… **A. Dardenne :** Une légère préférence pour le genre policier, mais quel que soit le genre, toujours au moins une pointe d'humour. **L. Daverat :** J'écris principalement de la S-F, avec une ou deux incursions en dehors. C'est une question de contexte : l'édition de nouvelles est très présente en S-F, fantastique et fantasy, et presque inexistante par ailleurs (à l'exception du polar, mais de façon plus modeste). Je refuse cependant de m'enfermer dans un genre, qui n'est pour moi qu'un prétexte à développer d'autres choses. **M. Debruxelles :** Mes nouvelles sont plutôt du genre fantastique, tendance réel flouté. **G. Delbet :** Multigenre, le rose fantastique ça pourrait être très *fashion*. **A. Demouzon :** Ça m'arrive, et de bon cœur. Sinon bi, j'aime encore mieux. Cela donne des nouvelles hybrides : à la fois noir et blanc, ou blanc et fantastique, ou noir et fantastique. Mais je n'ai pas encore tâté de la fantasy et ni de la S-F. **P. Denizet :** J'ai flirté avec le genre fantastique, surtout au début. Mais aujourd'hui j'aspire à écrire des textes réalistes, dans la veine intimiste. **M. Desroziers :** Dans les faits, noir, blanc, fantastique : oui mais rose, fantasy, S-F : non. Mais je ne m'interdis rien : l'écriture c'est la liberté absolue, sinon ce n'est pas la peine. **A. Dhelvallée :** Non. **P. Dietrich :** Mes textes sont noirs mais ne sont pas des polars à proprement parler (les flics y tiennent un rôle marginal). Il y a souvent un côté humoristique et décalé. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Oui et non. Je ne suis pas branchée fantastique/S-F/fantasy, j'ai écrit deux nouvelles dans ces domaines qui ont été des échecs à chaque fois. J'ai aussi tenté une nouvelle noire (vraiment très noire) qui a été rejetée par le comité de lecture, à part une personne qui m'a écrit personnellement pour me dire que même si cela ne correspondait pas du tout à leur ligne éditoriale, elle avait beaucoup aimé et compris la démarche de descente vers la folie du personnage. Je n'ai jamais écrit de romantique/érotique, je n'ai pas essayé et je sais que je n'y arriverai pas. Ce qui semble marcher le mieux pour moi, c'est les nouvelles humoristiques ou celles avec un contenu émotionnel. **S. Dormond :** Je n'aime pas les étiquettes, surtout pas dans l'écriture. J'écris ce que j'ai envie et laisse à ceux qui en éprouvent le besoin le soin de me classer. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est très réducteur. **S. Dullin :** Plutôt blanc et noir. Parfois fantastique. **L. Dumortier :** Polymorphe, je dirais ; vu que dans mes nouvelles et mes romans, j'ai exploré et j'explore le fantastique et la science-fiction mais également la fantasy (trilogie en cours plus recueil de nouvelles lié à l'univers de la trilogie). **C. Durr :** Parfaitement transgenre d'un point de vue littéraire, même si je reviens inéluctablement vers le fantastique, comme le chat qui, abandonné loin de chez lui, trouve la force et l'instinct de revenir vers sa maison et ceux qui lui sont chers. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Je verse plutôt dans le noir, le sombre. Je fouille nos ténèbres depuis longtemps et tout porte à croire que je ne sois pas près d'arriver au bout. **C. Falbet-Desmoulin :** Oui, j'aime la romance, le thriller psychologique, le fantastique, la science-fiction… **M. Fazi :** J'ai depuis toujours un grand amour pour le fantastique, frôlant parfois la fantasy urbaine. Cela étant, mon prochain livre à paraître partira complètement

ailleurs, en dehors même du domaine de la fiction, puisqu'il s'agit d'une sorte de témoignage personnel. **M. Feugray :** J'avoue cette perversité irrésistible, même si je suis de prime abord plus enclin à la littérature blanche, les concours et appels à textes — notamment — poussent à élargir son champ d'écriture, se frotter aux littératures codées, tout en y glissant sa veine blanche. Le pastiche, la parodie ou le détournement en jaillissent bien souvent par divertissement. C'est couramment le premier pas, piégeur au possible. À force, l'on se prend vite au jeu. À tel point que je façonne en ce moment un recueil de nouvelles exclusivement polar, ce que je n'imaginais pas il y a quatre ans. **I. Flaten :** Plutôt du genre monomaniaque à sans cesse explorer les méandres de la nature humaine. **B. Fourchard :** Pas vraiment. Souvent, mes histoires s'ancrent dans la réalité puis se vrillent, et peuvent ainsi explorer d'autres strates… **C. Gaillard-Sarron :** Carrément transgenre ! Je suis une infatigable exploratrice littéraire et ma curiosité me pousse à diversifier les genres : poésie, nouvelle, roman, contes ! Et les registres : réaliste, satirique, fantastique, dramatique, noir, philosophique, humoristique, érotique ! Une sorte de trousse à outils littéraire qui me donne la possibilité d'adapter précisément le sujet à la forme et de décrire au mieux les mystères de l'âme humaine et du monde qui m'entoure. Une diversité nécessaire et vitale qui me permet d'écrire à ma guise et de ne pas me sentir enfermée dans la représentation que d'autres ont pour moi ce qui, à mon sens, bloque le processus créatif. **B. Gautier :** L'excellente revue *Angle mort* a publié une non moins excellente nouvelle de Raphael Carter au titre un peu compliqué : « L'agénésie congénitale de l'idéation du genre par K. N. Sirsi et Sandra Botkin ». Écrite comme une publication scientifique, elle raconte l'histoire d'un peuple qui semble incapable de distinguer les hommes des femmes. Une enquête approfondie montrera qu'il n'en est rien, et que les membres de cette ethnie sont au contraire beaucoup trop sensibles aux nuances infinies des préférences et identités sexuelles, au point de plus être capables de différencier hommes et femmes de manière binaire. Quel rapport avec la question ? Celui-ci : les nuances en littérature ne sont pas moins riches. Aussi, je me déclare incapable de les distinguer et je revendique l'abolition des genres. **M. Gengoux :** Bah… pas trop S-F, mais disons arc-en-ciel puisque c'est la combinaison pluie/soleil qui le fait apparaître. **O. Gerig :** Je suis à moitié transgenre. J'écris essentiellement de la littérature noire — des polars — mais également de la littérature blanche sombre. **F. Germanaud :** Transgenre, oui, mais pas du noir au rose : plutôt de la prose à la poésie, de la narration à la réflexion. Je sais que mes nouvelles sont des textes brefs, mais sont-elles vraiment des nouvelles ? Ou des proses poétiques ? Des textes intimes ? Des fragments ? Pour moi, la forme doit rester très libre et sans contrainte, de chute ou autre. **C. Gevrey :** En quelque sorte (anticipation, critique sociale, introspection, etc.). **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Je dirais : mythologie, historique fantastique, S-F, anticipation, légendes urbaines, thrillers psychologiques, contes, transréalisme. (Oui, je vais très bien dans ma tête, je vous remercie, inquiétez-vous plutôt de ceux qui s'engagent en politique !). **E. Giuliana :** Complètement ! Le polymorphisme est devenu une seconde nature chez moi ; j'aime m'atteler à des genres littéraires très différents. **J. Glaziou :** Si les étiquetages, les définitions et les délimitations sont parfois utiles au lecteur pour se repérer, pour l'auteur elles sont des carcans souvent brisés en cours d'écriture. Les frontières entre genres me semblent très poreuses, on passe d'une couleur à l'autre comme dans le spectre de la lumière. Changer de genre, de style et de registre doit

être aussi naturel que de changer de couleur de stylos ! **É. Gohier :** Oui. **A.-S. Guénéguès :** Je suis plurielle, mais toujours sous le même angle. **M. Guilloux :** J'essaie. **L. Hesse :** Plutôt réaliste transgressive... **T. Horguelin :** Certaines de mes nouvelles touchent au fantastique ou au récit de détection. L'une d'entre elles est constituée d'une série de pastiches (polar, espionnage, western, S-F, roman sportif, roman historique…) traversés comme en rêve par un infortuné personnage. Le recours au genre permet de gagner du temps (on en suppose les conventions connues) et de déjouer, du moins on l'espère, les attentes du lecteur qui se croit engagé en terrain familier. **M. Housni :** Non. J'aime écrire des textes où la littérature prend le dessus. Le fantastique me branche assez tout comme le genre noir. L'important est d'arriver à écrire un texte qui se tient de lui-même, avec une bonne intrigue et une chute qui surprend. Ce n'est pas toujours facile ni allant de soi, je me sens satisfait si je parviens à obtenir une unité de ton inaltérable qui séduit... **S. Huguet :** Je suis tout à fait transgenre : je me suis essayée au policier, à la fantasy, à la S-F, au récit psychologique, à l'humour. Mais c'est le fantastique qui a mes préférences. **B. Jacquot :** J'étais, dans mes jeunes années, plutôt du genre noir. L'andropause venant, mon taux d'œstrogènes a augmenté, mes seins ont poussé, ma voix a mué vers une tessiture sopranesque. J'ai viré au rose. Chez Michou on me classe désormais dans la catégorie brouillardeuse des transgenres. **R. V. Janulewicz :** Je suis noir, gris foncé et rouge (nouvelles noires, fantastiques et horrifiques) mais aussi jeune public ! Je suis donc multicolore transgenre, et j'adore les licornes. ;-) **A. Kotsov :** Je préfère hétéro, qui veut dire la même chose, mais prête moins à confusion. Blanc rarement, noir souvent, rose parfois, fantastique très souvent, fantasy jamais, fantaisie toujours, S-F ça m'arrive. **M. Labbé :** Réaliste fantastique. **É. Lainé :** Oui mais surtout noir foncé. **H. Laly :** J'aborde ces quatre genres : blanc, noir, fantastique, science-fiction. **S. Lamur :** Je le suis dans mes lectures, beaucoup moins dans mes écrits. J'écris dans les genres de l'imaginaire, avec un fort penchant pour la S-F et le fantastique. **A. Langer :** Non, ni S-F, ni polar, ni rose, ni fantastique. Quel que soit le thème, le « mot d'ordre » est l'art. **A. Lasserre-Vergne :** Transgenre ? Ce n'est pas une question que je me pose. J'adopte un registre en fonction de ce que je souhaite dire. **A. Lasverne :** Oui, mais je n'ai pas abordé tous les genres. **J. Layani :** Je ne me suis jamais posé ce genre de question. L'auteur est libre, toujours, il fait ce qu'il veut dans l'instant même de son désir. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Plutôt noir, mais surtout « vrai » ! **M. Le Thiec :** Réaliste, fantastique. **D. Lebel :** Si je suis transgenre ? Un peu, puisque à l'intérieur de la littérature blanche à laquelle je m'adonne, s'est insinuée dernièrement de la science-fiction, sans que je m'en sois vraiment rendu compte. **D. Lecènes :** Disons plutôt poésie à tous les étages. **N. Lecomte :** Je préfère le réaliste et le dramatique. Pas de polar ni de fantastique. **J. Lefèvre :** Oui. J'aime varier les plaisirs en termes de thèmes et de genres. **C. Legouix :** J'aime expérimenter, et la nouvelle est un terrain de jeu parfait. Dans mon recueil *Visite la nuit*, la majorité des nouvelles appartient à un genre que j'appellerais « tranche de vie » : j'observe le comportement des personnages dans différentes situations, banales ou exceptionnelles. Trois nouvelles appartiennent à des genres différents : fantastique, dystopique et historique. **L. Léri :** Toutes mes nouvelles peuvent être classées dans une même catégorie, celle de la nouvelle psychologique, car ce qui m'intéresse, c'est de sonder les profondeurs de l'âme humaine, à travers des situations diverses. Mais dans ce cadre partagé, j'explore successivement différents sous-genres formels : nouvelle à chute,

nouvelle-instant, micronouvelle, nouvelle épistolaire, nouvelle-conte, nouvelle-fait divers, nouvelle-drame… **P. Leroyer :** Pas LGBT bien que j'aime les différences et sois attiré par les personnages décalés. Je ne me cantonne ni à un genre ni à un style. J'attrape les phrases, les idées ou les images au vol et me lance dans le texte sans filet. À l'arrivée, je vois ce que ça donne et si cela se rapporte éventuellement à un genre défini. Pas toujours évident. Amateur et dilettante, je suis. **H. Lictevout :** D'une relative façon, oui. J'ai publié une longue histoire policière dans un hebdomadaire du nord de la France, il y a très longtemps. D'une manière générale, j'écris principalement de la S-F, même si j'ai quelques nouvelles fantastiques et des romans noirs dans mes tiroirs numériques. **C. Loiseau :** Résolument S-FFF, avec une préférence pour la fantasy et le steampunk. **S. Lucas :** Oui, complètement. Pas de racisme. Toutes les formes de littératures apportent quelque chose. **J.-L. Lys :** Blanc et noir à la fois, sans pourtant être gris… Le fantastique et la fantasy m'attirent moins mais je pense qu'ils sont les genres les plus difficiles à écrire pour atteindre une bonne qualité, car ils sont l'écriture de l'imaginaire. J'ai beaucoup aimé la S-F des grands auteurs tels que I. Asimov, H. P. Lovecraft, Frank Herbert, Arthur C. Clarke… **C. Lysière :** À vrai dire, je ne me pose pas tellement la question du genre… ce qui signifie que je ne m'interdis rien. Je me suis amusée quelque temps avec des nouvelles érotiques, j'ai assassiné des personnages avec délectation, j'ai exploré des univers machiavéliques et sombres, j'ai développé des histoires sentimentales rose bonbon, mais j'ai adoré aussi faire évoluer certaines histoires dans un style gouailleur assez rock and roll… Bref, je mixe, au goût du jour, comme ça vient. Pas encore de S-F, mais je ne réponds de rien ! **É. Lysøe :** En réalité, j'écris plutôt par « périodes ». J'ai commencé par écrire du fantastique — un fantastique parfois mâtiné d'absurde —, puis du fantastique teinté d'érotisme ; actuellement je goûte aux délices de la science-fiction. **A. Mahaim :** Très. J'aime expérimenter. Faire quelque chose que je n'avais pas encore fait. Passer d'un texte historique à l'univers du jeu vidéo, faire côtoyer lyrisme et polar. **P. Malosse :** Je ne réfléchis pas aux catégories littéraires en écrivant. Bien sûr le marché, les éditeurs, les lecteurs forcent l'auteur à s'interroger sur son « positionnement ». J'estime que chaque texte doit être essentiel. Je ne peux me lancer dans l'écriture si je ne ressens pas ce besoin impérieux d'exprimer quelque chose au-delà des mots, quelque chose qui doit prendre la forme d'une histoire. Le genre auquel se rattache le texte se trouve, devrait être une question secondaire, en tout cas de mon point de vue. **C. Maltère :** Sans le vouloir, mon écriture bascule souvent dans le bizarre ou le fantastique ; mais beaucoup de mes textes (en cours ou déjà écrits) appartiennent à la littérature générale, si l'on accepte qu'elle soit contaminée par la fantasmagorie. **C. Mamier :** J'écris principalement des textes dans lesquels apparaît une dose de fantastique plus ou moins marquée. Il m'arrive de m'aventurer dans la S-F et dans le noir. **P. Mangion :** Oui transgenre et transformiste. Mais j'évite les costumes qui ne me vont pas (la fantasy, par exemple). **L. Marconi :** J'ai écrit quelques nouvelles roses, notamment pour le magazine *Nous deux* qui publie de temps à autre une de mes nouvelles sentimentales. Mais, la plupart du temps, mes nouvelles sont blanches ou noires, plutôt grises en fait ! Je ne pense pas être taillée pour la fantasy, la S-F ou le polar. **F. Maréchal :** Je ne réfléchis pas en termes de genre. J'ai déjà trempé dans la dystopie, l'humour, le noir, le social, mais, au fond, je m'en moque totalement. Je trouve une situation, un thème, et le genre que j'adopte alors est tout simplement celui qui s'adapte à l'histoire et/ou dans lequel je me sens bien. Pas de

préméditation. Mais ça peut poser un problème, car les éditeurs aiment bien les recueils homogènes, alors que, en tant que lecteur ou auteur, je préfère quand ça part dans tous les sens (dernier exemple en date que j'ai eu entre les mains, l'extraordinaire *Amours d'occasion*, d'Enrique Serna, à l'Atelier du Gué : quasiment autant d'ambiances que de textes, si bien qu'on ne sait jamais à quelle sauce on va être dévoré. Jouissif !). **B. Marée :** Réalisme, symbolisme, métaphore, sans limites… **M. Martin :** Depuis que je suis publiée, les thèmes abordés sont essentiellement féminins. J'aime lier les petites histoires dans l'Histoire. Mon dernier opus à paraître aux éditions du Rocher est une biographie consacrée à l'égérie du Moulin Rouge : La Goulue ! Un personnage féminin haut en couleur ! **V. Martorell :** Il n'y a pas de règle précise, peu m'importe le sujet, tant qu'il me conduit là où je veux amener les lecteurs. **M. Mathis :** Je ne travaille pas assez pour envisager sérieusement de me disperser. En tout état de cause, même en variant les genres, les thèmes, l'intrigue… je crois que tout auteur passe sa vie à écrire le même livre. Une œuvre se compose de (rares) idées, de force persévérance et d'une vaine quête de perfection. Le rayon où finira par se poser le livre apparaît, au bout du compte, secondaire. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Sans doute le suis-je, sans le savoir. **G. de Montmollin :** Pas trop : mes romans oscillent toujours entre le polar, le *road trip* et le roman d'aventures historiques. Mes nouvelles explorent un horizon plus large, entre le noir, l'observation des comportements et les réflexions sur l'avenir de la planète. **M.-H. Moreau :** Je suis totalement transgenre, même si j'apprécie tout particulièrement les textes intimistes à forte consonance psychologique. Participer aux concours thématiques de nouvelles est à ce titre une mine inépuisable d'inspiration ou, plutôt, un excellent stimulant pour passer du policier à l'humour en passant par le fantastique. **P. Morel :** Tout à fait. (Blanc et noir.) **P. Morvilliers :** J'aurais aimé être transgenre (on me l'a promis pour une vie future) hélas, je me limite à de la fiction en noir sur blanc, le rose restant dans mes tiroirs en attente d'achèvement… Qui sait, un jour ? **G. Muller :** Non, plutôt classique. **A. Neetesonne :** Un peu tout ça. J'aime bien mélanger les genres et aller là où on ne m'attend pas. J'avoue cependant avoir un faible pour le fantastique. **J. Nicoladec :** Même pas transgenre, n'ayant jamais bien saisi ce que c'était qu'un genre. Vieille infirmité d'un lecteur déférent du *Venerabilis inceptor*, Guillaume d'Ockham. **M. Nicolaieff :** Oui, et il me semble que le format de la nouvelle est idéal pour varier les genres. **B. Niquet :** Non, exclusivement « noire » (mais pas du tout polar). **J.-J. Nuel :** Toutes ces étiquettes n'ont guère de sens pour moi. J'écris des choses qui me ressemblent sans chercher à entrer dans un genre déterminé. **B. Oberlé :** J'ai du mal à me définir dans un genre. Je sais que je ne fais pas de S-F, ni de rose ni de fantastique. Si je dois coller une étiquette, ce pourrait être, aujourd'hui, du « noir réaliste ». Mais l'idée de rentrer dans une case me paraît réductrice. **O. Paquet :** Essentiellement de la science-fiction, avec quelques débords vers la blanche et/ou le fantastique. J'ai une forme de pensée qui se plaît dans la science-fiction, le côté exploration du possible. Même quand je vais voir ailleurs, cette coloration est présente, d'une manière ou d'une autre. **R. Penblanc :** Il m'est plus facile de dire ce que je ne suis pas que ce que je suis. Je dirai donc que je ne suis pas blanc, noir, rose, fantastique, fantasy, S-F… **J. Pézennec :** J'écris surtout des nouvelles humoristiques ou satiriques, mais pas seulement. J'ai publié également des nouvelles fantastiques, et d'autres plus classiques, qu'on pourrait qualifier de réalistes. Et je mélange assez souvent humour et fantastique. Mais je ne me qualifierais pas pour autant d'auteur transgenre.

G. Pingault : Oui, mais avec une forte dominante de blanc tout de même (n'y voyez aucune conviction politico-sociéto-quelque chose, surtout pas). **M. Pontacq :** Je me suis essayée à tous ces genres, sauf à la S-F, que je ne suis jamais parvenue à aimer. J'aime bien les cocktails de genres : en littérature jeunesse, par exemple, mêler le réalisme et le merveilleux, ce qui ne pose aucun problème avec les enfants (contrairement aux adultes, qui se sentent perdus sans leurs habituelles « cloisons » !). **A. Pontier :** Oui, j'écris aussi bien en littérature générale qu'en imaginaire. J'écris également pour la jeunesse, ainsi que de la poésie. **A. Prieur :** À ce jour, je me suis essayée au roman contemporain et historique et à la nouvelle policière, comique, fantastique, noire, uchronique et autres récits historiques. **M.-C. Quentin :** Un peu de fantastique et surtout des faits de société ou scènes de la vie ordinaire. **B. Quiriny :** Plutôt cisgenre, à dominante fantastique. **A. Renault :** Je ne suis pas transgenre. Blanche, hétéro. **E. Roche :** Plus que les genres, ce sont les lieux qui nourrissent mon inspiration. Je suppose que cela donne un tour plutôt réaliste à mes nouvelles. Et, comme le personnage est confronté à son destin, le rendez-vous est parfois sombre, disons bleu nuit. **È. Roland :** Blanc, noir et fantastique. **C. Rolland-Hasler :** Transcontinentale, car me transportent les transatlantiques. **C. Saint-Charle :** Oui, je suis touche-à-tout. **F. Salmon :** Absolument. Mon premier recueil, *Rien n'est rouge*, se voulait d'ailleurs un jeu sur la notion de genre et je m'y suis amusé à détourner les codes du western, du polar, du récit médiéval, de la S-F, du conte de Noël, de la lettre d'amour… Mais pas de la fantasy. Je veux bien essayer beaucoup de choses, mais j'ai un peu de mal avec ce genre, dont le lecteur doit toujours se farcir la carte du « royaume des terres mystérieuses » et trente pages d'explication sur les créatures, les mages et sortilèges qui peuplent la lande brumeuse avant de voir germer une espèce de récit. **B. Savournin :** Non, blanc (mais je suis qualifiée pour le rose en seulement trois textes). **F. Schurmans :** Oui, tout dépend du sujet qui se présente à moi. Parfois, c'est l'appel à textes qui dictera le (sous-)genre pratiqué. **J.-F. Schwaiger :** Transgenre. **C. Simon :** Oui, blanc et noir. **E. Solac :** Oui. **D. Soubieux :** Je suis plutôt « mauvais genre », avec une prédilection pour le fantastique et des incursions dans le domaine du polar et de la S-F. La littérature blanche m'intéresse moins, même si les frontières entre les genres sont faites pour être franchies et le sont de plus en plus souvent. **V. Struxiano :** Plus que transgenre, vous pouvez me qualifier de protéiforme, de polygame, de bi-, tri-, tétra-sexuel, de généticien fou… J'ai une prédilection pour le style humoristique, mais j'aime tout essayer, tout mélanger. Science-fiction, poésie, énigmes, sujets d'actualité, épouvante… **J.-C. Tardif :** L'histoire implique l'écriture. Le sujet édicte la forme. **B. Thièry :** Non. **J.-F. Thiery :** Plutôt blanc… et noir ! **R. Thieulent-Torréton :** Je n'écris pas de littérature rose, ni de fantastique, fantasy ou S-F, mes nouvelles sont plutôt littérature blanche, je pourrais écrire quelques nouvelles policières ou noires. **É. Tixen :** Résolument transgenre. Je déteste tout ce qui peut enfermer, même et surtout lorsque les limites sont invisibles. Alors je ne m'interdis rien tant que le plaisir de raconter est là. **É. Torrente :** Oui. Blanc, noir, polar, érotique, humoristique et peut-être un jour anticipation. **P. Vallens :** Plutôt érotique et fantastique. **M. Vannier :** Blanc, rose, noir mais jamais fantastique ni S-F. **E. Vaucey :** Habituellement S-F avec une prédilection particulière pour l'anticipation, mais il arrive que je m'égare vers d'autres genres. **G. Verdet :** Blanc et noir avec du gris au milieu. Beaucoup de gris pour la nuance. Et de la langue verte pour la couleur. Les autres genres me mettent pas en transe. Affaire de paroisses.

Ou d'églises que je fréquente pas. **M.-C. Viano :** Pas vraiment : si je me suis risquée à la nouvelle policière, à l'histoire de fantômes, au gris-noir, à l'incursion dans la folie, c'est plus par amusement que par conviction. Je reviens toujours à ce que je préfère : raconter des tranches de petites vies. **L. Vignat :** Là encore, vertige des compartiments… Je ne suis que ce que ma phrase me donne. **C. de Viron :** Mon style est plutôt transgenre, avec des textes de douze mille à seize mille signes, écrits parfois à l'épaulé-jeté, parfois très lentement maturés. **O. Vojetta :** Je m'accorde à ce que j'essaie de mieux comprendre — la vie contemporaine, la vie de tous les jours. Je suis ancré dans la réalité. **A. Wilhelmy :** Je construis un univers peu référencé, entre le conte et le roman, où le lecteur manque de repère. Je ne crois pas que ce soit nécessairement une hybridité de genres, mais simplement un espace romanesque très personnel. **É. Wilwerth :** C'est l'étrange qui me passionne, le travail d'atmosphère. **J. Wintrebert :** Oui : blanc, noir, fantastique, S-F. **P. Zylawski :** Mais je suis transgenre, puisque j'ai aussi écrit dix ouvrages, appartenant à des genres très différents : deux recueils de nouvelles, un huis clos dans les nuits du Louvre, un roman du terroir, deux polars nordistes, deux romans humanistes, et deux romans pour jeunes lecteurs. Je ne tiens pas à me spécialiser, même si on me le reproche parfois. Pourquoi s'enfermer dans un carcan ?



► Vous êtes-vous déjà autoédité(e) ?

D. Akakpo : Non, jamais. Il m'arrive d'y réfléchir. **L. Allaert :** Il me semble que l'auteur a besoin d'un éditeur, et vice versa. L'aboutissement d'une œuvre passe par cette collaboration. **A. Aragnou :** J'appartiens à un collectif d'écrivains « Hydralune, la fabrique à chimères » et j'envisage de publier mon premier roman dans ce cadre. C'est une forme d'autoédition, mais nous avons une communication commune, un site internet associatif et collégial. **S. Arnier :** Oui : je suis auteur indépendant depuis 2014. Mon troisième roman vient de paraître. Par le passé j'ai autopublié quelques nouvelles primées, mais désormais mes textes courts ne sont plus disponibles à la vente (j'en fais don à mes soutiens et mécènes *via* le site Tipeee). **G. Ascaride :** Non. **N. Aufan-Benazeth :** —. **L. Avram :** J'ai cherché pendant longtemps une maison d'édition ; jamais je n'aurais eu recours à l'autoédition ; ce n'est pas le travail d'un auteur de s'occuper de la mise en pages, de l'impression, etc. De plus, il est difficile pour un auteur de juger de son propre travail. Seul un professionnel peut juger si votre plume mérite le détour. **M. Baglin :** Non. **J.-P. Baratte :** Non, cela demande une confiance en soi qui me fait défaut.

Quand des jurys ou des éditeurs vous sélectionnent, c'est plus rassurant... Mais je reste un adepte de l'autocongratulation ! **V. Baret :** Non, jamais. Mais je pense qu'aujourd'hui c'est possible sans se ruiner. **N. Barrié-Laborde :** Non, mais éditée à compte de lecteurs (par souscription). **G. Bastide :** Oui, à une occasion, un recueil de nouvelles. Mais il m'est arrivé également de conduire une édition pour une association militante (recueil de chroniques) et aussi pour une association culturelle (recueil de contes et nouvelles). **C. Batumike :** Non. Je suis loin d'être tenté par l'expérience. Pour quatre raisons. D'un, on s'engouffre dans un trou financier sans fond. En effet, publier d'une manière indépendante et autonome suppose l'engagement de moyens financiers importants. On paie de sa poche un graphiste, on dépense de l'argent pour le travail d'impression, de distribution et de promotion du livre. De deux, on affaiblit l'aspect visibilité du livre. S'autoéditer, c'est rater sa place dans les listes traditionnelles d'inventaire de livres. On est inaccessible dans les rayons des librairies et des bibliothèques publiques reconnues. De trois, la question de fiabilité et de lisibilité se pose. L'erreur serait de se passer d'un service de relecture et de correction par des tiers. Le fait d'être sous l'aile d'un éditeur reconnu m'offre la possibilité de bénéficier d'un service de relecture. La critique me rassure. Relire permet de rectifier un texte au niveau de sa fluidité, des bonnes formulations, de la cohérence des personnages, des lieux et de l'intrigue. La signature d'un contrat d'édition traditionnel me donne le sentiment d'avoir fait un travail pris en considération par des professionnels en la matière. Je suis rassuré que mon travail soit validé par d'autres regards, d'autres sensibilités. Se confier à une maison d'édition traditionnelle est une valeur ajoutée aux successives étapes du travail d'écriture. Et, enfin, il y a l'imposante question des droits d'auteur, (seule légitimation solide du travail d'un écrivain) qui ne trouve pas de réponse dans une démarche d'autoédition. S'autoéditer, c'est minimiser et/ou amenuiser l'importance de la reconnaissance de son travail d'écrivain. **B. Baudart :** Jamais autoédité même si je ne suis pas contre mais bon, motivation extrême envers son texte et un peu de sous aussi, donc… **B. Baune :** Jamais. **P. Beaucamps :** Non. Mes écrits ont toujours eu la chance de trouver « preneur ». **S. Beauget :** Non. **A. Bernabéo :** Je ne me suis pas autoéditée… **G. Bertin :** Je finirai par le faire si nécessaire pour permettre à des recueils qui n'existent que dans mon ordinateur et qui sont appréciés par mes lecteurs de confiance d'exister et d'être lus par quelques autres personnes au moins. **O. Billington :** Ma novella érotique, « Aurore épicée », m'avait été commandée par un éditeur qui hélas a disparu. Lorsque j'ai récupéré mes droits, j'ai décidé de donner une seconde vie au texte en l'autoéditant, puisqu'il avait déjà reçu la reconnaissance de professionnels de l'édition, et de lectrices et lecteurs. **O. Boile :** Non. Pour être autre chose qu'un coup d'épée dans l'eau, l'autoédition doit s'accompagner de compétences qui ne sont pas les miennes, notamment en termes de promotion. Or, personne n'est plus mauvais que moi en ce domaine. J'ai donc besoin, plus que quiconque, du soutien d'un professionnel qui fera de mon texte un livre digne de ce nom, puis qui le vendra, ce que je ne sais pas faire. **M. Boland :** Non. Je travaille depuis 2004 avec les éditions Chloé des Lys (Belgique), petite maison qui pratique le compte d'éditeur. J'y ai publié cinq recueils de contes et neuf recueils de nouvelles ainsi qu'un livre de psychologie relatif à la programmation neurolinguistique. **V. Bonneau :** Oui. Pour mon premier roman *Une tarte dans la gueule* et pour mes recueils de nouvelles. **G. Boulan :** Jamais. Je n'en vois pas l'intérêt. **B. Bourrier :** Non,

j’ai besoin de l’œil critique mais aussi de l’aide d’un éditeur. **M. Brignot :** Oui, trois fois déjà. Pour un roman et deux livres faits en collaboration avec des photographes. **E. Broc :** Non. Mais je pense à contacter prochainement des éditeurs. Quarante-six nouvelles à mon actif… Certaines primées, d’autres au moins lues. De quoi bâtir un recueil, voire deux, sans aucun doute. **M. Bruimaud :** Non. **P. Brulhet :** Pour mon premier roman en 2010. Depuis il a trouvé un éditeur et tous mes romans et nouvelles sont publiés depuis à compte d’éditeur. **V. Brun :** Je suis principalement éditée à compte d’éditeur. J’ai cependant deux titres autoédités. **H. Cachau :** La tentation est légitime, car je pense que le futur de l’écriture passe par le Net… Édité à compte d’auteur la leçon me fut amère… trop d’éditeurs marrons se jouent de la faiblesse de pauvres auteurs (mentalement et pécuniairement) désirant à tout prix se voir publier, épater de rares familiers qui n’en penseront pas moins ! Les obsédés de la posture — de l’imposture — n’attendent que la reconnaissance et de fait sont prisonniers du regard d’autrui… *A contrario*, ça peut être frustrant de s’investir dans un texte et de le voir ne pas vivre sa vie, d’où une légitime tentation... **B. Camus :** Non. Je m’y suis toujours refusé. J’ai besoin, pour proposer un texte à des lecteurs, qu’une autre personne que moi (ou que mes proches) le juge digne d’être publié. Si un éditeur ou un revuiste est prêt à l’éditer (et à investir dedans…), c’est qu’il doit avoir quelque intérêt. C’est une assurance pour moi et pour l’hypothétique lecteur. **J. Cauda :** Non. **M. Causse :** Non. **J.-C. Chabel :** Oui. **C. Chabirand :** Non, j’ai la chance d’avoir un éditeur classique. **S. Chagny :** Nullement. Je suis inapte à quoi que ce soit dont le préfixe est *auto*. **D. Chappey :** Non. **M. Charest :** Non. **M. Charine :** Non. **S. Chatelain :** Non. **J.-B. Chronopoulos :** Comment classer l’édition participative ? **G. Claustriaux :** J’ai sorti une nouvelle en autoédition, oui, « Purgatoire ». Je ne voulais pas qu’elle soit noyée dans un recueil, et ça me permet en outre de l’offrir en cadeau à mes lecteurs. **F. Clerfeuille :** Je suis principalement autoéditée. Un seul de mes livres a été publié par un éditeur… après qu’il l’a repéré en autoédition numérique. C’est aujourd’hui, à mon sens, le meilleur moyen de se faire connaître et de distribuer ses écrits. **V. Cohu :** Non. **P. Couailler :** Non, mais je suis édité à compte d’éditeur (dix romans publiés, dont l’un traduit en onze langues). **J.-L. Coudray :** Très jeune, j’avais autoédité un recueil de textes poétiques. **R. Coulon :** Non. **T. Covolo :** Jamais de la vie ! **A. Crenn :** Non. **Y.-D. Crouzet :** Non. **S. Dabat :** Non non non ! **P. Dandois :** Je me suis autoédité en quelque sorte de façon artisanale, j’ai écrit avec un ami (aujourd’hui décédé) un livre, *Textes souvent sulfureux pour illustrations insolites,* qui est un mélange de poésie et de nouvelles, écrites autour de collages, il en a été fait un tirage confidentiel (sans ISBN). J’ai aussi imprimé (une quinzaine d’exemplaires) chez moi avec les moyens du bord *L’Archange Ciel,* un texte accompagné de dessins que j’ai vendu symboliquement, ou donné, autour de moi. **M.-C. Daniel :** Non. **A. Dardenne :** En effet, je viens de sortir en autoédition un recueil de nouvelles, *Mais que fait la police ?* (Amazon, KDP, 2017) en format broché et e-book. **L. Daverat :** Non, et je n’ai aucune intention de le faire. Si ce que j’écris n’est pas assez bon pour être publié par un éditeur ou une revue, pas la peine de m’y investir davantage. **M. Debruxelles :** Non et je ne pense pas le faire un jour. **G. Delbet :** Non, les éditeurs et éditrices sont gens toujours curieux, excellents et parfois généreux. **A. Demouzon :** Non. Parfois je suis tentée, mais pas vraiment envie d’assurer moi-même diffusion, distribution et vente. Et je préfère, aussi, que quelqu’un m’aide à améliorer mon texte. Un des rôles importants de l’éditeur.

P. Denizet : —. **M. Desroziers :** Non, ce n'est pas ma démarche (j'ai besoin d'un éditeur, de son regard critique sur mes textes et de son travail de professionnel pour aboutir à un bel objet) même si je respecte les auteurs qui, pour de multiples raisons, le font. **A. Dhelvallée :** Non. **P. Dietrich :** Non. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Non. **S. Dormond :** Non, j'ai eu la patience d'attendre qu'un éditeur me fasse confiance. **S. Dullin :** Non. **L. Dumortier :** Non. **C. Durr :** Jamais. L'autoédition est pour moi une exception, à réserver aux projets si particuliers qu'ils ne trouvent preneur dans aucune maison d'édition malgré leur qualité. L'autoédition est trop souvent, de nos jours, un signe d'impatience et un moyen de « forcer » la publication, sans égard pour sa qualité. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Une fois, en 1992, pour un recueil d'aphorismes. Une excellente confrontation avec la réalité. Je ne tenterai plus l'expérience. **C. Falbet-Desmoulin :** Je suis actuellement autoéditée. **M. Fazi :** Je n'en ai pour l'instant jamais ressenti l'envie ni la nécessité. **M. Feugray :** Non. Je n'ai pas tous les vices. Et surtout peu d'aptitudes à manier l'administratif et les chiffres. **I. Flaten :** Non jamais. **B. Fourchard :** Non. **C. Gaillard-Sarron :** Dans un premier temps, comme je n'y connaissais rien, je me suis tournée vers l'édition à compte d'auteur et j'ai publié trois livres qui m'ont coûté un max. Puis la chance m'a souri et deux recueils de nouvelles sont parus à compte d'éditeur. La joie a été de courte durée. La course aux subsides de l'éditeur pour réaliser mon troisième livre et les délais extrêmement longs pour espérer le voir publié m'ont découragée. Au bout de quatre ans, les résultats n'ayant pas été à la hauteur de mes espérances les plus modestes, j'ai renoncé à chercher un éditeur et je me suis mise au travail. Je m'autoédite depuis plusieurs années et, à ce jour, j'ai publié une vingtaine d'ouvrages en autoédition. Je réalise tout moi-même. Je ne délègue rien et ne touche, évidemment, aucun subside. J'ai même repris les droits de mes recueils de nouvelles publiés chez mon éditeur afin de les promouvoir moi-même. C'est dire (voir ici mon interview sur l'autoédition). **B. Gautier :** Non, pour de multiples raisons. L'une d'entre elles est cette joie non négociable d'être accepté par un comité de lecture qui accepte de prendre le risque de publier votre texte, signant par là son acte de naissance. On écrit toujours par les autres. **M. Gengoux :** Non. **O. Gerig :** Jamais. **F. Germanaud :** Je ne me suis jamais autoéditée et n'ai participé qu'à très peu de concours. Sans doute pour la raison mentionnée ci-dessus, que je ne goûte pas les contraintes de sujet, de nombre de signes, etc. **C. Gevrey :** La plupart du temps, je m'autoédite. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Non. Ce n'est pas que je rejette le concept, je ne l'ai juste pas encore envisagé. **E. Giuliana :** Je prends plus de plaisir à méditer qu'à m'éditer. Par conséquent, l'autoédition n'est pas une voie que j'ai explorée jusqu'à présent. **J. Glaziou :** Non. Même si aujourd'hui il est facile de s'autoéditer et d'imprimer ses œuvres complètes. Cela relève d'une pratique d'amateur qui se limite à une diffusion restreinte. À mes yeux, on ne peut s'autoproclamer « écrivain ». La garantie de professionnels qui s'engagent à vous reconnaître comme tel est nécessaire. De même que je ne peux me dire ni menuisier, ni maçon, ni électricien lorsque dans ma maison il m'arrive de faire quelques travaux de menuiserie, de maçonnerie ou d'électricité car je reste un bricoleur sans diplôme et sans reconnaissance professionnelle. **É. Gohier :** Oui, à de nombreuses reprises. Une petite trentaine d'ouvrages à ce jour (contes pour enfants, poésie, roman, polar… et nouvelles). **A.-S. Guénéguès :** Oui. **M. Guilloux :** Non. **L. Hesse :** Jamais ! Je trouve que l'implication d'un éditeur est un gage minimum de qualité ! **T. Horguelin :** Non. **M. Housni :**

Oui. C’est presque un passage obligé chez nous (Maroc). Comme le fait de publier ses nouvelles dans les différents suppléments culturels des journaux et les revues littéraires. Lorsque le nom circule assez, on peut être édité à compte d’éditeur ou édité par certaines instances comme le ministère de la Culture. Mes trois derniers recueils en ont bénéficié. **S. Huguet :** Je me suis autoéditée une fois, alors que j’étais très jeune. Je n’ai pas renouvelé l’expérience, qui m’a déçue. **B. Jacquot :** L’autoédition, pour dire les choses crûment, m’a toujours fait penser à une masturbation laborieuse — un non-sens stérile, comme filer du flouze à une pute pour avoir le droit de tenter une autofellation. Ayant perdu la souplesse nécessaire à une telle pratique, il y a belle lurette que j’y ai renoncé. **R. V. Janulewicz :** Oui, j’ai autoédité *Sang et poussières* suite à la faillite de l’éditeur de l’époque, et j’autoédite également mes romans jeunesse. **A. Kotsov :** Oui. **M. Labbé :** Non. **É. Lainé :** Non. **H. Laly :** Je ne me suis jamais autoéditée par choix. J’ai toujours l’espoir d’intéresser une grande maison d’édition. J’ai souvent lu que l’autoédition ne rend pas crédible auprès de celles-ci. **S. Lamur :** Non. Ce n’est pas nécessairement une question de principe, je ne jette la pierre à personne. En revanche, s’il est indéniable que les jeux d’accointances, de sympathies, de tendances que l’on rencontre dans les milieux éditoriaux peuvent parfois être ressentis comme frustrants et réducteurs, il n’en reste pas moins que s’imposer soi-même comme seule norme de qualité (parce que l’on est juge et partie, au final) me dérange. Dans mon esprit, une histoire, quelle qu’elle soit, a besoin d’être validée (ou invalidée, d’ailleurs) par un tiers pour prendre vie. Puis, par la suite, relue, revue, corrigée — puis vendue, ce qui est encore une autre paire de manches. Écrire est un art à part entière, éditer en est un autre. C’est même un métier en soi, et j’ai parfois l’impression que la multiplication des supports et la simplification des moyens techniques tendent à nous le faire oublier. Pour faire une analogie un peu louche, je vois entre l’édition et l’autoédition un peu les mêmes différences qu’entre l’amour et la masturbation. **A. Langer :** Non. **A. Lasserre-Vergne :** Non, pas d’autoédition pour *x* raisons : notamment parce que l’autoédition permet d’éditer tout et n’importe quoi ; adresser son manuscrit à un éditeur, c’est s’exposer à des refus, mais c’est aussi avoir un regard différent posé sur son manuscrit, et quand il est accepté, c’est un aval, une reconnaissance. Quand le manuscrit est accepté, il y a, en plus, parfois un travail commun avec l’éditeur. Cela est très intéressant, oblige à se remettre en cause. **A. Lasverne :** Oui, en ligne sur mon blog, avec système de bouton pour paiement et compte PayPal. **J. Layani :** Non. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Non. **M. Le Thiec :** Non. **D. Lebel :** L’autoédition : j’ai tenté deux publications mais j’ai trouvé ça techniquement très compliqué. Et assez frustrant, le fameux comité de lecture me manquait. **D. Lecènes :** Oui, il y a, hou là là… **N. Lecomte :** Non. **J. Lefèvre :** Non, j’ai eu la chance incroyable de rencontrer sur ma route un éditeur emballé par mes histoires courtes et me proposant de les publier. La concrétisation d’un rêve que je croyais inaccessible. **C. Legouix :** Non. **L. Léri :** Non, car pour moi, la démarche éditoriale n’a de sens qu’en ce qu’elle constitue une validation d’une œuvre par une instance extérieure. L’autoédition me semble autotélique, même si elle doit de temps à autre permettre à des auteurs d’être repérés par des maisons publiant à compte d’éditeur. **P. Leroyer :** Jamais. Par principe, par conviction. Tant pis si mes tapuscrits croupissent sur mon disque dur. Il se trouve toujours quelques proches pour les lire. Et quelques revues pour leur trouver de l’intérêt. **H. Lictevout :** Non, jamais. L’échange avec un éditeur me paraît essentiel

pour la maturité d'un texte. À chacune de mes nouvelles, cet échange a toujours permis qu'elle en sorte bien meilleure. Les conseils d'un œil extérieur, dans toute création, sont des atouts qui tirent les œuvres indéniablement vers le haut (qu'elles soient littéraires ou filmiques). Contrairement à une idée reçue (que j'ai moi-même entretenue) si écrire est un acte solitaire, être publié est une histoire de duo (au minimum). **C. Loiseau :** Oui, j'ai à mon actif deux séries : *La Ligue des ténèbres*, feuilleton tendance steampunk en trois saisons, et *Kerys*, trilogie mêlant steampunk, comédie et ambiance lovecraftienne. **S. Lucas :** Oui, chez Lulu.com et Amazon. **J.-L. Lys :** J'ai édité à compte d'auteur, mais pas autoédité. **C. Lysière :** Non. **É. Lysøe :** Non, mais il faut reconnaître que certains éditeurs envisagent leur travail comme celui de simples prestataires de services. J'essaie de les éviter comme la peste, mais parfois je me laisse piéger. **A. Mahaim :** Non. J'ai besoin du soutien, du regard critique d'une éditrice ou d'un éditeur. Je suis nulle en autopromotion et en marketing. C'est déjà assez difficile d'écrire. J'aime la surprise merveilleuse du livre papier, le vrai, quand je le découvre pour la première fois dans son existence physique, sa couverture… **P. Malosse :** Non, je préfère toujours confier mes textes à des professionnels de la littérature afin de les publier. **C. Maltère :** Non. La reconnaissance extérieure et le regard sur le texte qu'apporte un éditeur sont importants après le travail d'écriture. Il faut savoir être patient. **C. Mamier :** Non. J'y pense, parfois, mais — outre l'investissement financier — cela demande des compétences en communication que je ne possède pas. **P. Mangion :** Oui, quand les éditeurs refusent mes textes, mais je n'ai pas de stratégie d'autoédition. **L. Marconi :** Je n'ai jamais eu recours à l'autoédition. J'ai eu la chance de remporter le prix des Beffrois, en 2014, et mon premier recueil, *Sur un air de Gershwin,* a ainsi été publié aux éditions du Douayeul. Le prix pour ce concours de recueils sur manuscrit était précisément l'édition de ce recueil en cent cinquante exemplaires offerts à l'auteur. Puis, beaucoup plus récemment, en décembre 2017, Patrick L'Écolier et les éditions Zonaires m'ont fait confiance en publiant mon deuxième recueil de nouvelles, *L'ombre de la colline*. **F. Maréchal :** Non. Et je n'en ai pas envie. J'ai besoin de faire confiance à un regard extérieur (celui de l'éditeur, en l'occurrence). En outre, j'attache énormément d'importance aux étapes post-écriture, par exemple la correction. À chacun son métier. Je ne suis pas correcteur, pas diffuseur, pas libraire. **B. Marée :** Parfois. **M. Martin :** La nouvelle fait partie de ma vie littéraire. Je ne pense pas qu'il existe de grandes ou de petites portes d'entrée en littérature, mais ce que je peux affirmer, c'est que le chemin pour l'édition de mon premier recueil a été sinueux. Malgré le fil conducteur (le rôle des femmes dans la Grande Guerre), la caution de J.-P. Verney (historien, scénariste de Tardi), les éditeurs se sont montrés frileux. À tort puisque le livre continue, cinq années après sa parution, à être étudié en classe. Cependant, je ne pense pas que je me serais autoéditée pour le voir publier. **V. Martorell :** Oui. **M. Mathis :** Sous cape et en amazone. **A.-M. Matte :** Édition traditionnelle et autoédition — nous sommes chanceuses et chanceux de créer dans une ère qui offre tant de possibilités. **H. Mestron :** Non. **G. de Montmollin :** Non. **M.-H. Moreau :** Jamais, mais pas par principe. Je l'aurais peut-être fait si un éditeur ne m'avait pas publiée et peut-être le ferai-je un jour. **P. Morel :** Oui. L'expérience m'a laissé un goût amer. Sans réseau de distribution le livre n'a aucune visibilité. **P. Morvilliers :** Encore une fois, hélas, oui… À mon grand regret *a posteriori* : un manuscrit trop tôt envoyé aux éditeurs et quinze fois refusé. Mais j'ai eu la chance qu'un éditeur le

reprenne à son compte deux ans plus tard et lui donne une seconde et vraie vie. **G. Muller :** Oui, mais depuis j'ai deux éditeurs. **A. Neetesonne :** Pas encore, mais j'y pense. Comme beaucoup d'auteurs, j'ai eu quelques déceptions avec l'édition traditionnelle. L'autoédition est attrayante, mais elle implique d'investir du temps, ce dont je manque cruellement. **J. Nicoladec :** Oui, des recueils de nouvelles parues par ailleurs dans divers revues ou recueils collectifs. Une fois bien assimilé que je ne ferai gloire ni fortune, ni en ce domaine ni en un autre, et n'ayant pas le fantasme de porter un enfant de chair en contrecourant des usages de la nature, me reste celui, également fort pervers, de faire un livre du début jusques à la fin. Du premier jeté de mot incertain au choix complet de la mise en forme matérielle. Me reste encore à réaliser ce vieux rêve de la réalisation ultime de la reliure. On y travaille. Artisan dans l'âme, c'est donc avec grande sérénité que je laisse à l'occasion s'épancher la condescendance de dits professionnels contre l'autoédition... **M. Nicolaieff :** Non. **B. Niquet :** Non. **J.-J. Nuel :** Non. Mais en tant que responsable des éditions Le Pont du change, j'ai publié deux recueils dans ma maison d'édition. **B. Oberlé :** Non. **O. Paquet :** Non. **R. Penblanc :** Non. **J. Pézennec :** Non. **G. Pingault :** Non. Et je ne le ferai pas (pas de mépris là-dedans, c'est juste que la démarche ne m'intéresse pas. Publier un livre n'a d'intérêt pour moi que si travail éditorial préalable il y a eu). **M. Pontacq :** Non. **A. Pontier :** Seulement un petit recueil de poésie, imprimé *via* le site Lulu, destiné aux amis. **A. Prieur :** Non. Je respecte toute forme de littérature et d'édition mais en ce qui me concerne, être publiée par un éditeur, c'est avant tout un gage de la qualité littéraire de mon travail. Je suis loin de penser que tous les auteurs autopubliés n'ont aucune qualité littéraire mais disons que ce n'est pas un tiers qui prend la décision de la publication comme avec un éditeur traditionnel (à compte d'éditeur, bien entendu). **M.-C. Quentin :** Non. **B. Quiriny :** Non. **A. Renault :** Je ne me suis jamais autoéditée. **E. Roche :** Non. **È. Roland :** Non. **C. Rolland-Hasler :** Non. **C. Saint-Charle :** C'est par là que j'ai commencé, et je suis désormais hybride, éditée et autoéditée. **F. Salmon :** Non, je n'ai pas ce courage fabuleux d'assumer mes textes tout seul. J'ai encore besoin de la caution d'un éditeur pour véritablement croire que ma production mérite d'autres lecteurs que moi. **B. Savournin :** Oui — quatre fois. **F. Schurmans :** Non, ma préférence va aux comités de lecture anonymes. **J.-F. Schwaiger :** Non ! J'ai la chance d'avoir un vrai éditeur. **C. Simon :** Oui, la plupart de mes livres, aujourd'hui, sont autoédités en numérique et papier. Je suis ce que l'on appelle une auteure hybride. Je publie en maisons d'édition et en autoédition. **E. Solac :** Pas encore (sauf si on considère les contrats d'éditeur de type Edilivre comme de l'autoédition : dans ce cas oui, plusieurs fois), mais ça ne saurait tarder sur les plateformes internet (KDP…). **D. Soubieux :** Non. « Ou alors y a longtemps, ou bien j'ai oublié, ou ils sentaient pas bon... ». Un recueil de poèmes. Mais il y a prescription : c'était il y a trente-cinq ans. Aujourd'hui, je préfère laisser mes histoires au fond d'un tiroir plutôt que de faire ce travail : je suis convaincu que la relecture par un professionnel est utile voire indispensable avant toute publication. **V. Struxiano :** Pas pour ce qui concerne les nouvelles, ou les romans. Pour mes premiers poèmes, en revanche, oui. Péché de jeunesse, péché d'orgueil. Environ neuf cent cinquante recueils, sur les mille édités, dorment depuis vingt ans dans le garage de ma mère. **J.-C. Tardif :** Non. **B. Thièry :** Non. **J.-F. Thiery :** J'ai toujours été édité à compte d'éditeur. **R. Thieulent-Torréton :** Non, comme indiqué plus haut, mon dernier éditeur est Cogito (éditeur régional basé en

Normandie). **É. Tixen :** Oui, mon premier livre est autoédité : *Émigrer au Québec après 35 ans*. C'est un guide pratique pour tous ceux qui ne bénéficient plus des programmes d'aide à l'émigration. Il n'est disponible qu'en version numérique pour garder le lien avec les différentes lois qui évoluent. **É. Torrente :** Non. **P. Vallens :** Non. **M. Vannier :** —. **E. Vaucey :** Non, uniquement des contrats à compte d'éditeur. **G. Verdet :** Jamais. J'ai plus d'auto depuis longtemps. Je marche jusqu'aux maisons d'édition. Je dépose et repars en courant. Juste avant qu'ils appellent la sécurité. C'est bon pour la forme. Moins pour le moral. **M.-C. Viano :** Non. **L. Vignat :** À ce jour, j'ai publié huit livres à compte d'éditeur et un seul autoédité (un conte pour enfants). **C. de Viron :** L'autoédition n'est pas ma tasse de thé. J'ai besoin d'un regard extérieur sur mes textes et l'éditeur est en première ligne. **O. Vojetta :** Mon premier roman fut coédité, ce qui signifie que les frais de publication étaient partagés entre la maison d'édition et moi. Depuis, tous mes écrits ont été publiés à compte d'éditeur. **A. Wilhelmy :** Non. **É. Wilwerth :** Non ! **J. Wintrebert :** Une fois, récemment, pour un recueil de nouvelles déjà parues. **P. Zylawski :** J'ai autoédité un seul de mes bouquins : un recueil de trente nouvelles. Trois éditeurs se sont chargés des neuf autres.



► Êtes-vous ou avez-vous été un(e) « coureur/coureuse » de grands prix (d'écriture) ?

D. Akakpo : Pas du tout, la compétition ne me tente pas, sans doute parce que je ne suis pas non plus sportive ! Je m'épanouis dans les jeux d'écriture sur divers forums, les appels à textes pour recueils collectifs et mes propres écrits. **L. Allaert :** Écrire pour être récompensé serait aussi vain que vaniteux. **A. Aragnou :** Pour l'instant non, mais si on me donne un prix je crois que je serai très contente ! J'ai reçu des prix quand j'étais plus jeune. C'étaient des prix locaux. Cela dit, j'étais très fière de recevoir mon premier atlas de géographie comme cadeau pour avoir gagné un concours de nouvelles ! **S. Arnier :** Je m'impose chaque année de participer à au moins un concours et un appel à textes. C'est ma façon de me remettre en question, de travailler sur des thèmes imposés, de tenter des choses. Ma foi, les prix font joli sur mon CV, aussi. **G. Ascaride :** Non. **N. Aufan-Benazeth :** Je ne cours pas après les prix littéraires, mes rares expériences sur ce terrain m'ont montré que les

jugements étaient très rarement dictés par la seule qualité littéraire de l'œuvre. Soit vous n'êtes pas élu parce que vous n'avez pas les bons contacts, soit vous recevez un « accessit » pour vous encourager à concourir de nouveau lorsque l'inscription est payante… **L. Avram :** Non, je ne suis pas une coureuse de grands prix. Je manque d'entraînement en la matière. **M. Baglin :** Pas vraiment. J'ai été candidat trois ou quatre fois seulement depuis quarante ans. J'ai obtenu néanmoins le prix Max-Pol-Fouchet en 1988 pour *Les mains nues* (L'Âge d'homme éd.) et le prix Gourmets de lettres en 2006 pour *Entre les lignes* (La Table ronde). **J.-P. Baratte :** Piquante analogie, car je participe d'autre part à des compétitions moto. Pour la course aux nouvelles publiées : une première et unique tentative en 2014 (qualifié, mais pas édité), une quinzaine de concours entre 2015 et 2016 (six éditions, trois podiums), petite saison avec seulement deux en 2017 (une édition numérique), six participations depuis le début de l'année (une édition, deux refus, les autres en attente de réponse). **V. Baret :** Oui. « Grands », je ne sais pas. J'aime bien cette compétition amicale, on discute avec d'autres personnes qui écrivent, de temps en temps on reçoit un prix (faut pas bouder son plaisir !), on repart souvent aussi avec un recueil des nouvelles, ce sont de bons moments. **N. Barrié-Laborde :** Grands prix non, de concours oui, mais pas souvent. **G. Bastide :** Je cible quatre à cinq concours de nouvelles par an. L'enjeu, c'est bien sûr de sortir du lot de temps en temps. Et quand (parfois) je remporte un petit chèque, cela me permet d'assouvir sans trop d'arrière-pensées des achats littéraires déraisonnables. **C. Batumike :** Aucun attrait particulier. Certes, les prix littéraires sont utiles en tant que valeur symbolique. Mais je n'arrive pas à comprendre que le souhait d'un écrivain soit de suspendre la valeur de son travail à l'obtention, à tout prix, d'un prix littéraire. Qui dit prix dit jugement de valeur. Le prix met en jeu diverses définitions. Elles proclament les « bons », les « médiocres » ; elles séparent les œuvres dites « majeures » des « mineures » ; elles dressent une hiérarchie des textes en classables : « grands » et « petits » écrivains. Les prix littéraires nous expriment, automatiquement, l'évaluation d'un texte. Pourquoi rétribuer tel ouvrage au détriment d'un autre qui présente, pourtant, de solides qualités d'intelligence ? L'acte d'écrire ne devrait pas être lié à l'attente d'un grand prix (ou d'une notoriété, de bénéfices financiers). Écrire, c'est se satisfaire d'avoir fait passer un message né d'expériences humaines personnelles. Au départ, c'est un monologue avec mes doutes, mes angoisses, dans une solitude voulue. Je réfléchis seul à seul. Je me mets en introspection. Je me possède. Une voix intérieure exprime mes mots. Des phrases naissent spontanément ou intuitivement. Elles sont approximatives. Prises en laisse. Elles m'appartiennent. Je les dompte, au fur et à mesure que j'écris. Moment crucial. Arrêter ou continuer l'aventure. Une fois déterminé à donner vie au texte, je m'éloigne de mon « exil » intérieur. Ça peut être par nécessité de communiquer avec d'autres sensibilités. Ça peut être une voie de sortie d'une aporie longuement installée, voire d'une impasse. Je crie au secours. J'ai des choses à dire. Ça peut être une sortie née des contraintes extérieures. L'envie de dénoncer des faits peu plaisants. Ce sont mes mots. Mes phrases. Elles balbutient, elles prennent confiance avant de prendre leur envol. Le fait de passer du monologue au dialogue ne doit pas être monnayé. Finalement, tout acte d'écriture ne devrait pas souffrir de compétition. Le rôle de l'écrivain est d'avoir cette passion de transmettre le beau qui l'habite ; d'être motivé dans une mission, celle de réveiller les consciences ; celle d'être le porte-voix des sans-voix. De ceux qui ont des mots à la bouche mais ne savent pas écrire

et/ou vivent dans une peur panique de les exprimer. Par peur de représailles. À moins que l'écriture ne soit, pour l'écrivain, une voie de transcender ses propres souffrances, d'être dans une quête permanente de soi et (pourquoi pas ?) d'écrire par passion ou sans intérêt. Par contre, je sais que les prix littéraires sont une institution reconnue. Ils traduisent la reconnaissance de tout travail d'écriture. Et font le bonheur autant des écrivains que des lecteurs et des éditeurs. Bien des lecteurs se satisfont des résultats qu'affichent des prix littéraires, confrontés qu'ils sont à faire leur choix dans la masse des nouvelles publications qu'on leur offre chaque jour de l'année. Le choix de livres s'en trouve ainsi facilité. Les éditeurs, quant à eux, font de bonnes affaires. Ils rehaussent leur image, une fois que l'heureux lauréat appartiendrait à leur maison. Je n'ignore pas que les prix littéraires donnent au texte une visibilité internationale. Mais, écrit (rarement imprimé) depuis une contrée perdue de la planète, un livre primé n'augmentera son pouvoir d'attraction que grâce aux circuits de promotion, de distribution ou de diffusion. Ils sont souvent limités. Propulsé (ou pas) par un prix littéraire international, un texte créé hors des capitales européennes aura de la peine à échapper aux difficultés de sa circulation. Parce que chez son auteur il manque des structures, le livre devient un luxe. Et cette absence criante de lectorat ? Et ce manque d'espaces de réception, des supports appelés à faire vivre un livre (les bibliothèques, les salons de livres, les librairies, etc.) ? Il se pose aussi la question des modalités d'attribution d'un prix. Qui dit prix littéraire sous-entend un travail de tri fait par un jury désigné. Sur quels critères ? Peu de jurés sont écrivains. D'aucuns ont des accointances et/ou leur faible pour telle ou telle maison d'édition. *Quid* de la portée objective d'un prix littéraire ? « Il n'est pas rare que les prix couronnent de bons livres. La question posée concerne l'honnêteté du système, non celle des gens. D'abord, les jurés se cooptent. C'est la "reproduction" selon Passeron et Bourdieu ! Quand telle maison a trois jurés et qu'elle risque, l'âge aidant, de ne plus en avoir qu'un ou deux, elle va tout faire pour conserver son nombre de "couverts". » Les prix les plus prestigieux en ajoutent à l'incompréhension tant il existe des pratiques on ne peut plus peu claires : « C'est ainsi qu'on a pu parler de la perpétuation d'un système "Galligrasseuil" [contraction de Gallimard, Grasset et Le Seuil, nda] ; il serait d'ailleurs plus approprié de parler aujourd'hui de Gallisset ! Le défaut de ce système fermé, c'est qu'il a une fâcheuse tendance, à la longue, à ne plus couronner des œuvres, mais des éditeurs. » (Claude Durand, « Oui, les prix littéraires sont truqués ! », Le Figaro.fr, 7 mai 2010.) **B. Baudart :** Je suis un modeste coureur de concours de nouvelles, et de romans maintenant. **B. Baune :** Oui. Je participe à de nombreux concours de nouvelles depuis une dizaine d'années. **P. Beaucamps :** Par le passé, oui… Actuellement (et sans dédain pour le principe) je n'y accorde plus aucune importance en ce qui me concerne. **S. Beauget :** Non. **A. Bernabéo :** … et reste très éloignée des prix littéraires — Flaubert les appelait les « comices agricoles », mais il était Flaubert. **G. Bertin :** J'ai essayé *L'encrier renversé* quelques fois, mais bernique Véronique. Fort heureusement, quelques autres concours m'ont donné de beaux souvenirs. Il y a vingt ans déjà, le prix de la librairie Mandragore de Chalon-sur-Saône (71), un prix de lecteurs, disparu aujourd'hui, m'a permis de rencontrer Frédérique Martin. Nous étions *ex æquo* et sommes amis depuis. Ma nouvelle a été enregistrée par la radio Le Mouv' grâce à Rebecca Manzoni aujourd'hui sur France Inter qui présidait le jury. Je me souviens aussi du prix de Cours-la-Ville (69), dans le Haut-

Beaujolais, un prix de lecteurs aussi, qui a toute mon affection, et de ma rencontre avec la poétesse Nadia Le Roux. **O. Billington :** Non. **O. Boile :** Non. Je continue de répondre à de nombreux appels à textes pour être publié dans des revues ou anthologies thématiques, mais pas de concours au sens strict. **M. Boland :** J'ai participé et participe encore à des concours de nouvelles, contes et poésie avec plus ou moins de bonheur. **V. Bonneau :** Coureur modéré. Quelques nouvelles soumises ici ou là. Mais après quelques déconvenues, je choisis avec précaution les grands prix. **G. Boulan :** Absolument pas. Mais deux ou trois de mes titres ont participé au prix littéraire de la ville où je réside (Caen [14]) parce qu'ils m'ont été demandés par les organisateurs. **B. Bourrier :** J'ai participé et remporté quelques prix en espérant que cela me permettrait d'élargir mon lectorat et les résultats ont été modestes mais satisfaisants. **M. Brignot :** Pas spécialement même si j'ai été lauréat de quelques concours d'écriture de nouvelles. **E. Broc :** Coureur de fond, sans oublier d'y mettre la forme. Internet propose un éventail annuel, assez dense, de concours, aux sujets plus ou moins inspirants, et je me laisse tenter bien des fois. Coureur de fond, et de sprint à la fois. Car certains formats sont courts. Combien de fois, porté par l'inspiration, j'ai dû ensuite élaguer des textes pour rentrer dans les clous du nombre de signes ! Et rentrer dans les délais ! **M. Bruimaud :** Non. **P. Brulhet :** Absolument pas ! Même si j'ai déjà gagné un prix littéraire pour mon premier roman, *L'enfant du cimetière* et par deux fois le prix Masterton pour deux recueils de nouvelles en collectif (anthologie). **V. Brun :** Il m'arrive de participer à des concours et de recevoir quelques prix. J'ai également eu la chance d'être membre de jury. Mais je ne pense pas être une bête de concours, j'en fais trop peu. **H. Cachau :** Ne respectant que ma propre démarche, donc mes propres thèmes, j'ai rarement concouru, peut-être la crainte de me voir renvoyer à mes chères études ! s'y ajoutant un aspect non négligeable, le financier… manuscrits, envois, contacts, déplacements, etc. **B. Camus :** Je ne m'adonne quasiment plus à cet exercice aujourd'hui mais j'ai participé à de nombreux concours littéraires et ai plusieurs fois été primé et/ou distingué. C'est formateur et encourageant. Et on acquiert à mesure de la confiance. L'anonymat qui régit la plupart de ces concours est très intéressant car il place tous les textes au même niveau. Il faut toujours de la chance (tomber au bon endroit, au bon moment) et les critères de sélection sont évidemment subjectifs (et parfois discutables) mais, au moins, rien d'étranger aux textes ne vient interférer dans le choix du jury ou du comité de lecture… **J. Cauda :** Non. J'ai reçu un prix pour une nouvelle décerné par la ville du Pecq (78). Et un prix Joseph-Delteil pour un recueil de poésie décerné par la revue *Souffles*. **M. Causse :** Non. **J.-C. Chabel :** Oui. Été. Avec surtout le 1er prix de *L'encrier renversé*. **C. Chabirand :** Pas vraiment, j'ai participé à quelques concours et prix, j'en ai gagné quelques-uns. **S. Chagny :** Je suis fondamentalement incapable de la moindre compétition. Un raté de toutes les luttes, de la grande lutte de l'évolution, comme des luttes sociale, économique ou politique. **D. Chappey :** J'ai un temps participé à la course aux prix des concours de nouvelles, j'ignore s'ils étaient grands. **M. Charest :** Non. **M. Charine :** Non, plutôt une *addict* des appels à textes en tous genres. **S. Chatelain :** J'ai reçu quelques prix. **J.-B. Chronopoulos :** Voilà bien des jupons que je ne cours pas. **G. Claustriaux :** Non, pas du tout. J'ai failli gagner des prix et j'en étais très fier, mais je ne cours pas après ce genre d'honneur. Je préfère avoir des retours positifs de mes lecteurs. **F. Clerfeuille :** Non. Il m'est arrivé de temps en temps de participer à ce genre de chose, mais cela n'a jamais été une

priorité. **V. Cohu :** Non. **P. Couailler :** Non. Sauf si un concours de nouvelles pour une publication est un « grand prix » ? À une certaine époque, je tentais ma chance auprès de nombreux concours de ce type (comme celui de *L'encrier renversé*, revue à laquelle je repense avec tendresse car elle a été la première à publier un de mes textes). J'ai reçu un certain nombre de prix par ailleurs pour mes romans (prix Gulli du roman jeunesse, prix des Incorruptibles, prix Tatoulu, prix Imaginales des lycéens, etc.). **J.-L. Coudray :** Non. Les prix ne servent à rien. **R. Coulon :** Sans être un « coureur » de grands prix, j'ai quelquefois participé à des concours, en espérant à la fois des retours et une place qui me permettent d'affirmer plus facilement mon écriture. **T. Covolo :** Un peu… du côté de *L'encrier renversé*, notamment. **A. Crenn :** Je n'ai pas concouru moi-même à des prix d'écriture, mais j'ai eu le plaisir de recevoir le prix Livresse pour mon premier livre *(Passerage des décombres)* décerné par un jury de lycéens, grâce à l'initiative des éditions Lunatique qui le publient et qui coorganisent ce prix. **Y.-D. Crouzet :** Non. Le hasard m'a offert sur un plateau le prix du jury du Roman de l'été du magazine *Femme actuelle* en 2009 pour mon roman *Les fantômes du Panassa*. **S. Dabat :** Non, je pense être plutôt une écrivaine « populaire », et même si oui, j'aimerais bien remporter des prix, ce n'est pas ce que je vise principalement. **P. Dandois :** J'ai participé à un ou deux petits concours amusants où il n'y a pas grand-chose à gagner, je ne peux vraiment pas dire que je cherche à gagner des prix. **M.-C. Daniel :** Eh bien, si je suis nominée, j'en suis ravie ! En revanche, militant pour que le travail des auteurs soit reconnu comme tel, le principe de payer — même symboliquement — pour être publiée ne me convient pas. Je ne participe donc pas aux concours payants. **A. Dardenne :** Un peu, oui. Je trouve que les contraintes imposées dans ce type de compétition sont des déclencheurs d'inspiration. **L. Daverat :** Je suis surtout un coureur d'appels à textes. Un thème imposé est très stimulant, et il est très amusant de le détourner. Et surtout, la date limite oblige à se soumettre à une certaine discipline d'écriture, à faire aboutir son projet dans un certain délai. Certains de ces appels à textes sont des concours primés, mais je ne m'y investis pas plus que dans les autres. Ce sont le thème et ce que je veux en faire qui me motivent le plus. Je précise que je n'ai d'ailleurs jamais remporté le moindre « grand prix ». **M. Debruxelles :** Non. Je participe parfois à des concours de nouvelles pour m'obliger à respecter une date butoir. Si je n'ai pas de contrainte, je vais plutôt courir les bois et les monts. **G. Delbet :** Au trot, oh trop ! Ce fut et c'est toujours l'essentiel de mes préoccupations. Et surtout remporter le prix si on veut pouvoir promener sa fiancée sur la Côte d'Azur. Citons : « Les carrières de danseur mondain et de chanteur de charme étant partiellement saturées, il écrit, le soir, à la lampe de poche et écume les concours de nouvelles pour rafler quelques mises. » **A. Demouzon :** J'ai abordé timidement les concours en 2005, et j'ai arrêté en 2013, après le prix Prométhée et celui de *L'encrier renversé*. Avec un taux de réussite plus qu'encourageant. Mais les règlements sont sans pitié. Trop de 1ers prix, ou publications de recueils personnels, et l'on devient vite interdit(e) d'approche à la majorité des concours. Mais je dois dire que, les concours, c'était sympa et ça me manque, surtout les rencontres qu'ils généraient. **P. Denizet :** J'ai participé à trois concours de nouvelles : *L'encrier renversé*, à deux reprises, le prix Pégase de la nouvelle et le prix du Jeune écrivain (il y a très longtemps !). **M. Desroziers :** Au tout début, j'ai été encouragée par un 1er prix à un concours d'écriture organisé par le magazine *Les inrockuptibles* avec Alain Rey et des critiques littéraires au jury. Je n'étais pas seule à être récompensée par ce prix car c'était une nouvelle écrite à

quatre mains. **A. Dhelvallée :** Non. **P. Dietrich :** À mes débuts, j'ai participé à quelques concours de nouvelles. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Oui et non. Les « grands » prix comme le Hemingway, je n'y participe pas car je considère que je n'ai aucune chance, il y a trop de participants. Mais j'essaie des prix un peu moins prestigieux, juste pour la satisfaction d'avoir eu un petit succès quelque part. Cependant je regarde régulièrement les listes de concours de nouvelles. Dans les faits, ce n'est pas l'aspect « grand prix » qui m'attire, je choisis surtout en fonction du thème, certains thèmes me « parlent » et quel que soit le concours, je participe si le thème me convient. Je n'arrive pas à me forcer à produire quelque chose sur un thème qui ne m'intéresse pas. Quand je lis le thème, je sais que je dois participer, même si je n'ai pas encore forcément d'idée précise. **S. Dormond :** Non. Je participe à quelques concours, parce que j'aime bien les éditeurs qui les organisent. Et nous en organisons un nous-mêmes, à l'Association vaudoise des écrivains. J'ai aussi eu l'occasion de me retrouver dans quelques jurys, ce qui m'a bien aidée à relativiser les échecs et les victoires. **S. Dullin :** Je participe régulièrement à des concours d'écriture. L'occasion de travailler mon écriture et d'avoir la possibilité d'être éditée dans des revues. **L. Dumortier :** Un sprinteur non, plutôt un joggeur du dimanche. **C. Durr :** Non. Mais si on m'en file, je les accepte. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Entre 2002 et 2010, je l'ai été. Avec assez de bonheur, ma foi. C'était sans doute un moyen de me rassurer. J'y ai noué de belles amitiés. Aujourd'hui, j'y ai renoncé pour me consacrer pleinement à mes projets, sans contrainte de forme ou de fond. Mais j'avoue que ce réseau et l'ambiance qu'on y cultive me manquent parfois. **C. Falbet-Desmoulin :** Pas vraiment coureuse, mais je participe à certains concours et ai obtenu une dizaine de prix en trois ans. **M. Fazi :** J'ai dû participer en tout et pour tout à deux concours, il y a plus de vingt ans. Avec le recul, je suis soulagée d'avoir perdu : je n'étais pas prête. À mes débuts, j'ai davantage traqué les appels à textes pour des anthologies. **M. Feugray :** Sur une courte période (deux ans), j'ai beaucoup envoyé, et beaucoup reçu (une trentaine de prix). **I. Flaten :** Non mais je devrais peut-être. **B. Fourchard :** Pas spécialement. À part pour le recueil *Excursus* (éd. La Dragonne), qui a figuré sur la première liste du Goncourt en 2015. J'ai aussi, à deux reprises, été sollicité pour le prix de la nouvelle de Lauzerte. **C. Gaillard-Sarron :** J'ai « couru » les prix à mes débuts. Je voulais connaître la valeur de mes textes et savoir si cela valait la peine de les publier. C'est un bon moyen de situer son écriture par rapport aux autres. J'ai reçu plusieurs 1ers prix de poèmes et de nouvelles. Ces prix flattent l'ego, certes, mais surtout ils aident à avancer. Car il faut le dire, écrire est un travail solitaire qui demande beaucoup de temps et d'énergie quand les éloges et les lauriers sont rares. Il est donc utile d'obtenir quelques récompenses de temps en temps pour persévérer dans cette voie difficile où les élus sont rares. Par la suite, on développe davantage de confiance en son travail et cela devient moins nécessaire. **B. Gautier :** Non. Ce serait un peu comme faire du sport uniquement pour obtenir une médaille. Être édité, c'est la vraie récompense. **M. Gengoux :** J'ai participé à quelques concours de nouvelles, essentiellement dans le but de mettre mes textes à l'épreuve de la lecture d'inconnus. **O. Gerig :** Absolument pas. Si je pouvais en recevoir un, ce serait merveilleux, mais cela reste au niveau du rêve et du fantasme. **F. Germanaud :** Je ne suis coureuse ni de grands prix ni de petits prix. Les livres, une fois écrits, vivent une autre vie. S'ils sont repérés pour un prix, tant mieux. Sinon, ils trouveront autrement des lecteurs. **C. Gevrey :** Coureuse, non, mais je participe si j'ai un texte qui remplit les critères du

concours. J’ai d’ailleurs été lauréate d’un prix et finaliste de trois autres. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Cela dépend des périodes. Lorsque je me sens en veine en ayant gagné ou été retenu pour des concours, je me lance dans une boulimie d’appels à publications. Mais ça me force à écrire trop rapidement des nouvelles qui ne tiennent pas la route. J’entre alors dans une deuxième phase où je ne concours plus à rien et me concentre sur mes écrits pour moi-même. **E. Giuliana :** J’ai participé à quelques concours littéraires et je ne le regrette pas. En effet, j’ai ainsi pu faire de belles rencontres et voir un certain nombre de textes primés puis imprimés dans des revues et/ou des recueils. **J. Glaziou :** Dans un premier temps, j’ai cherché la reconnaissance des lecteurs — et aussi d’auteurs reconnus — à travers des petits prix, qui jouent le rôle de filtre — comme pour les éditeurs — et j’y ai trouvé une incitation à poursuivre. Dans un second temps, je me suis fait « passeur » et j’ai incité les autres à courir en organisant des prix de la nouvelle afin d’aider les lauréats à passer de l’anonymat à une certaine reconnaissance (d’abord avec le prix *Harfang* de 1995 à 2004, puis depuis 2006 le prix de la nouvelle d’Angers qui récompense un recueil sur manuscrit). **É. Gohier :** Oui… durant quelques années. Pédale douce depuis. Mais… **A.-S. Guénéguès :** Non. **M. Guilloux :** L’année dernière, oui. **L. Hesse :** De prix oui, pas de grands ! Pas encore… J’ai gagné trois prix pour trois nouvelles, des prix transfrontaliers mais peu connus ailleurs que sur leur territoire. **T. Horguelin :** Non. **M. Housni :** Non, pas spécialement. Il faut avoir une certaine disposition d’esprit et être suffisamment au fait de déroulement des modalités pour y participer, ce qui n’est pas mon cas. **S. Huguet :** Je n’ai jamais beaucoup participé aux concours. **B. Jacquot :** Au temps de ma jeunesse, je poursuivais les filles pour les harceler sexuellement. Au fil des ans, les jouvencelles se sont mises à courir de plus en plus vite. Incapable de les rattraper, j’ai dû me rabattre sur les vieillardes et les mineures prépubères. Si je suis devenu pédo-gérontophile, c’est par nécessité biologique uniquement. Eh bien, il en va de même pour les prix littéraires. **R. V. Janulewicz :** Pas vraiment. J’ai écrit pas mal de nouvelles pour des concours ou des appels à textes mais cela m’a surtout permis, à défaut de remporter des prix, d’apprendre comment travailler selon un calendrier réduit et avec une *deadline*. **A. Kotsov :** Oh oui ! Dont celui de *L’encrier renversé*. **M. Labbé :** Non. **É. Lainé :** De concours de nouvelles seulement, donc c’est plutôt de petits prix ! **H. Laly :** Qu’appelle-t-on « grands prix d’écriture » ? Je ne voudrais pas être hors sujet en répondant que je participe à des concours d’écriture avec une visée : être éditée. Je recherche donc les concours dont le prix est l’édition à compte d’éditeur. Ceci pour contourner la difficulté — à ce jour insurmontable — d’être distinguée en envoyant mon manuscrit spontanément dans une grande maison d’édition. **S. Lamur :** Je l’ai été, et cela m’arrive encore de participer, mais avec beaucoup moins d’enthousiasme. J’ai souvent été second, ce qui est un peu frustrant et me donne parfois la sensation d’une sorte de fatalité pesant sur mes épaules… Il m’est arrivé par ailleurs de rester assez dubitatif vis-à-vis d’œuvres ayant remporté des prix, que j’y aie participé ou non. **A. Langer :** J’ai déjà postulé à des prix. **A. Lasserre-Vergne :** Non. J’ai remporté des prix, mais sans courir après eux. **A. Lasverne :** Absolument pas. **J. Layani :** Non. J’ai pu çà et là tenter quelques concours, mais le résultat a toujours été négatif. Je ne le fais plus. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Oh oui ! **M. Le Thiec :** J’ai participé peut-être à deux ou trois concours de nouvelles dans ma vie. Mon éditrice fait aussi parfois le choix de soumettre certains textes à des prix, mais elle n’en parle pas ou peu aux auteurs pour ne pas créer de frustration.

Aujourd'hui, je ne m'occupe pas des concours. **D. Lebel :** Les prix littéraires : j'ai envoyé des histoires à deux concours de nouvelles, je n'ai rien gagné. Pas même une réponse. **D. Lecènes :** Grand, c'est à partir de quoi ? Disons que sur une marelle, entre la terre et le ciel. **N. Lecomte :** J'en ai reçu quelques-uns, mais de peu d'envergure. **J. Lefèvre :** Je suis lauréate d'un prix littéraire pour mon premier roman (*11*, éd. Acrodacrolivres). J'ai participé à ce prix organisé sur le Net un peu par hasard et j'ai été sélectionnée avant d'en être lauréate. À proprement parler, il s'agit du hasard car je ne suis pas « coureuse » de prix littéraires. **C. Legouix :** J'ai participé à quelques concours de nouvelles, dont celui du Lecteur du Val, à Toulouse (31), où deux de mes nouvelles ont été sélectionnées en 2010 et 2012. Mon éditeur a soumis mes livres à différents prix littéraires au Québec. J'ai obtenu en 2013 une bourse d'écriture du Conseil des arts et des lettres du Québec. **L. Léri :** Je me suis parfois mise en lice pour des « petits » prix, plutôt que des grands. J'ai utilisé les concours de nouvelles pour commencer à diffuser mes textes. On sait que la nouvelle est un genre peu diffusé par les éditeurs français, dans ces conditions les concours sont un moyen de trouver des lecteurs et d'avoir une première reconnaissance, même modeste. Dans ces concours, j'ai obtenu trois prix, ai été finaliste dans un quatrième. Mais je dois avouer qu'aujourd'hui, je les pratique moins, car je n'ai pas toujours été convaincue par la qualité des publications de recueils qui en découlent. D'autre part, il me semble que certains de ces concours s'appuient implicitement sur une conception de la nouvelle qui est finalement assez traditionnelle, alors qu'ils gagneraient, me semble-t-il, à s'ouvrir à des formes plus contemporaines de la nouvelle et à des expérimentations formelles novatrices. **P. Leroyer :** Tout juste expéditeur de textes à des revues, des concours de nouvelles. J'ai été tenté par le Nobel mais c'est trop politiquement correct, et surfait. **H. Lictevout :** Absolument pas. Ma récompense est d'être publié et lu, quoique j'aie récemment envoyé une nouvelle à la revue québécoise *Solaris* pour leur concours annuel. **C. Loiseau :** Non. **S. Lucas :** Parfois… Sans grande conviction. **J.-L. Lys :** Je ne comprends pas bien la question. En tant qu'auteur ou lecteur ? **C. Lysière :** Oui, j'ai participé et je participe encore. J'aime bien les concours qui imposent un thème, une photo, une phrase. Paradoxalement, je trouve qu'une bonne contrainte d'écriture libère l'inspiration… **É. Lysøe :** Non. En revanche je réponds régulièrement aux appels à textes que publient les jeunes éditeurs et les « petites maisons ». **A. Mahaim :** Ça m'étonnerait. Les prix suisses romands sont-ils considérés comme de « grands prix » ? **P. Malosse :** Je me suis rapproché du jury du grand prix de l'Imaginaire. La présidente a grandement apprécié mon dernier recueil. Certains autres membres ne l'ont pas soutenu en raison du manque d'éléments surnaturels, à leurs yeux une condition pour qualifier un texte de fantastique. Inutile de vous préciser que je trouve leur définition du fantastique très restrictive. **C. Maltère :** Je ne crois pas que l'on puisse courir après les prix. Ils viennent ou ils ne viennent pas. Je viens d'obtenir le prix René-Barjavel du festival des Intergalactiques de Lyon (69) et j'en ai été ravie. J'avais participé au concours pour écrire une nouvelle sur le sujet qui me plaisait, mais je ne pensais pas l'emporter. Ce fut une belle surprise. **C. Mamier :** J'ai remporté deux concours de nouvelles et obtenu quelques accessits. Je ne me qualifierais pas de « coureur ». La plupart du temps, je participe à des concours lorsque j'ai déjà sous le coude un texte correspondant à la demande. C'est rare que j'écrive une nouvelle « pour un concours ». **P. Mangion :** Par périodes, quand je ne suis pas dans l'écriture d'un roman, parce que dans ces moments-là, toute sortie de route peut être

fatale. **L. Marconi :** Je participe depuis dix ans à un grand nombre de concours de nouvelles, même si, depuis une année, j'ai beaucoup diminué mes envois, et les prix que j'ai reçus m'ont donné l'occasion de sillonner la France, de découvrir de belles villes comme Castres (81), Bourges (18), Metz (57), Talange (57), Talant (21), Tarascon-sur-Ariège (09), Binic (22), Douai (59), Vaison-la-Romaine (84), Nyons (26), Morestel (38), Orléans (45), Le Mans (72) … Ces rencontres autour de la nouvelle, animées, la plupart du temps, par des gens passionnés, m'ont surtout permis de faire de superbes rencontres. **F. Maréchal :** Non. **B. Marée :** Je cours peu… Je préfère la marche. **M. Martin :** Je ne cours pas après les prix d'écriture mais c'est toujours une joie de voir son écriture remarquée par des organisateurs de concours, se retrouver parmi les finalistes et, cerise sur le gâteau, d'être primée ! J'aime ces moments de partage qui permettent souvent de joyeuses retrouvailles avec des ami(e)s de plume mais également de nouer de nouveaux contacts. Ces rencontres sont de véritables bulles d'oxygène nécessaires à la création, des parenthèses enchantées pour mieux reprendre le chemin de l'écriture. **V. Martorell :** Oui bien évidemment, cela peut amener un éclairage sur soi supplémentaire en cas de succès. **M. Mathis :** Non, pas assez de souffle. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Non. **G. de Montmollin :** Non. Je dois avoir fait cinq concours de nouvelles dans ma vie. **M.-H. Moreau :** Oui, définitivement, je le suis. Outre le stimulant évoqué plus haut, les concours de nouvelles permettent (de temps en temps !) de recevoir à travers un prix une reconnaissance dont tout auteur a grandement besoin à défaut d'autre rétribution ! **P. Morel :** De prix, oui. De « grands prix », non. Mais c'était au tout début de mon aventure littéraire. Aujourd'hui, je n'ai plus le temps de me consacrer à des concours de nouvelles. **P. Morvilliers :** Pas vraiment un coureur de grands prix plutôt un marcheur solitaire, mais je ne rechigne pas lorsqu'on me convie à une joyeuse randonnée… **G. Muller :** Je participe à une dizaine de grands prix par an (tout confondu : poésie, nouvelle, roman, polar). **A. Neetesonne :** Pas vraiment. J'ai toujours préféré plaire à mes lecteurs qu'à mes pairs. Le public passe avant tout. **J. Nicoladec :** Ni jupons, ni grands ou petits prix ne me font courir. Je suis plutôt du genre flâneur, ce qui permet bien mieux de repérer ce qu'il serait dommage de manquer. N'ayant pas de message personnel, dont elle n'aurait que faire, à délivrer à l'humanité, je trouve très stimulante la pratique du thème imposé. Avec éventuellement la joie pernicieuse de le prendre à rebrousse-poil. **M. Nicolaieff :** Je participe à deux ou trois concours par an. **B. Niquet :** Oui. **J.-J. Nuel :** J'ai été tenté au début, mais j'ai vite renoncé. Mes récits ne sont pas assez « conventionnels » pour avoir leur chance. **B. Oberlé :** Coureuse de grands prix ? Non. Mais j'ai participé à des concours, parce que les échéances et leurs critères me convenaient. **O. Paquet :** Je n'ai concouru qu'à un seul prix, le prix Joël-Champetier, lors de sa première édition, mais j'ai soumis un texte que j'avais déjà écrit auparavant, sans attendre une publication. Grâce au prix, le texte a été publié, mais j'aurais pu faire autrement. **R. Penblanc :** Non. **J. Pézennec :** J'ai participé à un certain nombre de concours de nouvelles (j'ai ainsi obtenu en 2005 le prix Lycéens du concours de *L'encrier renversé*), mais je ne le fais plus. **G. Pingault :** De grands prix, n'exagérons rien, mais je fais partie de ces auteurs qui ont fait quelques gammes en concours de nouvelles, tout de même (et au passage, qui en gardent un chouette souvenir, c'est motivant et joyeux). **M. Pontacq :** Ah oui, cela m'a beaucoup amusée (et stimulée) pendant quelques années. J'ai eu la chance d'en gagner quelques-uns. Puis arrive un moment où l'on sent qu'il faut tourner la page, au propre

et au figuré. **A. Pontier :** Je n'ai jamais écrit avec pour objectif un prix littéraire, mais quelques-uns de mes textes ont été en lice de certains prix (Rosny aîné, Masterton, Bob-Morane…), et j'ai obtenu en 2004 le prix littéraire Marguerite-Yourcenar, pour mon roman, *La treizième cible*, paru en 2003 chez Actes Sud. **A. Prieur :** Écrire n'est pas mon métier à temps-plein, sinon je serais déjà morte de faim… Je préfère donc me consacrer à écrire sur le temps qui m'est imparti plutôt qu'à me renseigner et à m'inscrire sur des grands prix d'écriture. **M.-C. Quentin :** Oui, surtout à mes débuts. Les concours sont un bel écrin pour « faire ressortir son nom » et par la suite trouver un éditeur. **B. Quiriny :** Non. **A. Renault :** Je n'ai pas la naïveté de courir les « grands prix d'écriture ». **E. Roche :** J'ai commencé par les concours de nouvelles. Ils constituent une excellente école : d'abord, c'est un moyen de s'imposer des délais, des thèmes, puis cela donne des lecteurs d'horizons très variés, et, *last but not least*, cela peut amener des récompenses qui sont autant d'encouragements. **È. Roland :** Pas vraiment, mais je garde un souvenir mémorable et enthousiaste des 24 heures d'écriture organisées de 2010 à 2012 à Paris par l'agence littéraire Astier-Pécher (j'ai fait partie des vingt-quatre candidat[e]s de la première session). **C. Rolland-Hasler :** Ouais… Deux ou trois fois : vous envoyez sept ou huit exemplaires à un jury qui ne vous les rembourse ni ne vous les renvoie (malgré promesses). Les lit-il seulement ? **C. Saint-Charle :** J'aime participer à des concours de nouvelles, pas tant pour les prix que pour le challenge de me plier aux exigences de chaque concours. **F. Salmon :** Oui, à tour de bras, j'ai participé des dizaines de fois, encouragé à recommencer par des succès épisodiques. Je ne m'y adonne plus tellement aujourd'hui, mais il faut bien dire que c'est un des plaisirs de la nouvelle que l'existence de ces nombreux concours qui, par leurs contraintes diverses, excitent la créativité. Et même si on se retrouve toujours un peu con, perplexe, bégayant bras ballants quand on apprend qu'on a remporté cette drôle de compétition, c'est toujours un plaisir de rencontrer les fous qui l'ont organisée et les autres fous qui y ont participé. J'ai la chance cette année d'avoir été convié comme membre du jury pour le prix Boccace, qui récompense un recueil de nouvelles francophone publié dans l'année. C'est également une expérience très riche en tant qu'auteur. Cela m'a amené à me reposer sans cesse la question : « Finalement, qu'est-ce que j'attends de la lecture d'une nouvelle ? » **B. Savournin :** Non. **F. Schurmans :** Non. **J.-F. Schwaiger :** J'adore faire les concours de nouvelles (je ne fais plus que les gratuits). **C. Simon :** Non, j'ai fait quelques concours de nouvelles à mes débuts, notamment celui de votre revue *L'encrier renversé*, mais c'est tout. **E. Solac :** Je n'écris que lorsqu'un concours me tente vraiment, par son thème, sa contrainte de taille, son contexte… Mais je ne suis pas une bête de concours. **D. Soubieux :** La formulation de votre question résonne étonnamment alors que je viens de terminer la lecture du livre de H. Murakami *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*. J'ai beaucoup participé à des concours de nouvelles. Cela a d'ailleurs alimenté pendant plusieurs décennies ma motivation pour achever l'écriture d'histoires. Je continue à le faire mais plus occasionnellement, trois ou quatre concours par an. Et celui de *L'encrier renversé* est incontournable, vous en conviendrez… **V. Struxiano :** J'aime assez participer à des concours. En premier lieu, parce que cela permet de faire fortune en un rien de temps. Pensez donc : en ce qui me concerne, à peine deux ans de travail, et déjà trois cents euros de gains ! Byzance ! Et puis cela oblige à une certaine rigueur car il faut respecter les contraintes en termes de longueur, de délais. Et quand il y

en a, les thèmes imposés sont un très bon moyen de me forcer à élargir le spectre des possibles, surtout lorsqu'il s'agit de thèmes qui ne m'inspirent pas grand-chose *a priori*. **J.-C. Tardif :** Je m'essouffle vite. **B. Thièry :** Non. **J.-F. Thiery :** J'ai participé à plusieurs concours de nouvelles en 2009, à mes débuts, avec le but avoué de me positionner par rapport à d'autres productions. Ayant eu la chance d'être nominé à la première présentation (concours Grimal en 2009), j'ai cessé de pratiquer l'exercice des concours. **R. Thieulent-Torréton :** Je ne suis pas une « coureuse » de prix, mais il a pu et il pourrait encore m'arriver de participer à des prix. **É. Tixen :** Coureuse, il faut le dire vite. Marcheuse, flâneuse… plutôt. Tous les ans, je choisis un ou deux thèmes qui me parlent tout particulièrement. Je les garde en réserve dans un coin de ma tête et si une histoire surgit qui réponde au thème, je m'amuse à la mettre en scène. Parfois j'envoie, parfois je garde pour moi. **É. Torrente :** Oui. **P. Vallens :** Non. **M. Vannier :** Depuis quinze ans, je participe à des concours d'écriture une ou deux fois par an. Suis-je une « coureuse » pour autant ? Plutôt une marcheuse à petits pas (dix-huit prix tout de même !). **E. Vaucey :** Oui, les appels à textes pour des grands prix ou des anthologies sont souvent à la source de mon inspiration. Les contraintes imposées me permettent d'investir d'autres champs que mes univers habituels. Par ailleurs l'avis d'un jury et/ou d'un comité de lecture apporte souvent des pistes intéressantes d'amélioration. **G. Verdet :** J'ai été l'heureux lauréat de plusieurs prix de concours. J'ai publié deux recueils de nouvelles. Tous deux honorés de grands prix littéraires. Prix Prométhée et grand prix de la SGDL [Société des gens de lettres]. Je vise le prix Nobel pour le prochain. Suis même prêt à coucher. Mais je crains de pas être entendu. Les Suédois semblent un peu rigides sur le sujet… **M.-C. Viano :** Non. **L. Vignat :** Courir, courir… Quand c'est arrivé — et c'est arrivé deux fois —, cela a toujours été une surprise heureuse et parfois paralysante. Je n'oublierai pas ce séjour en résidence d'artistes financé par le conseil régional de Bourgogne. Un mois en Allemagne. Un mois où j'étais rémunéré pour écrire. Merveilleuse liberté. Et épouvantable replongée dans le réel ensuite. Un prix, ça arrache à l'anonymat laborieux et incertain de l'écriture — mais cela ne dure qu'un temps. Mais là encore, je ne réponds pas à la question. En six mots : je ne suis pas un compétiteur. **C. de Viron :** —. **O. Vojetta :** Plusieurs de mes nouvelles ont été primées lors de prix d'écriture mais je ne suis pas une bête à concours, car cela voudrait dire participer à tout sans discernement. Je participe seulement aux concours pour lesquels je pense avoir en moi une histoire qui dépasse le simple cadre donné — le thème et les éventuelles contraintes — avec l'espoir qu'elle atteigne un caractère universel (le nirvana pour tout auteur). **A. Wilhelmy :** Non. **É. Wilwerth :** Non… mais j'en ai gagné quelques-uns. **J. Wintrebert :** Non. **P. Zylawski :** J'ai assez peu couru les prix littéraires. J'ai cependant remporté celui de la Ville de La Bassée (59), en 2013.



► Entretenez-vous des rapports amicaux et/ou de collaboration avec certaines revues, certains éditeurs de nouvelles ?

D. Akakpo : J'ai publié chez Jacques Flament éditions et Zonaires avec qui j'entretiens en effet des rapports très cordiaux. Je continue à participer chez Flament à des recueils collectifs. **L. Allaert :** *L'encrier renversé*, exclusivement ! **A. Aragnou :** Oui, la revue *Étherval* où j'ai été publiée. Je ne remercierai jamais assez Andréa Deslacs de la confiance qu'elle m'a accordée. Que mes textes soient décalés ne lui a jamais posé problème. Une de mes nouvelles va être éditée dans une autre revue prochainement. **S. Arnier :** À ce jour, pas vraiment, surtout parce que je ne cherche pas la publication de mes textes courts. Je connais assez peu le milieu de la nouvelle, pour dire vrai. **G. Ascaride :** Plus maintenant. **N. Aufan-Benazeth :** À mon grand regret, je n'ai pas de rapports directs avec des revues publiant des nouvelles, mais je ne refuserais pas une collaboration. **L. Avram :** J'entretiens juste des rapports cordiaux avec ma maison d'édition. **M. Baglin :** Oui, presque tous mes éditeurs sont devenus mes amis et je reste en relations avec eux : les Delort (Atelier du Gué), Alain Kewes (Rhubarbe éd.), Jean-Louis Escarfail (Le Bruit des autres), etc. J'ai également de bonnes relations avec de très nombreuses revues, de poésie ou de nouvelles, et avec leurs animateurs. **J.-P. Baratte :** Non. Personne. Un peu misanthrope peut-être... Mais un recueil de nouvelles de S-F à trois auteurs est envisagé. **V. Baret :** Je collabore avec une association de Bretagne qui édite toutes sortes d'écrits : recueils de nouvelles, romans, BD… J'y ai édité plusieurs textes, dans des anthologies. Là encore, outre le plaisir de voir ses textes publiés, c'est la convivialité que j'apprécie, les échanges avec les autres auteurs, les bouffes (eh oui !). **N. Barrié-Laborde :** Oui, *Nouvelle donne* en particulier. **G. Bastide :** Tout à fait avec l'un de mes éditeurs qui n'édite pas que des nouvelles (certainement pas avec d'autres qui sont mal embouchés et incompétents), avec *L'encrier renversé* naturellement, la Maison du vélo à Toulouse et son concours de nouvelles, de loin en loin avec *Pagicare* et aussi une association, J'M lire, qui promeut la lecture. **C. Batumike :** Dans une démarche irrégulière, oui. J'apporte épisodiquement ma collaboration au site *Reflets du temps*. Un blog internet aux textes nés des regards portés sur le monde ; diverses opinions, des tribunes, un espace de débats et d'écriture. La littérature garde une place importante parmi les textes qui font l'ossature du blog. Écrire est un travail qui exige non seulement du temps, donc le respect d'un calendrier, mais

également de l'énergie. Il s'agit d'une très belle aventure. Actuellement, je me plie à mon propre calendrier. J'écris à mon rythme, en solo, pour quelques publications connues ou inconnues du grand public. Je m'arrête, de temps en temps, dans l'aventure. Pour nourrir l'esprit. Il faut lire et lire beaucoup. J'accorde autant d'importance à l'écriture qu'à la lecture. **B. Baudart :** Non, même si je commence à me faire un petit réseau de personnes dans le milieu si délicieux de l'écriture. **B. Baune :** Non. Je ne connais personne dans le domaine de l'édition à proprement parler. **P. Beaucamps :** Aussi bien pour la nouvelle que pour la poésie, certains directeurs de revues ont apprécié mon travail et m'ont proposé de collaborer pour certains de leurs numéros (Comme Robert Serrano pour sa revue *Les hésitations d'une mouche*). À cela je dois ajouter une profonde amitié avec mon éditeur Laurent Dumortier des éditions Chloé des Lys. **S. Beauget :** Oui, rapports anciens (datant de mes premières publications) et amicaux avec les éditeurs de *Brèves*. **A. Bernabéo :** Le milieu de l'édition ne m'est pas familier même si je rêve de rencontrer L'ÉDITEUR qui révélerait tous mes talents secrets ! Certaines revues littéraires sans avoir collaboré avec l'une d'entre elles suscitent mon intérêt. **G. Bertin :** Oh oui ! Avec Julien Dérôme de la revue *Borborygmes*, arrêtée aujourd'hui. Jean-Marc Flapp de *Dissonances*. Bernardo Toro, Françoise Cohen et Cécile-Marie Hadrien de *Rue Saint Ambroise*. Et les merveilleux et tendres Martine et Daniel Delort de *Brèves*, qui font tant, justement, depuis si longtemps pour la nouvelle. **O. Billington :** Non. J'avoue, je suis une solitaire… **O. Boile :** Je n'entretiens pas forcément de rapports d'amitié, mais au moins de respect mutuel avec certains acteurs du milieu. J'ai publié des textes chez une vingtaine d'éditeurs ou revues différents, certains à plusieurs reprises ; lorsque je les retrouve, c'est donc un plaisir, que j'espère partagé. **M. Boland :** Suite aux concours j'ai été éditée plusieurs fois en recueil collectif par des éditeurs belges : les éditions Luce Wilquin, du Basson, Dricot… Je participe à des revues (exemple : *2000 Regards*, revue française). **V. Bonneau :** Oui, j'aime beaucoup l'équipe de *L'indé panda* par exemple. **G. Boulan :** Pas vraiment. En revanche, l'éditeur de deux de mes recueils est vraiment un ami. **B. Bourrier :** Oui, j'ai notamment un grand plaisir à discuter avec Philippe Veille, éditeur de Souffle court éditions. **M. Brignot :** Pas avec des revues mais avec un éditeur de nouvelles. **E. Broc :** En dehors de *L'encrier renversé* qui m'a publié plusieurs fois, j'avoue n'avoir pas eu le loisir ni le temps pour m'investir autrement que par quelques contributions littéraires au gré des concours. Suite à des nouvelles primées, je me suis retrouvé deux fois président du jury de Gascons de Plume, en 2008 et 2012 (concours de nouvelles organisé par certaines bibliothèques du Gers. Concours qui a vécu sa treizième et dernière édition il y a deux ans). Deux années de suite j'ai participé aux ateliers organisés par l'association du PJE de Muret (31) et je reçois leurs infos mensuelles. Par ailleurs, une conteuse toulousaine, Solange Bazely, a lu certains de mes textes en public. Expérience plaisante et instructive que d'entendre ses mots prononcés avec une autre sensibilité et d'autres intonations. **M. Bruimaud :** Concernant les éditeurs, actuellement, il y en a quatre : Black-out éditions, les éditions Jacques Flament, les éditions Stéphane Batigne et Souffle court. Pour les revues, j'ai été ami un certain temps avec les gens de *Métèque* et du *Cafard hérétique*, mais nous nous sommes fâchés. **P. Brulhet :** Oui et c'est toujours riche en échanges et enseignements. C'est, à mon avis, important pour aussi évoluer dans son travail. **V. Brun :** Oui, c'est grâce à ces échanges que j'ai pu intégrer le jury de certains concours de nouvelles. **H. Cachau :** Bien que nos rapports

soient ambigus, j'ai un grand respect pour les revuistes, car ils nous offrent une sorte de reconnaissance tout en nous mettant en concurrence avec nos pairs. Par leur passion et leur engagement ils compensent l'endogamie très française du monde éditorial, cela malgré une décourageante pauvreté de moyens… **B. Camus :** Oui, j'ai cette chance et ce plaisir. J'ai ainsi travaillé (et continue de travailler) avec des éditeurs comme Jacques Flament, Antidata, 15K, Zonaires… et avec des revues comme *Harfang, Rue Saint Ambroise, FPM, Dissonances, Bloganozart, L'ampoule…* **J. Cauda :** J'écris régulièrement pour les magnifiques *Cahiers* des éditions Tinbad. Et pour la non moins magnifique revue des éditions Tarmac qui s'intitule *FPM*, *Festival Permanent des Mots*. Et pour *Traction-brabant*, fanzine historique de Patrice Maltaverne. **M. Causse :** Davantage avec les auteurs, mais j'apprécie énormément la revue *Brèves* et nous nous connaissons bien, en voisins. **J.-C. Chabel :** Je me suis un peu éloigné. **C. Chabirand :** Non, hormis mon éditeur. **S. Chagny :** Je suis resté vaguement en relation avec ma première éditrice, Florence Issac, et j'entretiens des relations mailifères avec Franck Joannic, mon éditeur actuel. Cela est déjà bien beau, attendu qu'en général toute relation humaine m'échappe comme du sable. **D. Chappey :** Côté revues : *L'encrier renversé, 813 La revue des amis des littératures policières*, *AAARG !* revue de bande dessinée indépendante, *Le dévorant*. Côté éditeurs : Zonaires éditions, Paul&Mike. Dans les deux cas, des rapports épisodiques, mais toujours amicaux. **M. Charest :** Non. **M. Charine :** Bien sûr ! C'est toujours un plaisir d'échanger avec les anthologistes, les éditeurs, de les retrouver parfois pour une nouvelle collaboration. **S. Chatelain :** Quelques-unes de mes nouvelles ont été publiées dans la presse et différentes revues de Suisse, du Canada, de Roumanie, de Belgique et de Russie. **J.-B. Chronopoulos :** J'ai et aimerais contribu(é)er davantage avec la revue du *Passe-murailles*, revue du Genepi. **G. Claustriaux :** Je connais très bien mon éditeur Livr'S éditions, qui publie chaque année un recueil de nouvelles sur un thème précis. **F. Clerfeuille :** Non ; je participe à des ouvrages collectifs, réalisés par des auteurs indépendants. **V. Cohu :** Non. **P. Couailler :** Oui, dans les domaines de la S-FFF (science-fiction, fantastique, fantasy). Avec *Jeu de rôle magazine* (j'y ai publié une nouvelle de commande en 2016), avec la revue *Présences d'esprits*, avec *Lanfeust mag*, qui chronique mes romans. **J.-L. Coudray :** Oui. Avec des revues littéraires, comme *La grappe, Solstare, Le bord de l'eau, Sapriphage, Doc(k)s*, toutes disparues. Et aussi mes éditeurs comme L'Anabase, L'Amourier, Zeraq, L'Arbre vengeur, etc. **R. Coulon :** Mon éditrice, qui édite en particulier des recueils de nouvelles, est devenue une connaissance, puis une amie. **T. Covolo :** *L'encrier renversé* bien sûr, Quadrature depuis qu'ils me publient. **A. Crenn :** Oui, en particulier avec Pascale Goze, éditrice de la maison Lunatique et de la revue *Le cafard hérétique* : après avoir publié mes premiers textes dans la revue, elle m'a proposé de poursuivre notre collaboration en publiant mon premier livre, puis les suivants. Nous avons une relation de confiance depuis déjà quelques années. **Y.-D. Crouzet :** Bien sûr ! Je ne remercierai jamais assez nos amis québécois des revues *Alibis* et *Solaris* de m'avoir accueilli dans leurs pages. Un grand honneur ! En France, j'ai été ravi d'être publié deux fois dans *Lanfeust mag*. Benoît Domis, de Dreampress.com, m'a aussi offert l'opportunité de réunir mes « meilleures » nouvelles parues en revues, ainsi que de nombreux inédits dans le recueil *La plus grande ruse du diable*. Il faut saluer le travail de tous ces petits éditeurs de S-FFF qui offrent à de nouveaux auteurs la possibilité et la chance d'être édités : Dreampress.com, Sombres rets, Malpertuis… **S. Dabat :** J'ai été publiée à

plusieurs reprises dans les mêmes supports, donc forcément, au fil du temps, on en vient à sympathiser et à avoir de l'affection pour ces supports. Mais je suis surtout amie avec mes éditeurs de romans. **P. Dandois :** Oui, je garde le contact avec certains revues ou fanzines, qui m'ont publié plusieurs fois, j'essaye d'avoir des rapports amicaux, j'ai participé, par exemple, dans une librairie, à une lecture, lors de la sortie de la revue *Bloganozart* n° 5, ou je vais aux événements qu'organise *Revue méninge*. Je suis parfois sollicité comme avec la revue *Trakt* (pour le n° 2), ou *Violences* pour la publication d'une anthologie *Dimension Violences* chez Rivière blanche, une anthologie dans laquelle ont été reprises deux de mes nouvelles parues dans le fanzine, en plus d'une troisième, inédite. **M.-C. Daniel :** Oui, j'ai quelques potes qui ont une casquette de « publieur » (éditeurs, rédacteurs en chef, anthologistes...). Cela dit, il m'intéresse rarement de collaborer avec eux, autrement que sur un de mes textes. (Je suis déjà re-lectrice de pas mal d'auteurs.) **A. Dardenne :** Oui, avec Short édition (Grenoble). Ils m'ont commandé des textes à quelques reprises. **L. Daverat :** Oui, grâce aux échanges autour des corrections éditoriales. Ceux-ci se sont toujours très bien déroulés, et le terrain d'entente est vite atteint. Les éditeurs avec lesquels je suis en rapport sont souvent très encourageants. Je n'ai malheureusement jamais eu l'occasion d'en rencontrer un seul, mais j'ai très envie d'y remédier. **M. Debruxelles :** *Brèves* a accepté deux de mes nouvelles. 15K aussi. Trois de mes recueils de nouvelles sont parus chez Rue des Promenades. Je les remercie tous d'exister et de se battre pour ce genre littéraire trop mal aimé en France. **G. Delbet :** Sans flagornerie, il n'y a que les gens de *L'encrier renversé* qui savent boire, rire et manger malgré la littérature. **A. Demouzon :** Oui. Particulièrement avec les revues *L'encrier renversé, Étoiles d'encre,* et *Harfang* (même si, pour cette dernière, la relation s'est un peu distendue), et quelques autres par-ci, par-là. Côté éditeurs, une belle estime pour l'éditeur Patrick L'Écolier et sa petite maison, dont je suis le cheminement sans chercher à y être publiée, pour des raisons semblables à celles qui me font éviter l'autoédition. Même si Patrick se démène plutôt bien. **P. Denizet :** À plusieurs reprises ces dernières années, j'ai collaboré à la revue de photographie *Regards*, à titre personnel mais principalement dans le cadre professionnel (la revue éditait un numéro spécial consacré à l'atelier d'écriture-photographie que j'anime depuis 2009 au sein de la médiathèque où je travaille). **M. Desroziers :** J'ai publié à plusieurs reprises dans la revue *Dissonances*. Récemment j'ai aussi publié dans la revue contemporaine de la nouvelle *Onuphrius* qui propose un travail de grande qualité sur des auteurs contemporains et plus anciens. Il y a aussi la revue *Squeeze* qui joue un rôle de défrichage de nouveaux auteurs. Et bien entendu, j'ai beaucoup publié dans la revue *L'ampoule* des éditions de L'Abat-jour qui défend et promeut le genre de la nouvelle depuis sa création en 2010. **A. Dhelvallée :** Un peu. **P. Dietrich :** Je connais bien Marc Villard qui dirige la collection « Polaroïd » chez In8. Auparavant, j'avais publié dans des revues et des ouvrages collectifs (notamment chez Monsieur Toussaint Louverture), puis il a édité ma première novella et un recueil de nouvelles. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Oui, l'association Libres plumes (Val-d'Oise) d'Élodie Torrente, qui organise le prix international de la Nouvelle humoristique. C'est cette association qui m'a décerné un prix en 2015, au moment où je comptais abandonner. Comme je l'ai dit, en 2012 j'avais eu des échecs, sauf une petite mention manuscrite, cela ne suffisait pas à me pousser à continuer. En 2015, je n'ai envoyé qu'une seule nouvelle, j'avais dit que ce serait la dernière mais elle a gagné et du

coup j'ai continué. C'est ce prix qui m'a relancée et remotivée, j'ai compris qu'on ne peut pas gagner à chaque fois, l'essentiel est de participer et de continuer à y croire. **S. Dormond :** Un rapport fusionnel avec la revue *Sillages* dont j'assure la parution depuis mars 2011. Et des rapports de collaboration amicale avec quelques éditeurs de nouvelles, notamment Encre fraîche et Mon village. **S. Dullin :** J'ai eu l'occasion de travailler en collaboration avec Short édition à plusieurs reprises lors de commandes de textes pour des distributeurs de nouvelles et pour Short édition Jeunesse. **L. Dumortier :** Je le fais plus en poésie ; pour la nouvelle, c'est plus compliqué. **C. Durr :** Du tout. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Oui, et c'est important. Je veux que cette aventure d'écriture soit aussi humaine. Qu'il y ait élan et respect réciproques. Avec l'écriture, je ne cherche que mon bonheur, rien d'autre. J'y suis donc attentif. **C. Falbet-Desmoulin :** Oui, des rapports amicaux avec l'éditeur Jacques Flament qui a édité huit de mes textes dans des anthologies et recueils collectifs. **M. Fazi :** Pas nécessairement de manière régulière, mais j'ai un peu collaboré avec la revue *Bifrost* (pour une nouvelle dans un dossier qui m'était consacré et des articles autour de l'œuvre de S. King) et avec les éditions Dystopia, qui s'intéressent beaucoup au format de la nouvelle et avec qui j'ai travaillé à deux reprises (pour une traduction d'un recueil de Lisa Tuttle, puis pour une nouvelle dans le recueil collectif *Adar*). **M. Feugray :** Je suis auteur au sein des éditions Inédits, spécialistes de la nouvelle. Mon recueil *Arthrite et cataracte* a vu le jour grâce aux bons soins de Florence Euverte et Marie-Line Musset qui chapeaute également le prestigieux prix Don Quichotte de Rueil-Malmaison (92). J'ai eu la chance d'être au commencement de cette aventure, le premier auteur choisi par cette maison. Je pouvais difficilement rêver d'une meilleure situation. On apprend et grandit ensemble. J'espère cette collaboration au long cours. Barbara Cordier des éditions Luciférines m'accorde également sa confiance. J'ai eu la chance de publier par deux fois chez elle, dans des anthologies thématiques, dans une littérature codée horrifique et fantastique. Son travail et son implication m'épatent toujours. Elle vit ses éditions avec une nudité rare. **I. Flaten :** Non mais je devrais peut-être. **B. Fourchard :** Oui : *Brèves*, *Les refusés*, *Le cafard hérétique*… **C. Gaillard-Sarron :** Non. Mais j'aimerais bien. **B. Gautier :** On garde toujours un souvenir ému de la première revue qui a trouvé suffisamment d'intérêt à nos écrits pour les publier. Dans mon cas, ce fut la revue *Rue Saint Ambroise*, dont le comité de lecture chaleureux et les belles séances de lecture qui ponctuent la sortie d'un numéro restent d'excellents souvenirs. **M. Gengoux :** Pas particulièrement. **O. Gerig :** Oui, avec les éditeurs de la revue littéraire de Suisse romande *La 5e saison* pour laquelle j'ai collaboré pour une nouvelle. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Cela a été le cas il y a quelques années. À présent, j'ai disparu du radar des éditeurs. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Je manque honteusement de fidélité dans ce domaine… Mais j'ai eu des aventures plaisantes avec le magazine *ParadoXe* où je publiais régulièrement des nouvelles. J'ai également eu une courte régularité dans *Absinthe mag*. Des participations à quelques e-zines sur Wattpad. Et une publication papier qui m'a fait très plaisir pour le magazine québécois *Horrifique*. Pour le reste, j'ai plus souvent recherché des collaborations avec des illustrateurs pour des recueils de nouvelles vendus lors d'expositions ou simplement présentés sur mon site. **E. Giuliana :** J'ai rejoint l'Association vaudoise des écrivains depuis ma participation à leur concours de nouvelles en 2011 ; le texte que je leur avais adressé a été primé puis publié dans la revue semestrielle qu'ils éditent ; d'autres nouvelles et

textes poétiques ont suivi et je me suis rapproché peu à peu des adhérents-auteurs de cette association jusqu'à en devenir membre à part entière en 2014. Par ailleurs, j'ai également rejoint l'association (suisse) Le scribe qui édite une superbe revue dans un format livre avec une mise en pages et une présentation de très grande qualité. De fait, j'entretiens des rapports amicaux avec un certain nombre d'auteurs membres de ces deux associations dont l'une, l'AVE, compte parmi ses membres l'illustre P. Jaccottet, J. Massard, B. Mercier, H. Dormond… **J. Glaziou :** Après un bref « passage » dans *Brèves* en 1990, j'ai créé la revue *Harfang* que j'anime depuis 1992… où entre autres je rends compte des publications des autres revues. Car les revues de nouvelles étant peu nombreuses, il y a de la place pour chacune et il convient d'unir les forces pour défendre les surfaces éditoriales consacrées à la nouvelle. Quant aux éditeurs, je les côtoie dans les salons, je leur donne la parole dans la revue dans la rubrique « Rencontre avec un éditeur » et de temps à autre, je leur envoie un recueil : à ce jour, quatre recueils de nouvelles ont été publiés chez quatre éditeurs différents : Siloë, D'un noir si bleu (aujourd'hui disparus), La renarde rouge, Luce Wilquin. **É. Gohier :** Plutôt de collaboration. **A.-S. Guénéguès :** Peu, à l'exception de *L'encrier renversé*. **M. Guilloux :** Oui (*Wip — Littérature sans filtre*, les éditions du Rocher). **L. Hesse :** Avec mon éditeur, les éditions Memory à Sainte-Ode en Belgique. **T. Horguelin :** Pas spécialement. J'ai d'excellents rapports, amicaux et professionnels, avec mes deux éditeurs, qui publient entre bien d'autres choses des nouvelles. **M. Housni :** Assez. Plus des rapports amicaux qu'autre chose. Avec des sites spécialisés dans la publication de nouvelles ainsi que certaines revues. Mais pas beaucoup. **S. Huguet :** J'ai collaboré de façon suivie à certaines revues, comme *Taille réelle*, *Les nouveaux cahiers de l'Adour, Le Spantole, Les cahiers du ru, Diérèse, Les hésitations d'une mouche, Encres vagabondes* dont le comité de lecture a fini par m'accueillir dans son équipe. J'ai aussi participé au numéro anniversaire de *Nouvelle donne*. Quant aux recueils, j'en ai publié le plus grand nombre aux éditions de La Clef d'argent, sans oublier la collection « Encres vagabondes » (encore et toujours) aux éditions Le Bruit des autres. Ces collaborations ont été fructueuses et amicales, et n'ont pris fin pour la plupart que lorsque les éditeurs ont cessé leurs activités. **B. Jacquot :** À l'époque où j'habitais Paris, j'ai entretenu quelques rapports avec les directrices des revues du Lido et du Moulin Rouge. Malheureusement, ces rapports ne furent pas écrits, mais strictement oraux. **R. V. Janulewicz :** Je dois admettre qu'il fut un temps où j'étais un peu plus actif à ce niveau-là. Mais depuis quelques années mes projets évoluent, se diversifient, et je me sens plus indépendant qu'à l'époque ; je trace mon chemin de manière autonome, j'ai donc moins de contacts et de collaborations. **A. Kotsov :** À l'occasion. Trop rarement, surtout avec les éditeurs. **M. Labbé :** Bons rapports. **É. Lainé :** Non. **H. Laly :** Depuis 2012, j'entretiens d'excellents rapports avec les trois représentants de La cour de l'imaginaire, spécialisés dans le fantastique, la fantasy et la S-F. Quand je leur avais envoyé par erreur mon recueil de nouvelles blanches, ils m'avaient encouragée à participer au concours l'année suivante, en respectant les critères de sélection. Ce que j'avais fait. Mon recueil avait été retenu et publié. Nous restons en contact depuis lors. **S. Lamur :** Amicaux, non, pas réellement. Évidemment, on fait connaissance petit à petit, mais les rencontres réelles sont trop rares pour parler d'amitié. C'est un peu plus le cas avec certains auteurs ou autrices. **A. Langer :** Oui (*Rue Saint Ambroise*, Short édition, *Mœbius*). **A. Lasserre-Vergne :** J'entretiens des rapports

amicaux avec mes éditeurs ; mais pas spécialement avec des éditeurs de nouvelles et certaines revues. **A. Lasverne :** Oui, *Traction-brabant, Squeeze*, *À la dérive* (malheureusement disparue), *L'ampoule...* **J. Layani :** J'en ai entretenu beaucoup, mais cela s'est dissipé (certainement parce que je n'écris plus de nouvelles). **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** ? (J'ai déjà publié dans des revues, magazines, sites...). **M. Le Thiec :** Non, malheureusement, mais j'apprécie beaucoup le soutien de la revue *XYZ* qui m'a publiée plusieurs fois. **D. Lebel :** Mes relations : j'adore l'éditrice de mon dernier recueil (éd. Les indés, une belle maison), mais elle n'est pas spécialisée dans les nouvelles. Nous échangeons champagne et petits gâteaux. **D. Lecènes :** Des rapports de sympathie avec la revue *Harfang*. **N. Lecomte :** Oui. **J. Lefèvre :** Je participe à des concours de nouvelles pour des prix variés (prix de la nouvelle dans certaines villes de Belgique en particulier) et je réponds à quelques appels à textes lorsque le thème proposé m'inspire mais je ne peux pas vraiment parler de collaboration. **C. Legouix :** Entre 2010 et 2015, j'ai publié des nouvelles dans des revues littéraires au Québec *(XYZ. La revue de la nouvelle*, *Mœbius, Brèves littéraires)* et en Ontario *(Virages)*. Mon recueil de nouvelles a été publié au Québec aux éditions de La Grenouillère. Après la publication de mon roman, en 2017, je souhaite reprendre ma collaboration avec les revues de nouvelles francophones. **L. Léri :** J'ai publié certaines de mes nouvelles dans les revues *Brèves*, *Rue Saint Ambroise* et *Nouvelle donne*. À ces revues spécialisées dans la nouvelle, je peux ajouter *Souffles*, qui est une revue de poésie mais accepte aussi les textes en prose. **P. Leroyer :** Même les rédacteurs du bulletin paroissial refusent de me compter parmi les leurs. C'est dire… **H. Lictevout :** Tout à fait, principalement avec ceux qui m'ont donné une chance lors de mes débuts. C'est le cas pour deux revues québécoises (je vis au Québec), même si j'entretiens de bons rapports avec *Galaxies* où j'ai encore peu publié. **C. Loiseau :** Je travaille en collaboration avec l'équipe de la revue *Étherval*, qui a publié certaines de mes nouvelles et qui m'a énormément aidée à progresser en écriture. **S. Lucas :** Nouvelles, non, mais avec le directeur éditorial de Bragelonne. **J.-L. Lys :** Non. Pas inamicaux non plus, d'ailleurs. **C. Lysière :** Virginie Paultes, fondatrice des éditions Moires, a publié mon premier recueil de nouvelles en septembre 2017. **É. Lysøe :** Je suis un fidèle ami des éditions Arkuiris. **A. Mahaim :** Oui, actuellement avec l'excellente revue littéraire romande *La 5e saison*. Des inédits, de la poésie, des auteur(e)s appelé(e)s à s'exprimer sur des thèmes comme « Le personnage que j'aurais aimé inventer », de critiques non complaisantes. **P. Malosse :** Je m'entends très bien avec le petit éditeur Malpertuis. Je me rapproche d'autres également spécialisés dans les littératures de l'imaginaire. **C. Maltère :** Je publie régulièrement des textes dans des revues ou fanzines. C'est un bon moyen pour faire vivre son écriture au quotidien et j'adore ces petites naissances. Ce sont souvent des textes poétiques *(La maQuerelle, Sous vide, Hildegarde, Gonzine...)*, mais j'ai publié beaucoup de micronouvelles chez Les Deux zeppelins, dirigé par Sylvain-René de la Verdière. J'ai fait paraître la nouvelle « La Lune factice » dans la revue *Galaxies*. **C. Mamier :** Dans le petit milieu de l'imaginaire (S-F, fantastique, fantasy), on aime bien la nouvelle. Je connais personnellement un certain nombre d'éditeurs et de responsables de revues. **P. Mangion :** Je ne suis pas assez assidu, malheureusement, mais j'adorerais. Je n'ai qu'une partie de mes nuits à consacrer à l'écriture. Ce qui ne m'empêche pas de suivre avec bienveillance des revues qui m'ont occasionnellement édité. **L. Marconi :** Les revues représentent une belle opportunité d'être lu. J'ai eu la chance d'être publiée à

deux reprises dans *L'encrier renversé*, mais aussi dans la revue *Rue Saint Ambroise*. **F. Maréchal :** La nouvelle reste quand même un petit milieu. Donc, quand on a la chance qu'un éditeur sérieux et diffusé vous accepte dans sa maison, on ne vient pas pour casser les carreaux ! Plus sérieusement, oui, je me sens une affinité avec mes éditeurs, tout simplement parce que j'aime ce qu'ils publient. Après la parution de *Dernier avis avant démolition*, chez Antidata, j'ai lu pas mal de leurs bouquins, avec quelques très, très gros coups de cœur (dont *Noche Triste*, de Stéphane Monnot, et *Au-delà des halos*, de Laurent Banitz ; ainsi que des ouvrages thématiques collectifs), et ç'a été un sentiment très fort de pouvoir se dire : non, je ne suis pas tombé chez Antidata par hasard, c'était vraiment l'éditeur idéal pour ce bouquin, car il existe une communauté de ton, de sentiment, de regard. Je pourrais en dire autant avec Lunatique, car l'éditrice, Pascale Goze, a le don pour choisir des textes à la personnalité très forte (y compris à travers sa revue, *Le cafard hérétique*). Et quand on rencontre en chair et en os ces auteur(e)s fort(e)s en gueule… ce sont des gens adorables. D'ailleurs, il y a en ce moment des mouvements de personnel entre Antidata et Lunatique qui rappellent beaucoup ce que pratiquaient les musiciens dans les années 1970, voguant de Deep Purple à Rainbow à Black Sabbath à Whitesnake… et retour ! Je dois aussi citer la revue *Brèves*, où j'ai publié un texte fin 2017 : on a l'impression d'être accueilli dans une maison de famille où, une fois les présentations effectuées, on sait que l'on reviendra avec plaisir. **B. Marée :** Non, si ce n'est quelques contacts après dépôt de manuscrits. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** En fait non, et je le regrette. Mais je suis ouvert et attentif à toutes propositions. **M. Mathis :** J'entretiens des rapports de franche camaraderie avec mon écran et mon carnet (moins avec mes stylos, qui persistent à disparaître). Je n'ai guère d'autres fréquentations littéraires. Les écrivains m'intimident. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** De collaboration, forcément, avec mes éditeurs. **G. de Montmollin :** Non, pas spécialement. Mon précédent éditeur a édité un recueil de nouvelles. Mais il a aussi édité quatre de mes romans. **M.-H. Moreau :** Oui, notamment avec l'éditeur de mon recueil (et de mon roman), même s'il n'est pas spécialisé dans le genre. **P. Morel :** Oui. Pour ma part, je collabore assez régulièrement à la revue *Rouen lecture*. **P. Morvilliers :** Des rapports amicaux, c'est beaucoup dire. J'ai eu la chance de rencontrer plusieurs éditeurs intéressés par mes textes, participer à quelques concours et collaborer à la revue *Brèves*. **G. Muller :** Un de mes éditeurs a accepté mon dernier recueil de nouvelles. **A. Neetesonne :** J'ai longtemps collaboré avec le webzine *Nouveau monde*, pour qui j'ai écrit une nouvelle et fait partie d'un jury littéraire. Sinon j'aime bien travailler avec L'ivre-Book et Sharon Kena pour l'édition de nouvelles. Ils ont toujours des idées intéressantes tout en acceptant une certaine liberté d'écriture. **J. Nicoladec :** Oui. **M. Nicolaieff :** Non. **B. Niquet :** Oui. **J.-J. Nuel :** J'ai été assez proche d'une revue ambitieuse, *Nouvelle donne*, animée par Christian Congiu, hélas décédé. J'aime bien la revue *Harfang*, qui m'a publié plusieurs fois. **B. Oberlé :** Pas particulièrement. **O. Paquet :** J'ai connu cela un temps avec la revue *Galaxies*, ancienne série, où j'avais l'habitude de publier un texte par an. C'est un vrai confort quand on a ce type de relation. Cela force à écrire de manière régulière, mais on peut chercher dans des tas de directions. **R. Penblanc :** Ne publiant plus de nouvelles en revues, je n'entretiens plus de relations avec les éditeurs de revues. **J. Pézennec :** J'ai publié plusieurs fois dans certaines revues, et ai naturellement tissé des liens avec les responsables de ces revues (je citerai *Brèves, Traction-brabant* et les défuntes

revues belges *Catarrhe* et *Microbe*). Pour les éditeurs, j'ai tout aussi naturellement tissé des liens avec les responsables des éditions Émoticourt, qui ont publié de moi un recueil de nouvelles et une novella satirique. **G. Pingault :** Revues, non. En revanche, j'entretiens des rapports très amicaux avec les éditions Quadrature (puisqu'ils ont eu l'excellente idée de publier quatre de mes ouvrages). J'ai également participé à des collectifs pour d'autres maisons. **M. Pontacq :** Collaboration : non. Amitié, oui : *Harfang, L'encrier renversé* (j'espère !). **A. Pontier :** Aucun rapport amical (au sens « relation privée »), mais de collaboration régulière, oui, avec les éditions Arkuiris et les éditions Rivière blanche. Mais la publication de mes textes n'est pas automatique : elle est chaque fois soumise à décision du directeur d'ouvrage. **A. Prieur :** Pas à ma connaissance. **M.-C. Quentin :** Oui, L'Harmattan. **B. Quiriny :** Pas vraiment, malgré un compagnonnage épistolaire à éclipses avec les joyeux drilles de la revue *Décapage*. **A. Renault :** J'ai publié une nouvelle dans la revue *Chemins de traverse* (émanation de la maison d'édition L'Ours blanc) et collaboré au recueil collectif de nouvelles *Le petit train des gueules cassées* (L'Ours blanc). **E. Roche :** Plusieurs de mes nouvelles ont paru dans la revue *Rue Saint Ambroise*. J'apprécie aussi la revue *Harfang* et je lis régulièrement la revue *L'encrier renversé*. Depuis que j'ai reçu un prix au Canada, je prête davantage attention à ce qui se passe au Québec : dès que je séjourne à Paris, je passe à la « Librairie du Québec » pour me procurer la revue *XYZ*. S'agissant d'éditeurs de nouvelles, j'ai été publié par Paul&Mike, dont j'avais lu auparavant plusieurs auteurs. C'est une maison dont j'apprécie à la fois l'esprit et le travail. **È. Roland :** Distendus, mais amicaux… **C. Rolland-Hasler :** Je bénéficie de quelques réverbères : L'Atelier du Gué, *Harfang*, Rhubarbe, et… *L'encrier renversé* bien sûr ! **C. Saint-Charle :** Je n'en connais aucun. **F. Salmon :** Je suis toujours ravi de croiser l'équipe de Quadrature dans les salons et les festivals. Beaucoup d'estime aussi pour les gens d'Antidata et de Lunatique, croisés aussi. J'admire cet engagement au service d'un genre peu médiatisé, mais de mon côté, hormis des textes parus dans des projets collectifs aux Déjeuners sur l'herbe, mes recueils de nouvelles sont édités chez Luce Wilquin, qui publie principalement des romans. **B. Savournin :** Oui — La revue *Verso*, *Les hésitations d'une mouche*, l'Atelier de l'agneau. **F. Schurmans :** Oui, mais toujours après acceptation de l'un de mes textes. **J.-F. Schwaiger :** Un jour viendra… **C. Simon :** Oui, j'ai été membre du comité de lecture de la revue *Rue Saint Ambroise* pendant trois ans. Depuis deux ans j'ai monté une association : Outlier, et au sein de l'association nous allons publier chaque année un recueil des meilleures nouvelles parues dans les revues. J'ai prévu de travailler avec vous *[L'encrier renversé]* pour le recueil 2018, si ça vous intéresse. **E. Solac :** Non (mais je suis prête à le faire si ça les intéresse…). **D. Soubieux :** J'envoie assez peu de textes à des revues. Cependant, je renouvelle chaque année mes abonnements à quelques-unes d'entre elles *(L'encrier renversé, Brèves…)* considérant que si les auteurs de nouvelles eux-mêmes ne lisent pas les revues qui en publient, on est mal partis ! Hélas, je sais que celles-ci reçoivent largement plus de textes à publier qu'elles ont d'abonnés. Du côté des éditeurs, j'ai eu la « chance » de pouvoir publier un certain nombre de mes nouvelles (à compte d'éditeur !). Mais c'est toujours difficile. Mis à part les éditeurs spécialisés dans le genre, la plupart hésitent. Pour ce qui me concerne, on a inscrit sur la couverture « roman court » ou alors « contes »… **V. Struxiano :** En général, je commence par répondre à un questionnaire qu'ils m'envoient, et trois fois sur

quatre, on finit comme cul et chemise. **J.-C. Tardif :** Oui, par exemple avec les revues *Brèves, Harfang*, *L'atelier du roman...* **B. Thièry :** Non. **J.-F. Thiery :** J'ai collaboré avec plusieurs éditeurs de nouvelles (Grimal, éd. Nouvelles paroles, Les Petites vagues, Tensing) qui ont tous malheureusement mis la clé sous la porte. Le marché est hélas peu porteur… **R. Thieulent-Torréton :** J'entretiens de bons rapports avec mon éditeur actuel, mais il n'est pas spécialisé dans la nouvelle. J'ai été quelquefois éditée dans des revues régionales et une fois nationale, sans pour autant entretenir de relations particulières, ni bonnes ni mauvaises. **É. Tixen :** Eh non, l'occasion ne s'est jamais présentée… **É. Torrente :** Oui avec Short édition qui édite quelques-unes de mes nouvelles, depuis peu avec la revue *Rue Saint Ambroise*. **P. Vallens :** J'ai déjà publié sur *L'ampoule*. **M. Vannier :** Par deux fois, une de mes nouvelles a été éditée en revue (dont la vôtre qui me paraît être une des meilleures). Deux recueils de mes nouvelles ont été édités aux éditions de Janus avec lesquelles mes rapports sont devenus amicaux, en effet. **E. Vaucey :** Oui, je garde de bonnes relations avec les éditeurs qui m'ont fait confiance et les communautés d'auteurs qu'ils ont créées. Avec certaine revue, celle du *Nouveau monde*, il m'arrive régulièrement de passer de l'autre côté du miroir en devenant membre de jurys pour des appels à textes ou des concours. **G. Verdet :** Oui, avec les éditions Rhubarbe qui ont publié *Fausses routes*. La rhubarbe, du bas latin, racine barbare, se déguste en compote, confiture et tarte chaude. Le plaisir de l'acidité et des arômes sauvages. Ce serait ballot de s'en priver. **M.-C. Viano :** Oui et j'apprécie beaucoup les liens que l'écriture permet de tisser. **L. Vignat :** Quelques liens avec la revue *Brèves* et l'un de mes éditeurs, D'un noir si bleu — aujourd'hui disparu — qui était spécialisé dans la nouvelle. **C. de Viron :** C'est une grande joie de publier dans une revue consacrée à la nouvelle, plus grande encore que de gagner un concours surtout si cela débouche sur une collaboration. J'ai cette chance avec la revue *Rue Saint Ambroise*. **O. Vojetta :** Je communique régulièrement avec la revue *Rue Saint Ambroise*, les éditions Souffle court et *XYZ La revue de la nouvelle*. **A. Wilhelmy :** En général, je refuse les invitations à publier des nouvelles, même si j'en reçois quelques-unes par année. Quand je n'ai pas de textes déjà prêts, je n'ai pas envie de me détourner de ma pratique romanesque pour me lancer dans l'écriture de nouvelles imprévues. Lorsque j'ai des textes disponibles, je suis ravie de les soumettre cependant. Le principal problème est que j'écris très lentement, et qu'écrire une nouvelle dont la qualité me satisfait demande un peu plus d'un mois de travail. C'est un mois de perdu sur l'écriture de mes romans. **É. Wilwerth :** Oui, car mes éditeurs publient romans et nouvelles. **J. Wintrebert :** Des rapports amicaux. **P. Zylawski :** Les éditions du Riffle (Roubaix [59]) ont publié un recueil de dix-huit de mes nouvelles. Il y a longtemps, j'ai été abonné à *L'encrier renversé*.



► Animez-vous un blog, un site littéraires ? Fréquentez-vous les webforums dédiés à l'écrit ?

D. Akakpo : J'ai un blog auquel j'ai peu de temps à consacrer : (http://danielle.akakpo.over-blog.com). J'anime un forum, *Maux d'auteurs (MDA)* [désactivé au printemps 2023] depuis plus de dix ans, consacré aux échanges entre auteurs, amateurs ou pro, aux jeux d'écriture et aux conseils en lecture, écriture, édition. J'en fréquente un second du même type. **L. Allaert :** Je ne conçois le travail d'écriture que dans le huis clos de l'intimité et de la solitude. **A. Aragnou :** Non, je n'anime pas de blog ou de site littéraires pour l'instant. Je participe à un webforum depuis deux ans et demi, jusque-là, j'écrivais de façon très solitaire, et je n'en parlais même pas beaucoup autour de moi. **S. Arnier :** J'anime un blog où j'aborde des thèmes liés à l'écriture et à la dramaturgie (https://arnierblog.wordpress.com). Je fréquente les blogs d'autres auteurs sur ces sujets. Cela me pousse en permanence à me documenter, et surtout à réfléchir aux aspects techniques de l'écriture. **G. Ascaride :** Non. **N. Aufan-Benazeth :** Je n'ai ni blog ni site littéraires, et je ne fréquente pas les webforums. **L. Avram :** Je n'ai ni blog ni site littéraires. Par curiosité, je suis allée une fois sur un forum dédié à l'écrit, et une seule fois m'a suffi. Une vraie perte de temps. **M. Baglin :** Oui, j'ai créé et j'anime le site *Revue-texture* depuis neuf ans : (http://revue-texture.fr). Une douzaine de collaborateurs y contribuent bénévolement. Il s'agit d'un espace critique. Et je lis certains confrères ou consœurs de la Toile. **J.-P. Baratte :** Non, rien de tout ça, non plus. Souhaitons que mes écrits se révèlent meilleurs que mon sens du marketing. **V. Baret :** Non. **N. Barrié-Laborde :** Pas le temps, sauf le site de *Nouvelle donne* où je contribue à des critiques de recueils. Et je contribue à la liste de l'ATLF [Association des traducteurs littéraires de France] en traduction. **G. Bastide :** J'ai mon blog perso (gerardbastide.fr) qui rend compte de mon actualité et notamment la rubrique « L'écriveur polygraphe ». Par ailleurs, à la suite de mon ouvrage *L'intrépide centripète à la recherche du centre*, j'ai créé un site (www.lintrepidecentripete.com) qui recense les recherches sérieuses ou décalées liées à la quête du centre. **C. Batumike :** J'anime le blog littéraire « Intertitres » (suivre ce lien : https://defilenexil.wordpress.com). Je recense des informations, des notes de lecture, des interviews, des portraits d'écrivains. Mon blog est régulièrement actualisé. À ce jour, il connaît peu de visites. Créé en 2010, il vit au rythme des courtes interruptions dues à mon

emploi du temps. Je suis de profession journaliste indépendant pour quelques titres de presse. Je fréquente les webforums sur l'écrit, dans la perspective de rester actif dans le monde des lettres (j'ai une empreinte des milieux des lettres, par l'école). Je fréquente quelques forums afin de rester informé de l'évolution de l'écrit ; connaître ses nouvelles tendances ; en savoir plus sur les nouveautés littéraires, la vie des écrivains ; mieux comprendre les enjeux de la littérature dans la société moderne. Je privilégie les forums de critiques et/ou chroniques littéraires ; ceux qui émanent des médias traditionnels et mettent à contribution le travail des internautes intéressés (sites participatifs). Certes, je suis un lecteur des webforums sur l'écrit. Mais on en produit tellement en ligne, chaque semaine, qu'il est très difficile de faire un choix : pour quelle identité, quelle approche, quels centres d'intérêt ? Ils sont utiles pour la vie de la littérature, même si l'on ne connaît pas leur nombre réel ou le degré de leur impact sur le public des lecteurs. **B. Baudart :** Non pas de blog, de vlog, de klog, de site (quoique j'y pense de plus en plus afin d'avoir des retours écrits de ceux et celles qui me lisent), je passe mon temps libre à écrire et à lire. **B. Baune :** Non. **P. Beaucamps :** Non. Au grand dam de mon éditeur d'ailleurs (LOL). **S. Beauget :** Non. **A. Bernabéo :** Blog, site sont des mots très éloignés de mon travail d'écriture plutôt solitaire et « manuel », carnet, cahier, crayons. **G. Bertin :** Mon blog (www.lignesdevie.com) existe depuis 2008. On peut y gagner des livres de Guillaume Musso et de François Hollande. Et y lire un hommage à Johnny. **O. Billington :** Oui pour le blog, mais j'y poste peu (www.oliviabillington.com). Non pour les webforums. **O. Boile :** J'ai été un usager assidu des forums littéraires (d'un en particulier) il y a une dizaine d'années, mais ce temps est révolu. D'ailleurs aujourd'hui tout se passe sur Facebook, Twitter et consorts, non ? Je ne fais que supposer, puisque je n'y suis pas... Mais vu qu'un minimum de communication est nécessaire, depuis environ deux ans j'ai franchi le pas du site d'auteur, que j'alimente en fonction de l'actualité de mes publications. **M. Boland :** Blog : micheline-ecrit.blogspot.com. Site : http://homeusers.brutele.be/bolandecrits. Je ne participe plus qu'au webforum de mon éditeur. **V. Bonneau :** J'ai un blog sur lequel je publie essentiellement des interviews d'autres auteurs. Je me sens assez éloigné des discussions sur les forums d'écriture, mais je suis sur Scribay. **G. Boulan :** Rien de tout ça. **B. Bourrier :** Je n'ai pas de blog mais participe à des groupes sur Facebook. **M. Brignot :** J'anime mon site d'auteur *Chemin blanc* (www.michelbrignot.com) mais ne fréquente que très occasionnellement les forums dédiés à l'écriture. **E. Broc :** Pas d'animation. Pas plus d'échanges sur les forums. Il y a bien longtemps, un temps révolu, quelques billets d'humeur sur un blog entre amis : *Les nains d'orgue*. Depuis, mon activité professionnelle me laisse peu de temps pour cela et je me consacre à la lecture ou bien plus, à l'écriture. **M. Bruimaud :** Non. **P. Brulhet :** J'ai un website pour informer de mes publications et salons littéraires, ainsi qu'une page Facebook. Il m'arrive d'aller lire sur des webforums mais ce n'est pas régulier. **V. Brun :** Alors, mon blog végète depuis plusieurs années et je ne cesse de me dire que je devrais me créer un compte Facebook… Par contre, je participe à la modération du forum littéraire *Maux d'auteurs* depuis de nombreuses années. **H. Cachau :** Ni blog ni site littéraires, fondateur d'une association Arts et lettres j'y propose des lectures, des soirées poétiques ou théâtrales… ainsi que des ateliers et expositions en tant que peintre et sculpteur… Néanmoins je considère que leur existence, malgré une qualité médiocre dans leur ensemble, se justifie en tant que moyen

de diffusion élargie... **B. Camus :** Je tiens un blog personnel : (http://benoitcamus.eklablog.com) au sein duquel je propose des petits textes de création, des chroniques et où je présente mon actualité littéraire. Et je suis membre de *fora* d'écriture *(Maux d'auteurs, Imperialdream).* On y noue des amitiés littéraires, on s'y encourage, se conseille. On y partage des informations sur le monde de l'édition et on y pratique (j'y ai pratiqué) la bêtalecture (corrections, avis, analyse, commentaire sur les œuvres des membres), discipline porteuse de beaucoup d'enseignements sur l'écriture en général et la sienne propre. **J. Cauda :** Non. **M. Causse :** (www.manucausse.net), plus un blog un peu en déshérence, mais qui m'a servi à apprendre à écrire. **J.-C. Chabel :** Non. **C. Chabirand :** Non. **S. Chagny :** Je suis infoutu de faire ma propagande, ni de me propager de quelque manière que ce soit. **D. Chappey :** J'alimente un site personnel : (www.quelunivers.wordpress.com). Je ne fréquente plus les forums faute de temps. **M. Charest :** Pas tellement. **M. Charine :** Mon petit site/blog prend la poussière, je l'avoue… Il me manque du temps pour être vraiment active à ce niveau-là. **S. Chatelain :** Non. **J.-B. Chronopoulos :** Absolument pas. **G. Claustriaux :** Non. Par contre je travaille pour le site de cinéma *Horreur.net*. **F. Clerfeuille :** J'ai mon site internet : (http://florence-clerfeuille.com), sur lequel je publie des billets de blog et présente l'ensemble de ma production. Je ne fréquente aucun forum, mais je communique souvent avec d'autres auteurs, notamment par le biais de groupes Facebook. Ces échanges sont très enrichissants et très utiles. **V. Cohu :** NON. **P. Couailler :** J'ai un vieux blog *(Les conseils de tonton Beorn)* de conseils d'écriture, que je n'ai pas actualisé depuis des années, mais les articles restent. J'ai un site d'auteur. Mais surtout, je fréquente assidûment (et suis administrateur) du forum d'écriture de S-FFF (science-fiction, fantastique, fantasy) *CoCyclics*. **J.-L. Coudray :** Non. Je n'aime que le papier. **R. Coulon :** Non. **T. Covolo :** J'ai un blog et une page Facebook. Très peu de fréquentation des webforums. **A. Crenn :** J'écris régulièrement sur mon blog personnel et je lis les blogs de plusieurs camarades. Mon blog m'a d'abord servi à publier des nouvelles que je ne destinais pas à un autre type de publication. Aujourd'hui, je l'utilise plus comme un journal qui accompagne mon écriture. **Y.-D. Crouzet :** J'ai tenu deux blogs littéraires narrant mes pérégrinations d'écrivain. C'est terminé (pour l'instant). **S. Dabat :** J'ai un blog et un site perso, mais je n'ai pas le temps de les alimenter… Et non, je ne fréquente pas les webforums, je n'ai pas le temps ! **P. Dandois :** Je n'anime pas moi-même de blog ou de site, mais ai été publié dans quelques-uns, tels *La zone, Infusion revue*, ou *Les Deux zeppelins* (Les Deux zeppelins pour lequel j'ai illustré les nouvelles gagnantes du concours, car je dessine aussi). **M.-C. Daniel :** Pendant quelques années, j'ai été rédactrice en chef de deux blogzines littéraires : l'*Antre-lire*, puis *C(h)œur de citoyens* (avec Lucie Chenu et Philippe Caza). Les deux publiaient essentiellement des fictions courtes. J'ai arrêté faute de temps. Les webforums : c'est beaucoup grâce à eux que j'ai appris à écrire de façon lisible pour les autres. Celui qui m'a le plus apporté personnellement est le forum *CoCyclics* (bêtalectures détaillées de textes de l'imaginaire, nombreux échanges techniques et méthodologiques, retours d'expériences sur le monde de l'édition...). **A. Dardenne :** Non. Je navigue en solitaire. **L. Daverat :** Je suis inexistant sur les réseaux sociaux. Non pas que je les dédaigne, mais cela ne m'attire pas. J'ai malgré tout un projet de site d'auteur à moyen terme. Un blog ou une page Facebook me demanderaient en revanche trop de temps à actualiser si je voulais le faire sérieusement. **M. Debruxelles :** Euh... non.

G. Delbet : Je crois me rappeler soudain que j'ai ouvert un blog sur le sujet, mais j'ai perdu le mot de passe. **A. Demouzon :** Ça fait plusieurs questions, ça ! Non je n'anime pas vraiment de blog, mais j'ai un site à mon nom — que j'essaie de tenir à jour — avec une page blog-billet en onglet à ce site. Mais j'avoue n'y publier que peu, faute de temps. En ce qui concerne les forums dédiés à l'écrit, il m'arrive de retourner quelquefois sur *MDA [Maux d'auteurs]*, ou de mettre le nez dans quelques autres, sans plus. Par manque de temps toujours et non désintérêt : je préfère le consacrer à l'écriture. **P. Denizet :** Rien de tout ça. **M. Desroziers :** J'ai un blog de critique littéraire, *Le pandémonium littéraire,* mais j'écris moins de chroniques qu'au début des années 2010 et j'ai un blog d'auteur où je rends compte de toutes mes publications (livres, revues, livres d'artistes, livres pauvres, anthologies) et des évènements auxquels je participe (festival, salons, lectures publiques, ateliers d'écriture). À mes tout débuts, j'ai participé à la plateforme *M@nuscrits* des éditions Léo Scheer qui constituait un espace de liberté très intéressant pour de jeunes auteurs. C'est d'ailleurs *La revue littéraire* des éditions Léo Scheer qui a publié ma première nouvelle en 2010 : « La disparition de la photo », précédemment parue sur cette plateforme. **A. Dhelvallée :** —. **P. Dietrich :** Je n'ai pas de site personnel mais je consulte fréquemment le blog de la revue *813*. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Non. **S. Dormond :** Je m'efforce de tenir à jour mon site (www.recits.ch) et celui de l'Association vaudoise des écrivains (www.a-v-e.ch). Mais pour ce qui est d'animer, j'ai une nette préférence pour les groupes en chair et en os. **S. Dullin :** Non, je ne fréquente pas de webforums dédiés à l'écriture, mais je consulte régulièrement les sites et pages Facebook de certaines revues littéraires et des ateliers d'écriture Paragraphe. **L. Dumortier :** 1. À part le mien, non. 2. Je l'ai fait par le passé, mais j'ai abandonné, faute de temps... **C. Durr :** Je suis le créateur et rédacteur en chef du site *UMAC*, dédié à la pop culture, aux comics, mais aussi aux romans. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Rien de tout ça. J'ai fréquenté un temps les forums mais j'y ai retrouvé les travers des communautés. Je ne veux rien perdre du peu de temps libre dont je dispose. **C. Falbet-Desmoulin :** Oui j'ai un site internet très actif : (monaventurelitteraire.fr) et un blog sur Overblog où je publie de temps en temps *(Le blog de Lilas).* Je suis membre du forum *Cercle des maux d'auteurs*. **M. Fazi :** J'ai mon propre site qui comprend un blog créé du temps de MySpace et qui a migré deux fois depuis. Je parle souvent écriture sur les réseaux sociaux mais ne fréquente pas beaucoup de forums à l'heure actuelle. J'anime en revanche un podcast autour des techniques d'écriture, *Procrastination*, avec mes collègues Lionel Davoust et Laurent Genefort. **M. Feugray :** J'officie sur Babelio. J'ai plusieurs blogs pour la promotion de mes groupes de musique, mais mon blog littéraire (qui prend des allures de laboratoire) reste personnel et plutôt caché de la Toile, par choix. C'est une tambouille qui sert mes écrits. **I. Flaten :** Non je n'ai aucune compétence en animation mais je suis abonnée à plusieurs blogs littéraires où je fais de belles découvertes. **B. Fourchard :** Non. **C. Gaillard-Sarron :** J'ai un site personnel que j'ai réalisé moi-même et sur lequel figure la diversité de mon travail. Je ne fréquente pas les webforums dédiés à l'écrit car j'ai beaucoup de projets en cours et je n'ai tout simplement pas de temps à y consacrer. **B. Gautier :** Non, faute de temps. **M. Gengoux :** Il m'arrive (mais de moins en moins parce que c'est chronophage) de fréquenter l'un ou l'autre forum. Sinon, j'ai un site. **O. Gerig :** Je n'anime ni de blog ni de site littéraires. Je ne fréquente pas les webforums. **F. Germanaud :** Je ne participe pas à des ateliers d'écriture et je

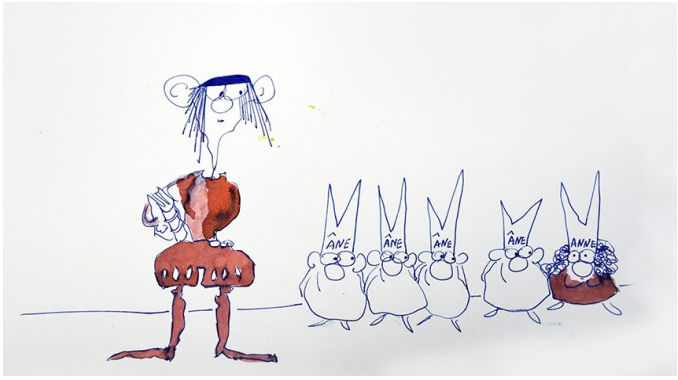
ne fréquente pas de forums dédiés à l'écriture. Pour moi, il s'agit d'une pratique solitaire. Par contre, j'anime un blog dans lequel je défends quelques coups de cœur littéraires, des livres un peu confidentiels, auxquels je peux peut-être apporter quelques lecteurs de plus. De même, je suis fidèle à quelques blogs, ceux avec lesquels je partage le goût d'une certaine littérature. **C. Gevrey :** J'ai un site, mais il n'est pas interactif (pas à jour non plus). Quant aux forums, je me contente de lire les commentaires. Je ne me trouve aucune compétence dans ces domaines, et la vie est courte. Par contre, je fréquente les ateliers de formation et les rencontres, surtout pour les échanges interpersonnels avec d'autres auteurs. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** J'ai un site, appelé *Le singe noir* sur lequel j'ai décidé de tout rassembler au niveau de mes écrits. Une sorte de carte de visite détaillée. Non je ne fréquente quasiment jamais les webforums. **E. Giuliana :** Cervantès avait raison : « Il faut donner du temps au temps. » Je m'emploie donc chaque jour à faire mienne cette maxime mais hélas ! j'avoue manquer encore de temps pour me consacrer à un blog ou à un site littéraires. Quant aux webforums dédiés à l'écrit, il m'est arrivé d'en consulter quelques-uns. **J. Glaziou :** Oui, pour la revue *Harfang* (www.nouvellesdharfang.blogspot.com). À titre personnel, le blog est plus un moyen d'informer sur mes différents ouvrages et articles publiés (www.ecritentre2nuages.blogspot.com). **É. Gohier :** Oui en ce qui concerne le blog *(Dernières nouvelles du front).* Pédale douce sur les webforums où trop de m'as-tu-vu… **A.-S. Guénéguès :** J'anime assez peu un blog qui donne quelques extraits de mes écrits, et autres bricoles à lire. **M. Guilloux :** Non. **L. Hesse :** J'ai une page web que j'alimente très peu. Je suis dépassée par ce mode de communication. **T. Horguelin :** Un blog (http://locus-solus-fr.net), où il est question de littérature, de cinéma et de diverses marottes. **M. Housni :** Non. Aucun. **S. Huguet :** J'ai depuis peu mon propre site. Je fréquente celui d'*Oniris* et participe toujours à *Encres vagabondes* dans sa version numérique. **B. Jacquot :** Non, je n'anime rien, ni blog ni site littéraires, pas même mes soirées d'hiver. Quant à savoir si je fréquente les webforums, non mais, pour qui me prenez-vous ? je suis un honnête homme, moi, monsieur ! **R. V. Janulewicz :** Je dispose d'un site web mais je ne l'anime pas vraiment. C'est juste une vitrine, un point d'entrée à travers lequel les internautes peuvent découvrir mon travail (et pourquoi pas commander mes livres !). Non, je ne fréquente pas les forums dédiés à l'écrit. Je n'en ai pas le temps, ni l'envie. **A. Kotsov :** Un site, où la littérature, la mienne, tient une grande place. Je fréquente assidûment certains *fora*. **M. Labbé :** Non. **É. Lainé :** 1. Non. 2. Non plus. **H. Laly :** J'ai animé pendant cinq ans un blog de lecture sur la plateforme *HautETfort*. Le principe en était simple : pour chaque livre que j'aimais, je postais un extrait suffisamment attractif pour donner envie de se le procurer, une photo de la couverture et un lien vers la biographie de l'auteur. J'ai dû interrompre cette activité à un moment de ma vie professionnelle particulièrement chronophage. Ce blog n'existe plus, même en consultation simple. Resté trop longtemps sans activité ? Je ne fréquente pas les webforums, en règle générale. Par contre, je suis inscrite aux newsletters de plusieurs maisons d'édition, de bloggeurs littéraires (*Stalker, La république des lettres*…) et je fais partie de la communauté littéraire *Booknode* depuis trois ans. **S. Lamur :** Non. D'une façon générale, et même si ce n'est pas une règle absolue, je suis un type plutôt pudique et j'hésite à ramener ma fraise sur tel ou tel sujet en public. Surtout si le public est virtuel : cela fait un peu dinosaure, mais je continue à m'intéresser davantage à la vie « réelle » (même

si j’ai conscience que le terme et le concept lui-même sont sujets à discussion) et à y passer la quasi-totalité de mon temps. Je pourrais sans doute tenir un blog sur mes goûts, mes lectures, les musiques, films, gens, situations, objets et aliments qui m’inspirent, mais je n’en trouve pas le temps. **A. Langer :** 1. J’ai un site web avec des informations sur mes livres, mais ce n’est pas vraiment un blog. 2. Non. **A. Lasserre-Vergne :** Non. **A. Lasverne :** J’ai un blog et je fréquente peu les websites littéraires, mis à part celui de Juan Asensio, que je respecte parce qu’il sort des sentiers battus par ses qualités de critique et sa franchise, même si je ne partage pas ses orientations politiques. J’ai posté aussi quelques messages dans un site de jeunes écrivains, mais je n’ai pas persisté, y retrouvant des difficultés qui ne sont plus les miennes, avec quelques dizaines d’années d’écriture derrière moi. **J. Layani :** Non. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Facebook et visites fréquentes des sites et forums… **M. Le Thiec :** Oui, j’ai animé un blogue : *Le dictionnaire mélancolique de mon exil*. Il est toujours visible sur Internet. **D. Lebel :** Les blogs et forums : j’ai un blog littéraire depuis longtemps (dansmoncoin.fr). J’essaie de publier un article par semaine. Les forums sur l’écriture me déplaisent, les gens y sont souvent pontifiants, je déteste. **D. Lecènes :** J’y songe, mais n’est-ce pas trop caresser son ego ? **N. Lecomte :** Je possède mes propres sites pour faire la promotion de mes publications. **J. Lefèvre :** Je possède un site internet (http://www.jessicalefevre.be) mais je ne m’en sers que comme vitrine pour mes ouvrages publiés. Je participe à des ateliers écriture ou coaching grâce à des personnes et partenaires rencontrés sur des événements et foires du livre qui m’ont contactée par la suite et demandé mon aide pour des projets ciblés. **C. Legouix :** J’ai un site web et un blogue littéraire, j’y publie des textes sur des sujets en lien avec la littérature et l’écriture. Je n’ai pas le temps de répondre à des commentaires ou de participer à des forums littéraires, car ce serait au détriment de mon écriture. Par contre, je réponds volontiers aux messages privés ou aux commentaires des lecteurs sur ma page Facebook. **L. Léri :** Il m’est arrivé de le faire dans le passé. **P. Leroyer :** Je ne me sens pas les qualités requises ni les compétences nécessaires pour me lancer dans de telles aventures. Ce serait présomptueux de ma part. Écrire dans mon coin, c’est déjà beaucoup. **H. Lictevout :** Non, dans les deux cas. J’ai fait des études en lettres et en cinéma et je pense que décortiquer les œuvres n’est pas nécessairement un travail utile. Les étudier, oui, les contorsionner, voire les torturer pour leur faire dire ce que l’on souhaite n’a pas de sens, à mon avis. Je ne suis pas non plus porté à lire des analyses sur l’écriture, ainsi que je le faisais auparavant pour le cinéma. Au mieux je cherche des avis de lecteurs sur des sites comme Babelio (par exemple) ou dans les revues littéraires que je peux lire de temps à autre. **C. Loiseau :** J’ai un blog (http://catherine-loiseau.fr). Je fréquentais les forums il y a quelques années, j’ai arrêté par manque de temps, mais j’ai gardé contact avec les amis d’écriture que je me suis faits. **S. Lucas :** Abonnée à la newsletter « Écrire un roman ». **J.-L. Lys :** Je n’anime aucun blog ou site littéraires, mais je fréquente assidûment Babelio et SensCritique. **C. Lysière :** Mon blog (camillelysiere.wordpress.com). **É. Lysøe :** J’ai un site dans lequel je postais autrefois les textes avant qu’ils ne soient édités. Mais je n’ai plus le temps de le mettre à jour. Je suis abonné à quelques groupes de nouvellistes sur Facebook. Pour le reste, je dois avouer que je suis sidéré par le nombre de chroniques d’internautes qui témoignent d’une inculture presque aussi saisissante que la syntaxe qui s’y trouve mise en œuvre. Beaucoup de ce que je lis — mais je ne connais peut-être pas les bons sites — ressemble à de

l'autopromotion camouflée, de telle sorte que je n'achète que ce dont je peux lire des extraits convaincants ou encore les ouvrages que présentent des critiques reconnus, ce qui est évidemment préjudiciable à la nouvelle. **A. Mahaim :** Je n'anime pas de blog, faute de temps. Juste mon site d'auteure. Mon réseau Facebook étant très littéraire, il peut faire figure de forum à certains égards. **P. Malosse :** Je fréquente un peu le forum *L'écritoire des ombres* qui permet d'échanger avec d'autres écrivains. C'est tout. **C. Maltère :** J'ai une page auteur Facebook, un site Tumblr pour publier les nouvelles liées à mon écriture. J'écris des articles, critiques de livres pour le *Salon littéraire*. **C. Mamier :** Non. J'ai par contre mon blog personnel, avec mes modestes « aventures ». **P. Mangion :** J'ai un blog personnel, mais j'en suis le seul contributeur, bien que l'idée me vienne régulièrement de l'ouvrir à des auteurs proches : (http://www.chaines-de-caractere.com). J'interviens souvent sur monbestseller.com et je ne manquais jamais de participer aux défis de *Jetez l'encre* (http://jetez.l.encre.xoo.it/index.php) qui malheureusement est mort. **L. Marconi :** Je n'ai jamais éprouvé le besoin ni l'envie de créer un blog ou un site littéraires et j'ai ouvert un compte Facebook il y a peu ! Je suis une fidèle du forum *Maux d'auteurs*, depuis plus de dix ans. Je participe très régulièrement aux jeux d'écriture de ce forum qui regroupe un grand nombre d'habitués avec lesquels j'ai lié des liens cordiaux et souvent chaleureux. Grâce à *Maux d'auteurs*, j'ai aussi fait de belles, de très belles rencontres qui ont marqué ma vie d'apprentie auteure et de femme. **F. Maréchal :** J'ai donné, ayant même monté un site avec une partie de création littéraire au début des années 2000 (feu *Annu:Art*). Mais parvenir à fédérer une audience sur le long terme demande énormément de boulot. Par ailleurs, j'ai toujours refusé de recourir à la pub sur mes sites. Bref, mieux vaut perdre son temps à écrire ses histoires qu'à monter des blogs en espérant (car c'est souvent le but caché) ramener des lecteurs à ses bouquins de cette façon. Quant aux forums et sites sur l'écriture, je suppose que nous sommes tous tentés d'y jeter un œil de temps à autre. Mais les récriminations contre ces salauds d'éditeurs qui ne savent pas reconnaître les véritables talents (d'ailleurs, si tu ne connais personne dans le milieu gna gna gna) et les conseils rabâchés issus du *creative writing* (où ai-je rangé ma kalachnikov ?), ça va cinq minutes — tout ça pour ne pas regarder la vérité en face, qui est : bosser, être impitoyable avec soi-même, apprendre à se creuser les tripes sans parler de soi, et puis bosser, bosser et encore bosser. Évidemment, il existe aussi de bons sites, mais ceux-ci concernent souvent déjà l'étape supérieure. **B. Marée :** Non. **M. Martin :** Je n'appartiens à aucun groupe ni forum d'écriture. Si je ne possède pas l'esprit clanique, je partage volontiers mon expérience avec mes camarades d'écriture. Je réponds aussi positivement aux rencontres scolaires mises en place avec la Maison des écrivains et de la littérature. Les rencontres en milieu fermé (prison) font partie également de mes activités littéraires. J'aime ces échanges formels ou informels autour de la lecture et l'écriture. Lors de ces rencontres, je fais passer certains messages à savoir l'importance de la lecture (peu importe le genre) qui contribue à l'enrichissement du vocabulaire. Je souligne l'importance de l'utilisation du mot juste et cent fois remettre son ouvrage sur le métier… **V. Martorell :** Oui : (http//martorellvincent.blog4ever.com). **M. Mathis :** Non. Le temps, l'éternel problème… **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Non. **G. de Montmollin :** Non. J'ai un site internet de présentation de mes activités, mais je n'y publie pas mes écrits. **M.-H. Moreau :** Je n'anime aucun site, d'une part car je ne suis pas assez agile sur Internet et aussi car cela prend du

temps que je préfère consacrer à l'écriture. En revanche, je suis présente sur Short édition et, dans une moindre mesure, sur Scribay. **P. Morel :** Non. **P. Morvilliers :** J'essaie d'animer ma main et mon stylo et cela me prend déjà pas mal de temps. Je me suis risqué à ouvrir un compte Facebook (à la demande d'un éditeur) et je persiste à consulter quelques forums littéraires du Web, souvent avec consternation… Peut-être n'ai-je pas su trouver les bonnes adresses… **G. Muller :** J'ai mon site : (https://gerardmuller.wordpress.com/accueil) et je fréquente plusieurs blogs littéraires. **A. Neetesonne :** Hélas non. Rien de tout ça. J'ai été invitée plusieurs fois à participer à des webforums seulement, je ne parviens pas à me dégager suffisamment de temps pour ce genre d'activités. **J. Nicoladec :** Plutôt atterré par le contenu usuel des forums, me trouve conforté, à l'instar de Brassens, à estimer qu'à plus de trois… Alors, je me suis juste concocté un site web artisanal et rétro, pas du tout interactif, pour qui voudrait se renseigner sur mes petits rejetons. **M. Nicolaieff :** Non. **B. Niquet :** 1. Oui, je suis directrice de publication du site « nouvelle-donne.net » (consacré à la nouvelle), je fais partie du comité de lecture, je chronique des recueils de nouvelles. Je collabore en tant que chroniqueuse également au blog *Les yeux dans les livres.* 2. Non. **J.-J. Nuel :** J'ai depuis longtemps un blog (en dehors de mon site d'auteur) sur lequel j'annonce mes publications et manifestations. J'ai tendance à le délaisser depuis quelques années, privilégiant une présence sur Facebook. **B. Oberlé :** Je me rends parfois sur les forums, les sites d'actualité littéraire, mais je n'anime pas, pour ma part, ni de blog ni de site. **O. Paquet :** J'ai un blog en sommeil, je m'exprime plutôt sur Facebook ou Twitter. **R. Penblanc :** Non. **J. Pézennec :** Non. **G. Pingault :** Je tente d'animer un blog, qui (en toute objectivité) est plus moribond qu'animé. J'ai fréquenté des forums, mais je ne les fréquente plus beaucoup. **M. Pontacq :** Non, c'est trop chronophage et je n'en ressens pas le besoin. **A. Pontier :** Oui, j'ai un site internet d'auteur (http://www.arnauld-pontier.com) et une page Facebook. Je fréquente également de nombreux sites dédiés à la création ou à la critique littéraires, comme Atramenta, NooSFere, Univers d'Elicec, Babelio, Le galion des étoiles, Rue des livres… **A. Prieur :** J'ai animé un blog il y a longtemps mais, faute de temps, je me contente d'animer une page Facebook sur la Toile. **M.-C. Quentin :** Non, excepté la collection « Nouvelles nouvelles ». **B. Quiriny :** Non. **A. Renault :** Je n'ai pas de blog, pas de site, je ne fréquente pas les forums d'écriture. **E. Roche :** Non. **È. Roland :** J'ai un site sur lequel je publie certains de mes textes. **C. Rolland-Hasler :** *Niet*. **C. Saint-Charle :** Sur mon site, je livre de temps en temps des recensions, principalement d'ouvrages d'auteurs peu connus. **F. Salmon :** Non. **B. Savournin :** Non. **F. Schurmans :** Pas de blog, ni de site. Je ne consulte aucun webforum. **J.-F. Schwaiger :** Short édition. **C. Simon :** Oui, j'ai un blog/site, je fais partie de nombreux groupes d'auteurs sur les réseaux sociaux et j'ai un magazine *Le mag des indés* qui relaient de nombreux articles sur le sujet. J'ai arrêté la publication au mois de mai 2018, mais les articles sont toujours disponibles en ligne. **E. Solac :** Je supervise le site d'une association dédiée principalement aux ateliers d'écriture, l'Apporte-plume, et j'ai adressé quelques textes à Short édition (et lu pas mal de textes dans le cadre des concours proposés). Sinon non. **D. Soubieux :** Rien de tout ça. J'ai juste une « page auteur » sur Facebook pour annoncer mes parutions et les salons auxquels je vais participer ainsi qu'une page sur le site de l'association Signature Touraine dont je suis membre : (https://fr-fr.facebook.com/Denis-Soubieux-auteur-714567445381969), (http://signature-

touraine.fr/auteurs/soubieux-denis). **V. Struxiano :** Alors là, je ne dirai qu'une chose : (www.latoucheg.com) ! Et j'ajouterai que j'aime beaucoup le blog de Neil Jomunsi (www.page42.org). **J.-C. Tardif :** J'ai un site : *À L'index Aujourd'hui* qui parle de la revue *À L'index* et de ses collections annexes (« Le tire-langue », « Les plaquettes », « Pour mémoire ») que j'anime depuis dix-neuf ans maintenant. **B. Thièry :** Non. **J.-F. Thiery :** Je restreins mes communications en réseau social à mon blog personnel ainsi qu'à ma page Facebook. Ces outils sont beaucoup trop chronophages pour mon mode de vie. **R. Thieulent-Torréton :** J'ai un site dédié à mes écrits (www.regine-thieulent-torreton.com) et une page Facebook : (Régine Thieulent-Torréton auteure). **É. Tixen :** J'anime un blog d'auteur où je partage mes coups d'humeur, mes coups de cœur et où je parle d'écriture. Je suis allée faire un tour sur les webforums mais l'absence de modération (dans tous les sens du terme) m'a vite fait fuir. Auteurs sensibles s'abstenir. **É. Torrente :** J'ai mon site internet sur lequel je poste mon actualité littéraire et mes lectures. En tout cas les livres que j'ai appréciés. **P. Vallens :** Un blog : *Attrape-rêves*. Je publie aussi sur Short édition et, dans une moindre mesure, sur WeLoveWords. **M. Vannier :** Pas de blog ni de consultation de webforum. **E. Vaucey :** Oui, *Nouvelles d'Erik Vaucey… et autres gourmandises littéraires !* (http://vaucey.canalblog.com) où je laisse une large place aux interviews et textes inédits de nouvellistes pour promouvoir X malheureusement bien moins prisé dans la francophonie que dans le monde anglophone. Pour être franc, je dois reconnaître que le temps me manque et que je n'anime plus ce site avec autant de régularité qu'il le mériterait… **G. Verdet :** Foin de blog ou de site, juste un clin d'œil filmé offert par la SGDL. Vais pas sur les forums, les plateformes ferroviaires non plus. Ni dans les colloques en rond et les circonférences en table. Je préfère le zinc des bistrots. Les débats de comptoir et les verres de contact. Les auteurs devraient tous être infréquentables. **M.-C. Viano :** Non. **L. Vignat :** Non — plutôt technophobe. **C. de Viron :** —. **O. Vojetta :** J'ai créé le blog de chroniques littéraires *Bus Riding Books* et j'interviens ponctuellement pour *Le courrier australien*, autour des faits divers et de la littérature. Je suis aussi abonné à la lettre circulaire de Thibault Malfoy, c'est mon plaisir du mardi. **A. Wilhelmy :** J'ai un blogue littéraire sur lequel j'écris des articles concernant ma pratique d'écriture. Mon principal objectif est d'y présenter « mon atelier d'écriture », c'est-à-dire de démystifier le travail d'écriture romanesque. **É. Wilwerth :** Non : je me concentre sur la création. **J. Wintrebert :** Certains d'entre eux. **P. Zylawski :** Voilà plusieurs années que je m'efforce d'animer un blog littéraire (www.aimerlirecrire.canalblog.com) mais je manque furieusement de temps !



► L’atelier d’écriture est-il un passage obligé ?

D. Akakpo : À mon avis, pas nécessairement. J’ai fait un essai que j’ai trouvé peu concluant. J’ai énormément appris au fil du temps sur mon forum en échangeant avec d’autres auteurs et également en lisant de bons auteurs. **L. Allaert :** L’atelier d’écriture donne des pistes, clarifie les choses, permet d’éviter certains écueils. Mais personne ne peut vous apprendre à écrire. Il faut aller chercher en soi. **A. Aragnou :** Je n’ai jamais participé à un atelier d’écriture sauf par hasard, il y a quelques mois, dans une formation avec des enseignants. **S. Arnier :** Rien n’est jamais « obligé », mais tout élément de travail (ouvrages de référence, blogs et forums, ateliers d’écriture) est utile ! L’atelier force l’auteur à lever le nez de son nombril, à fréquenter d’autres écritures, à relativiser une activité qui est bien souvent autocentrée. C’est comme voyager et voir d’autres lieux et d’autres cultures : ça fait un bien fou. **G. Ascaride :** Sûrement pas ! **N. Aufan-Benazeth :** L’atelier d’écriture n’est certainement pas un passage obligé. Si l’on n’a rien à dire, à quoi bon apprendre comment le dire ? **L. Avram :** Je ne pense pas que l’atelier d’écriture soit un passage obligé, cependant certains auteurs s’y sentent bien. **M. Baglin :** Pour moi, non. Des rencontres, des lectures, des interventions dans les classes, pas d’atelier. J’ai toujours exercé d’autres métiers en parallèle de l’écriture, donc je ne cherche pas mon gagne-pain dans ces ateliers — à de rares exceptions près, de manière militante et bénévole. **J.-P. Baratte :** De l’extérieur, j’y vois une possibilité de se corriger, de progresser, de se rassurer, mais évidemment pas une condition *sine qua non*. **V. Baret :** Oui, depuis deux ans. J’ai trouvé exactement le type d’atelier que je cherchais. Quand je travaille sur un texte, celui-ci est passé à la moulinette sous tous ses aspects : construction, personnages, émotions, chute, style... Clairement, mes textes sont d’une bien plus grande qualité « technique » (toutes proportions gardées...). Je ne pourrais plus me passer de cet œil extérieur et exigeant. **N. Barrié-Laborde :** Non. Ça peut aider certains auteurs. Mais je suis assidûment un atelier d’écriture de chansons. **G. Bastide :** Je ne sais pas, je n’y ai jamais mis les pieds et je n’en ai pas l’intention. Il est vrai qu’après avoir enseigné le français et la littérature pendant trente ans... **C. Batumike :** Un atelier d’écriture n’est pas un passage obligé. Écrire est une activité individuelle. Je suis seul dans la construction d’un texte. Solitaire. Dans un environnement propice à l’éclosion d’idées. J’ai fait mienne la réflexion de Georges Picard : « Pour être au clair avec soi-même, pour savoir de quoi sa propre pensée est réellement capable, l’épreuve de l’écriture paraît cruciale. Peut-être publie-t-on trop, mais il n’est pas sûr que l’on écrive suffisamment. Tout le monde devrait écrire pour soi dans la concentration et la solitude » (Tout le monde devrait écrire) un essai sur le bonheur d’écrire. Écrire est une communion entre l’écrivain, ses personnages et une feuille de papier. Je tisse mes mailles. Je tricote des mots. À un rythme soutenu. Au fil du temps, se précisent des idées faites d’images. Le temps qui passe. Les idées qui mûrissent dans une sorte d’enchantement à écrire qu’on éprouve. Je prends l’écriture à bras-le-corps. Elle est au rendez-vous. Elle se rebiffe, elle se redonne, elle se renouvelle et se prolonge. Au rythme des découvertes, ce toutes les fois que j’y reviens, après de courtes pauses. L’exercice reste soutenu tant qu’un petit quelque chose vient enrichir notre attention : c’est ce qu’on a vu, entendu ou touché, une sorte de limbes

de la mémoire, Généralement, l'expression atelier d'écriture renvoie à des techniques qui permettent de mieux s'entraîner à l'écriture. D'en maîtriser les rouages. Et, finalement, de produire un texte. D'aucuns recourent à un atelier d'écriture pour acquérir des éléments théoriques propres à renforcer la naissance d'un beau texte. Un atelier d'écriture se construit, semble-t-il, sur des règles, sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire. On y apprend comment favoriser de bonnes conditions de création. Certes. Mais, je pense qu'il n'y a pas meilleure règle pour bien écrire que celle de se faire bien comprendre. Grâce à la maîtrise de la grammaire et de l'orthographe. La maîtrise du sujet né de l'inspiration, complétée, elle, par nos propres observations, nos expériences, nos nombreuses lectures. Tout s'obtient par la capacité que nous avons à mieux développer nos acquis. J'admets qu'un atelier d'écriture est un laboratoire de production d'idées. « Naissent des textes issus d'essais, d'erreurs, d'expérimentations, de tâtonnements, de tentatives, mieux, de retours sur les textes. Ici surgit une ambiance. Elle différencie l'auteur de sa personne. Dans un travail collectif, on découvre le singulier de chaque écriture. On recherche ce qui est différent et non ce qui se ressemble, se rapproche. On va plus loin. En amont de cette aventure collective, on propose des entrées intensives. Il existe des stages qui portent sur le choix d'explorer davantage les différents genres littéraires. Des stages d'exploration poétique et ceux qui sont destinés à creuser des sillons qui couvrent la facture d'un texte, sa structure, son architecture, les faits de la langue », écrit Françoise Neveu. Il existe des stages dits écriture de nouvelles, etc. Reconnaissons que le bien-fondé d'un atelier d'écriture se limite à l'enrichissement personnel. Françoise Neveu souligne : « On n'écrit pas seulement par envie d'écrire soi-même, par désir de remettre en question sa propre écriture ou sa vision de la littérature ; mais également pour être au fait de ses propres potentialités ; être conscient de ce qu'on peut projeter sur quelqu'un d'autre ; être capable d'imaginer d'autres possibles, d'expérimenter ce qu'on peut apporter à l'autre ; de vivre l'autre que soi. » Qui dit atelier d'écriture suppose une communauté de travail qui fonctionne dans un cadre dirigé par un animateur. Pour arriver à comprendre le fonctionnement d'un texte, pour susciter l'imaginaire et la créativité. C'est utile, un atelier d'écriture. Oui. Mais. Je pense que tout le monde peut écrire, en dehors d'un atelier d'écriture. Nous sommes tous porteurs des capacités de reproduire nos inspirations sur un bout de papier. Il s'anime en chacun de nous un réel désir d'écrire. Peu importe la forme littéraire choisie pour s'exprimer. Au-delà de la singularité qui est sa spécificité (prise de distance personnelle, différenciation des mots et des choses, circulation des pensées, des émotions, des sensations dans son corps), l'écriture travaille l'universalité (le rapport aux autres, par ses opinions, par la vie en commun, le partage, finalement sa propre relation à la vie). **B. Baudart :** Pas forcement obligé mais pour mon cas, ce fut un vrai plus. Notamment pour les exercices et la lecture de ses écrits devant les autres à voix haute. Et puis aussi pour l'emploi du mot juste. **B. Baune :** Certainement pas. Pendant des années, je me suis dit que ce n'était pas fait pour moi. Et puis j'ai « gagné » ma place grâce à un concours dans un atelier. Depuis, je suis convaincu que ce n'est pas pour moi. Par contre, je pense que je pourrais animer un atelier d'écriture. C'est peut-être paradoxal mais c'est ainsi. **P. Beaucamps :** Personnellement, je pencherai plus pour des cours de *creative writing* comme ceux proposés dans les pays anglo-saxons. Mais ceux-ci sont rares, pour ainsi dire inexistants dans nos contrées. La « francophonie » reste bloquée sur la tradition selon laquelle l'écriture est un

don et ne peut s'apprendre en salle de cours ! **S. Beauget :** Obligé, non mais j'anime beaucoup d'ateliers d'écriture, dont ateliers d'écriture de nouvelles. **A. Bernabéo :** J'ai animé des ateliers d'écriture dans un contexte thérapeutique. Partager une forme de langage, la soutenir, l'inventer avec des patients psychotiques est un privilège. **G. Bertin :** À part la naissance et la mort, qu'est-ce qui est un passage obligé ? Les ateliers permettent de bouger, d'améliorer son jeu de jambes. **O. Billington :** C'est un bon exercice, mais je ne pense pas. J'ai cependant animé pendant quatre ans un atelier d'écriture bimensuel sur mon blog, avec un certain nombre de participants. **O. Boile :** Pas du tout. En fait j'ai un *a priori* négatif sur ce genre de choses. Dans mon esprit, « atelier » sonne comme « standardisation » ou « formatage ». De manière plus générale, je suis convaincu que la meilleure manière d'apprendre l'écriture, c'est de le faire sur le tas, en se forgeant sa propre expérience, en apprenant de ses erreurs, et pas en suivant de prétendues « recettes ». **M. Boland :** Je ne le pense pas. Je fréquente pourtant un atelier d'écriture basique parce que c'est pour moi l'occasion d'écrire dans l'urgence et de généralement être vigilante à créer un effet de surprise chez mes lecteurs. **V. Bonneau :** Non. Rien n'est obligatoire. À part l'envie ou le besoin. **G. Boulan :** Je suis d'une génération qui dans sa jeunesse n'a pas connu les ateliers d'écriture. J'en ai animé en cadre scolaire. Je suppose que ça aide beaucoup à franchir le cap de l'écriture pour ses seuls tiroirs. Mais je ne pense pas que ce soit un passage obligé. **B. Bourrier :** Pas pour moi, c'est une possibilité parmi d'autres. **M. Brignot :** Non, pas pour moi-même si je suis conscient des progrès que je pourrais faire en acquérant certaines techniques que je ne connais pas ou que je maîtrise mal. **E. Broc :** Obligé ? Non. Conseillé, oui. Car enrichissant, avec un retour immédiat et des échanges avec d'autres passionnés. Avec le plaisir, à partir d'un même fil rouge ou sujet, d'être confronté à des univers et à des imaginaires multiples et variés. L'atelier apporte des conseils afin de corriger certains travers, certaines facilités pour éviter de ronronner. Une remise en cause de nos certitudes pour progresser. **M. Bruimaud :** Pas du tout. **P. Brulhet :** Je suis un autodidacte comme la plupart des auteurs et si je n'ai jamais pratiqué d'atelier d'écriture, je pense que cela peut être une bonne école pour ne pas faire les erreurs que j'ai pu commettre à mes débuts ! **V. Brun :** Je n'ai jamais fréquenté d'atelier d'écriture, mais participer à des jeux comme ceux présents sur certains forums est un excellent exercice. **H. Cachau :** Non ! Avis personnel, puisque autodidacte... La pratique des arts, au-delà d'une ouverture sur le monde, requiert un repliement sur soi, un travail intérieur ; quant à la grammaire, le *Bescherelle* peut être d'un grand secours dans les moments de détresse, sans compter les lectures et relectures de nos grands auteurs et de contemporains… **B. Camus :** Je n'ai pour ma part jamais participé à un atelier d'écriture. Je ne pense donc pas que ce soit un passage obligé. Le passage obligé, selon moi, est de lire insatiablement les autres, les anciens comme les contemporains, les bons comme les moins bons, et d'écrire… et de réécrire. **J. Cauda :** Non. **M. Causse :** Pas pour moi, mais j'avais une solide formation de lettres. **J.-C. Chabel :** Bien sûr que non, mais j'en ai fréquenté beaucoup, en tant qu'animateur ou animé. **C. Chabirand :** Je n'en ai jamais fréquenté. **S. Chagny :** J'ignore jusqu'au sens de l'expression atelier d'écriture, laquelle me semble un oxymore particulièrement ésotérique. **D. Chappey :** Il ne l'a pas été pour moi. **M. Charest :** Je ne déteste pas ça. Ça peut être un bon point de départ. **M. Charine :** J'imagine que non, puisque je n'en ai jamais fréquenté. **S. Chatelain :** Non. **J.-B. Chronopoulos :** Non plus, mais l'expérience doit

être délicieuse. **G. Claustriaux :** Non. Pour ma part je n'ai jamais participé à ce genre d'activité. **F. Clerfeuille :** Il faut croire que non : je n'ai jamais participé à un seul. ☺ **V. Cohu :** Non. **P. Couailler :** Il n'y a pas de passage obligé, selon moi. Mais c'est un bon exercice. Je lui préfère la technique de la bêtalecture mais il n'y a pas une technique meilleure qu'une autre, à chaque auteur de trouver celle qui lui convient. Cependant, de manière générale, je crois beaucoup aux vertus de l'échange avec d'autres auteurs, au regard extérieur sur un texte, à l'idée qu'améliorer et travailler son écriture est absolument nécessaire à tout moment de la carrière d'un auteur. **J.-L. Coudray :** Certainement pas ! Si un écrivain a besoin d'un atelier d'écriture, c'est qu'il y a un problème. **R. Coulon :** C'est un passage que je conseille. J'ai eu la chance de réaliser des ateliers avec des auteurs dramatiques et leurs conseils sur l'écriture, leur pédagogie m'a beaucoup appris. J'anime moi-même un atelier d'écriture et la préparation de ces ateliers, comme les réactions des participants, leurs productions, me font aussi progresser. **T. Covolo :** En tant que participant, oui, pendant des années. Et oui c'est une nécessité. Mon écriture doit énormément à cet apprentissage. **A. Crenn :** J'espère que non, car je n'y suis jamais passé ! **Y.-D. Crouzet :** Non, mais je suppose que ça ne peut pas faire de mal. **S. Dabat :** Je ne sais pas si c'est « obligé », pour ma part, je n'y suis pas passée quand je me suis mise à l'écriture. Mais c'est une expérience agréable et enrichissante pour toute personne qui écrit — ainsi que pour celle qui anime. Pour ma part, j'ai beaucoup appris en animant des ateliers d'écriture. **P. Dandois :** L'atelier d'écriture n'est pas une obligation mais ça peut être un plus, toutes les occasions d'écrire sont bonnes à prendre au fond. **M.-C. Daniel :** Je préconise, en tout cas. Comme tout art, l'écriture demande un long apprentissage pratique… qui est beaucoup plus rapide quand on n'a pas à tout réinventer depuis le début. L'étude comparée des théoriciens (J. Truby, Y. Lavandier, V. Propp, R. Ingermanson…) peut aussi être un plus pour aider à mettre au point sa propre méthodologie de travail. Celle-ci étant personnelle à chaque auteur — voire à chaque texte —, l'aspect « comparé » me paraît indispensable : ce qui convient à un auteur/un texte ne convient pas forcément à un autre, et inversement. **A. Dardenne :** Pour certains sans doute, pas pour moi. Je crois que je suis beaucoup trop indépendant pour cela. **L. Daverat :** Je ne le crois pas, du moins pas en ce qui me concerne. Cela dépend de chacun. L'important est d'être prêt à la fois à travailler dur et à accepter la critique, qu'elle soit positive ou négative, du moment qu'elle est constructive. Pour ma part, je travaille quotidiennement l'écriture, je lis comme un acharné en relevant ce qui m'attire dans un style, en me demandant pourquoi tel auteur rencontre le succès. Et je suis attentif aux réponses des éditeurs et revues à mes soumissions. Atelier d'écriture ou non, si l'on n'est pas capable d'admettre la critique, on n'évolue pas. J'imagine tout de même que l'atelier d'écriture peut motiver au travail et enseigner à tirer des leçons des critiques. **M. Debruxelles :** Pas obligé, mais j'aime bien ça. Là encore, on m'impose des contraintes, un cadre, ce qui me permet d'aller plus loin que je ne serais aller seule. Je suis toujours étonnée de ce qui sort de mon stylo, dans le cadre d'un atelier d'écriture. **G. Delbet :** Je ne sais pas, peut-être, je passe assez peu par là. **A. Demouzon :** Évidemment non, de très grands auteurs n'y ont jamais mis les pieds, mais je n'ai rien contre la chose en soi. Cela peut être amusant ou instructif, j'imagine. Ou sans intérêt. Cela dépend comment et par qui cela est fait, évidemment, et pourquoi on y va. Il m'est arrivé d'y mettre le pied lors de deux ou trois séances occasionnelles à Moissac (82), j'ai trouvé cela

sympathique et agréable, si pas forcément nécessaire. **P. Denizet :** En tant qu'animateur d'un atelier d'écriture, je constate que certains aspirants écrivains ont besoin d'échanger autour de leurs travaux respectifs ; ils trouvent souvent à travers cet échange une confiance, une légitimité qui confortent leur désir d'écriture. Pour ma part, je n'envisage l'écriture que comme une pratique solitaire, individuelle, presque secrète. **M. Desroziers :** Il n'y a aucun passage obligé dans l'écriture. Chacun suit un chemin qui lui est propre. J'aime beaucoup les ateliers d'écriture : j'y ai participé par le passé et aujourd'hui j'en anime avec un très grand plaisir. C'est une expérience très riche de partage autour des mots et de l'imaginaire. Atelier d'écriture ou pas, le seul conseil pour ceux qui veulent écrire, c'est d'écrire, d'écrire, d'écrire… et aussi de lire. **A. Dhelvallée :** Pour moi, oui. **P. Dietrich :** Je n'en ai jamais ressenti le besoin. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Non, je n'ai jamais fait d'atelier d'écriture. J'ai eu l'occasion d'en faire un, une fois, mais cela n'a pas été concluant : l'animatrice nous a demandé de choisir une carte postale qui nous évoquait quelque chose parmi un tas de cartes. J'en ai pris une, une petite fille noire, bien habillée, assise sur des escaliers qui semblait attendre. La carte me « parlait » car j'ai grandi en Afrique, mais cela s'arrêtait là, c'était une connexion émotionnelle. Mais ensuite il a fallu écrire un petit texte à partir de cette image et là j'ai eu un blanc. Incapable de quoi que ce soit. Le temps passait, tout le monde écrivait frénétiquement et je n'avais rien de concret, pour remplir la page j'avais inventé une histoire d'apartheid larmoyante et pathétique, qui ne correspondait pas du tout à l'esprit de l'image ni à mon ressenti face à elle. J'avais un ressenti positif et j'écrivais du négatif, cela clashait dans ma tête. Ensuite, l'animatrice a demandé à chacun de lire son texte à haute voix. Il y avait un texte excellent, déjanté, plein d'humour et de jeux de mots, tous les textes semblaient meilleurs que le mien, et plus mon tour approchait, plus j'avais honte et je me sentais incapable de lire mon histoire. Je me suis levée précipitamment et je suis partie sans un mot, de manière imprévue et très impolie, mais je ne pouvais pas rester. Je ne pouvais pas. **S. Dormond :** Oui, en particulier celui que je propose chaque été à Azé (71) avec mon compagnon-auteur Olivier Chapuis, ne serait-ce que pour la beauté du site. **S. Dullin :** Rien n'est obligé. Pour ma part, cela m'a apporté les outils nécessaires, la rigueur et la discipline. Les échanges, les partages, et les retours de texte entre les participants sont aussi très enrichissants. **L. Dumortier :** Non du tout, mais ça peut être intéressant pour apprendre de nouvelles techniques, se confronter à d'autres auteurs, etc. **C. Durr :** Certainement pas. L'écriture ne s'apprend pas. Pas comme ça en tout cas. Les « méthodes » d'écriture — pour les meilleures — permettent surtout de comprendre ce qu'il ne faut pas faire. Un résultat auquel n'importe quel auteur peut aboutir avec un peu de réflexion et en lisant beaucoup. **C. Duttine :** Je ne suis guère favorable à ce type de création qui passe par un atelier. Je reste persuadé que l'écriture reste un exercice solitaire. Certains conseils reçus, je les ai parfois assez mal ressentis, une sorte de censure ou d'enrégimentement. Cela dit, j'ai autour de moi des proches ou amis relecteurs qui me donnent leur avis et dont je tiens compte. Mais je crois au travail artisanal de l'écriture, un travail long, pénible parfois mais aussi exaltant. **A. Emery :** Il est compréhensible que ça le soit pour certains mais je n'y ai pas eu recours. À vrai dire, je fuis depuis toujours les groupes, les écoles. Je suis fait pour les traversées solitaires. Seul maître à bord. **C. Falbet-Desmoulin :** J'ai fréquenté plusieurs ateliers d'écriture, dans ma ville (Léognan [33]) et en ligne : *Ailleurs-atelier*, avant de me lancer dans la

publication de mes nouvelles. Pour moi participer à un atelier n’est pas forcément obligé, mais certainement un plus dans la stimulation et l’échange ! **M. Fazi :** Je ne pense pas. À titre personnel, j’en ai animé quelques-uns mais je n’en ai jamais fréquenté moi-même. J’ai appris l’écriture en autodidacte, seule dans mon coin avant l’arrivée d’Internet. Je pense qu’on peut parfaitement apprendre les bases tout seul, en s’imprégnant de ses lectures et en tâtonnant pour comprendre « comment ça marche ». **M. Feugray :** Je n’en ai jamais fréquenté. En revanche, écrire est un passage obligé pour écrire. ☺ **I. Flaten :** En matière d’écriture à chacun sa voix, à chacun son chemin, buissonnier si possible. **B. Fourchard :** Pas un passage obligé pour mon propre travail mais plutôt un moyen de rémunération, doublé d’une occasion de rencontrer des écritures brutes. **C. Gaillard-Sarron :** J’en ai fait deux et je me suis vite rendu compte que cela ne me correspondait pas. Mais cela peut être utile pour grandir en écriture si l’on n’est pas discipliné ou motivé. Ce qui n’est pas mon cas. **B. Gautier :** Pas du tout ! Les ateliers d’écriture sont une chose merveilleuse, surtout pour encourager ceux qui veulent sauter le pas, pour leur faire comprendre une fois pour toutes que l’écriture est un mouvement naturel de l’esprit qu’ils peuvent pratiquer en toute liberté sans avoir besoin d’autre chose que de quelques mots. Mais un passage obligé, non. Un pont pour éviter de traverser à gué la rivière tumultueuse qui sépare chacun d’entre nous de ses envies, oui. **M. Gengoux :** Non, mais ça peut aider. Personnellement, j’ai participé à plusieurs ateliers et cela a été pour moi un tremplin vers une écriture autonome. Bénéficier du retour des autres est un plus. Depuis quelques années, j’anime des ateliers d’écriture, notamment à l’intention d’un groupe constitué des mêmes personnes depuis plus de quatre ans. Il est certain que les commentaires des participants (et de l’animatrice) sur les textes ont permis à chacun de progresser dans une écriture personnelle. **O. Gerig :** Non, je ne pense pas que l’atelier soit un passage obligé. Je n’ai jamais participé à un atelier d’écriture. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Je ne crois pas, même si un apprentissage supplémentaire n’est jamais inutile. À ma connaissance, la plupart des auteurs marquants n’en ont pas suivi. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Ben… non. **E. Giuliana :** Si j’en juge par mon expérience personnelle, je suis tenté de répondre par la négative. Néanmoins, je sais que d’aucuns le considèrent comme un passage obligé. **J. Glaziou :** L’atelier est par définition un lieu collectif où un animateur propose des pistes : c’est sûrement un lieu d’apprentissage de techniques d’écriture et d’échange d’expériences d’écriture… mais à mes yeux, l’écriture reste un acte solitaire qui résulte d’une nécessité interne, personnelle. **É. Gohier :** Je ne crois pas au formatage mais quelques conseils, si avisés… **A.-S. Guénéguès :** Non. **M. Guilloux :** Non, mais cela donne une dynamique. **L. Hesse :** Je n’ai jamais participé à un atelier d’écriture. Je pratique l’écriture en solitaire, être seule est une nécessité pour que je trouve l’inspiration. **T. Horguelin :** Non. **M. Housni :** En ce qui me concerne, non. J’ai tout appris en écrivant, dans le tas. Il n’y a pas mieux que la lecture assidue et variée. Et bien sûr le fait d’écrire, de raturer, de déchirer, de comparer, de faire lire ses nouvelles par des amis, bref des habitudes auxquelles on s’habitue…, tout un processus personnel, secret, intime. **S. Huguet :** Je pense que les ateliers d’écriture peuvent rendre des services, mais je suis tellement individualiste que je m’en suis toujours passée. **B. Jacquot :** Oui, l’atelier d’écriture est un passage obligé ! Pas pour ceux qui le subissent, mais pour ceux qui l’animent. Pour les dindons du Goncourt désireux de parader devant les pintades de la littérature. Pour ceux qui,

bandant mou de la plume, tentent de gagner trois francs six sous en branlant celles d'une escouade de plumitifs. Pour les gourous chétifs du stylographe anémique, en somme. **R. V. Janulewicz :** Pas du tout, selon moi. Cela peut être un bon moyen d'accélérer son apprentissage de l'écriture et de ses rouages mais je pense qu'on peut très bien progresser en travaillant juste pour des appels à textes, des concours, et en lisant des ouvrages sur le sujet. L'important, dans les deux cas, est sans doute d'écrire en étant le plus régulier possible. Mais tout dépend finalement de l'objectif que l'on s'est donné. **A. Kotsov :** Non. Je n'y ai jamais eu recours. Mais je n'ai rien contre ; chacun son parcours. **M. Labbé :** Non. **É. Lainé :** Non, jamais fait de ma vie et je n'en comprends pas bien l'intérêt, en fait. **H. Laly :** Ayant pratiqué les ateliers d'écriture pendant une dizaine d'années, j'aurais quelques difficultés à ne pas les considérer non pas comme un passage obligé, mais comme une balustrade sur laquelle s'appuyer. Mais je pense sincèrement que même sans cette pratique, j'aurais écrit. Aurais-je écrit de la même manière ? Je ne sais pas. J'avais lu que Paul Auster avait participé très longtemps à des ateliers d'écriture, et c'est cela qui m'avait décidé à le faire. **S. Lamur :** J'ignore s'il s'agit d'un passage obligé, mais je m'y suis toujours refusé. À tort ou à raison. Je n'écris pas comme je me rends à une soirée, à un cours de tir à l'arc ou à un concours de blagues ; les enjeux sont radicalement différents. Pour progresser, rien ne vaut de se frotter à la réalité. **A. Langer :** Non. **A. Lasserre-Vergne :** L'atelier d'écriture n'est pas un passage obligé. Le travail personnel, oui. Personnellement, je n'ai jamais participé à un atelier d'écriture, mais j'en ai animé. **A. Lasverne :** Absolument pas. Mais ça peut être un stimulant pour les inquiets. Un moyen d'entendre la voix intérieure de ceux qui sont présents. Bref, un instrument déclencheur et qui peut être très convivial. D'ailleurs, je participe à un des ateliers d'écriture, là où je vis. **J. Layani :** Non. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Non. **M. Le Thiec :** Non. Pour ma part, je n'ai jamais participé à un atelier d'écriture. Toutefois, je pense que chaque parcours est différent et respectable. Les ateliers d'écriture, c'est aussi une affaire très culturelle (plutôt nord-américaine). **D. Lebel :** L'atelier d'écriture ? Ah non, pitié ! Mais cet avis n'engage que moi, je connais des auteurs qui adorent ça. Il me semble, à les lire, qu'on en sort formaté et c'est la pire des choses, en matière de littérature. **D. Lecènes :** Non. **N. Lecomte :** Non. Je n'en ai pas besoin, mais je le pratique pour le partage de l'écriture. **J. Lefèvre :** Oui dans le sens où c'est enrichissant de partager son expérience avec un groupe. Le partage est le but premier de l'écriture. La rencontre avec des passionnés de lecture ou d'écriture est primordiale, cela me booste et me fait avancer. **C. Legouix :** Rien n'est obligatoire dans le parcours d'un écrivain ou d'une écrivaine, les chemins sont très variés. En ce qui concerne mon expérience personnelle, participer à des ateliers a débridé mon écriture et a développé ma confiance en moi. J'ai beaucoup de plaisir à écrire à partir de contraintes d'écriture et avec d'autres participants. Je recommande donc souvent à ceux qui souhaitent écrire d'essayer les ateliers d'écriture. **L. Léri :** Obligé, certainement pas, mais formateur, sans aucun doute ! Je pratique depuis longtemps les ateliers d'écriture, à la fois comme participante et comme animatrice, et je constate que cela permet d'expérimenter des formes diverses, et surtout, quand on le pratique sur le temps long, de trouver sa voix propre. C'est très formateur pour l'écriture. **P. Leroyer :** Cela se saurait. Il n'empêche que j'anime un atelier d'écriture au sein duquel nous prenons beaucoup de plaisir à écrire de concert sans perspective de publication ni envie d'apprendre à produire quelque chose de publiable. Cela peut être une

drogue dure. **H. Lictevout :** Pas pour moi. J'imagine qu'il peut y avoir un intérêt pour certains auteurs, notamment pour structurer sa pensée et son texte, mais ma façon d'écrire est très différente. Lorsque je commence un texte, je sais exactement comment il va se terminer, tout autant que son début et ses principales articulations. Si la chair n'est pas encore là, la structure, elle, est déjà ancrée en moi. Il ne me reste plus qu'à dérouler le fil des idées en prenant garde de ne pas dévier de la ligne initiale. **C. Loiseau :** Je n'ai encore jamais essayé, mais je suis avec avidité les *master classes* du podcast Writing Excuses. **S. Lucas :** Non, c'est un plaisir ! **J.-L. Lys :** Je ne le pense pas mais cela peut aider ! **C. Lysière :** Pour ma part, je n'en ai jamais fréquenté, excepté par le biais de mon blog en participant à des défis écriture organisés par des internautes… Pas obligé non, loin de là, mais intéressant et formateur. **É. Lysøe :** Surtout pas ! Avant d'écrire, il faut lire, lire énormément et lire encore. Il faut étudier, analyser les textes des autres, mais surtout ne pas utiliser des recettes toutes faites servies par quelque mentor que ce soit. Les ateliers d'écriture, même animés par un auteur de talent, conduisent les débutants à inscrire leur texte dans un moule préétabli qui empêche d'être réellement créatif. Je ne crois pas aux « méthodes » : élaboration d'un scénario, découpage, construction de personnages. Ficher les individus — même ceux qui ne sont faits que de papier —, c'est une activité policière qui convient mal à l'écrivain et encore moins au nouvelliste. **A. Mahaim :** Certainement pas. C'est chaque fois une belle aventure. Mais la plupart de mes participants n'ont pas l'intention de publier. Je ne promets jamais à quiconque qu'il va devenir un(e) écrivain(e) grâce à mes ateliers ! Je leur fournis ce que j'appelle des « boîtes à outils », une pratique, une expérience d'écriture qui, parfois, porte des fruits jusqu'à une publication. **P. Malosse :** Pour moi, l'écriture est affaire d'intuition et de pratique. Je n'ai jamais participé à un atelier de ce genre. Je peux comprendre qu'il soit. **C. Maltère :** Je n'en ai jamais fait. On n'apprend pas à écrire comme cela, mais en lisant beaucoup, en écrivant régulièrement. Les cours d'écriture à l'américaine, je n'y crois pas du tout. Des études de lettres, de philologie pour élargir sa culture et sa connaissance de la langue, comme un peintre ferait les beaux-arts pour acquérir les bases et approfondir les connaissances, oui. Mais si on parle d'art, ça ne s'apprend pas, ça se pratique. **C. Mamier :** Non. En tout cas, pour moi, non. **P. Mangion :** Je n'ai jamais participé à un atelier. **L. Marconi :** Je comprends tout à fait la démarche qui consiste à s'inscrire à un atelier d'écriture mais je n'ai jamais participé à aucun car la solitude liée à l'écriture ne me pèse pas, bien au contraire. J'aime écrire, seule et, surtout, je me sens incapable d'écrire « sur convocation », c'est-à-dire un jour donné, à une heure précise. **F. Maréchal :** Non. Je n'en ai jamais suivi. En revanche, j'en ai animé pour la première fois ces derniers mois, auprès de collégiens et d'élèves de lycée pro, avec Tu connais la nouvelle ? (notamment à l'origine du prix Boccace et de la Fête de la nouvelle) en Région Centre. **B. Marée :** Pas obligé du tout, mais sympa, motivant, ressourçant, convivial (quand il est bien mené), vivifiant… et l'atelier rompt parfois un peu, avec bonheur, la solitude de l'auteur. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** Non pas nécessairement, mais c'est un bon moyen d'échanges. **M. Mathis :** Si la réponse est oui, j'ai fait l'impasse. **A.-M. Matte :** Ce n'est pas un passage obligé, mais un passage privilégié. Il y a de bons et de mauvais ateliers. Si on s'y présente avec en tête de créer quelque chose, d'être inspiré par l'expérience, d'apprendre une nouvelle méthode ou une méthode à ignorer, c'est une expérience qui s'avère positive. **H. Mestron :** Obligé, certainement pas. **G. de Montmollin :** Obligé

certainement pas. Mais, au début de mon activité d'auteur, j'en ai suivi quelques-uns qui m'ont été utiles. **M.-H. Moreau :** Pas en ce qui me concerne mais convient à certain. Chacun sa manière d'avancer. **P. Morel :** Cela permet d'acquérir des bases. Mais pour cela, il faut rencontrer des personnes compétentes. Ce qui a été le cas pour moi en croisant la route de Florence Bouhier. **P. Morvilliers :** Passage obligé, je ne sais pas. C'est une question personnelle. Je suppose qu'il y a des gens qui en ont besoin et d'autres pas. J'y suis personnellement passé et je ne le regrette pas. **G. Muller :** J'anime un atelier littéraire. Pour moi, c'est un passage obligé pour apprendre à écrire. **A. Neetesonne :** Je n'ai jamais participé ni animé un atelier d'écriture, donc je dirais que non. **J. Nicoladec :** Sans doute par sottise, puisque à chacun ses obscurités, je ne me suis jamais approché d'un tel endroit. Son existence me semble aussi énigmatique que le serait celle d'un atelier d'affectivité, pour rester dans les suggestions bienséantes. **M. Nicolaieff :** Je n'en ai jamais fait, mais je ne crois pas qu'il s'agisse d'un passage obligé. **B. Niquet :** Non. Je n'en ai jamais suivi mais j'en ai animé quelques-uns et suscité quelques vocations. **J.-J. Nuel :** Pas pour moi. Je n'ai jamais participé à un atelier d'écriture, ni cherché à en animer. Je pense que c'est utile pour les auteurs animateurs qui arrondissent ainsi leurs fins de mois, mais je n'en vois guère l'utilité pour les aspirants écrivains. J'ai appris sur le tas, en écrivant. Mais à chacun sa méthode ! **B. Oberlé :** Obligé, je ne pense pas. Cela dépend des parcours de chacun. **O. Paquet :** Il y a tellement de parcours d'auteurs différents que je ne dirai jamais que l'atelier d'écriture est obligatoire ou non. Si on sent qu'on en a besoin, pourquoi pas, mais c'est très difficile de savoir ce qui nous convient. **R. Penblanc :** Non. **J. Pézennec :** Non. Personnellement, je n'ai jamais fréquenté de tels ateliers. **G. Pingault :** Manquerait plus que ça ! (ça peut être un bien chouette passage, riche et motivant, « obligé », non. Je le dis d'autant plus volontiers que j'en anime moi-même. C'est pas pour ça que c'est incontournable). **M. Pontacq :** Marguerite Duras, qui avait la dent dure, disait : « Il y a ceux qui écrivent et ceux qui croient qu'ils écrivent. » Pour ne pas faire partie de la seconde catégorie (!), peut-être vaut-il mieux passer par un apprentissage, en effet. Les techniques narratives, cela ne s'improvise pas. Mais cela peut se faire à travers de multiples canaux (la lecture, pour commencer). L'atelier d'écriture n'est pas un passage obligé. **A. Pontier :** Je ne le pense pas, mais je n'ai jamais participé à aucun de ces ateliers. **A. Prieur :** Je ne me suis jamais inscrite à un atelier d'écriture, je me servais de mes rédactions et autres dissertations pour m'exprimer librement. Au grand dam de mes enseignants de français, d'ailleurs. **M.-C. Quentin :** Non, je ne pense pas. Pour ma part, cela n'a pas été le cas. Et j'ai besoin d'isolement pour écrire. **B. Quiriny :** Jamais fréquenté. J'en déduis que non. Mais je ne doute pas qu'il présente une utilité, pour affûter plus vite ses moyens. **A. Renault :** Je n'ai jamais participé à un atelier d'écriture et ne souhaite pas le faire. **E. Roche :** Non. Ou du moins pas dans mon cas. **È. Roland :** J'en anime moi-même, j'y crois beaucoup ! mais je ne dirais pas que c'est un passage obligé. Personne n'est obligé. L'atelier vous fait gagner du temps, c'est tout. C'est aussi une occasion formidable de confronter ses écrits et ses doutes avec d'autres auteur(e)s. **C. Rolland-Hasler :** Bé non. **C. Saint-Charle :** Je n'en ai jamais fait. **F. Salmon :** Je n'ai pas pratiqué beaucoup, mais je ne vois ça ni comme « passage », ni comme « obligé ». C'est un moment souvent très riche d'échange, de partage, d'expérimentation, de remise en question, qui ne doit pas être réservé aux débutants, ni à ceux qui n'ont jamais publié. **B. Savournin :** Non. **F. Schurmans :** Je ne le pense pas.

La lecture intensive, attentive, crayon à la main reste, à mes yeux, la meilleure école. **J.-F. Schwaiger :** Absolument pas ! **C. Simon :** Non, je ne pense pas. Tout dépend des auteurs. C'est une question de choix individuel. Cependant, le passage de la nouvelle au roman n'est pas forcément naturel ou une évidence pour un auteur, un atelier peut aider. **E. Solac :** Non, pas du tout, même si ça affûte drôlement la plume. Mais la lecture oui ! **D. Soubieux :** J'ai très peu participé à des ateliers. Pour moi, il s'agit, à l'occasion, d'une activité ludique et jamais je n'ai écrit une histoire dont je sois satisfait au cours d'un atelier. **V. Struxiano :** Pas que je sache, mais peut-être que cela fera partie de la réforme à venir de la Constitution. Plus sérieusement, je n'ai jamais participé à ce genre d'atelier. J'ai à leur encontre un *a priori*, une crainte que cela tende à stéréotyper les styles et les récits. Pour autant, j'envisage tout de même d'en essayer un, au moins une fois. Après tout, la jurisprudence « ris de veau » prouve que je suis capable (parfois) de changer d'avis. **J.-C. Tardif :** Il ne le fut pas pour moi. Je pense qu'on peut apprendre à rédiger, pas à écrire. **B. Thièry :** Non, je n'ai jamais participé à aucun atelier d'écriture. **J.-F. Thiery :** Je ne le pense pas... En revanche, des études littéraires en université (les enseignements à distance sont très bien faits, j'en témoigne…) me semblent un prérequis. Ferait-on confiance à un conducteur d'engin qui n'a pas le permis ? **R. Thieulent-Torréton :** Pas nécessairement. **É. Tixen :** Grrrr ! Non il n'y a pas de passage obligé en écriture. L'écriture est un chemin personnel où chacun doit trouver sa route. Cela étant dit, j'adore les ateliers d'écriture. J'ai participé à de nombreux ateliers, stages… formats courts, longs… Tous n'ont pas vocation à apprendre à écrire mais ce sont des temps de partage extrêmement riches qui rompent la solitude et ouvrent sur d'autres écritures. **É. Torrente :** Je n'ai jamais participé à un atelier d'écriture. En revanche, j'en anime de façon très régulière toute l'année. Il n'est pas un passage obligé mais il peut être d'une aide précieuse pour éviter la page blanche et aller de l'avant sur son propre chemin d'écriture. **P. Vallens :** Non. **M. Vannier :** Chaque année, un atelier d'écriture de cinq jours me permet de frotter mes mots à ceux des autres participants. Non pas un « passage obligé » mais une collaboration amicale. **E. Vaucey :** Obligé, peut-être pas, mais c'est un bon moyen de prendre conscience de ses forces et faiblesses. Cela peut aussi permettre d'amorcer son propre « réseau d'auteurs ». **G. Verdet :** Pas pour moi. On m'a proposé d'en animer. Me sens pas du tout légitime à conseiller un apprenti. À part lui répéter de lire. Et lire encore. L'atelier est par définition un lieu de travail en commun. Ça encourage forcément à forger une idée commune. Une pensée collective. Et formatée. Le pire en littérature. En revanche, je connais dans mon entourage des amateurs qui se plaisent à les fréquenter. Sans notion d'apprentissage ou d'enseignement. Juste pour le plaisir du jeu littéraire. De la contrainte et de l'invention. C'est un divertissement de l'esprit, souvent ludique et parfois créatif, paraît-il, et c'est tant mieux. **M.-C. Viano :** Pour moi, oui. C'est très tard que je me suis mise à écrire, attirée par un atelier proche de chez moi. J'ai cheminé d'atelier en atelier, d'une animatrice à l'autre, avide de surprises, d'obstacles et de technicité. À présent, je pourrais m'en passer, mais le plaisir de la vie de groupe me manquerait. **L. Vignat :** Sans doute, pour faire de l'écriture une expérience partagée. J'en anime depuis une dizaine d'années (médiathèques, maison d'arrêt, EHPAD, Éducation nationale). Toujours la même joie : quand s'élèvent des phrases belles, fulgurantes, justes, de personnes qui prétendaient ne pouvoir jamais écrire. **C. de Viron :** Trois lignes dans un journal local sur un « atelier d'écriture » ont attiré mon

attention. J’y suis allée et j’y suis restée plusieurs années. Ce fut un passage obligé pour effacer les tics d’écriture, les marottes, corriger la syntaxe, apprendre la concordance des temps, acquérir la technique du récit, le recul et l’ouverture nécessaire à la création d’une œuvre universelle, lisible, publiable. On y apprend comment structurer, commencer, contrôler et finir une histoire. On y apprend l’humilité et l’on se fait des amis en écriture, car il ne faut pas sous-estimer le travail de critique que fait le groupe. C’est par l’atelier d’écriture que j’ai découvert la richesse de la littérature belge et rencontré les auteurs. **O. Vojetta :** Ça dépend pour qui. La solitude qu’impose l’écriture est quelquefois un peu pesante si l’on ne se confronte pas aux autres, dans un environnement porté sur l’écriture. C’est pour cette raison que je vais moi-même participer à un atelier cet été, à Paris. **A. Wilhelmy :** J’ai une formation complète en création littéraire (baccalauréat, maîtrise, doctorat) et je suis intimement convaincue que sans cette formation, je ne serais pas où je suis aujourd’hui. Est-ce que c’est un passage obligé : je ne crois pas, mais est-ce que ça aide : assurément. Je pense que c’est à cause de la présence de lecteurs attentifs, qui prennent le temps d’analyser et de critiquer de manière constructive les textes. Ce rôle, un éditeur pourra le jouer ultérieurement, mais il est difficile de le combler avant la première publication. **É. Wilwerth :** Non, mais il peut être utile (et j’en anime !). **J. Wintrebert :** Je pense que c’est une chance, même si je n’en ai pas bénéficié. **P. Zylawski :** Je n’ai jamais fréquenté les ateliers d’écriture. En revanche, j’ai été prof de lettres pendant quarante et un ans !



► Noircir des feuillets blanchit-il vos nuits ou est-ce une activité de fin de semaine ?

D. Akakpo : C’est une activité de chaque jour, à tout moment, puisque j’ai la chance d’être en retraite. Il m’arrive de rédiger mentalement en marchant. **L. Allaert :** J’écris chaque jour. L’écriture est la petite lumière qui me permet d’explorer le monde. Parfois il n’y a qu’un mot, qu’une pensée, parfois davantage. Hier soir, j’écrivais ces mots : « La littérature contient ce que l’humanité a perdu en chemin. » **A. Aragnou :** C’est par périodes. Parfois, pendant quelques mois ou quelques semaines, je suis saisie d’une fièvre

créative, et j'écris la nuit, le jour, dès que j'ai un moment de libre. Sinon, je conçois plutôt l'écriture comme un travail. En tout cas, j'écris depuis mon enfance. **S. Arnier :** Je suis auteur à mi-temps, donc en fait c'est une activité « de semaine ». La nuit, je dors. Du coup, je suis assez productif le matin. **G. Ascaride :** C'est mon activité. **N. Aufan-Benazeth :** Je noircis des feuillets professionnellement et m'adonne à la nouvelle à mes moments libres, selon l'inspiration. **L. Avram :** Oui, il m'arrive, certaines nuits, de réécrire en pensée un paragraphe, de chercher le mot juste. Écrire est une activité à plein-temps. Même lorsque je n'écris pas, quoi que je fasse, j'écris quand même en pensée ! **M. Baglin :** J'écris pratiquement tous les jours (création, articles, notes de lecture…) depuis plus de quarante ans. Et je ne saurais pas faire autrement. C'est vital. **J.-P. Baratte :** L'écriture ne me nourrit qu'intellectuellement et reste, par conséquent, épisodique. Je peux y passer des heures et des jours comme rester plus de six mois sans écrire (en fonction de mes autres activités). **V. Baret :** Fin de semaine. **N. Barrié-Laborde :** Fin de semaine hélas, pas assez de temps pour l'instant. **G. Bastide :** Formule impropre dans mon cas car je tape le plus souvent sur mon clavier. Activité compulsive. À tout moment, juste après le petit déj ou après la sieste, ou dans la nuit si inspiration subite... **C. Batumike :** L'écriture devient une activité permanente, une fois que l'inspiration débouche sur un papier. Dès qu'une rédaction commence, j'habite le texte de manière continue. J'essaie de l'entourer de toutes les attentions possibles. L'écriture s'identifie à un besoin. L'esprit et le corps s'y nourrissent. Je reste en relation avec quelque chose de vital. Qui surgit, naît, meurt, revient. Images et alternance des personnages. Ceux qui viennent, ceux qui ne font que passer, ceux qui partent, ne reviennent jamais et/ou reviennent par surprise. Des allers et des retours. Exigence, rigueur comme mots d'ordre. J'écris, donc je vis. J'existe par mon texte. C'est plus un besoin qu'une envie. Plus qu'un simple alignement de mots, de phrases. L'écriture est une occasion de transcender certaines interrogations qui envahissent mon espace mental voire physique. Je résiste, je dénonce des impostures, des cas d'abus de pouvoir par qui de droit, des situations d'avilissement des consciences, d'asservissement, des actes de cruauté sur des personnes faibles d'esprit. J'écris pour faire entendre ma voix ou celle de ceux qui sont en incapacité d'écrire. L'écriture permanente est le symbole d'une parole que je ne sais pas, je ne peux pas transmettre de vive voix, en temps réel, à qui de droit. Mon recueil de nouvelles *De fil en exil* (L'Harmattan) puise dans cette démarche. Une tribune sur les questions migratoires. Sur le long périple des exilés qui fuient leurs pays vers des destinations incertaines. Je m'inspire de leur existence en terre d'exil. Il s'agit du vécu de ceux qui ont osé franchir le Rubicon et qui n'ont plus d'espace déterminé. Contraints de diluer leur identité dans la culture de la population autochtone, ils doivent coexister avec des collectivités distinctes sur les plans culturel et cultuel. Les réalités qu'ils trouvent dans le pays d'accueil ne sont pas toujours taillées à leur mesure. Ces réalités sont les miennes. Elles me renvoient à mon propre parcours. Leur permanence m'incite à réfléchir sur la condition humaine. Je m'efforce à peindre cette condition, dans ce qu'elle a d'optimiste, de positif, de négatif, de promettant, de décourageant. Je m'interroge. Je libère ma parole, sans peur au ventre. Sans échappatoires. Écrire, c'est mettre en exergue l'espoir de changer les choses. **B. Baudart :** Oui, ça blanchit bien et amoindrit surtout mes nuits mais je fais comme je peux, avec le temps qu'il me reste dans mes journées et puis l'inspiration et l'envie juste en fin de semaine, moi, je connais pas. Quand ça doit venir, ça

vient, c’est comme la b… aison papa, ça ne se commande pas ! **B. Baune :** C’est une activité plutôt rigoureusement planifiée, peu importe l’heure ou le jour. **P. Beaucamps :** J’ai un travail : bibliothécaire. Et une profession : écrivain. **S. Beauget :** Ni l’un ni l’autre. J’écris tout le temps, à diverses heures du jour, pas trop la nuit ou alors au petit matin, entre sommeil et éveil. **A. Bernabéo :** Ma discipline m’installe devant cahier ou écran presque chaque jour, en matinée, j’ai besoin de produire quelques phrases, si possible une page qu’elle soit de critique, de journal, de nouvelle, d’article. Le soir, tard, aux heures plus sourdes de la nuit, la relecture se fait à voix haute et la correction à l’oreille, les feuilles papier sont essentielles à ce travail nocturne. **G. Bertin :** Je blanchis des feuillets chaque matin. **O. Billington :** Le plus souvent possible. **O. Boile :** Je n’ai pas d’heure d’écriture spécifique, l’envie ou le besoin peuvent me prendre à tout instant. **M. Boland :** J’écris quasiment chaque jour et presque toujours sur ordinateur. **V. Bonneau :** J’écris tous les jours. En général je me lève très tôt, genre 4 ou 5 heures. Et le week-end c’est plutôt toute la journée. **G. Boulan :** Non ! J’écris tous les jours le matin. C’était le cas tout du moins. Mais avec l’âge, je suis devenu un peu plus paresseux. **B. Bourrier :** J’aime l’après-midi, chaque jour vers 14 h 30. **M. Brignot :** J’écris surtout le matin avant de commencer ma journée de travail, aussi bien pendant la semaine que le week-end. En fait, lorsque je suis dans la phase d’écriture, j’essaie surtout d’être régulier et de ne pas perdre le fil de ma création. **E. Broc :** Une activité qui naît sous la douche du matin. Quelques mots viennent que je note sitôt sec sur des bouts de papier avant de les mettre sur écran. Que j’entretiens, comme une vestale entretient le feu sacré, à la pause de midi. Que je laisse mijoter parfois la nuit, le jour, pendant plusieurs jours. Et qui raccourcit mon temps de sommeil à d’autres instants. **M. Bruimaud :** J’écris à peu près tous les jours (et toutes les nuits) depuis très longtemps. **P. Brulhet :** J’écris mes histoires directement sur mon ordinateur portable. Le plus souvent possible, presque tous les jours, le soir en général après mon travail (car hélas, ma plume ne me rapporte pas suffisamment pour que j’en vive). **V. Brun :** Il s’agit plutôt d’une activité de fin de journée, de week-end et de vacances et je pense qu’il en est ainsi pour toutes les auteures qui mènent de front un travail, élèvent des enfants et souhaitent écrire. **H. Cachau :** Mes nuits sont entrecoupées de « flashs », impérativement ils me commandent de me lever puis de poser les premières phrases d’un sujet qui durant les jours et les mois suivants, parfois des années, ne cessera de réclamer son dû… **B. Camus :** Je me consacre à l’écriture tous les jours. Je partage mon temps entre mon foyer et cette activité. **J. Cauda :** Je noircis le matin. Et je me grise le week-end. **M. Causse :** En tant que traducteur/écrivain à temps plein, c’est pour moi une activité quasi industrielle… **J.-C. Chabel :** Variable… **C. Chabirand :** J’écris de manière très irrégulière, ma seule règle est de ne pas en avoir, mais de me procurer du plaisir. Je peux passer quinze jours en écriture intensive et ne rien produire pendant plusieurs semaines. J’associe volontiers le fait d’écrire à la transe. **S. Chagny :** Je n’écris que le matin et que lorsque j’ai quelque chose à extirper. J’ai besoin d’une force physique que ne m’offre plus le soir. Au crépuscule, je relis et je fignole seulement le gros œuvre du dilucule, et je médite aussi sur des textes à venir. L’écriture ne m’est pas une discipline quotidienne avec contraintes horaires. Je déteste le travail en général, ce dogme capitaliste, ainsi que la pensée, ce cancer de la cervelle. J’ai de longues périodes de doute dans le désert, où je me demande à quoi sert d’écrire et d’agir en général, de poser des actions ou des mots, en mon nom, au nom de

moi, comme si l'atome atone que je suis dans une convulsion de révolte pouvait s'opposer à son néant total. Plus je vieillis, plus j'accepte et aime ce néant, donc, moins j'écris… **D. Chappey :** Cela occupe mes aurores et mon temps de cerveau disponible. **M. Charest :** C'est une activité de tous les moments. **M. Charine :** Je vole des heures ici et là, en fonction des activités familiales et de mon travail. **S. Chatelain :** C'est une activité presque quotidienne et du matin. **J.-B. Chronopoulos :** Au gré des crises, l'écrivain est sûrement un animal diurne un temps, puis nocturne. **G. Claustriaux :** Oh, ça peut arriver que j'écrive la nuit lors d'une insomnie, mais en général j'écris le matin et le soir, dans le train. **F. Clerfeuille :** En fait de feuillets, c'est l'écran de mon ordinateur que je noircis : il y a bien longtemps que je n'écris plus mes textes à la main ! Sinon, j'écris surtout le soir, parce que c'est le moment de la journée qui me convient le mieux, mais l'écriture est bien plus qu'une activité de fin de semaine : c'est mon activité principale. **V. Cohu :** Ni l'un ni l'autre. **P. Couailler :** J'ai pris une journée de temps partiel pour écrire, c'est donc… une activité du vendredi ? J'écris aussi le soir. **J.-L. Coudray :** C'est mon activité diurne et en semaine. Je profite de mes pics hormonaux de deuxième moitié de matinée et de deuxième moitié d'après-midi. **R. Coulon :** J'ai écrit la nuit pendant ma vie professionnelle. **T. Covolo :** Plutôt mes fins de semaine et mes vacances. **A. Crenn :** C'est un peu tout le temps, pas tous les jours mais presque, jamais la nuit. **Y.-D. Crouzet :** La nuit, je dors. La nuit, je rêve. Pour moi l'écriture est une activité diurne. On la pratique chaque jour dès potron-jacquet. Il n'existe ni week-end ni vacances. L'écriture noircit mes jours. **S. Dabat :** L'un n'empêche pas l'autre ! J'écris surtout le soir, parce qu'en journée, en semaine je travaille, et le week-end j'ai mes filles à la maison. Donc j'attends qu'elles soient couchées pour m'atteler à la tâche ! **P. Dandois :** Je n'ai pas de moment particulier pour écrire, je n'ai pas d'activité professionnelle en raison d'une invalidité, j'écris n'importe quand, n'importe comment, pourvu que me vienne le déclic que je tente parfois de provoquer, j'écris rapidement, brièvement. Il m'arrive d'avoir de longues traversées du désert comme des périodes, souvent courtes, d'écriture frénétique. **M.-C. Daniel :** Les deux. C'est une nécessité pour moi d'écrire, mais si ma plume met du beurre dans les épinards, elle ne me permet pas encore d'en vivre. **A. Dardenne :** C'est tôt matin (au réveil, souvent) que les idées émergent et qu'il me faudrait pouvoir écrire… mais les contraintes de la vie de famille sont telles qu'il faut reporter souvent, trop souvent et… voler quelques heures ici et là. **L. Daverat :** Je dors très peu et me lève très tôt, et ce sont ces dernières heures de la nuit que je mets le plus à contribution, chaque jour si possible. J'ai toujours sur moi un carnet pour noter à n'importe quel moment la moindre idée, la moindre tournure de phrase. J'aime bien aussi travailler dans les transports en commun, même sur de courts trajets. **M. Debruxelles :** Plutôt de milieu de semaine. Je suis assez paresseuse de nature et la nuit, c'est tellement agréable de dormir. **G. Delbet :** La nuit j'essaie de dormir ou de conter fleurette, le matin parfois, il y a des mots qui viennent ; si j'ai le temps et du papier, je note. Sinon, j'écoute, j'observe et je me dis qu'il faudrait bien arriver à écrire le contraire de ce que l'époque nous oblige à penser. **A. Demouzon :** Ni l'un ni l'autre. C'est une activité quotidienne, je me mets chaque jour à ma table — avec respect, néanmoins, du jour du Seigneur, seul jour où je n'écris pas — et cela reste diurne, dans mon cas : je tiens à préserver mon couple… Mais je trouve que je n'ai jamais assez de temps à consacrer à l'écriture. La faute aux perturbateurs que sont certaines activités obligatoires, dont je me passerais bien si je pouvais, et que

je ne nommerai pas. **P. Denizet :** De fin de semaine. Mais je ne désespère pas de prendre un jour la chose au sérieux et d'acquérir la discipline nécessaire à tout projet littéraire. Je crois qu'il s'agit surtout d'accepter la part d'échec que cela implique. **M. Desroziers :** Ni l'un ni l'autre : j'écris le matin, tous les jours quand je peux. **A. Dhelvallée :** Quasi journalière. **P. Dietrich :** C'est une activité éparpillée au cours de la journée, au gré des « trous » dans mon emploi du temps, et je mets un coup d'accélérateur pendant les vacances. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Je le fais très occasionnellement, quand j'ai le temps, mais surtout quand j'ai une idée, quand j'ai trouvé un thème. Je n'arrive pas à fonctionner comme font la plupart des auteurs : se mettre à écrire, de manière régulière, et laisser venir les idées au fil de l'écriture. Quand j'écris, c'est que l'histoire est prête dans ma tête, j'ai le début, la fin, l'évolution globale. Je ne peux pas me mettre devant une page blanche avec un thème et me dire « allez, on y va, on produit quelque chose ». Si je fais cela, je bloque. Il faut que l'idée germe dans ma tête, que j'aie la trame globale et seulement à ce moment je peux écrire. C'est comme un accouchement : le texte arrive quand il est prêt à vivre. Tant qu'il est à un stade « non viable » il ne peut pas être sur papier, c'est impossible. Je peux faire survivre un prématuré, mais il y a un stade minimal de maturation pour que quelque chose puisse arriver sur papier. C'est un accouchement de la tête. **S. Dormond :** C'est une activité qui peut s'imposer n'importe où à tout moment, mais pas forcément quand j'ai prévu de m'y adonner. En somme, c'est elle qui décide. **S. Dullin :** J'essaie de consacrer à l'écriture le plus de temps possible, mais cela reste pour l'instant une activité irrégulière. **L. Dumortier :** Activité de début de semaine vu mes horaires chargés (un peu d'autodiscipline quand même), mais ça m'est déjà arrivé de me lever à 3 heures du matin pour écrire le schéma d'un roman, ou l'idée d'une nouvelle ; par contre, en poésie, je peux aller au *finish* sur un texte et le terminer tard dans la nuit. **C. Durr :** C'est mon activité principale, de préférence la journée, et en semaine. Le week-end, comme tout le monde, je fais mes courses et me bourre la gueule. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Dès que j'ai une minute à moi, je m'y consacre. Pour écrire, je n'ai pas besoin de réclusion : je m'isole dans ma tour d'ivoire intime et je me mets au travail. Et quand je n'écris pas, j'y pense. **C. Falbet-Desmoulin :** J'écris généralement le soir, mais quand je suis « en création » comme j'appelle cet état d'inspiration, je peux y passer des journées entières et y penser pendant la nuit. **M. Fazi :** Dans la mesure où la conception d'un texte me prend infiniment plus de temps que sa rédaction (jusqu'à six mois de maturation pour moins d'une semaine d'écriture), la question ne se pose pas en ces termes. Par défaut, mes journées de travail sont des journées de traduction. Mais quand un texte est prêt à être rédigé, je m'y consacre pleinement plusieurs jours de suite. **M. Feugray :** Jours et nuits. Sans emploi officiel, j'y consacre tout mon temps. Un jour sans est un jour gâché à mes yeux. J'en deviens facilement ronchon, grognon, et tous les termes risibles partageant ces rimes. Je pèse tout du point de vue du temps d'écriture ou lecture. Ça tourne à l'obsession. C'est maladif. Je ne suis pas écrivain, je suis un névrosé de l'écriture. **I. Flaten :** C'est une addiction de chaque instant et si je n'ai plus l'énergie d'y passer mes nuits, j'y passe mes journées. **B. Fourchard :** Comme je suis également metteur en scène, comédien et responsable d'une compagnie, c'est plutôt une question d'organisation, de période. Toutefois, il ne peut guère se passer une semaine sans écriture… **C. Gaillard-Sarron :** Écrire blanchit mes nuits et éclaire mes jours. Ce n'est pas une activité de fin de semaine ou un *hobby*. C'est pour moi

un vrai travail. Celui pour lequel je suis faite. **B. Gautier :** J'écris dans les interstices de ma vie. L'écriture est pour moi une activité de moments en suspens : les trains, les avions, les soirées en déplacement professionnel, ces moments où je suis hors de ma routine, hors de moi-même. J'ajoute que ce sont les seules situations où je peux dégager réellement du temps et de la concentration pour faire un travail sérieux. **M. Gengoux :** J'ai besoin de longs temps d'écriture et me réserve des journées consécutives pour m'immerger dans l'écriture de mon histoire. **O. Gerig :** L'écriture blanchit mes nuits, mes vacances et mes fins de semaine. C'est une passion à laquelle je m'adonne dès que j'ai un moment de libre, pour autant que l'inspiration soit avec moi. **F. Germanaud :** Noircir des feuilles est une activité quotidienne, obsessionnelle. Quand je ne suis pas à ma table de travail ou sur mon ordinateur, je pense au projet en cours ou au suivant ou à celui qui n'existe pas encore. Je vis dans l'écriture. **C. Gevrey :** Cela a blanchi mes nuits (et les fins de semaine aussi) pendant plus de quarante ans. Maintenant, j'écris quand je veux (peux !) et, curieusement, j'écris moins. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Je me sens plus à l'aise pour écrire le matin. Sinon il faut jongler entre le travail. Et je ne veux pas non plus m'enfermer pour écrire au détriment de toute vie sociale. **E. Giuliana :** Les deux, mon général ! Au gré de mon humeur et de mon emploi du temps. **J. Glaziou :** Aucun horaire imposé ou planifié ni dans la journée, ni dans la semaine, ni dans l'année…, c'est la nécessité qui impose le temps et le lieu d'écriture. Je suis donc un « intermittent de la plume ». **É. Gohier :** Mes nuits, mes jours et le temps qu'il reste. **A.-S. Guénéguès :** J'écris dans ma tête H 24. Ce qui manque, c'est le temps de coucher sur le papier. **M. Guilloux :** Cela dépend du rythme des semaines. **L. Hesse :** En période de création, j'écris jour et nuit, mais ces expériences sont périodiques, je ne peux prédire leur arrivée. **T. Horguelin :** Une activité irrégulière. La maturation est chez moi très lente et l'exécution rapide. Je peux rester des mois, parfois des années, sans écrire une ligne de fiction, en laissant se développer une sorte de rêve semi-dirigé qui finit par cristalliser. Mon emploi du temps étant surtout un temps d'emploi, j'écris alors quand c'est possible, plutôt le soir et les fins de semaine. **M. Housni :** C'est une activité de tous les jours. J'ai des carnets où je consigne des notes, des débuts de nouvelles, des descriptions de paysages ou des situations, des phrases qui me paraissent dignes d'être intégrées dans un texte. Car j'en ai toujours en tête. Le soir, j'écris à proprement parler. La plupart du temps dans certains cafés que je fréquente. L'écriture remplit un large pan de mon temps. J'ai appris cette pratique à 20 ans à la lecture des premières pages de *Paris est une fête* d'E. Hemingway. Un auteur dont les nouvelles m'ont tant appris. **S. Huguet :** Tant que j'avais une activité professionnelle, je réservais un jour ou deux par semaine à l'écriture, pas forcément le week-end (j'étais professeur et j'avais certaines libertés). Depuis que je suis à la retraite, les « jours d'écriture » sont plus nombreux. Je ne « prends » jamais sur mes heures de sommeil. **B. Jacquot :** Lorsque j'exerçais une activité professionnelle, j'écrivais, par la force des choses, le matin de 4 h 45 à 7 heures. Depuis que je suis à la retraite, je suis maître de mon temps et de mon inspiration. Je n'ai plus écrit une seule ligne valable. **R. V. Janulewicz :** Non, mes nuits ne sont pas blanches à cause de l'écriture, heureusement. De toute façon j'ai du mal à écrire pendant des heures alors j'en fais un petit peu dès que j'en ai l'occasion, ne serait-ce qu'une phrase ou deux. Mais le texte en cours ou celui à venir est souvent la dernière chose à laquelle je pense en me couchant et la première qui me vient à l'esprit lorsque je me réveille.

A. Kotsov : De nuit, de jour, de toujours ; avec ou sans stylo à la main. **M. Labbé :** Noircit agréablement mes matins. **É. Lainé :** Pas de règle : quand ça me prend… et ça me prend quand je tombe sur une annonce de concours soit noir, soit où l'on gagne du vin (et alors là je suis prêt à écrire même de la poésie !). **H. Laly :** Écrire est une activité quotidienne, et plus précisément matinale. Je m'accorde une heure d'écriture chaque matin très tôt (de 5 heures à 6 heures) répartie en trois parties : écriture automatique à partir d'un mot pris au hasard, écriture d'un haïku, écriture d'un poème. Quand j'ai un projet précis en cours, je supprime ces trois pratiques au seul profit dudit projet. **S. Lamur :** Pour écrire, de plus en plus, j'ai besoin de m'isoler dans un monde parallèle. Puis de retrouver le chemin d'accès au monde en question lorsque j'y retourne, ce qui n'est pas non plus toujours évident, ni même garanti. Dans ces conditions, c'est assez compliqué, matériellement. Il me faut souvent prendre plusieurs jours que je consacre exclusivement à l'écriture, plus particulièrement quand il s'agit d'un roman mais aussi pour les nouvelles. J'ai par ailleurs un métier assez prenant, en termes de disponibilité intellectuelle et nerveuse, et il est assez difficile de concilier les deux — ce qui explique que j'écris un peu moins depuis un an, après y avoir consacré beaucoup de temps et d'énergie. **A. Langer :** Plutôt de fin de semaine, mais il m'arrive aussi de prendre des notes la nuit. **A. Lasserre-Vergne :** Écrire occupe la majeure partie de mon temps. Écrire fait partie de ma vie. **A. Lasverne :** Ni l'un ni l'autre, je préfère écrire chaque jour, le matin, si je peux, ou si j'ai envie. En ce moment, j'écris vers 20 heures, ou l'après-midi. C'est la météo des humeurs qui décide. **J. Layani :** Noircir des feuillets a blanchi mes cheveux. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** J'écris tous les jours ; une dizaine d'heures devant l'ordi et/ou, seul avec ma tête et un stylo au bout… **M. Le Thiec :** Noircir des feuillets est un acte volé au quotidien. Il a lieu, dès que possible. **D. Lebel :** Mes nuits et mes jours : pendant toute une période j'écrivais tard dans la nuit, ensuite je n'arrivais plus à dormir. Je me suis assagie. **D. Lecènes :** Nuits blanches, jours mauves, cœur bleu et joie lunaire. **N. Lecomte :** Oui, sous le coup de l'inspiration, il peut m'arriver d'écrire la nuit ou de compléter mes écrits la nuit. **J. Lefèvre :** J'écris tous les jours. J'essaie de me discipliner pour écrire (une ligne, un paragraphe, quelques mots, une histoire entière) tous les jours mais il est vrai que j'y consacre plus de temps le soir ou le week-end. **C. Legouix :** Écrire a longtemps été chez moi une simple activité de loisir, mais, en 1998, j'ai pris une année sabbatique et ce fut une des meilleures décisions de ma vie. Cela m'a permis d'écrire un premier roman (non publié) et, à partir de cette époque, l'écriture a pris une place essentielle dans ma vie. Au fil des ans, j'ai souvent travaillé à temps partiel pour avoir le temps d'écrire. Depuis mai 2018, je me consacre à temps plein à l'écriture. **L. Léri :** Je pense surtout que c'est un cheminement sur le long terme. L'écriture a besoin de maturation. Il m'arrive de ne pas écrire pendant des mois, et quand je m'y remets, je constate parfois que mon écriture a mûri comme malgré moi. Elle a fait son chemin de son côté. **P. Leroyer :** C'est une activité aussi aléatoire que la course des nuages. Au final, aussi impromptue qu'une giboulée de mars. **H. Lictevout :** Tout dépend du temps et de l'énergie dont je dispose. Parfois, après le travail, j'ouvre un texte en cours et je le poursuis, à moins que je ne le relise, ou que je prenne des notes pour plus tard. Je n'écris plus la nuit ; mon travail me prend beaucoup d'énergie, si ce n'est de temps. Aussi, désormais, je vole quelques minutes ici, quelques heures là, à mon repos afin d'avancer dans cette écriture dont je ne peux me passer. **C. Loiseau :** C'est une activité de tous les instants,

j’écris quand j’ai un moment de libre, que ce soit une matinée, une après-midi, ou dans le train du matin et du soir. **S. Lucas :** C’est un sas, une bouffée d’oxygène, une porte ouverte vers un ailleurs. Malheureusement, ce n’est pas (encore) mon activité principale. **J.-L. Lys :** Quand on écrit, on y pense tout le temps, et je recommande de noter toutes les idées qui vous passent par la tête, même si vous ne les croyez pas très bonnes. **C. Lysière :** C’est une activité du petit matin, avant d’aller bosser, à la fraîche. **É. Lysøe :** J’ai la chance d’écrire tout le temps, en alternant des écrits universitaires pendant la semaine et des écrits (ré-)créatifs en fin de semaine. **A. Mahaim :** Longtemps, ce fut une activité de fin de semaine. Depuis un changement multifacette (j’en ai fini avec le salariat, j’ai conservé une activité indépendante, mon fils est adulte, je ne vis plus en couple), j’écris le matin, la semaine, quand ça me prend. Et je ne commence pas tôt. Seulement quand je suis réveillée. Le bonheur ! **P. Malosse :** Le travail d’écriture à proprement parler s’effectue pendant la journée. Je dois être suffisamment en forme et avoir un peu de temps devant moi pour être efficace. Durant de nombreuses nuits d’insomnie ou lors de longues promenades à pied, le travail est tout aussi intense, mais mental. Il est important de creuser sans cesse ses idées, de travailler la structure du récit sans prendre de notes, de laisser les pensées s’éloigner comme des vagues, jusqu’à trouver le phare. L’idée qui revient sans cesse est sans doute la bonne. **C. Maltère :** C’est une activité quotidienne : tous les soirs après le travail, ou le matin, tôt ; et les week-ends, bien sûr. **C. Mamier :** Je vis de trois activités liées au fait de raconter des histoires : écrivain, conteur, traducteur littéraire. En général, j’attends d’être « libre » de traduction pour pouvoir me consacrer à plein-temps à l’écriture, pendant des périodes par définition très variables. **P. Mangion :** Elle blanchit mes nuits et assombrit mes fins de semaine. **L. Marconi :** Je n’ai pas de routine particulière. J’écris au gré de mes envies, de mon inspiration et du temps libre dont je dispose, mais jamais la nuit. À partir de 22 h 30, je ne suis plus très lucide ! **F. Maréchal :** Depuis quelques années, j’ai la chance d’exercer mon activité professionnelle à temps partiel — au départ dans le cadre d’un congé parental. C’est donc une activité assez régulière, au moins quelques jours par mois. Mais j’ai effectué un choix parfois pas évident : gagner moins pour écrire plus. **B. Marée :** J’y songe la nuit et je mets en œuvre le jour, quand l’envie vient. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** J’écris tous les jours. **M. Mathis :** C’est une activité qui empiète sur tout le temps de repos dont je peux me passer. Mais ce n’est pas assez, car j’ai besoin de dormir. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Ni l’un ni l’autre, c’est un travail artisanal, en plein jour. **G. de Montmollin :** Plutôt une activité de journée ou de soirée. Mais pas vraiment nocturne : après minuit, je ne me sens pas très créatif, ni très efficace. **M.-H. Moreau :** Ni l’un ni l’autre. J’ai arrêté mon ancienne activité professionnelle et consacre désormais mes journées à l’écriture. C’est donc devenu, pour moi, une activité professionnelle (non rémunératrice, cependant… ☺). **P. Morel :** Selon l’inspiration. **P. Morvilliers :** Mes nuits sont des pages blanches. Je n’y noircis les feuillets que mentalement, jusqu’à l’insomnie, parfois. La mise sur papier intervient généralement l’après-midi (souvent — pour ne pas dire toujours — dans un café kabyle du coin de la rue l’hiver, ou sur une terrasse en bord de rivière durant l’été) ; et la transcription sur ordinateur se fait en général, installé à mon bureau, dans la foulée le soir. **G. Muller :** Non, n’importe quand. **A. Neetesonne :** J’ai eu une période où l’écriture prenait tout mon temps. Je ne vivais que pour ça. La vie réelle n’avait aucun intérêt pour moi. Heureusement (ou malheureusement, tout

dépend de quel point de vue on se place !), j'ai fini par trouver le bonheur et la littérature est passée au second plan. **J. Nicoladec :** Ni spécialement les nuits (j'aime bien dormir, même si c'est parfois difficile), ni fin de semaine (qui me semble n'avoir aucune vertu particulière par rapport au début). Comme on dit, il n'y a pas d'heure pour les braves… **M. Nicolaieff :** C'est une routine quotidienne, souvent le matin et parfois le soir. **B. Niquet :** Cela a blanchi mes nuits et occupé mes week-ends. Depuis que je suis en retraite, la question ne se pose plus. **J.-J. Nuel :** Cela blanchit presque tous mes matins, car je préfère écrire le matin. **B. Oberlé :** C'est une activité régulière quand elle ne peut pas être quotidienne, qui, dans les moments vraiment intenses, peut blanchir mes nuits ! **O. Paquet :** J'essaie d'avoir une pratique la plus quotidienne possible, même si parfois il ne s'agit que de quelques phrases. L'important, c'est de consacrer un temps régulier au texte. En plus, une bonne partie du travail d'écriture chez moi est intérieure et ne passe pas par le clavier. Je réfléchis longtemps à ce que je vais faire, si bien que devant mon écran, tout devient assez facile, mais ce serait oublier tout ce qui a été modifié, jeté, raturé, dans ma tête. **R. Penblanc :** J'écris depuis l'âge de 8 ans. C'est dire si j'ai pu noircir du papier (le bleuir d'abord, du temps où j'écrivais au stylo plume). **J. Pézennec :** C'est une activité qui occupe entièrement mon esprit durant les périodes où j'écris, périodes qui sont plus que des fins de semaine, et peuvent être des semaines entières, suivies de périodes plus ou moins longues de respiration. **G. Pingault :** C'est une activité régulière, mais totalement aléatoire dans ses modalités de mise en œuvre (elle compose aussi avec le reste de ma vie, ce qui lui donne un certain fil à retordre). **M. Pontacq :** C'est une activité de chaque jour. Je ne suis pas seulement auteur mais traductrice ! **A. Pontier :** Étant à mon compte, depuis 2011 je me libère du temps pour écrire pratiquement tous les jours. Mais pendant de nombreuses années (plus de vingt ans), mon travail (la direction des éditions Paris Musées) et mes proches (mes enfants étaient jeunes…) m'accaparaient en journée, donc, j'écrivais la nuit : de minuit à 3 heures du matin. **A. Prieur :** Ni l'un ni l'autre. Je mature mon travail dans ma tête exclusivement et lorsqu'il est à point, je noircis un Word sur mon ordinateur nuit et jour jusqu'à ce que j'aie terminé la première rédaction. **M.-C. Quentin :** Une activité qui peut me prendre à tout moment ! Les idées germent… et je les jette en quelques mots sur un carnet que je garde toujours avec moi, avant de les coucher sur le papier dès que j'ai un moment. **B. Quiriny :** Vacances et temps morts. **A. Renault :** J'écris le jour, quelquefois la nuit. **E. Roche :** Le soir est une heure propice à l'écriture. **É. Roland :** Écrire prend beaucoup de place, de temps, d'espace de cerveau disponible… et j'aime ça ! **C. Rolland-Hasler :** J'écris à l'encre bleue les jours de beau temps, à l'encre rouge les jours où le monde m'insupporte, à l'encre sympathique selon certains éditeurs. **C. Saint-Charle :** Chaque fois que je le peux ! **F. Salmon :** Quand je suis dans un projet d'écriture, qu'un texte a pris suffisamment de consistance pour que je m'y sente chez moi, l'histoire m'en accompagne 24 heures sur 24, de façon assez obsessionnelle, alors oui, les nuits, parfois… Mais en général, l'écriture est plutôt un *hobby* pratiqué à mes heures perdues. (Il y aurait bien sûr beaucoup à dire sur cette notion d'« heures perdues »…) **B. Savournin :** Non. **F. Schurmans :** Le travail littéraire m'occupe à temps complet depuis quelques mois. Auparavant, j'écrivais comme d'autres font du bricolage le week-end. Or, sans continuité dans l'écriture, j'avais l'impression de ne pas aller au fond des choses, de travailler en dilettante, avec un filet. Maintenant, je n'ai plus le choix. Si je

n’écris pas, je relis ce que j’ai écrit et si je ne relis pas, je prépare le prochain texte. **J.-F. Schwaiger :** Ça dépend de mon humeur/envie/urgence… **C. Simon :** J’écris tous les jours le matin quand je travaille sur un projet. **E. Solac :** Ça bouche tous les interstices d’une vie bien remplie… et les nuits d’insomnie ça écrit dans la tête, jusqu’à ce que je finisse par me lever pour noter et pouvoir me rendormir ! **D. Soubieux :** Je ne pratique pas l’écriture de façon compulsive. Lorsque j’avais une activité professionnelle, j’écrivais les week-ends, en soirée ou pendant mes congés. Maintenant, je « travaille » mes histoires deux ou trois après-midi par semaine voire un peu plus. Je m’astreins à le faire parce que le risque de procrastiner est énorme… **V. Struxiano :** Je suis plutôt du matin. **J.-C. Tardif :** Écrire est une façon d’être, j’écris même lorsque je n’écris pas. L’histoire, le texte est toujours en train de se faire ou pas. Il fermente, se repose. Se fait plus ample ou se rétracte. C’est peut-être une respiration. À chacun de chercher (et trouver peut-être) la sienne. **B. Thièry :** Je n’écris pas tous les jours, mais l’écriture occupe une place centrale dans mon existence. **J.-F. Thiery :** Il s’agit d’une activité que je place en marge d’une activité professionnelle assez prenante, *i. e.* quand j’en ai le temps, l’envie… **R. Thieulent-Torréton :** Il m’est difficile de répondre à cette question autrement que par une réponse de Normand(e) que je suis. Épisodiquement cela peut être des nuits blanches et à d’autres périodes une simple activité de fin de semaine, tout dépend du sujet ou de l’urgence. **É. Tixen :** J’écris tous les jours, semaine, week-end, vacances… À n’importe quel moment. Mais celui moment que je préfère, c’est en fin de nuit, quand le noir bascule du bleu sombre vers le clair. Quand la lumière nouvelle illumine les possibles. **É. Torrente :** Cela dépend des feuillets, de l’urgence du texte ou de la commande, du temps disponible pour m’y plonger. **P. Vallens :** Très variable. Intensive ou dilettante. Mais de la poésie quotidiennement. **M. Vannier :** J’écris quand l’envie m’en vient. Je laisse reposer quelque temps avant une réécriture (comme on laisse reposer une pâte levée en pâtisserie). **E. Vaucey :** Cela est très variable, mais chaque interstice de temps disponible peut être une opportunité pour écrire. **G. Verdet :** Suis du matin. Quand la gaule est littéraire. C’est au petit jour que j’ai les plus belles érections créatives. L’esprit s’est décrassé, le cerveau dépoussiéré, les muscles détendus. Tout est à prendre à cette heure. Tout est à merci. Le boulot commence. Et c’est bon. **M.-C. Viano :** J’écris un peu n’importe quand, entre deux obligations (et elles ne manquent pas), avec une petite préférence pour le matin tôt (justement parce qu’à ce moment-là les obligations dorment). Jamais la nuit, même en période de productivité, j’ai déjà mon lot de motifs d’insomnies. **L. Vignat :** J’essaie d’être à la hauteur de l’adage latin : *« Nulla die sine linea. »* Reprise des siècles plus tard par G. Perec : « Écrire tous les jours, génie ou pas. » Avec le temps, je deviens plus du matin — une heure suffit à mon bonheur. **C. de Viron :** —. **O. Vojetta :** J’écris tous les jours sans exception, c’est comme me brosser les dents, ça fait partie de ma routine quotidienne. J’écris plutôt les soirs ou pendant la nuit, quand je suis bien fatigué. La fatigue me fait me transcender et avoir des idées et prédispositions à écrire que je n’aurais sans doute pas si je me mettais à écrire sur une plage en plein soleil. Ça a sans doute à voir, aussi, avec le fait que la tranquillité règne à une heure avancée de la nuit. Tout est calme et paisible alors on ne nous dérange pas, le téléphone ne sonne plus, c’est la liberté totale pendant que les autres dorment. **A. Wilhelmy :** Je me consacre professionnellement à l’écriture, c’est-à-dire que l’essentiel de mes journées y est consacré. Quand je n’écris pas, je reste continuellement habitée par mon univers et mes

personnages. **É. Wilwerth :** Je suis professionnelle et heureuse de l'être. Métier et passion. **J. Wintrebert :** Mes nuits. **P. Zylawski :** Noircir des feuillets devient mon activité favorite quand la météo ne m'encourage pas à m'occuper de mes vingt-six ares de terrain… ce qui, chez les ch'tis, couvre souvent au moins six mois sur douze. Sinon, je suis dehors, et hyper-occupé. En fait, je ne fais pas partie de ces auteurs qui disent écrire pour ne pas mourir… non, non… c'est juste une façon comme une autre de tisser des liens et de donner à réfléchir, à partir d'une histoire agréable.



► Êtes-vous tourneur/tourneuse de phrases ou adepte de l'épaulé-jeté ?

D. Akakpo : Tourneuse de phrases si on entend, par là, pinailleuse, toujours à la recherche du mot juste, de la meilleure formule ou image, et rarement satisfaite. **L. Allaert :** Je suis artisan. Je construis des histoires comme d'autres fabriquent des chaises. **A. Aragnou :** Dans un premier temps, je rédige de façon spontanée, puis je relis, et je rectifie. Ce que j'aime surtout, c'est une écriture naturelle et fluide. Et pour que le style ait l'air de l'être, il faut, contrairement à ce qu'on pense, beaucoup de travail ! **S. Arnier :** Je suis un tourneur d'histoire et un tourneur de phrases, indubitablement. L'improvisation, ce n'est juste pas mon genre. **G. Ascaride :** Je travaille. **N. Aufan-Benazeth :** Je suis une adepte de l'épaulé-jeté pour un premier jet que je peaufine en m'attachant surtout au rythme de la phrase. **L. Avram :** Oui, je suis une tourneuse de phrases. L'épaulé-jeté n'est pas pour moi qui n'aime pas le sport ! **M. Baglin :** Le premier jet me rassure. Mais le vrai plaisir est de corriger, peaufiner. **J.-P. Baratte :** Je n'ai pas la chance de pouvoir me contenter d'un premier jet. Je dois beaucoup retravailler mes textes. De plus, j'estime que la lecture d'une nouvelle exige beaucoup d'attention, donc, *a fortiori*, son écriture aussi. **V. Baret :** J'écris, je réécris, je modifie, je peaufine. **N. Barrié-Laborde :** J'aime bien travailler mon écriture et mes phrases après avoir travaillé à l'instinct, sur un élan. **G. Bastide :** Oh que oui ! plutôt vingt fois qu'une ! Je polis, je rabote, je marcotte, je biffe, je suture, je ponce. Travail de jardinier ou bien plutôt d'ébéniste. C'est le cœur de mon travail. Pour la nouvelle qui a eu la primeur de *L'encrier renversé* en 1998, j'ai fait trente-huit brouillons ! (je n'avais pas encore de clavier à l'époque). Il m'arrive même de reprendre une de mes nouvelles primées et de la retravailler encore. Névrotique, avez-vous dit ? **C. Batumike :** Tourneur de phrases, non. Laboureur de phrases, oui. En effet. Surgit une idée, puis une autre. Au départ, ce sont des mots choisis, des phrases approximatives. Je les

organise au fur et à mesure que j'écris. Elles sont dans leurs couleurs originales avant d'être relues, retouchées, modifiées. Une activité en continu. Georges Picard l'explicite par ces mots : « Un mot suggère un mot connexe ; une phrase suggère une phrase connexe ; une idée engendre d'autres idées. » Je construis. Je suis dans une dynamique. Celle de l'action qu'entrecoupent des longues minutes de marche, de réflexion, d'interrogations, de remise en question. Prise de notes. Assemblage d'idées et d'images. Suppression définitive de passages entiers. Remplacement. Glissement. Déplacement. J'avance. Revu et corrigé. Plusieurs fois on revient sur l'ouvrage, jusqu'à sa « complète » finition. **B. Baudart :** J'aurais envie de dire les deux car j'aime cette phrase qui dit : avoir suffisamment de technique pour pouvoir l'oublier et donc retrouver cette liberté de ton, un peu à l'arrache même si c'est maîtrisé *of course*. **B. Baune :** J'aime peaufiner. Je ne donne jamais à lire un de mes textes sans l'avoir relu plusieurs fois. **P. Beaucamps :** Mon plus grand plaisir dans l'écriture ce sont les révisions ! Je peux travailler des semaines sur la modification du premier jet. **S. Beauget :** Les deux. Je jette d'abord et je tourne ou non après, en relisant, et je retourne ou non ensuite. **A. Bernabéo :** L'écriture est aussi une chorégraphie : son rythme, son déploiement, ses ramassés, ses pirouettes ! **G. Bertin :** Si l'épaulé-jeté nécessite quelques années préalables de culturisme, il a le grand mérite de court-circuiter le surmoi littéraire, V. Hugo, E. Hemingway, R. Carver, L. Tolstoï, R. Gary, J. D. Salinger, H. Selby... **O. Billington :** Tout dépend du texte, mais le plus souvent, je veille à varier la construction des phrases, le vocabulaire. J'aime aussi trouver de jolies formules pour décrire les sentiments, les sensations. **O. Boile :** Sans aller jusqu'à me considérer comme un grand styliste, je fais en sorte de travailler mes phrases, de les polir. En fait, je pense avoir un côté assez soigneux, méticuleux, voire maniaque, dans mon approche de l'écriture. **M. Boland :** Si je remanie volontiers des haïkus, je retravaille moins ma prose. **V. Bonneau :** Épaulé-jeté au premier jet. Pour l'humoristique, ça donne généralement des trucs plutôt percutants. Mais je retravaille beaucoup. Beaucoup. Et de plus en plus. **G. Boulan :** Quelquefois j'aimerais bien m'accorder le droit à un peu plus de négligé mais à la relecture, je réalise que c'est une imposture pour moi, que je n'ai absolument pas ce talent et il faut absolument que je fignole. **B. Bourrier :** Savourer ! Le mot, la phrase, le rythme et la musique. **M. Brignot :** Je prends beaucoup de temps à travailler mes phrases et à corriger certains défauts que j'ai et qu'on m'a signalés. C'est bien sûr fastidieux mais aussi très excitant. Même si mon premier jet est souvent déjà de bonne qualité, enfin d'après ce qu'on m'en a dit. **E. Broc :** J'opterai pour la première proposition. Cependant il arrive qu'une phrase s'impose d'elle-même… Le poids des mots, n'est-ce pas ? **M. Bruimaud :** Je suis un maniaque de la formalité qui triture les phrases jusqu'à obtenir la fluidité maximale. **P. Brulhet :** Plutôt tourneur de phrases et je suis assez lent à accoucher d'un texte. **V. Brun :** Ah, je commence par bâtir le squelette, la trame, puis je relis un nombre incroyable de fois afin d'habiller ce squelette. J'aime peaufiner le style, le vocabulaire, la syntaxe, les détails. **H. Cachau :** Comme suggéré précédemment, certaines nouvelles s'étalant sur des années, je me considère perfectionniste…, ça peut paraître en contradiction avec la métaphore du demi-fond, mais d'autant plus courte la nouvelle demande des soins particuliers… **B. Camus :** Cela dépend des moments, de l'objet littéraire sur lequel je travaille et de l'inspiration. **J. Cauda :** Les deux. **M. Causse :** De la musique avant toute chose. **J.-C. Chabel :** Les deux. Ciseleur de phrases et parfois, un jet. **C. Chabirand :**

Plutôt adepte de l'épaulé-jeté. **S. Chagny :** Plutôt tourneur et détourneur de mots. Parfois, plus que le sens, ce sont les sonorités des mots qui me les font choisir dans le contexte phonique de la phrase. Leur rareté m'attire aussi, le mot archaïque, richement étymologique, suant le grec et le latin, l'arabe, le bas francique ou l'ancien hébreu, a une précision de scalpel, mais les hapax et les néologismes me séduisent tout autant. Je crois que l'écrivain doit utiliser toutes les nuances de la palette linguistique, du mot argotique au mot cabalistique, et, quand il ne trouve rien sur sa palette, doit en forger un lui-même. J'aime lire les auteurs aux phrases sophistiquées qui dansent d'être denses… Par exemple, « mailifères », ci-dessus, m'est venu spontanément, pour le jeu de mots comique avec mellifère bien sûr, mais aussi à cause des sonorités, du latinisme de son suffixe, et d'une lacune, ce me semble, dans la langue… **D. Chappey :** Je tourne et retourne ce que j'ai épaulé/jeté. **M. Charest :** C'est un premier jet qui va vite et des mois de travail. **M. Charine :** Plutôt la seconde option, je n'aime pas trop les phrases tarabiscotées. **S. Chatelain :** J'ai besoin de beaucoup de temps, d'une lente immersion, par paliers, de réécriture en réécriture, de version en version, pour tenter de réduire l'écart qui persiste entre ce que j'ai envie de dire et ce que je dis, entre ma vision et la forme qu'elle prend sur le papier. **J.-B. Chronopoulos :** Un peu des deux, ça fait de bons athlètes ! **G. Claustriaux :** Je fais très attention à mes tournures de phrase, je passe autant de temps à y faire attention qu'à écrire mon histoire. **F. Clerfeuille :** J'ai appris à lâcher prise et à produire des premiers jets qui portent bien leur nom. La phase de relecture (avant et après la bêtalecture) est là pour reprendre et fignoler ce qui a besoin de l'être. **V. Cohu :** Ça dépend des jours. **P. Couailler :** Épaulé-jeté à l'écriture. Tourneur de phrase à la (aux multiples et interminables) relecture(s). **J.-L. Coudray :** Cela se passe en deux temps. Un premier temps d'écriture intuitive. Un deuxième de relecture et de révision. Un premier temps de liberté, un deuxième de névrose obsessionnelle. Un premier temps pour la pulsion, un deuxième pour le cérébral. **R. Coulon :** Les deux. Il faut se jeter dans l'écriture, mais souvent, à la relecture, travailler et retravailler pour donner de la musique à la phrase. **T. Covolo :** Les deux, bien sûr. **A. Crenn :** La plupart de mes textes courts, ou en tout cas ceux que j'aime le plus, ont été écrits très vite, car les histoires que je raconte vont très vite aussi : le rythme de l'écriture est assez lié à celui de la narration (les corrections, ensuite, peuvent être longues, mais ce travail de peaufinage est différent de celui de l'écriture proprement dite). Pour mon roman à paraître en 2019 chez Publie.net *(L'épaisseur du trait)*, le rythme est très différent : j'ai voulu une sorte de roman poétique, plus contemplatif : chaque phrase m'a demandé plus de réflexion et d'hésitations. **Y.-D. Crouzet :** Il faut avancer. Toujours. C'est une règle de survie pour un écrivain. Parfois les phrases coulent de source, parfois elles s'embourbent. La relecture permet d'adoucir et de peaufiner le trait. **S. Dabat :** Je vide mon sac sur ma feuille, et je réécris après. **P. Dandois :** J'écris de façon purement empirique, en autodidacte, à l'instinct, je n'ai pas la moindre formation littéraire et crains de ne pas posséder assez de science dans le domaine, pour parvenir à juger, apprécier la valeur de mes textes, la qualité de mon style. **M.-C. Daniel :** Disons que je m'évertue à bien tourner mes épaulés-jetés. **A. Dardenne :** Je suis de la race des « peaufineurs », vingt fois, cinquante fois, je remets le texte sur le métier. Je suis donc TRÈS lent à la production. **L. Daverat :** En fait, je mûris longuement mes idées, en réfléchissant beaucoup au ton que je souhaite adopter, avant de m'attaquer à la rédaction. À partir de là, je suis plutôt dans

l’épaulé-jeté. Mais je ne soumets jamais un texte avant de l’avoir longuement relu. Certains en sortent méconnaissables, d’autres subissent des corrections plus légères. C’est très variable. Je suis un peu entre les deux, mais jamais je n’envoie un véritable premier jet. **M. Debruxelles :** Je corrige beaucoup. J’aime les jolies phrases. **G. Delbet :** Tourneur, laborieux, tailleur. D’ailleurs, je reviendrai peut-être là-dessus… **A. Demouzon :** On commence par l’épaulé-jeté (si j’en ai compris le sens) et on continue par l’affinage. On reprend la phrase, on sculpte, on triture, on arrache, on ajoute, on lisse, on enlève, on chipote et on n’en finit pas ! Jusqu’à être (à peu près) satisfaite du résultat. On pourra toujours y revenir une autre fois, si l’on veut. Si on peut. **P. Denizet :** Tourneur de phrases, à mon grand désarroi. **M. Desroziers :** Je ne sais pas, ça dépend. **A. Dhelvallée :** Plutôt tourneuse. **P. Dietrich :** Je fais un premier jet puis je relis et corrige jusqu’à ce que ça fonctionne. C’est un travail de fourmi. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Je ne suis pas tourneuse de phrase, j’écris comme cela me vient, et surtout je déteste les descriptions, les longues tournures pesantes où rien ne se passe mais où on s’attarde sur des broutilles juste pour montrer qu’on a du style. J’ai souffert de devoir lire au collège des bouquins pleins de descriptions, Zola, Balzac et les autres. Je n’y arrive pas et je ne suis pas crédible dans ça. Il faut de l’action, qu’on avance, et je pense que c’est mon principal problème. Même si la nouvelle (officiellement) ne fait pas de place à la description, dans les faits quand je lis les lauréats, tout le monde s’y adonne : grandes tournures, expressions travaillées, il n’y a rien de spontané, c’est du 100 % artificiel. Tous les textes ont été passés au bistouri du littérairement esthétique. De la chirurgie plastique qui produit des textes certes beaux mais tous identiques, formatés. Les gens écrivent avec leur tête, j’écris avec mon cœur. C’est pour cela que je pense que je ne cadre pas avec ce qu’on attend des auteurs et que je n’ai pas beaucoup d’avenir au-delà d’un concours ou deux de temps en temps. Je n’ai pas les conventions. Je n’arrive pas à servir la soupe, à suivre une ligne éditoriale. **S. Dormond :** J’aime jouer avec les sons, les registres, les images. Il y a une part de spontanéité et pas mal de reformulation. **S. Dullin :** J’aurais tendance à dire que je suis plus tourneuse de phrases. Même si je laisse dans un premier temps venir l’écriture, je consacre beaucoup de temps par la suite à la relecture, au choix des mots et au rythme du texte. **L. Dumortier :** Je jette et j’enlève les poussières. **C. Durr :** Tout dépend du récit, du propos, du personnage. Certaines scènes demandent du rythme, un style direct et épuré. D’autres permettent de ciseler le propos, de s’accorder quelques envolées lyriques. La technique s’adapte aux circonstances. **C. Duttine :** Sans avoir un « gueuloir » à la maison, à la manière de Flaubert, je recherche une phrase musicale, sonore, en tout cas en accord avec ce que je raconte. Donc, oui, je suis plutôt tourneur de phrases. Et je ne poursuis pas particulièrement une « déconstruction » de la langue mais j’avoue me fâcher parfois avec la ponctuation. En tout cas, il s’agit pour moi de m’adresser au plus grand nombre, faire passer au plus large public (je ne vise pas les « *happy few* ») quelques-unes de mes idées fixes ou fuyantes et mes gentilles obsessions. **A. Emery :** Tourneur-ajusteur. Petit artisan besogneux, qui peut réécrire un passage des dizaines de fois ; les lit à haute voix pour en mesurer l’effet, la justesse. Et ce lent travail est loin de me sembler fastidieux : c’est au contraire une gourmandise, un régal. **C. Falbet-Desmoulin :** Après la phase de création pure, je retravaille beaucoup mes nouvelles, afin de trouver le juste mot et d’enlever les lourdeurs ou les termes inutiles. Je suis sensible également à mes incipit et mes chutes, que mes lecteurs trouvent très

surprenantes. **M. Fazi :** Je suis attentive depuis toujours à la sonorité des phrases tout autant qu'à leur sens. Il ne faut pas simplement que ça raconte une histoire, mais que ça sonne. Avec l'expérience, les phrases me viennent de plus en plus sous une forme à peu près définitive. Je « sens » les mots bien plus que je ne les réfléchis. **M. Feugray :** La formule importe et me porte, c'est ma conception de la littérature. Fond et forme se doivent reconnaissance. **I. Flaten :** Les deux selon le propos. Parfois aussi une tourneuse et retourneuse de phrases jusqu'à aboutir à un épaulé-jeté. **B. Fourchard :** En général, de nombreuses réécritures sont nécessaires avant le *final cut*. Mais il m'arrive parfois de jeter un texte sans avoir à le retoucher (c'est le cas pour « 48 fois », paru dans *Le cafard hérétique* en 2017). **C. Gaillard-Sarron :** Je suis une tourneuse de phrase et une croqueuse de mots ! J'aime les faire danser et chanter dans mes poèmes ou mes fictions. J'ai besoin d'entendre leur musique en moi avant de les fixer définitivement sur la feuille. Je peux rester plusieurs heures sur une phrase si elle ne me convient pas, si je ne la sens pas. Je suis patiente avec les mots et je les respecte. J'aime profondément ma langue qui me permet si bien d'exprimer ma pensée. **B. Gautier :** La forme de mes phrases dépend essentiellement de mon humeur immédiate : il y a des jours secs où les phrases perdent leurs mots, et des jours exubérants où elles se perdent en lianes interminables. Et comme en haute montagne, le temps change vite. **M. Gengoux :** J'aime trouver la formule et le mot justes et peux y passer beaucoup de temps. **O. Gerig :** Je suis plutôt adepte de l'épaulé-jeté. Je suis pour une écriture simple et directe. **F. Germanaud :** Goût du détail, du mot juste, du rythme — qui peut imposer des libertés prises avec la ponctuation traditionnelle. Je reviens je peaufine. Pas dans le spontané, donc. Le travail, après le premier jet, va vers des ajustements infinis, dans une écriture, je crois, plutôt sèche, qui tend vers l'essentiel. En cause sans doute mon goût pour le poème, cette forme épurée, qui vise le noyau dur avec une grande économie de moyens. Idéalement, j'aimerais que narrateur et personnages se devinent et trouvent leur épaisseur, leur vérité, sans long développement. **C. Gevrey :** ? Un peu comme dans le cas du maquillage, il faut beaucoup travailler les phrases pour qu'elles paraissent simples et naturelles, beaucoup enlever pour arriver à l'essentiel. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Tourneur-ajusteur, mais souvent je dois retirer certaines soudures pour améliorer des récits. Je cannibalise pas mal avec des pièces mises de côté. **E. Giuliana :** Là encore, les deux, mon général ! En effet, l'humeur ou l'inspiration du moment, ou le résultat que je souhaite obtenir peuvent me conduire à ciseler chaque mot, chaque son — pointe et gouge à la main — naissant dans un frisson sur un doux parchemin. Tout comme je peux m'emparer des mots et les faire valser frénétiquement sur mon écran LG 22 pouces qui en scintille de plaisir ! **J. Glaziou :** Il y a d'abord une idée, une phrase, quelques mots jetés sur un papier. Ensuite une phase d'écriture, de ratures, de copier-coller sur écran. Enfin le polissage, la finition à travers plusieurs relectures qui impliquent la diction à voix haute. **É. Gohier :** Les deux, mon capitaine. **A.-S. Guénéguès :** Je jette et j'y reviens, jusqu'à ce que je sache que je ne trouverai pas mieux pour dire. **M. Guilloux :** Les deux. **L. Hesse :** Phrases directes, pas de chichi, du sens et de la profondeur, quelques phrases qui sonnent bien et restent dans la tête, mais je ne tournicote pas le verbe et je ne fouille pas le dictionnaire à la recherche de synonymes alambiqués. **T. Horguelin :** Le plaisir du texte bref, pour ce qui me concerne, est celui de l'horloger ou du miniaturiste. **M. Housni :** Quand j'ai commencé à écrire, je préférais la spontanéité, le

premier jet. Mais l'expérience de la publication et les retours m'ont appris à revoir tout cela. Maintenant je tourne mes phrases la plupart du temps, je les retravaille pour éviter les maladresses surtout. Une bonne intrigue et l'inspiration ne suffisent pas, une nouvelle est avant tout un texte bien ficelé en tout point. Là aussi, c'est un nouvelliste qui m'a montré la voie : R. Carver. **S. Huguet :** Je tourne et retourne mes phrases avec un perfectionnisme maladif, mais tout de même moins qu'autrefois, où je pouvais passer une demi-journée sur deux lignes. **B. Jacquot :** Tourneur de phrases ? Épaulé-jeté ? Merde, c'est pas à moi de répondre à ce genre de questions, vous n'avez qu'à relire cette interview, vous déciderez vous-même(s). **R. V. Janulewicz :** Je peux passer des dizaines de minutes sur une phrase ou un paragraphe. Je les lis à haute voix, je les retourne, les remplace, les mixe jusqu'à trouver les sonorités et le rythme qui me conviennent pour dire ce que je veux dire. **A. Kotsov :** Ni tourneur, ni fraiseur, ni dentellière, ni lanceur de poids. Banalement classique. **M. Labbé :** Travail du style. **É. Lainé :** Premier jet et une relecture. **H. Laly :** Je suis adepte des deux pratiques : d'abord l'épaulé-jeté, sans aucun frein. Puis la relecture où j'élague, je bouscule, je supprime. Je laisse toujours un sas de décompression de deux jours ou plus entre les deux opérations. **S. Lamur :** Disons que cela dépend du texte. De l'état d'esprit des personnages, de l'intention que je cherche à rendre. Sans que tout cela soit très conscient, bien entendu, parce que rien n'est aussi jouissif que de laisser une histoire s'écrire toute seule. **A. Langer :** Tourneuse de phrases. **A. Lasserre-Vergne :** Je crois trop en la force et la beauté des mots écrits pour me contenter de les jeter sur le papier. Sans comparaison aucune, j'adopte la méthode de Flaubert. Je crois aussi au gueuloir. **A. Lasverne :** Je fais toujours des efforts de style, même si celui-ci, finalement, vient à son heure, quand il le veut. Mais c'est l'écriture le fondement du roman, et même du récit. C'est parce qu'il y a écriture, envie d'ordonnancer des mots, que vient l'histoire bien souvent. Après, définir mon style, c'est comme vouloir attraper de l'eau avec une passoire. Ça dépend de ce qui veut sortir, mais en général, je pratique plutôt dans un style populaire travaillé. Lignée, inspiration : L.-F. Céline, R. Bolaño, L. Mauvignier, P. Guyotat, V. Novarina… **J. Layani :** Tourneur, oui. Sans talent peut-être, mais tourneur certainement. Il faut énormément travailler, ce n'est pas possible autrement. Ce n'est pas là être laborieux, mais chercher toujours à mieux faire, mieux dire. Le perfectionnisme est une bonne chose. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** J'aime bien Marguerite Y. et son style vieille France, Victor H. Donc ? **M. Le Thiec :** Épaulé-jeté dans un premier temps puis de plus en plus tourneuse de phrases quand s'approche la fin du projet. **D. Lebel :** Tourneuse ou jeteuse : je suis tourneuse de phrases, absolument et c'est sûrement mon grand défaut, je suis une obsessionnelle du style, quand j'écris et quand je lis. **D. Lecènes :** Ciseleuse comme pas une. **N. Lecomte :** Je produis un premier jet, j'écris sous le coup de l'inspiration, puis je retravaille mon écriture. **J. Lefèvre :** Épaulé-jeté sans hésitation ! J'ai horreur de me relire donc je suis une fervente adepte du « emballé c'est pesé ! ». **C. Legouix :** Je suis une tourneuse de phrases. Je me relis beaucoup et je réécris tant que cela me semble nécessaire. Je recherche le mot juste et le bon rythme. L'équilibre. **L. Léri :** Je considère le style et le travail de la forme comme essentiels. L'écriture, c'est pour moi un corps-à-corps avec la matérialité des mots. **P. Leroyer :** Cent fois sur le métier, remettre l'ouvrage. Augmenter, diminuer, raturer, modifier, enrichir, préciser, accentuer, dramatiser, intervertir. Au final, se trouver satisfait, sachant que si je reprenais mon texte quinze jours plus tard, je lui trouverais

encore quelque chose à redire. Mais il faut savoir dire stop et se contenter d'un équilibre forcément précaire. **H. Lictevout :** Disons les deux. Une fois le texte prêt, dans ma tête, je l'écris au plus vite (si c'est un texte long, je note sa structure précise). Ensuite je reviens maintes et maintes fois jusqu'à ce que je sois le plus proche possible de la satisfaction. Je travaille alors le vocabulaire, supprime les redondances, les répétitions, les homophonies… **C. Loiseau :** Épaulé-jeté. J'écris mon premier jet très rapidement, je réécris, retravaille et affine par la suite. **S. Lucas :** Tourneuse de phrases. **J.-L. Lys :** Indiscutablement « tourneur/tourneuse de phrases ». Je lis à haute voix, corrige, remplace jusqu'à être satisfait de mon écriture. **C. Lysière :** Mille fois sur le métier remettez votre ouvrage… Je rabiote, peaufine, reprends, affine, cisaille, polis… encore et encore jusqu'à une relative satisfaction. **É. Lysøe :** J'aime trop les surréalistes belges pour croire à l'écriture automatique. Abandonnés au hasard, les mots peuvent faire surgir une image qui sera la matrice d'une nouvelle ou d'un passage. Mais il faut ensuite tellement développer, affiner… **A. Mahaim :** Parfois, il me vient un épaulé-jeté parfait alors que je pèle une patate, sors de chez moi. Je note aussitôt, sinon il s'enfuit. Le reste du temps je tourne je tourne, je laisse reposer, je relis, mes phrases sont polies de nombreuses fois. **P. Malosse :** J'aime travailler les phrases, leur sonorité, rechercher des images fortes. Parfois cela peut être fatigant, alors il convient d'aller plus rapidement et intuitivement à d'autres instants. **C. Maltère :** Je retravaille beaucoup mes textes. Et c'est sans fin ! **C. Mamier :** J'ai un premier jet assez proche du résultat final, le temps, comme je m'en explique plus bas, de raccourcir, de gérer mes tics et surtout d'obtenir la bonne musique. Mais je ne suis pas totalement sûr que c'était bien là la question posée… **P. Mangion :** J'ai commencé par l'arraché-épaulé-jeté puis je me suis attelé à tourner et retourner les mots. Mais la tentation de tout exploser est persistante et je n'y résiste pas toujours. **L. Marconi :** Je suis très lente, je tourne, retourne les mots, dissèque les phrases, sculpte et modèle les paragraphes jusqu'à ce que je sois pleinement satisfaite. **F. Maréchal :** Arroser à la mitraillette, se jeter dans le vide, courir comme un dératé, surfer sur les phrases sans point, cavaler après une série d'images… C'est forcément une tentation et, quand ça marche — le temps d'un paragraphe entier, si on a vraiment de la chance… —, c'est une sensation géniale. Mais, ensuite, quelle que soit la façon dont le premier jet est sorti, il n'y a pas de secret : bosser, être impitoyable (je me répète, non ?), couper, réécrire. Aucun des textes que j'ai publiés n'a été réécrit moins d'une demi-douzaine de fois, et, à chaque fois, j'écris au total le double ou le triple, en volume, de ce que je conserve. Sur ce plan, la nouvelle ne diffère guère des autres formes de création, je suppose : on cherche le jaillissement mais, pour que le jaillissement ne s'effondre pas, il lui faut un socle. Et cela ne vient qu'avec l'expérience (oui, le boulot…) et l'acceptation de nos nombreuses imperfections. **B. Marée :** Je tourne et retourne… Trop, sans doute ! **M. Martin :** —. **V. Martorell :** Je répondrai par une citation d'un auteur que j'aime beaucoup : Philippe Djian, dans *Ardoise* : « Je crois que l'on devient écrivain le jour où l'on ne parvient plus à écrire. Le jour où le moindre mot commence à vous poser un problème. » **M. Mathis :** J'accumule, parfois d'une traite. Puis, je trie, je ponce, j'allège. Et je recommence. Je me repose de l'impulsion en corrigeant. Puis je me console de tant de sévérité en lâchant la bride à l'instinct. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Comment peut-on être l'un ou l'autre. C'est toujours une histoire d'équilibre, de travail, d'interrogations, d'invisible… **G. de Montmollin :** Ni l'un ni l'autre : j'aime les phrases courtes, efficaces et

sans trop d'effets de style. Mais j'aime les travailler. **M.-H. Moreau :** Les deux, l'un après l'autre. Un premier jet brut et spontané suivi de dizaines, voire centaines, de retouches (et donc, autant de relectures). Je dirais que c'est un peu comme le sculpteur devant son tas de glaise : une première ébauche un peu grossière puis des centaines de retouches pour atteindre son but, essayer en tout cas… **P. Morel :** J'aime bien le travail ciselé. **P. Morvilliers :** Je suis passé par différents stades d'écritures : dans la douleur, inspiré écrivant sous la dictée… « Tourneur de phrases » correspondrait assez à ma façon actuelle d'écrire (avec lenteur et circonspection, mais plaisir aussi, ce qui est relativement nouveau pour moi). **G. Muller :** Je suis sensible au style. **A. Neetesonne :** Une grande adepte de l'épaulé-jeté. Lors de la première phase d'écriture, je suis dans l'émotion, donc je balance les mots comme ils me viennent. C'est seulement lors de la relecture que je me penche sur la tournure des phrases. Le fond d'abord, la forme ensuite. **J. Nicoladec :** À la Flaubert, je dois prendre et reprendre inlassablement (rassurons-nous, pour le reste, je ne me compare pas au Maître…), et reste totalement étranger à un culte de la spontanéité. Sinon, à quoi bon écrire, il suffit de causer… **M. Nicolaieff :** Tourneur de phrases, qui se force à pratiquer l'épaulé-jeté par moments pour accélérer la cadence d'écriture. **B. Niquet :** Plutôt tourneuse de phrases. **J.-J. Nuel :** Pour la nouvelle, je suis très perfectionniste, reprenant beaucoup mon texte. En revanche, pour la poésie, je privilégie la sortie brute. **B. Oberlé :** Je peux chercher très longtemps les mots qui me semblent justes. Je relis, relis, relis… **O. Paquet :** J'écris à l'oreille, j'écoute mes phrases quand je les écris. À force, cela crée une musique qui m'accompagne. J'aime surtout qu'on ne sente pas le travail derrière la phrase, la fausse simplicité. **R. Penblanc :** Je suis tourneur de phrases, ciseleur perfectionniste, jamais vraiment satisfait. C'est sans état d'âme que je jette tout ce qui ne convient pas. **J. Pézennec :** Je travaille beaucoup mes textes. Je ne les écris pas linéairement. J'essaie de saisir l'élan des bouts de texte qui me viennent dans un jaillissement spontané, pas forcément dans l'ordre du récit. Pour cela, je fais alterner les moments où j'écris les phrases qui surgissent sans m'encombrer des enchaînements, et ceux où j'ordonne, retravaille et relie ce matériau premier. Quand j'ai écrit une première version aboutie, je la laisse dormir deux ou trois mois et je la relis alors avec un œil neuf. Le plus souvent, je repère des longueurs, des redites et des défauts de construction. Je réécris alors le texte en l'allégeant, en supprimant des phrases, en en déplaçant d'autres. Je laisse à nouveau dormir deux ou trois mois. En général, cette fois, le résultat me satisfait à de menus détails près, et je considère le texte comme terminé. **G. Pingault :** Tout le truc, c'est d'arriver à tourner suffisamment bien pour que ça ait l'air d'être de l'épaulé-jeté, alors que c'est du peaufiné-lustré, non ? **M. Pontacq :** Les deux, cela dépend des textes, de l'inspiration, des moments. **A. Pontier :** Je suis plutôt attaché au style, à la musique de la langue, mais pas systématiquement. Il est parfois plus efficace d'écrire de manière « enlevée », façon « page-turner », notamment lorsqu'on écrit du roman d'action, d'aventures. **A. Prieur :** Dans un premier temps, je jette le contenu de mon cerveau sur mon support : c'est l'écriture. Puis vient la phase la plus longue de mon travail : celle de la réécriture. Alors je m'attache aux mots, à leurs sonorités et aux belles phrases, etc. C'est un travail de longue haleine (parfois un à deux ans pour certains récits) car je suis très pointichieuse. **M.-C. Quentin :** Je les sème sur le papier, je les laisse reposer, et puis je les reprends… Je peux parfois les travailler très, très longuement avant d'en être

satisfaite… **B. Quiriny :** Les deux successivement : tout écrire très vite, sans souci de style, puis tailler longuement dans le bloc, en tournant tout le mieux possible. **A. Renault :** Je suis plutôt « tourneuse de phrases ». **E. Roche :** J'écris vite, de façon spontanée. Et je passe des jours, parfois des mois à épurer chaque phrase, de sorte qu'une nouvelle de dix pages finit souvent en six ou sept pages seulement. **É. Roland :** Ma tendance première est de réécrire vingt-cinq fois la même page, mais je me soigne. **C. Rolland-Hasler :** Plutôt tendance souk, petits papiers, souffle court. C'est le style emphysème. **C. Saint-Charle :** Le premier jet est sacro-saint, je ne me relis qu'à la toute fin. Je déteste passer des heures à m'interroger sur une virgule ou un mot, sous peine de tarir l'inspiration. Cela vient *a posteriori*, en phase de relecture/correction. **F. Salmon :** C'est aussi le plaisir du format court que de pouvoir jeter sur le papier le bien nommé « premier jet », puis de reprendre cette matière brute pour la tourner, tourner, tourner, tourner, tourner, retourner sans fin. Pour ma part, je n'aurais jamais fini de corriger un texte s'il n'existait ce couperet magnifique qu'est l'édition. **B. Savournin :** Entre les deux. **F. Schurmans :** Plutôt tourneur de phrases, mais cela dépend également du thème traité, du statut socioculturel du narrateur. Dans certains cas, l'épaulé-jeté s'impose, de façon travaillée, dirais-je. **J.-F. Schwaiger :** Épaulé-jeté dans un premier temps puis on fignole, ajuste, corrige. **C. Simon :** J'écris le premier jet sans me soucier du style. Ensuite, je m'y penche à la phase de réécriture. **E. Solac :** Les deux, mais je suis plutôt du genre premier jet efficace. **D. Soubieux :** Plutôt tourneur de phrases, mais aussi ponceur, polisseur. Je ne commence jamais à écrire une histoire tant que je ne la connais pas parfaitement, tant qu'elle ne m'a pas accompagné pendant déjà des semaines, des mois. Puis ça peut prendre encore autant de temps avant que je commence à en être satisfait. **V. Struxiano :** Tourneur de phrases à un point que vous ne pouvez pas imaginer. Je suis un type qui écrit des toupies. **J.-C. Tardif :** Je suis adepte de : essayer d'écrire le mieux possible (c'est déjà pas si mal quand on y arrive). **B. Thièry :** Je retravaille énormément mes textes jusqu'à arriver à la version « définitive ». Le style a pour moi une importance fondamentale aussi bien en tant que lectrice qu'en tant qu'auteure. **J.-F. Thiery :** Je privilégie la réflexion pour le thème, la recherche de matières (scientifiques, universitaires…), la planification, et enfin la production qui est assez resserrée, *i. e.* environ six mois pour un roman de trois cents pages. **R. Thieulent-Torréton :** Je suis plutôt tourneuse de phrases, je travaille et retravaille mes textes. **É. Tixen :** Je tourne et retourne mes phrases jusqu'à ce qu'elles sonnent juste à mes oreilles. **É. Torrente :** Les deux. Je jette et ensuite je reprends. **P. Vallens :** Variable également. **M. Vannier :** —. **E. Vaucey :** Souvent un premier jet assez rapide, avant de nombreuses relectures… **G. Verdet :** Je tourne, retourne, contourne, détourne. Et n'enfourne le définitif que bien longtemps après. C'est affaire de sensibilité personnelle ou de cuisine individuelle. Chaque auteur use de pratiques singulières. Tout ça est sans importance. Seul compte le résultat. Mais, honnêtement, j'aimerais n'avoir que des fulgurances de premier jet, je gagnerais du temps… **M.-C. Viano :** Plutôt du genre tourneuse, je change un mot, déménage un membre de phrase, le re-déménage avant de le supprimer et je relis jusqu'à ce que ça sonne juste. Divine surprise, le mot qui me manquait me saute parfois à l'esprit alors que je fais la queue à la caisse du supermarché. **L. Vignat :** Tourneur — assurément. Un mot efficacement ajusté me comble de bonheur. Impression de gagner à chaque fois du terrain sur le chaos du monde, quand le bon mot est trouvé. **C. de Viron :** —.

O. Vojetta : Je commence par l'épaulé-jeté car je suis de l'avis qu'il vaut mieux avoir un premier jet du manuscrit rapidement, et ensuite le rendre parfait, que de passer des jours sur une phrase, un paragraphe. Pour moi, ça serait la meilleure façon de ne pas terminer... **A. Wilhelmy :** Je ne suis pas certaine de comprendre cette question. **É. Wilwerth :** Fond et forme ne font qu'un ; je m'abandonne aux vagues. Dans la justesse. **J. Wintrebert :** Tourneuse. **P. Zylawski :** Je cultive essentiellement la phrase enrichie, ciselée, plus que travaillée… j'accorde une importance primordiale à la qualité de la langue… sur les pas d'un Chateaubriand… mais j'ai les cheveux beaucoup plus courts… et pas que les cheveux…



► Avez-vous la ponctuation scrupuleuse, insoucieuse, inventive ?

D. Akakpo : Plutôt scrupuleuse. **L. Allaert :** La ponctuation ne doit avoir qu'un seul but : améliorer la clarté du texte. À partir de là, tout est possible. **A. Aragnou :** J'essaie surtout d'avoir la ponctuation grammaticale… Je n'aime pas trop les auteurs qui se regardent écrire et qui en font des tonnes. On écrit pour les autres, pour partager, communiquer. Il faut être clair. **S. Arnier :** J'essaie de l'avoir simple et juste. Si vous décelez de l'originalité dans mes textes, elle ne viendra probablement pas de là. **G. Ascaride :** Tout dépend du texte. **N. Aufan-Benazeth :** Ma ponctuation est scrupuleuse (l'une de mes activités est correctrice…). **L. Avram :** Oui, j'ai la ponctuation scrupuleuse ; un point d'exclamation, une virgule peuvent tout changer ! **M. Baglin :** Scrupuleuse. J'y tiens beaucoup, comme je tiens au rythme des phrases, à la musicalité d'un texte. **J.-P. Baratte :** Ma ponctuation s'aimerait inventive, mais je la crois plus volontiers scrupuleuse. Bon, j'affectionne les phrases sans verbe… **V. Baret :** Plutôt scrupuleuse. Pour moi, c'est un élément de compréhension de la phrase. **N. Barrié-Laborde :** Scrupuleuse. **G. Bastide :** Oui, scrupuleuse. C'est que je pratique aussi la musique et je suis sensible au rythme de la phrase. D'autre part, je fais aussi de la scène et mes sketches, interventions et autres textes courts seront parfois amenés à être interprétés en public. D'où la nécessité vitale d'une respiration. **C. Batumike :** L'exigence littéraire est de mise dans tout travail de création. Une ponctuation scrupuleuse, parfois, oui. Dès le premier mot apposé sur la feuille blanche. Il

m’arrive de me libérer de la ponctuation scrupuleuse. Quand j’écris un poème. Je m’en affranchis, non pas par simple caprice de poète, mais par choix. J’en conviens, la ponctuation détermine les intonations et donne du sens à une phrase. Les apostrophes, astérisques, crochets, guillemets, virgules, tirets et autres divers points restent des codes qui amoindrissent la force de mes vers. Ils peuvent enfermer leur sens. Je n’en use pas parce que je veux donner au lecteur la possibilité d’accéder entièrement au sens du message rendu. Je veux lui permettre d’en multiplier les interprétations. Par ce procédé, je laisse au lecteur la possibilité d’éclosion de son imagination ; la liberté de construire ses propres phrases, de commencer une lecture et de l’arrêter où il souhaite. Prévert est un maître en la matière. Dans quelques-uns de ses poèmes, il n’utilise pas la ponctuation. Il estime « qu’un poème est une pensée ou une conversation en progression ». J’ai lu et relu ses poèmes/chansons/manifestes qui témoignent des maux de la société de son époque. On s’en inspirera encore longtemps. **B. Baudart :** Heu… ponctuation scrupuleuse certes mais inventive, oh oui ! Surprendre jusqu’à en vomir comme lorsqu’on lit Hubert Selby, non, mais devenir maître de son art et martyriser la grammaire, la ponctuation, *yes*, j’adore… **B. Baune :** Scrupuleuse et adaptée. Elle est un instrument comme un autre dans l’orchestre qui joue la partition. **P. Beaucamps :** Je peux passer des heures sur une virgule. **S. Beauget :** Insoucieuse, enfin je ne respecte pas trop les règles, je suis mon rythme. **A. Bernabéo :** La ponctuation sert le rythme, j’ai un faible pour le point-virgule qui relie et ne sépare pas (Pierre Guyotat lui donne ses lettres de noblesse), les deux-points qui introduisent ce qui suit et les tirets, de séparation ou de renfort. Ces derniers temps m’attire la parenthèse comme une confidence au lecteur… **G. Bertin :** La ponctuation vient toute seule. **O. Billington :** D’insouciante elle est devenue scrupuleuse. **O. Boile :** Scrupuleuse, suite logique de ma réponse précédente. **M. Boland :** Plutôt scrupuleuse, consultant souvent en cas de doute *Le bon usage* de Grevisse. **V. Bonneau :** Inventive et je l’avoue, un peu merdique. Je trouve que les virgules hachent énormément la lecture alors j’en mets peu. **G. Boulan :** Ma ponctuation est celle d’un auteur dramatique. Elle repose davantage sur le souffle, le rythme de la parole que sur les règles orthographiques. **B. Bourrier :** Classique avec la ponctuation et volontiers corrigée par ma correctrice chez l’éditeur. **M. Brignot :** Je pense que j’ai surtout la ponctuation abusive. **E. Broc :** Scrupuleuse, vous affirmera mon épouse, qui n’hésite pas à se gausser quand je relis pour la nième fois un texte afin de placer la virgule ou le point là où il faut ! Une ponctuation constructive et émotive à la fois, je dirais. La virgule n’est-elle pas indispensable au rythme et à la respiration ? Ne faut-il pas inviter le lecteur à découvrir tout l’univers du non-dit qui existe entre le point et la majuscule qui le suit ? **M. Bruimaud :** Extrêmement scrupuleuse, à la virgule près. **P. Brulhet :** Plutôt scrupuleuse. Même si pour certaine construction de phrase, j’ai ma recette personnelle. **V. Brun :** —. **H. Cachau :** Une ponctuation sans être scrupuleuse demeurant dans les canons de notre grammaire… **B. Camus :** La ponctuation fait en partie le style et beaucoup le rythme. J’adapte la ponctuation aux nécessités du texte. J’y porte indéniablement de l’attention. **J. Cauda :** Plutôt scrupuleuse. **M. Causse :** Rythmique et pointilliste. **J.-C. Chabel :** Oh que oui. **C. Chabirand :** Assez scrupuleuse. **S. Chagny :** Plutôt scrupuleuse. Elle est respiration, rythme et musique. Elle peut rendre la phrase angoissante, asthmatique et haletante, ou bien profonde, solennelle et grégorienne. Elle est un atout formidable : je n’ai jamais compris les auteurs qui l’ont abandonnée…

D. Chappey : Je respecte les règles de manière assez scolaire et ne désespère pas un jour de maîtriser le point-virgule. **M. Charest :** Inventive j'espère, mais assez scrupuleuse aussi. Ça dépend des objectifs. **M. Charine :** Scrupuleuse, même si j'ai tendance à semer des virgules partout. **S. Chatelain :** La ponctuation doit contribuer au rythme, à la musique des phrases et tant pis si elle n'est pas tout à fait conventionnelle. **J.-B. Chronopoulos :** Oups… Je crois bien qu'elle est insouciante. **G. Claustriaux :** J'essaye de l'avoir, en tout cas ! **F. Clerfeuille :** Plutôt scrupuleuse. Avec un amour certain du point-virgule. ☺ **V. Cohu :** Plutôt scrupuleuse**. P. Couailler :** Scrupuleuse. Chaque virgule a une importance capitale à mes yeux — sans doute trop grande, mais on ne se refait pas, je veux toujours que tout soit parfait… **J.-L. Coudray :** J'ai la ponctuation scrupuleuse. Pour moi, elle exprime la logique de la phrase. Le langage est extrêmement logique, même dans la poésie. Si l'effet poétique fonctionne en brisant la logique, c'est parce qu'elle existe préalablement. Une ponctuation approximative, respiratoire, molle est une imprécision qui déflore le langage. **R. Coulon :** La ponctuation est essentielle pour traduire la respiration du narrateur. **T. Covolo :** Très strictement académique. **A. Crenn :** Je suis assez respectueux des règles : mon écriture est plutôt classique. Il me semble que les minuscules étrangetés que j'introduis parfois ressortent d'autant mieux. **Y.-D. Crouzet :** Scrupuleuse ! C'est la respiration de la phrase. Je redoute l'asphyxie. **S. Dabat :** J'ai la ponctuation maniaque. On me dit souvent que je suis une nazie de la ponctuation, et c'est vrai. C'est ce qui rythme une phrase, donc c'est important d'y faire attention. **P. Dandois :** —. **M.-C. Daniel :** Maîtriser l'académique serait déjà bien. J'aime beaucoup l'art typographique et sa puissance d'expression. Hélas, mes tendances dyslexiques m'empêchent encore de dompter certaines virgules sans y revenir plusieurs fois. **A. Dardenne :** Super-scrupuleux. Au point d'avoir un ami du même tonneau qui me relit toujours avant de « lâcher un texte » dans le public. **L. Daverat :** J'ai le réflexe d'une ponctuation scrupuleuse et académique. Mais je n'hésite pas à la détourner si je pense que cela sert le texte. Je crois que c'est une bonne chose de maîtriser au mieux les règles de la ponctuation, mais en aucune façon elles ne doivent constituer un carcan. **M. Debruxelles :** Parfois rigide, parfois primesautière. **G. Delbet :** Pointilleuse. **A. Demouzon :** Comme je me donne pas mal de libertés par ailleurs, je préfère — sauf exceptions qui ont un sens —, par respect du lecteur et pour lui faciliter la lecture, suivre une ponctuation plutôt scrupuleuse, et significative (comme les silences et indications de nuances dans une partition musicale). Exceptions autorisées. **P. Denizet :** Scrupuleuse. **M. Desroziers :** J'accorde de l'importance à la ponctuation : si je décide de ne pas en mettre, ça doit être un choix réfléchi et pesé dans ses conséquences sur le lecteur…, ne jamais oublier qu'on écrit pour être lu d'un autre que soi. Je crains toujours que mes textes soient trop hermétiques et rebutent le lecteur. **A. Dhelvallée :** Scrupuleuse. **P. Dietrich :** Plutôt scrupuleuse, mais ça n'a pas toujours été le cas. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Je pense que ma ponctuation est normale, sans rien de particulier, même si récemment j'ai gagné un prix et les corrections éditoriales portaient à 80 % sur la ponctuation, lol. Ce n'était pas assez cadré, pas assez dans les « conventions », trop libre encore une fois. Il paraît que « !!!! », cela ne se fait pas, il paraît qu'on met toujours une virgule avant « mais » ou « car », je trouve cela absurde, mais je m'y suis pliée par respect. Ils m'ont choisie et je leur dois bien cela : respecter leur cadre. **S. Dormond :** La ponctuation, c'est le rythme que je donne à mon texte. Parfois, des éditeurs me déplacent des virgules au nom de règles

académiques. Ça me fait un peu mal, mais je serre les dents pour sauver en contrepartie un néologisme ou une brisure de syntaxe. **S. Dullin :** Plutôt scrupuleuse. Parfois, une virgule mal placée peut semer le doute. **L. Dumortier :** Plutôt scrupuleuse. **C. Durr :** Elle est logique. Donc souvent scrupuleuse, mais peut se montrer inventive si les circonstances l'exigent et, surtout, si cela sert le récit sans dérouter le lecteur. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Plutôt respectueuse, je crois. **C. Falbet-Desmoulin :** Je prête une grande attention à la ponctuation et à l'orthographe en général. Déformation professionnelle ? J'étais institutrice… **M. Fazi :** Instinctive, surtout. Je n'y réfléchis pas énormément. **M. Feugray :** À quelques exceptions (car la nouvelle est une expérimentation, on s'essaie naturellement à tout), scrupuleux sur la ponctuation. Mon inventivité est ailleurs. **I. Flaten :** J'ai la ponctuation changeante, vacillante pour certains, inventive pour d'autres mais toujours scrupuleusement choisie. **B. Fourchard :** Je suis assez avare de ponctuation. **C. Gaillard-Sarron :** J'ai la ponctuation scrupuleuse dans mes nouvelles et romans, plus libre en poésie. Elle est indispensable pour moi. Une bonne ponctuation donne du corps au texte, le structure. La ponctuation, c'est la respiration du texte. Un texte mal ponctué est difficile à lire et peut être mal compris. **B. Gautier :** La ponctuation doit donner le rythme, le souffle. Et si pour cela elle doit transgresser les règles de la bienséance grammaticale, eh bien qu'elle le fasse ! Je ne m'impose pas de règle, seule la musique compte. **M. Gengoux :** Plutôt scrupuleuse, je pense. **O. Gerig :** La ponctuation pour moi doit surtout servir à faire passer des émotions. Elle serait donc émotive. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Plutôt scrupuleuse, sans excès de zèle. Ça dépend. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Scrupuleuse, la ponctuation est trop importante pour le sens des phrases. **E. Giuliana :** Je suis très scrupuleux quant à l'utilisation de la ponctuation dans un texte — quoique J. Joyce, J. Prévert ou G. Apollinaire aient montré avec brio qu'il était possible d'écrire des chefs-d'œuvre sans y recourir —, mais j'aime pouvoir donner libre cours à ma fantaisie pour en tordre ses règles avec délice. **J. Glaziou :** La ponctuation étant la respiration de la phrase, elle rythme la diction à voix haute. **É. Gohier :** Plutôt scrupuleuse. **A.-S. Guénéguès :** Drastiquement scrupuleuse. **M. Guilloux :** Scrupuleuse parfois inventive. **L. Hesse :** Ponctuation classique avec emploi excessif de points d'exclamation. **T. Horguelin :** Je suis très à cheval sur les virgules. **M. Housni :** La ponctuation inventive. C'est le contexte qui la gouverne. C'est une affaire liée à l'imagination et le déroulement des actions. On se trouve parfois obligé de transgresser les règles pour rendre compte d'une émotion, maintenir une certaine ambiguïté. **S. Huguet :** J'essaye de ponctuer selon les règles habituelles de la syntaxe. Autrefois, j'utilisais peu la virgule. J'ai évolué sur ce point. **B. Jacquot :** Les lois de la concision synthétique me forcent à dire que j'ai — d'une certaine manière — le scrupule ponctué d'invention et d'insouciance. Plus précisément : les jours pairs, j'ai l'insouciance inventive d'une scrupuleuse ponctuation ; le reste du temps, j'ai l'invention ponctuelle, d'une insouciance frisant le scrupule. Qui sait ? Comme ces choses-là nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. **R. V. Janulewicz :** De ce point de vue, j'essaie de faire au mieux pour que mon texte soit lisible et compréhensible. On dira donc que j'ai la ponctuation utile et je respecte ses règles comme je le peux. On le sait, il suffit d'une virgule absente pour que les enfants finissent dans l'assiette (« Venez manger, les enfants ! »). Si c'est voulu et que cela a du sens pour l'auteur et l'histoire, pourquoi pas, mais sinon… En ce qui me concerne, donc, pas de fantaisie ! **A. Kotsov :**

Scrupuleuse et abondante ; surtout riche en points-virgules. **M. Labbé :** Scrupuleuse et inventive. **É. Lainé :** Scrupuleuse, une virgule mal placée c'est comme un gravillon dans ma chaussure (et j'ai les pieds sensibles !). **H. Laly :** Tout dépend de ce que j'écris. Aucune ponctuation quand j'écris des haïkus, très peu de ponctuation quand j'écris de la poésie, par contre une ponctuation scrupuleuse quand j'écris une nouvelle. **S. Lamur :** J'ai la ponctuation assez inhabituelle, je crois. J'utilise beaucoup de tirets, récupérés chez E. A. Poe, et de points-virgules, que l'on me reproche de temps à autre mais que j'aime tendrement. J'ai aussi une vilaine tendance à faire des phrases trop longues, pleines de tiroirs qui s'ouvrent et se referment en cours de route, comme si je voulais jouer à cache-cache avec le lecteur — malgré moi, bien entendu. Mon sens de l'humour s'est déclaré territoire autonome il y a de nombreuses années maintenant. **A. Langer :** Classique. **A. Lasserre-Vergne :** Ma ponctuation est plutôt scrupuleuse car inventer pour inventer ne m'intéresse guère. Communiquer, oui. Alors, quand on voit combien ce que l'on dit peut être mal compris, je me montre rigoureuse à l'écrit. **A. Lasverne :** Ponctuation suivant le rythme que je sens d'une phrase à l'autre, d'une subordonnée, d'un mot à l'autre. **J. Layani :** Scrupuleuse, ô combien ; inventive, quand j'y parviens. Insoucieuse, sûrement pas. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Scrupuleuse et parfois inventive, jamais insoucieuse. **M. Le Thiec :** Ordinaire, je pense. **D. Lebel :** La ponctuation : c'est important la ponctuation, je veux dire celle qu'on a choisie, les virgules qui se trouvent là où l'on veut les mettre. Si un jour je me dispute avec mon éditrice, ce sera à cause de ça. **D. Lecènes :** Inventive et souvent déroutée (ou …tante). Je hais le point-virgule qui me le rend bien. **N. Lecomte :** Je prends soin de la ponctuation. **J. Lefèvre :** Scrupuleuse. Je suis incapable de me résoudre à abandonner une ponctuation stricte. De même que je suis incapable de relire des textes sans ponctuation, ça me rend folle ! **C. Legouix :** Je suis plutôt scrupuleuse, et inventive parfois, les deux ne me semblent pas contradictoires (cela dépend du contexte) ; je ne suis jamais insouciante ! La ponctuation est un élément très important du rythme et du sens d'un texte. **L. Léri :** Inventive, mais aussi pensée, logique, argumentative. Pour moi, la ponctuation est constitutive du sens du texte, elle ne doit rien laisser au hasard. **P. Leroyer :** C'est une bataille perpétuelle. Où mettre ces satanées virgules ? Ce point-virgule n'est-il pas pesant, n'est-il pas d'un usage bâtard ? Et ce point d'exclamation donne-t-il de la dramaturgie ou souligne-t-il trop l'effet, comme certaines mauvaises musiques de film afin d'obliger le spectateur à pleurer ou frissonner au bon moment ? **H. Lictevout :** J'avoue qu'elle peut être inventive. Pas toujours pour le meilleur résultat. Durant longtemps j'ai été inspiré par les « … » que l'on retrouve dans des œuvres de Céline à la place de certaines virgules. Puis j'ai abandonné cet usage qui, finalement, n'était que copie d'un style. Je constate aussi que d'un bord à l'autre de l'Atlantique, l'utilisation de la ponctuation est différente. Plus « arabesque » en France, elle est davantage directe, voire « utilitaire », au Québec. Ainsi, au fil des années passées en Amérique du Nord, j'ai adapté ma ponctuation et davantage travaillé les sonorités des textes, regroupant ici des compléments, là des participes afin de rendre (parfois) la lecture plus simple ou plus musicale. **C. Loiseau :** Plutôt insoucieuse pour mon premier jet. Scrupuleuse par la suite. **S. Lucas :** Ponctuation instinctive, réactive ! Inventive. ;-) **J.-L. Lys :** J'utilise une ponctuation très classique, elle a demandé des siècles de mise au point, et je profite de ces acquis. **C. Lysière :** Ma ponctuation est ma respiration, la rendre chaotique me fait suffoquer… Toutefois, je peux

apprécier la fantaisie chez les autres, l'admirer même ! **É. Lysøe :** Musicale. Parce que j'ai la chance d'être également compositeur. La ponctuation, c'est à la fois le souffle et le rythme. Elle ne tient pas seulement aux virgules ou aux points. Elle s'inscrit aussi dans l'ordre des mots. Il m'est arrivé de me battre (intellectuellement) avec un éditeur pour maintenir un adverbe à la place où je voulais qu'il soit. **A. Mahaim :** Ma ponctuation, c'est-à-dire mon rythme, me vient de l'oralité. Je déteste les corrections qui me ramènent à une ponctuation scolaire. Non je ne place pas forcément une virgule après un « mais », comme le veut mon correcteur orthographique. C'est une question de souffle, d'humeur. Dans certains textes, je suis branchée « parenthèses » (sœurs de l'ironie ; elles font merveille dans le pince-sans-rire ; les parenthèses sont des pincettes faites pour glisser des remarques sous la table, mine de rien). La ponctuation est un pinceau comme un autre. C'est la partition chantée du texte. **P. Malosse :** Scrupuleuse. C'est pour moi une question de respect vis-à-vis du lecteur. La lecture doit être claire et agréable, pas une torture. **C. Maltère :** Très scrupuleuse ! Je peux m'interroger longtemps sur la présence ou non d'une virgule. Et j'ai recours à toutes les possibilités qu'offre la ponctuation, jusqu'à utiliser le point exclarrogatif, que je glisse désormais dans chacun de mes romans ou recueils depuis *Les corps glorieux* (roman à La Clef d'argent). **C. Mamier :** J'ai la ponctuation qui correspond à la musique du texte, ce qui revient à dire qu'elle est plus ou moins scrupuleuse en fonction des besoins. Mais cela reste dans l'ensemble très classique. **P. Mangion :** Craintive ! J'ai une correctrice sévère. **L. Marconi :** —. **F. Maréchal :** Plutôt scrupuleuse. Tout bien considéré, une ponctuation bien placée est une sacrée aide à la lecture, une assise solide pour le texte — donc pour le sens. Parfois, on sent bien qu'une ponctuation mal maîtrisée est le signe d'un texte pas très clair dans la tête même de l'auteur. Chez P. Autin-Grenier, mon auteur de cœur, l'évolution de la ponctuation est remarquable : dans ses derniers ouvrages, elle devient plus discrète, tant le rythme, la sonorité et le fond, bref, la fluidité du texte, la rendent moins inutile. Mais, pour parvenir à un tel résultat, il y a des années d'orfèvrerie… et je suis loin de ce but ! **B. Marée :** Un peu académique et, de toute façon, soucieuse de faciliter la lecture et la compréhension du lecteur. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** Parfois je la trouve espiègle… **M. Mathis :** Scrupuleuse — du moins, je l'espère… **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** La ponctuation ou la non-ponctuation fait partie du travail d'écriture, elle est un matériau. **G. de Montmollin :** J'essaie d'avoir une ponctuation qui rythme mes phrases, comme si je les lisais à haute voix. D'ailleurs, je me relis à haute voix au moins une fois. **M.-H. Moreau :** Je dirais scrupuleuse. **P. Morel :** Plutôt scrupuleuse mais pour cela j'ai besoin d'un regard extérieur. **P. Morvilliers :** J'ai bien peur d'avoir une ponctuation… disons, parfois expérimentalement inventive. L'aposiopèse traduite par un tiret cadratin en fin de phrase en est un exemple. Mais, rappelé à l'ordre par mes (bêta)lecteurs, je m'efforce désespérément de rester lisible… **G. Muller :** Scrupuleuse, car c'est très important. **A. Neetesonne :** Bonne question… Je dirais qu'elle est plutôt instinctive. Et vu que mes éditeurs ne me la corrigent jamais, elle doit être cohérente ! **J. Nicoladec :** Je ne sais pas. J'essaie surtout de l'avoir sensée. **M. Nicolaieff :** Plutôt classique et scrupuleuse. **B. Niquet :** Plutôt scrupuleuse. **J.-J. Nuel :** Plutôt scrupuleuse, avec un goût certain pour le point-virgule. **B. Oberlé :** Scrupuleuse, je crois. **O. Paquet :** Avec une écriture axée sur la fluidité, la ponctuation doit être précise. C'est une partie du travail qui me prend de plus en plus de temps pour obtenir le résultat que

je veux. Dès que je ne suis plus assez attentif, ma ponctuation déraille et le texte en souffre tout de suite. En ce moment, c'est vraiment l'aspect sur lequel je dois le plus travailler pour ne plus avoir à y penser. J'ai retrouvé l'usage du point-virgule, assez récemment. **R. Penblanc :** J'ai la ponctuation scrupuleuse, et quelquefois, j'espère, moins scrupuleuse, pour ne pas dire inventive. **J. Pézennec :** Je suis très attentif à la ponctuation, respectant scrupuleusement les règles dans la plupart de mes textes, mais les bousculant parfois sciemment dans une intention bien précise. **G. Pingault :** J'ai la ponctuation rythmique et musicale, je crois. Elle se cale lors des relectures à voix haute que je fais de mes textes. Elle aide à ce que ça « sonne » bien. **M. Pontacq :** De façon générale, je trouve qu'on ne sait plus suffisamment jouer avec la ponctuation, qui est pourtant le poumon d'un texte, son rythme, sa musique et sa respiration. Il y a des signes qu'on n'utilise plus beaucoup et qu'il faudrait réhabiliter : le point-virgule, les deux-points, les parenthèses (tellement plus douces au regard que le plat et sec tiret). **A. Pontier :** J'ai plutôt la ponctuation scrupuleuse, mais je m'autorise des libertés… Des phrases sans verbe, par exemple. **A. Prieur :** Cela dépend des récits. Elle est tantôt insoucieuse, tantôt scrupuleuse. **M.-C. Quentin :** La ponctuation est importante. Tant pour la compréhension du texte que pour donner le ton de la lecture. Et ce ton peut être décalé grâce à une ponctuation inventive. **B. Quiriny :** Scrupuleuse. **A. Renault :** Ponctuation scrupuleuse. **E. Roche :** Plutôt scrupuleuse. **È. Roland :** J'y accorde beaucoup d'attention. Au-delà des règles, la ponctuation est la respiration d'un texte et celle de son auteur (enfin, pour moi). Raison pour laquelle j'aime en détourner les règles quand ça me prend. **C. Rolland-Hasler :** Pas inventive : classique. **C. Saint-Charle :** À vrai dire, je n'y pense pas vraiment, elle vient d'elle-même. **F. Salmon :** Je pense que la meilleure ponctuation est celle qu'on ne voit pas : elle doit se mettre au service du rythme, laisser respirer le texte. La coquetterie contemporaine qui consiste à effacer un maximum de virgules fonctionne parfois très bien, mais le procédé devient souvent trop visible et comme, dès lors, il ralentit la lecture, je ne vois plus l'intérêt. **B. Savournin :** Scrupuleuse. **F. Schurmans :** Plutôt scrupuleuse. Nous n'avons guère le choix sur ce chapitre. Le texte doit respirer, les phrases s'enchaîner sans accroc et, pour cela, auteur et lecteur ont besoin d'un code commun. Cela n'exclut pas une syntaxe bouleversée — bouleversement sous contrôle — si le narrateur n'en domine pas lui-même les règles. **J.-F. Schwaiger :** La ponctuation est très importante ! **C. Simon :** Insoucieuse et inventive, et je la travaille pendant la période de réécriture et de relecture. **E. Solac :** Excessivement rigoureuse, et extrêmement calquée sur le souffle lorsque l'action se précipite. Ma bête noire lorsque je relis les écrits des autres ! **D. Soubieux :** Obsessionnelle ! J'ai toujours sous le coude le *Traité de la ponctuation française* de J. Drillon… qui ne résout pas forcément les états d'âme ! **V. Struxiano :** ??? (explicite). **J.-C. Tardif :** La ponctuation, c'est le souffle (chacun le sien dans la limite de signes disponibles). **B. Thièry :** Je suis très scrupuleuse en ce qui concerne la ponctuation qui est comme la respiration du texte auquel elle donne son rythme et dont elle peut même changer le sens. Il m'arrive souvent de m'attarder sur la position d'une virgule, la nécessité d'un point-virgule ou d'un tiret… **J.-F. Thiery :** Je m'efforce d'avoir une écriture en phase avec un débit vocal, associée à une mise en image, mais toujours en rapport avec le contexte. **R. Thieulent-Torréton :** Dieu merci, mon éditeur a des correcteurs, car côté ponctuation, je suis plutôt insoucieuse. **É. Tixen :** J'ai la ponctuation instinctive. Mes premiers jets sont truffés de points de

suspension et de points d'exclamation... que je supprime à la relecture ! **É. Torrente :** Liée au rythme de l'histoire et des personnages. **P. Vallens :** Très soucieuse de grammaire et de ponctuation. **M. Vannier :** Ma ponctuation est scrupuleuse, elle rythme ma respiration à la lecture à voix haute. **E. Vaucey :** Plutôt scrupuleuse, sans stakhanovisme… **G. Verdet :** Suis pas certain qu'on puisse inventer dans ce domaine. La ponctuation est d'abord une respiration obligée, un souffle pour éviter l'étouffement. C'est elle qui refile le rythme, le tempo et les mesures du texte. Je fais avec. Avec ce qui raccourcit ou allonge une phrase, un mot, une sensation. La renforce ou la met en musique. Impensable, en tout cas, d'en être insoucieux. On y perdrait le sens. Et son latin, quand on en a. **M.-C. Viano :** Je l'aimerais scrupuleuse, mais ça dérape souvent. Inventive ? Sûrement pas. **L. Vignat :** Plutôt scrupuleuse. Je confesse une passion quasi érotique pour le point-virgule. Le signe du suspens, de la réflexion qui garde encore un pied dans la phrase ; le signe de la juxtaposition, d'une syntaxe élastique qui tend vers la prose poétique. **C. de Viron :** Avec une ponctuation inventive, une syntaxe à revoir et une concordance des temps très personnelle. **O. Vojetta :** Scrupuleuse. Respecter le lecteur est important lorsque l'on écrit pour être lu. L'orthographe, c'est comme la cohérence d'un texte, de ses personnages, si l'on n'y fait pas attention, cela veut dire que l'on ne fait pas attention aux gens qui vont nous lire. **A. Wilhelmy :** Je suis une adepte de la ponctuation, mais je ne m'en sers pas toujours selon les règles de l'art. Je m'interroge sur les questions de rythmique, et c'est la sonorité, d'abord et avant tout, qui guide mes choix. **É. Wilwerth :** Elle aussi épouse le fond et le ton ; elle n'est donc pas toujours conventionnelle… **J. Wintrebert :** Scrupuleuse. **P. Zylawski :** La ponctuation, tout à fait scrupuleuse, peut être inventive… au besoin. J'y tiens.



► Votre façon d'écrire : sobre, sèche, musculeuse, précieuse, expérimentale, synthétique, psychologisante, poétique, humoristique… ?

D. Akakpo : Plutôt sobre, parfois expérimentale, le plus souvent poétique ou humoristique, voire satirique, jamais précieuse ni moralisatrice. **L. Allaert :** Je ne sais pas si on peut parler de style. Ce que je cherche avant tout c'est une

musique. Et il faut que cette musique s'accorde au récit. **A. Aragnou :** Poétique, décalée. J'aime beaucoup les auteurs japonais comme H. Murakami, qui glissent des métaphores et comparaisons inattendues. J'espère aussi faire rire les gens. C'est très important, la légèreté. On peut dire beaucoup de choses graves en faisant rire les gens. Molière le savait bien. **S. Arnier :** Pour mes romans, je cherche la sobriété et l'efficacité. Pour mes nouvelles, j'ose bien plus, avec ces derniers temps un travail sur l'image. Les commentaires des lecteurs évoquent souvent de la poésie. Ce n'est pas (toujours) voulu. **G. Ascaride :** Personnelle, mais sans humour on n'est rien du tout. **N. Aufan-Benazeth :** Ma façon d'écrire dépend évidemment du sujet, mais est généralement concise (d'où la nouvelle et non le roman) et picturale. **L. Avram :** Mes petites histoires criminelles sont souvent teintées d'un soupçon d'humour. **M. Baglin :** Très variable en fonction du genre (nouvelle, poésie…) et du sujet. Je ne m'interdis rien *a priori* et j'apprécie justement la diversité des tons et des modalités narratives. **J.-P. Baratte :** J'aime à essayer la diversité. Je préfère l'humoristique, mais trouve l'exercice plus difficile. Si je dois la qualifier, je dirais que mon écriture est travaillée… parce que laborieuse. **V. Baret :** Rapide, rythmée, et j'essaye d'y rajouter de l'humour. **N. Barrié-Laborde :** Poétique, parfois psychologisante, sans excès (j'espère), humoristique, sobre, mais ça dépend aussi de la nouvelle, j'essaie d'adapter la forme au fond. **G. Bastide :** Hou là ! C'est une question à laquelle il m'est difficile de répondre. Je ne pense pas avoir une façon par-ti-cu-lière d'écrire. C'est tellement fonction du récit, du genre, des locuteurs, de mon lectorat, de mon public… Toutefois, je suis bien obligé de reconnaître que je dois avoir une « patte » puisque, lorsqu'il m'arrive d'écrire un article, un travail de commande, on me dit assez souvent « j'ai reconnu ton style » avant même d'avoir vu la signature. **C. Batumike :** Plutôt psychologisante et poétique. Pour changer le monde, en douceur. En effet. Le poète peut-il changer le monde ? Oui, il en a le pouvoir, le devoir et les moyens d'action. Par sa plume, il transmet ses idées, il donne ses coups de gueule, sa perception du monde. Il dénonce les contraintes faites à l'humain par la société. Il veut donner sa place à la solidarité. À la tolérance. Je n'omets pas que l'écrit reste un moyen d'action limité par la censure d'une dictature ambiante. Je l'ai souligné à la parution de mon livre *Lettre à (de) l'amie qui me veut du bien*. Interview à *La quinzaine littéraire*. Question : « Vous définiriez-vous comme un écrivain engagé ? » Réponse : « Plutôt un témoin qui rend compte des réalités de son époque. Avec l'espoir d'exercer une influence indirecte ou une prise de conscience de mes contemporains sur des questions de justice et de partage équitable. Au besoin, inviter ces mêmes contemporains à s'approprier le fond de mes poèmes car je n'en suis pas le seul propriétaire. D'autres personnes que moi peuvent s'en saisir pour crier leur désarroi, leur souffrance, leur mal-être. J'essaie d'inculquer, tout simplement, la nécessité de l'action dans un espace-terre où sévissent l'injustice, la dépossession humaine. J'assume le rôle de porte-voix de ceux qui n'ont pas de voix pour dénoncer les maux. Clément Marchand, poète québécois, l'exprime ainsi : « Le poète est un interprète naturel de ceux qui ont la bouche close. » Aux vieilles époques totalitaires, la poésie modifiait la pensée commune, la pensée de toute une collectivité. Que mes poèmes permettent de vaincre la résignation collective, de donner un sens au monde dans lequel on vit, de donner à la vie son sens réel, alors je suis ce poète engagé. Pour une action efficace, l'engagement reste double, celui du poète qui donne le tempo et celui de la collectivité qui adhère au message avant d'en assurer la continuité. Le poète peut-il changer le monde ?

Oui. Il en a le pouvoir. Il l'a prouvé, tout au long de l'histoire de l'humanité ; il le prouve, en éveillant les consciences. Pensons à celles et ceux qui ont fait face — et qui font face — à l'immensité des problèmes pour engendrer des valeurs communes et positives propres à faire avancer notre monde. Les poètes de la Résistance ; les poètes résistants du monde noir ; les poètes sous l'apartheid, en Afrique du Sud ; les poètes dans la cité ; les poètes sous la dictature en font partie. **B. Baudart :** Ça dépend là aussi du moment, de l'envie et surtout du sujet. Je pratique, comme me l'a dit un quidam quelque peu revêche, je pratique donc à mes heures la logorrhée non point verbale mais écrite. Ça permet de booster la bête, de partir dans des pseudo-délires qui font du bien à la tête et qui aèrent le texte. Donc écriture sèche, oui mais aussi (et j'espère) inventive et expérimentale, ça serait top. **B. Baune :** J'espère qu'elle est légère et musicale. **P. Beaucamps :** Plutôt sobre. Je recherche toujours la simplicité dans mon travail. **S. Beauget :** La plus sobre possible, j'élague beaucoup. Poétique oui, je crois. Humoristique aussi mais comme c'est tragique en substance, tout le monde ne perçoit pas les traits d'humour. **A. Bernabéo :** L'écriture, c'est une forme d'expiration faite de signes, de rythme d'une syntaxe, de vocabulaire. **G. Bertin :** Tout ça, bien sûr. Non, ce n'est pas vrai, je suis horriblement précis. S'il faut trois tours de manivelle, j'en mets trois. **O. Billington :** D'après les retours, j'ai un style plutôt imagé, voire poétique. **O. Boile :** Ce serait à mes lecteurs de le dire... Mais je crois qu'il est important de varier les styles, de ne pas toujours écrire la même histoire, de la même façon. Un beau compliment sur mon écriture, c'est un lecteur fidèle qui me dit : « On n'imaginerait jamais que c'est toi qui l'as écrit, ça ne ressemble à rien de ce que j'ai lu de toi précédemment. » **M. Boland :** Psychologisante, poétique, sobre et sensorielle. **V. Bonneau :** Humoristique avec des envolées, et lorsque je suis dans le noir pur, très, très sèche. **G. Boulan :** Mon écriture est sans doute plus grasse que sèche et j'aime combiner les saveurs. **B. Bourrier :** Riche, poétique, sensuelle, vibrante d'odeurs et de couleurs. **M. Brignot :** À la fois riche, méticuleuse et légère. **E. Broc :** Je retiens les deux dernières façons que je résumerais dans ce vers : « Syllabes et silences si liés par les mots, l'émotion » en y ajoutant le descriptif (influence de Jules Verne qui a bercé mon enfance et mon adolescence) et la précision (recherche et documentations en amont). **M. Bruimaud :** À vrai dire, tout dépend du projet… D'après Éric Maneval, j'ai surtout un style « précis ». **P. Brulhet :** Elle est en général sobre, avec le souci que le lecteur ne s'ennuie jamais. Mon écriture est très visuelle, cinématographique. Peut-être parce que je suis un amoureux du cinéma. **V. Brun :** Même lorsque j'écris des romans, les chapitres sont courts, plutôt nerveux. Parler de son propre style est assez délicat, difficile… Mon écriture est avant tout sobre, classique. Plus nerveuse que musclée. J'aime varier la longueur des phrases par exemple. **H. Cachau :** Coureur de demi-fond ou pas, chaque écrivain a son style, donc je décrirai mon écriture comme réaliste, musculeuse mais ne manquant pas d'humour ! Donc de l'invention de l'imagination, de la psychologie, de plus je ne crache pas sur la bonne chère — chair !… **B. Camus :** Je varie les plaisirs et cela tombe bien, car la nouvelle le permet. **J. Cauda :** Géniale. **M. Causse :** Ça dépend des fois et des sujets. Le côté styliste… **J.-C. Chabel :** Parfois précieuse, trop, anciennement, mais je me soigne. J'essaie le sobre poétique. **C. Chabirand :** J'évite les fioritures, vais plutôt droit au but, à l'essentiel, dans un style sobre dont l'humour n'est pas exempt. **S. Chagny :** Tout cela à la fois, selon les besoins. Il faut varier brusquement les vitesses, virer sans prévenir, pour secouer le lecteur. Il est

très bon, après une longue phrase aux amples périodes, classique et proustienne, de placer une phrase lapidaire, une maxime abrupte, voire un seul mot hurlant. **D. Chappey :** Tenter d'écrire simplement la complexité, poétiser le quotidien, ne jamais s'interdire d'en rire. **M. Charest :** Philosophique, beaucoup de dialogues, coup de poing. **M. Charine :** Énergique et cynique. **S. Chatelain :** Je souhaite que mon écriture ne se fige pas. Elle doit s'adapter, se transformer, se plier à ce que j'essaie de dire, de traduire. **J.-B. Chronopoulos :** Coincée quelque part entre les anticyclones et la dépression(s). **G. Claustriaux :** Je dirais précise et synthétique, car je cherche avant tout l'efficacité absolue. J'ai peur que le lecteur s'ennuie, du coup il faut qu'il soit embarqué dans le livre sans pouvoir s'arrêter. **F. Clerfeuille :** J'ai bien du mal à la qualifier. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'est ni précieuse ni expérimentale : je n'aime ni l'un ni l'autre. Mais elle varie selon les textes et la personnalité du narrateur. **V. Cohu :** Caustique. **P. Couailler :** Je suis incapable de porter un jugement sur ma propre écriture. **J.-L. Coudray :** Je vois ma manière d'écrire comme synthétique, poétique et humoristique. **R. Coulon :** Chaque histoire, et chaque narrateur, et chaque situation, impose un travail différent sur le style. **T. Covolo :** Sobre, de plus en plus dépouillée, dirigée par l'action en tant que révélateur de la psychologie des personnages. **A. Crenn :** Je m'attache à écrire de manière la plus fluide possible (je n'aime pas quand la lecture accroche sur une aspérité ; ou alors je les ajoute volontairement et avec parcimonie). Je ne cherche pas pour autant à transcrire une langue parlée (je n'ai pas l'ambition d'être réaliste). J'aime qu'on me trouve poétique. Je ne crains pas d'être parfois lyrique. La psychologie ne m'intéresse pas. **Y.-D. Crouzet :** Tout dépend de ce qu'on écrit ! Polar nerveux ? Fantastique gothique ? Pornographie intrusive ? Insolite badin ? Contes malicieux ? Le style doit être en adéquation avec le texte. **S. Dabat :** Tout dépend de ce que j'écris, je n'ai pas le même style suivant les œuvres, les thèmes et les genres. J'ai néanmoins tendance à être prolixe et à faire des phrases longues, donc c'est quelque chose que j'essaie de corriger. Je n'aime pas trop les écrits ésotériques ou précieux, je préfère l'écriture cinématographique, où on vibre avec les personnages. **P. Dandois :** J'essaie de tourner mes phrases aussi bien que possible, elles sont souvent longues, alors que mes textes sont courts. C'est plutôt expérimental, c'est sûrement poétique et, je crois, souvent drôle même si l'humour y est plutôt noir. **M.-C. Daniel :** Immersive. Mon envie est que le lecteur oublie qu'il lit et entre totalement dans l'histoire. Comme je privilégie les points de vue internes, la forme et le ton sont en fonction du personnage suivi. À noter que pour moi, le chocolat stylistique de dégustation est délicieux à petites bouchées, écœurant si on est trop gourmand. **A. Dardenne :** Sobre et humoristique. **L. Daverat :** Voilà une question difficile, dans la mesure où on a toujours du mal à prendre du recul. J'emploie souvent un mélange de niveaux de langage, avec beaucoup de familier. Il y a parfois un peu d'humour, mais c'est surtout par cynisme. Sans doute d'autres choses qui ne me viennent pas. Et variables selon les textes. **M. Debruxelles :** On me dit qu'elle est parfois drôle. Et je crois toujours tout ce qu'on me dit. **G. Delbet :** Souvent néologique, superposante, stratifiante, limoneuse, raccommodée. Si possible. **A. Demouzon :** Je n'en ai pas idée. Je laisse au lecteur le soin de poser, phrase par phrase et ligne par ligne, ces étiquettes sur mes mots. Mais peut-être un peu tout ça, non ? **P. Denizet :** Difficile à dire : j'aimerais qu'elle soit sobrement singulière. **M. Desroziers :** Impossible à dire : je crois que ça dépend des textes. L'essentiel est d'essayer de trouver la forme qui s'accorde le mieux au propos.

A. Dhelvallée : Sobre et humoristique. **P. Dietrich :** Je cherche de plus en plus la sobriété. Je ne garde que ce qui me paraît essentiel. Cela explique d'ailleurs mon attrait pour les textes courts et le fait que mes romans dépassent rarement les deux cents pages. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Ma façon d'écrire : je crois que c'est spontané et humoristique. Comme je l'ai dit, ce n'est pas « travaillé » au sens où je ne fais pas des effets de style ni de longues descriptions ou digressions visant uniquement à montrer comment je sais bien écrire, sans faire avancer l'intrigue. Mais je « travaille » dans le sens où je relis, je chasse les lourdeurs, les répétitions, les incohérences. Je n'envoie bien sûr jamais mon premier jet, mais plutôt le huit-centième. Et malgré cela, cela ne suffit souvent pas... **S. Dormond :** Je tends à la poésie, à l'humour et à la sobriété. Aux lecteurs de juger si j'y parviens. **S. Dullin :** Mes phrases sont souvent courtes et je donne une place importante aux descriptions. Pour le reste, je ne me pose pas la question. L'écriture s'impose en fonction de l'histoire et de mes personnages. **L. Dumortier :** Poétique en poésie, narrative dans les romans et les nouvelles. Le style doit être bon mais c'est l'histoire qui prime, il faut que le lecteur ait envie de tourner les pages pour avancer dans l'histoire. **C. Durr :** Tout cela et bien plus, j'espère. Ce serait dramatique de n'avoir qu'une seule sorte de plume à sa disposition. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** On dit parfois de mon écriture qu'elle est baroque et on lui prête aussi de la poésie. Je sais qu'elle est le résultat d'une lente macération. Je la suppose comme tous les limons, riche d'un tas de choses... **C. Falbet-Desmoulin :** On dit de mon style qu'il est fluide, happant le lecteur dès la première ligne ; poétique ; vif et délicat. **M. Fazi :** Fantastique, onirique, introspective, concise et poétique. **M. Feugray :** Tout cela à la fois. **I. Flaten :** J'ai une prédilection pour l'épure, l'économie. Et c'est vers quoi je tends en écrivant des nouvelles, essayer de faire passer une émotion, une énormité, de cerner un personnage, une situation, en deux mots, trois virgules et si possible avec causticité. **B. Fourchard :** Je m'efforce d'éviter la psychologie trop explicative, et de tendre plutôt vers un certain minimalisme, en tout cas de dégraisser le plus possible afin d'aller à l'essentiel, d'où les nombreuses réécritures. Ce qui n'empêche ni l'humour ni parfois l'expérimentation. **C. Gaillard-Sarron :** Un peu tout ça à la fois, cela dépendra du genre et du sujet. **B. Gautier :** J'imagine, ou tout au moins j'espère que ce doit être un mélange de beaucoup de choses. Je ne crois pas appartenir au cercle des écrivains expérimentaux. J'aime raconter une histoire ou délivrer un message, et la forme se met au service du fond. Jamais l'inverse. **M. Gengoux :** Hou là là… J'aime en tout cas quand mon écriture s'assaisonne (je ne le décide pas toujours) d'une pointe d'humour et de poésie. **O. Gerig :** Mon écriture est simple, sobre, claire, sombre cinématographique, sensorielle et vecteur d'émotions. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Poétique ou satirique à l'occasion, sobre de façon générale, humour discret. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** En général je n'aime pas trop l'écriture que je nomme le « français élitiste de la Sorbonne ». J'aime les bons styles, qui me font parfois découvrir des mots peu courants, mais je ne veux pas que le lecteur ait à ouvrir chaque fois un dictionnaire de synonymes pour comprendre la phrase. J'aime aussi quand au travers des personnages je retrouve de l'humour, de l'ironie, du cynisme... Pour que je rentre dans une histoire il faut qu'il y ait un côté *fun*, intime. C'est ce que j'essaie avec mes propres écrits, quand j'y arrive… **E. Giuliana :** Pour paraphraser Stendhal, je répondrai que ma façon d'écrire est celle qui se fait oublier ; ne doit subsister que cet arrangement de mots qui fera écho à tout ce que les lecteurs auront

bien voulu retenir des histoires que j'aurai racontées. **J. Glaziou :** Aucune règle en la matière. Le style, le ton et le registre sont avant tout liés au sujet. **É. Gohier :** Une bonne dose de chaque suivant la nature du texte… ou pas. **A.-S. Guénéguès :** Tout ça. Et un peu plus encore. **M. Guilloux :** Expérimentale, musculeuse. **L. Hesse :** Fluide et frissonnante. **T. Horguelin :** Nette, concise, rapide. Pas de psychologie directe, mais suggérée par l'ambiance et les comportements, autant que faire se peut. Un goût intermittent pour l'expérimentation formelle et néanmoins lisible, sur le mode joueur. **M. Housni :** J'ai tendance à privilégier la manière poétique. Ça me plaît beaucoup de manier la langue du côté de ce qui pourrait s'apparenter à de la poésie lorsque le contexte s'y prête, d'ailleurs j'essaie d'en provoquer le plus possible. Mais, d'un autre côté, le sobre ne me déplaît pas, car ça évite de faire trop de faux pas tout en écrivant un bon texte. **S. Huguet :** Tout dépend du sujet de la nouvelle. En général je cherche la sobriété, mais je ne m'interdis ni l'humour ni la poésie, avec parfois une pointe de préciosité. **B. Jacquot :** Témoignages : aux dires des pochetrons, j'ai le style sobre. Une femme-fontaine, à 3 h 15 du matin, a regretté que mon gros stylo fût plutôt sec. Laurent Houtan, le célèbre critique (celui qui a le bras long et aime singer ses amis), a apprécié le côté musculeux de mon œuvre ; mon caniche regrette qu'elle soit aussi psychologisante ; enfin, un croque-mort suicidaire m'a vivement remercié car mon humour le faisait mourir de rire. **R. V. Janulewicz :** Je dirai qu'elle est directe, sobre et fluide, parfois visuelle et cinématographique. **A. Kotsov :** Sobre, mais parfois teintée d'ivresse. Poétique, ça m'arrive. Humoristique… souvent, j'espère… **M. Labbé :** J'essaie d'être poétique et humoristique. **É. Lainé :** Humoristique souvent, plutôt adepte des adjectifs et tombant facilement dans le jeu de mots (tout du moins pour les titres). **H. Laly :** J'essaie de créer une alliance entre poésie et humour. Au fil du temps, mon écriture s'est modifiée. Je traque les deux points faibles que je me connaissais et qui ont presque disparu : l'abus d'adjectifs et les phrases trop explicatives à l'adresse du lecteur. **S. Lamur :** J'ai un style assez facile à lire, me dit-on, et c'est tant mieux. « Fluide ». Je pense aussi avoir des univers assez aisément repérables, mais je ne saurais dire à quoi cela tient : je passe parfois pour un auteur loufoque, mais j'ai aussi des histoires très sérieuses. **A. Langer :** Je l'espère : sobre, musculeuse et poétique. **A. Lasserre-Vergne :** Ma façon d'écrire s'adapte au sujet. Mais j'aime la sobriété, l'humour, la poésie : parvenir à ciseler des phrases, quel bonheur ! Surtout quand on apprend ensuite que certains lecteurs ont relevé ces phrases pour les faire leurs. Là, je me dis que j'ai atteint mon but. Sans être « psychologisante », je m'intéresse à l'intime des êtres. **A. Lasverne :** J'écris, je crois, d'une manière poétique, inventive et humoristique, suivant le type de texte. Je ne fais pas dans le langage soutenu. Je n'y ai pas ma place, et je ne suis pas désireux d'en faire, ce qui ne veut pas dire que je me l'interdis. Mais j'en ferai une utilisation personnelle. Au plus près de ce genre d'écriture, je produis une langue « journalistique », plus ou moins blanche, parfois. Je crois que mes origines, ma vie matérielle et mon errance régulière m'orientent fatalement vers telle ou telle écriture, et c'est plutôt une écriture qui regarde du côté populaire et s'inspire des écrivains qui écrivent comme ils vivent, là où ils vivent. Toujours plaisir, singularité, style. **J. Layani :** Pourquoi devrait-on se poser cette question ? Écrire est un acte. On a autre chose à faire qu'analyser ses actes et se demander : voyons, quelle est ma façon ? Quelle forme a mon nombril ? Est-il poétique ou humoristique ? **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Sobre, sèche, musculeuse, ~~précieuse~~, ~~expérimentale~~,

synthétique, ~~psychologisante~~, poétique, humoristique… **M. Le Thiec :** Synthétique, sobre, poétique, je l'espère. En tout cas, ces termes me plaisent et me servent d'horizon dans mon travail. **D. Lebel :** Ma façon d'écrire : d'après ceux qui me lisent, elle est poétique et décalée, ce sont les mots qui reviennent. Je fais des pas de côté. On dit que c'est une écriture élégante aussi et ça me fait drôlement plaisir. **D. Lecènes :** Poétique donc quasi impubliable. **N. Lecomte :** On qualifie mon écriture d'élégante, de sobre, mais j'utilise aussi des métaphores. Je peux ouvrir des parenthèses poétiques ou philosophiques. **J. Lefèvre :** J'aime les phrases courtes (normal en adepte des nouvelles) mais lourdes de sens. Je ne tergiverse pas, je vise l'essentiel dans un style qui peut parfois être sec mais le plus souvent cynique et humoristique. **C. Legouix :** J'écris simplement et, je crois, avec une certaine légèreté. Je m'intéresse à la vie intérieure de mes personnages. Mon éditeur dit que je pratique une écriture de l'intimité. **L. Léri :** Impressionniste. C'est cela que je recherche dans mon écriture : faire émerger la sensation, faire éprouver au lecteur la situation par le biais de tous ses sens, lui faire sentir et ressentir ce que sentent les personnages eux-mêmes. De fait, j'ai commencé par écrire de la poésie, et je pense que ce travail de la matérialité des mots et de la sensation innerve mon écriture narrative. **P. Leroyer :** Tout cela et peut-être plus. Pourquoi se limiter ? Le texte seul appelle le style. Il doit répondre à une seule nécessité, celle qu'imposent la situation, les personnages, l'histoire, l'émotion ou le sujet. Rien de pire que des dialogues ratés. **H. Lictevout :** Selon le sujet que j'aborde, j'écris différemment. Le style peut changer du tout au tout. Rarement poétique ou humoristique, mon écriture peut être sobre et sèche tout autant que le contraire. Verbeuse parfois. J'adapte ma façon d'écrire aux personnages ainsi qu'à ce que je souhaite faire passer. J'expérimente parfois, même si la nouvelle de S-F est moins facile à placer alors que j'essaie des approches stylistiques. À vrai dire, *Galaxies*, en France, m'a offert cette chance (dans « Immeubles de verre ») de proposer un style particulier, que je crois inspiré du nouveau roman. **C. Loiseau :** Je dirai humoristique. **S. Lucas :** Solitaire avant tout et musicale. **J.-L. Lys :** J'essaie d'avoir une écriture sobre et précise, quoique fluide, agréable à entendre quand mes textes sont lus à voix haute. Je suis aussi adepte de l'humour, mais il ne se prête pas à tous les textes. **C. Lysière :** Heu… On peut cocher plusieurs cases ? Disons que j'ai plusieurs cordes à mon arc…, me semble-t-il. **É. Lysøe :** Je parlerais volontiers d'un style poétique (trop) enrobé. C'est un défaut. Je dois régulièrement traquer les adjectifs superflus, faire la guerre aux tournures un peu grasses, précieuses, recherchées. J'ai par exemple fini par renoncer à l'imparfait du subjonctif. **A. Mahaim :** Versicolore. La nouvelle permet beaucoup de variété, d'expérimentation. Chacune peut avoir sa couleur, sa façon. Même dans un roman, je mêle des moments lyriques à des dialogues réalistes, en utilisant aussi des mots de terroir, des expressions désuètes ou contemporaines selon l'époque, le milieu où s'ébattent mes personnages. De longues phrases serpentines, puis une salve de phrases courtes, nerveuses. Je ne vois pas pourquoi on devrait écrire un livre dans un style étale, alors que les moments évoqués diffèrent fortement, comme dans la vie. **P. Malosse :** Il faut de tout pour donner vie à un texte. En une page, il est possible d'utiliser toutes ces façons que vous mentionnez. L'art est d'atteindre l'équilibre et de maintenir l'attention du lecteur. **C. Maltère :** J'ai beaucoup dégraissé mon écriture avec le temps, mais j'aime tout de même qu'elle ait une certaine consistance. Je n'aime pas les phrases nominales, les manières déliées (et souvent fautives) d'un certain style contemporain. La facilité est

souvent la marque d'un manque de savoir-faire. Mais je perçois désormais assez aisément le « trop ». Je veux être lisible au premier coup d'œil, tout en espérant que ce soit beau pour le lecteur. **C. Mamier :** J'essaie d'être le plus sobre possible. De n'écrire que ce qu'il faut. Mes relectures sont toujours pour raccourcir. **P. Mangion :** Je la voudrais plus poétique et expérimentale, mais sobre est l'adjectif qui ressort le plus des commentaires. **L. Marconi :** Je ne sais pas si je suis la mieux placée pour parler de ma façon d'écrire. On me dit que mon écriture est plutôt imagée, un brin poétique. Je pense avoir un grand souci du détail, j'aime analyser les sensations, les impressions, les petits moments sans importance, les gestes anodins… **F. Maréchal :** Tout dépend de l'humeur, de l'envie, de l'histoire. J'ai été expérimentalo-précieux (autrement dit, un noircisseur de pages totalement néophyte), puis un tout-sec (un retour de balancier, mais aussi la compréhension qu'il fallait que j'apprenne à fusiller sans sommation — si ce n'est état d'âme — tout ce qui n'était pas nécessaire), j'ai été noir (et on m'a souvent trouvé drôle)… Désormais, je crois que j'essaie surtout d'être à la fois juste psychologiquement (donc souvent pas très gai), avec un certain humour (très lié à l'autodérision) et un minimum de fond (avec le risque d'y attacher). Bref, seuls les lecteurs de mes bouquins pourraient avoir un avis autorisé sur la question de mon style. De toute façon, on n'écrit jamais d'une seule façon, dans le sens où il est impossible d'avoir un style figé. Chaque personnage, chaque propos, chaque histoire réclame sa recette, et c'est pourquoi on n'en a jamais terminé. Dans son journal, paru sous le titre *Le métier de vivre,* C. Pavese écrit : « Une seule chose me semble insupportable pour l'artiste : ne plus se sentir au début. » Bref, si on ne se cherche plus, mieux vaut aller biner son jardin. Tiens, dans un autre journal paru récemment au Diable Vauvert, celui de C. Bukowski : « Chaque nouvelle œuvre pour moi (POUR MOI !) est un NOUVEAU DÉPART. Bon Dieu. Comment puis-je savoir autrement si je suis mort ou pas ? […]. » Voilà qui me parle vraiment. Quand on me demande pourquoi j'écris, je réponds toujours : pour ne pas crever de mon vivant. Voilà ce qui me semble encore plus important que les questions de style. Le style vient après, ou avec. Mais si on n'a pas un tant soit peu l'impression que la mort se rapproche à chaque fois qu'on foire une phrase ou une histoire (et quand c'est un bouquin entier, n'en parlons pas…), ce n'est pas la peine d'écrire (surtout avec tous ces bouquins qu'il faut absolument qu'on lise et qu'on n'a pas encore lus). **B. Marée :** Je n'en sais rien. Au lecteur de la qualifier. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** C'est un panachage qui me convient. **M. Mathis :** Si je me regarde écrire, je ne sais plus écrire. Aux lecteurs d'en juger. On se vend mal… **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Elle est ce que je suis, forcément simple et complexe, indomptable et inscrite dans un miroir. **G. de Montmollin :** Pour moi, l'écriture n'est pas une fin en soi. Elle n'a d'intérêt qu'en tant qu'interface entre l'auteur et le lecteur. Pour que cette interface soit la plus efficace possible, je privilégie une écriture sobre, sans trop d'adjectifs et d'adverbes, avec des phrases courtes et des mots, si possible, simples. **M.-H. Moreau :** Un peu tout cela selon les textes — sauf peut-être la précieuse —, mais avec certainement une dominante poétique et psychologisante. **P. Morel :** Cela dépend du thème et du ton employé. **P. Morvilliers :** Difficile de définir son écriture… souvent proche de la satire sociale, le regard se fait acéré et le ton parfois humoristique, pour ne pas dire ironique, mais l'écriture tente de rester minimaliste ; un vrai style avec des fulgurances, me dit-on ; moi, j'essaie de tendre vers une écriture « au corps ». **G. Muller :** Classique et un peu ironique. **A. Neetesonne :** Mon style varie beaucoup en fonction de mon

humeur. Les critiques s'accordent à dire que ma plume est légère, mais elle peut aussi être incisive, humoristique, classique… en fonction du ton du récit. **J. Nicoladec :** À mes rares lecteurs de le dire. Certains la prétendent humoristique, mais c'est sans doute le plus souvent de l'humour involontaire. **M. Nicolaieff :** Cela dépend du genre de la nouvelle. J'essaie de varier les styles, peut-être aussi pour trouver le mien. J'aime écrire de manière synthétique, avec peu de descriptions et quelques touches poétiques et humoristiques. **B. Niquet :** On pourrait dire musculeuse, nourrie de psychologie sous-jacente et humoristique (humour noir exclusivement). **J.-J. Nuel :** J'essaie d'être précis, et surtout pas bavard : dire le maximum avec un minimum de mots. **B. Oberlé :** Très difficile de parler soi-même de cela. Je dirais littéraire, parfois « clinique », ironique avec une part de psychologie. Les personnages et leurs histoires qui se dévoilent sont la clef. **O. Paquet :** Épurée. Ce qui m'intéresse, c'est que chaque phrase compte, que chacune apporte quelque chose en plus aux sensations, au ressenti. J'essaie d'occuper ainsi tout l'espace entre les mots. Pour moi, l'agencement des mots, leurs relations, m'importent plus que la singularité du vocabulaire ou l'expérimentation. Les émotions naissent de cet espace, de ces relations et il ne faut pas les parasiter avec trop d'adjectifs ou d'adverbes inutiles. **R. Penblanc :** Difficile de répondre, car on peut alterner sobriété squelettique et musculeuse, se faire précieux à l'occasion, tout en restant précis (et juste, car il faut toujours être en quête du mot juste, qu'il cogne ou qu'il caresse), et poétique bien sûr (voir plus loin), humoristique, sarcastique même, en y ajoutant un zeste de psychologie au besoin. **J. Pézennec :** Assez sobre (je fais la chasse à l'adjectif inutile). Assez classique, mais souvent, dans mes textes satiriques, avec un deuxième degré. **G. Pingault :** Heu... Mienne ? (pour le reste, je n'en sais rien, mon bon monsieur). **M. Pontacq :** Plutôt poétique, je dirais. **A. Pontier :** Cela dépend vraiment du type de texte que j'écris. En littérature blanche, mon écriture est souvent qualifiée de précise, poétique, recherchée. En littérature de l'imaginaire, elle est plus spontanée, dirons-nous, moins travaillée mais tout autant rigoureuse. **A. Prieur :** Elle est très expansée, comme du polystyrène. Faire court ne me ressemble pas. Selon le sujet, ma façon d'écrire sera humoristique, poétique, moralisatrice ou stricto-historique. **M.-C. Quentin :** Poétique sans aucun doute, et précise et colorée si j'en crois les retours des lecteurs. **B. Quiriny :** Je vous laisse juge. **A. Renault :** Pour autant que je puisse en juger, écriture sobre et musculeuse. **E. Roche :** Sobre pour ma part, mais je donne fréquemment la parole aux personnages, je leur confie parfois toute la narration, alors cela dépend de chacun d'entre eux : je ne peux pas répondre à leur place. **È. Roland :** Sobre, certainement. Poétique, aux dires de lecteurs. **C. Rolland-Hasler :** J'écris plutôt (enfin, j'aimerais) avec la navette du tisserand. **C. Saint-Charle :** Spontanée, je crois, et sans fioritures inutiles. **F. Salmon :** J'aime beaucoup la sobriété dans les textes des autres, mais j'ai plus de plaisir à écrire foisonnant et sans doute un rien précieux (plaisir des métaphores et d'un lexique un peu tarabiscoté). En tout cas, je ne me suis jamais surpris en flagrant délit de psychologisation : mes personnages ne sont pas des personnes mais des énergies, des marionnettes, des machines lancées sur les rails d'un récit. J'aime raconter des histoires, pas disséquer des états d'âme. Chacun son truc. **B. Savournin :** Imagée et rafraîchissante, univers parfois poétique. **F. Schurmans :** Tout dépendra du thème, du personnage choisi, de son statut social, de son niveau de formation. **J.-F. Schwaiger :** Tout ça ! **C. Simon :** Foisonnante et avec de l'humour. **E. Solac :** S'il s'agit de la façon de faire :

spontanée, sincère, adaptée au contexte et au genre ; s'il s'agit du résultat : bien souvent caustique, émouvante, profonde… et sincère aussi. **D. Soubieux :** Difficile à dire. En tout cas jamais psychologisante. Je préfère qu'elle soit perçue comme poétique ou humoristique. **V. Struxiano :** Humoristique, tirant parfois sur le précieux — ce que je m'efforce autant que possible de rectifier, lorsque je m'en rends compte — mais évitant surtout le psychologisant, qui m'inspire un incommensurable ennui. **J.-C. Tardif :** Tout dépend du sujet et/ou de la forme. Selon qu'il s'agit d'une nouvelle, d'un récit, d'un roman ou d'un poème. **B. Thièry :** Je recherche avant tout une écriture fluide, qui va à l'essentiel mais reste poétique. Mon but est d'évoquer des images, de transmettre des impressions, de décrire des ambiances particulières. Pour moi l'écriture doit être aussi aisée et naturelle que possible. Le lecteur ne devrait pas percevoir les stratagèmes de l'écrivain, dont l'art doit être de se faire oublier. **J.-F. Thiery :** Mon domaine de prédilection étant le thriller psychologique, je privilégie les phrases courtes, percutantes, mais je m'adapte au contexte, bien sûr. **R. Thieulent-Torréton :** La encore tout dépend du sujet, dans les nouvelles j'aime bien la touche d'humour mais l'écriture psychologisante me va bien aussi. Précieuse et expérimentale, non. **É. Tixen :** Authentique. Ce que je cherche dans l'écriture, c'est de raconter des histoires qui parlent au cœur, aux émotions. **É. Torrente :** Sobre, synthétique, précise, humoristique, directe. **P. Vallens :** Plutôt poétique. Plus rarement expérimentale. **M. Vannier :** Je ne sais rien de ma façon d'écrire, de mon style. À force d'élaguer, je la rends serrée, sobre mais je la veux aussi percutante. **E. Vaucey :** Je recherche d'abord la fluidité, comme lecteur d'abord… puis comme auteur pour le plaisir de mes lecteurs, j'espère ! **G. Verdet :** Sobre ? Oui avant 18 heures ! Sèche ? Plutôt imbibée ! Musculeuse ? Sans anabolisant ! Précieuse ? Ridicule ! Expérimentale ? Vérifiée ! Synthétique ? Priez pour moi ! Psychologisante ? Restez correct ! Poétique ? Tictic ! Humoristique ? Laissez-moi rire ! **M.-C. Viano :** Ramassée, elliptique, moqueuse (sans méchanceté, quoique…), fine (à ce qu'on m'a dit), trop rarement poétique. **L. Vignat :** Mon écriture est polymorphe. Elle s'adapte au sujet traité. Quelques invariants cependant : la recherche de la justesse lexicale, le décalage, la phrase plutôt courte et « musculeuse » — j'aime l'adjectif. **C. de Viron :** Je vise la plus stricte économie de mots, on y trouve humour, poésie, psychologie avec des rapports sans pathos entre les personnages, car pour moi, la nouvelle cible le nœud d'une vie. **O. Vojetta :** Tout ça à la fois… **A. Wilhelmy :** Je travaille maladivement la question des champs lexicaux, la richesse du vocabulaire, sa complexité et sa précision, mais j'adore en même temps construire des phrases proches de la langue parlée, avec quelques incongruités grammaticales ou stylistiques. Ces aspects contribuent à la singularité de mon univers et de ma voix littéraire. **É. Wilwerth :** Sensuelle, intuitive, libre. **J. Wintrebert :** Difficile de répondre. Depuis toujours, poétique, mais avec le temps, sans doute plus sobre. **P. Zylawski :** J'ai enseigné la langue française pendant des décennies, et donc tout naturellement et obligatoirement mon style d'écriture ne peut pas prêter le flanc à des critiques émanant d'anciens élèves qui me lisent. J'y veille tout particulièrement. Je m'applique… et je livre un manuscrit BAT [bon à tirer]. C'est le contrat et c'est la règle. Il est à prendre ou à laisser. Souvent, ils prennent.



► **Avez-vous des tics d’écriture, des marottes (usage répété ou proscription d’un signe de ponctuation, de termes, d’un temps…) ? Un thème obsessionnel ?**

D. Akakpo : Tics d’écriture : j’aime bien les incises (— tralala —). Passé simple et présent me conviennent. Thème obsessionnel : la tromperie, les discriminations. **L. Allaert :** Un thème obsessionnel : la liberté. Un tic : je lis, je relis et je relis encore. **A. Aragnou :** Je combats mon tic des majuscules et des points de suspension. Je me rends compte que des animaux traversent toujours mes récits. Ils sont une métaphore du comportement humain, comme ceux des *Fables* de La Fontaine. Deux reviennent particulièrement dans mes textes, le Pingouin et le Chat. Des thèmes aussi, comme l’engagement, la responsabilité devant nos choix, notre destin. **S. Arnier :** Je persiste à mettre un « s » au mot « souci » au singulier (au grand dam de ma correctrice) ; je préfère écrire « évènement » avec l’accent grave plutôt qu’avec deux accents aigus ; j’aime que le mot « clé » soit écrit « clef ». **G. Ascaride :** Pas de tics. Thème : le roi. **N. Aufan-Benazeth :** Pas de tics, ni marottes, ni obsession, plutôt un grand éclectisme. Mais en relisant mes textes, je constate que la plupart d’entre eux sont teintés de nostalgie. **L. Avram :** Je proscris dans mes nouvelles policières tout ce qui peut choquer le/la lecteur/lectrice. Donc, pas de barbarie, pas de surenchère dans l’horreur comme ce qui se fait, malheureusement, en ce moment. J’ai envie que le/la lecteur/lectrice passe un bon moment et non qu’il/elle soit traumatisé(e). **M. Baglin :** Pas de tic à ma connaissance, mais sait-on jamais ? Thème récurrent : la difficulté d’être présent au monde (*La perte du réel, Un présent qui s’absente*, etc.). **J.-P. Baratte :** Auxiliaires, subordonnées et langage parlé alourdissent mes textes en première écriture. Je les traque inlassablement. Je chasse aussi les répétitions inutiles. Une nouvelle de ma main impose, avant tout, une chute. J’aime aussi incorporer quelque challenge oulipien (brillant, en règle générale, par son invisibilité et sa futilité). **V. Baret :** Je mets beaucoup de « et » dans ce que j’écris. Mes thèmes favoris sont le couple et la guerre. **N. Barrié-Laborde :** Un thème obsessionnel ? Non, peut-être la solitude, essayer de capter la voix intérieure particulière d’un personnage. **G. Bastide :** Oui. Bien que je sois un fervent partisan d’une simplification de l’orthographe, je suis particulièrement attentif à la mienne ! Et je fais de gros efforts sur les signes typographiques, dont les codes sont particulièrement complexes. Sinon, je

dévoile une de mes recettes d'écriture (attention, scoupe) : avant d'entamer l'écriture d'une nouvelle, je me place sous l'autorité d'un auteur. Celle-ci, ce sera « à la façon de » Mark Twain. Ou de Dino Buzzati. Ou encore d'Alexandre Vialatte. Il ne s'agit pas de copie, mais plutôt d'une couleur, d'une ambiance : vaguement ironique ? plutôt sentencieux ? crescendo d'émotions ? ruptures de ton ? Naturellement, je m'en éloigne rapidement, je l'espère, pour trouver mon propre style. Mais il en reste cette figure tutélaire, ce « haut patronage ». **C. Batumike :** Je n'ai pas de tics d'écriture. J'ai plutôt des habitudes d'écriture. Comme thème obsessionnel ? Tout ce qui suscite de l'empathie. Ça se passe au gré de mes humeurs ou de ce qui attire ma curiosité. Ce qui construit la condition humaine. Mon recueil de nouvelles *De fil en exil* (L'Harmattan) est une part du vécu personnel. Je puise mes « histoires » dans un thème actuel : l'exil. Je me pose la question de souvenirs. Ils entretiennent un lien nécessaire avec l'exil. Qui, lui, est la privation d'un lieu propre pour un fugitif. Privation vécue et interprétée de façon négative. Elle s'apparente à une punition, à un acte de pénitence soumis à une durée indéterminée. Être privé de sa terre, c'est être condamné à l'errance. À l'indigence. À un avoir nul. La question d'exil ne saurait se réduire à un problème d'avoir mais d'être. Exister ! La mémoire est là pour ne pas perdre le fil de sa propre existence. L'écrit est une alternative de ne pas oublier. Se souvenir. Se raconter. Réinventer l'histoire d'un passé qui n'est plus, dans un présent que l'on a du mal à saisir. L'exil n'est pas un détachement absolu. Il reste des traces ou des séquelles qui nous rappellent que nous sommes venus de quelque part. Écrire pour soi ou pour un lectorat anonyme. Laisser une trace pour un public plus vaste. On témoigne. On dit qui on est, d'où on vient. Même quand les preuves ne sont plus là pour le dire. « Qui suis-je ? » Pour ne pas oublier. On tente de reconstruire un monde perdu, en mêlant perpétuation de la mémoire et culte des origines. À chaque seconde, on remue des nouvelles qui ont embrassé notre vie. On doit dire les choix, souvent vitaux, qui ont modifié notre existence, celle de notre entourage. La vie qui s'en va. Celle qui reste. Mes nouvelles sont des bribes, des fragments d'expériences souvent personnelles. **B. Baudart :** Tics d'écriture ? Apparemment oui selon certains et certaines. Doubler les adjectifs, enlever des virgules dans le souci d'accélérer le rythme, enlever aussi certains articles, toujours ce souci du rythme. Thème obsessionnel ? Oui, hélas, de nombreuses nouvelles sur le viol dans ce qu'il a de plus noir et de plus désespérant mais avec toujours la possibilité de se venger. Pourquoi ? Je ne sais pas et ne veux pas le savoir. Et puis aussi autre thème récurrent : la vérité sur les relations homme-femme. **B. Baune :** Je déteste les phrases construites autour de « c'est que… » ou « c'est qui… ». Je supporte mal les phrases sans verbe quand ça devient trop systématique. Je n'aime pas l'utilisation d'adjectifs pompeux et inadaptés. **P. Beaucamps :** Pas vraiment. Je commence un texte et je vois tranquillement où il me mène. **S. Beauget :** Thème obsessionnel : l'exclusion. Utilisation forte du point (pas du poing). À mes débuts tendance à éliminer tous les articles mais je me suis soignée. **A. Bernabéo :** —. **G. Bertin :** Le père, le fils, et les turpitudes du saint esprit. Et ce n'est pas une pirouette ! Et j'adore les comparaisons. **O. Billington :** Oui, bien sûr, je les débusque pour m'en débarrasser… et puis je réalise que j'en ai développé de nouveaux. Ma marotte : éviter les expressions toutes faites. **O. Boile :** Comme j'essaie de varier mon écriture d'un texte à l'autre, je ne pense pas avoir de tic d'écriture, pas conscient du moins. En revanche il y a des thèmes qui reviennent, oui. S'il faut en citer un en particulier, ce serait sans doute la déchéance : le puissant devenu faible, le

héros devenu paria, le jeune homme vigoureux devenu un vieillard impotent... Et si ma plume voyage beaucoup, dans le temps comme dans l'espace, je finis toujours, à un moment ou un autre, par reposer mes valises en Russie. **M. Boland :** J'aime les répétitions, mais je m'efforce de ne pas succomber à ce penchant sauf dans mes contes et dans certaines poésies. J'ai tendance à abuser du point d'exclamation. J'utilise volontiers le présent. **V. Bonneau :** Des tics j'en ai plein mais je me soigne. Je faisais beaucoup de répétitions, j'en fais moins. Mes personnages parlent assez mal, en argot et avec plein de gros mots. Pour les thèmes, oui, l'humain perdu dans un monde qu'il ne comprend pas. Bref, la folie et la mort. **G. Boulan :** Probable mais ce ne sont pas des tics délibérés ni des contraintes formelles. Je n'aime pas trop le passé simple et j'ai toujours tendance à lui substituer l'imparfait. **B. Bourrier :** Oui, mon écriture parle aux sens mais trop d'adjectifs et de détails tuent le sens donc je m'astreins à plus d'économie, quant au thème obsessionnel : pas de manière obsessionnelle mais ceux qui me lisent retrouvent souvent les questions du lien, de la famille, du pardon. **M. Brignot :** Pas de tics d'écriture. En revanche, le thème de la mer me fascine, m'inspire et bien sûr est très présent dans mes écrits. **E. Broc :** Le tic le plus évident serait le rythme ternaire des adjectifs, des compléments. Je m'efforce par ailleurs (et depuis mon passage aux ateliers de Muret [31]) de ne pas toujours mettre le petit jeu de mots tentant qui va bien juste pour mon plaisir personnel. Avec le temps, j'évite les phrases trop longues et digressives. Moins de points-virgules. Plus de points. Style plus concis. Je privilégie les assonances et l'image derrière les mots et les phrases courtes. Peut-être le format de la nouvelle oblige à ces formes d'ellipses… Pas de thème qui m'obsède particulièrement… Enfin je ne crois pas… **M. Bruimaud :** Le tiret — j'utilise beaucoup le tiret. Les noms propres, aussi. Sur le plan thématique, la plupart de mes textes traitent de la « condition humaine », ce qui est assez vaste (et flou). **P. Brulhet :** Je ne peux pas écrire sans musique. En général, j'écoute de la musique de film, et pour un roman, je vais écouter le même album et le passer en boucle jusqu'à la dernière ligne de l'histoire. **V. Brun :** Dès que l'on souligne l'un de mes tics ou dès que j'en repère un, je chasse ce travers. Et puis, quelque temps plus tard, je me rends compte qu'un autre tic a remplacé le précédent. Finalement cela ressemble à une histoire sans fin. Pas de thème obsessionnel à ma connaissance. **H. Cachau :** Des phrases trop longues pouvant rebuter un superficiel lecteur. Un volontaire postulat puisque souhaitant l'inviter à une seconde ou troisième lecture… **B. Camus :** Il y a des tics que j'ai repérés (ou qu'on m'a pointés) et que je corrige et qui, donc, n'en sont plus. Je ne crois pas que le thème de l'incommunicabilité soit obsessionnel chez moi mais je l'aborde assez souvent. **J. Cauda :** Je fais mot de tout bois. **M. Causse :** Les rapports humains, les liens et les émotions me passionnent ; je tends à accorder beaucoup d'importance au rythme de la ponctuation et des phrases ; je me méfie des structures ternaires (mais elles ne l'entendent pas de cette oreille). **J.-C. Chabel :** Ben moi j'aime bien le point-virgule ! Plus sérieusement, ce serait un travail sur la mémoire mais surtout pas dans l'historique, une reconstruction avec des choix qui n'existent que dans l'écriture, une manière de se jouer du temps, des possibles ou des probables. **C. Chabirand :** Je n'aime guère le point-virgule et donc ne l'emploie pas. La vengeance (justifiée ou non) est un thème récurrent de mes histoires policières. Dans mes nouvelles, la noirceur de la nature (ou culture) humaine est une grande source d'inspiration. **S. Chagny :** Je suis hanté par le contraste entre la cosmique vie animale et la comique vie humaine, entre le sublime

instinct et l'infime intelligence, plus tracassière et chicaneuse à mesure qu'elle s'accroît, toujours plus maniaque, mesquine et paniquée, agonisant dans les contraintes incalculables qu'elle se multiplie elle-même sans répit. Le contraste entre l'efficace d'un cri ou d'un chant et un langage complexement articulé qui ne communique plus. Entre la modeste cervelle de la bête et notre encéphalite monstrueuse. Je tiens que notre exorbitation néocorticale est une aberration de la nature, une erreur, un échec, une maladie auto-immune, et que c'est celle-ci qui causera la perte d'*Homo sapiens sapiens*, espèce qui disparaîtra plus vite encore que les autres hominidés. Je lui prédis encore mille ans maximum. **D. Chappey :** Avare en participes présents, économe en adverbes. **M. Charest :** L'amour et la sexualité, les conditions sociales. J'ai tendance à tomber dans le joual au premier jet. Mais ça s'arrange. ☺ **M. Charine :** Le thème de l'identité revient souvent dans mes écrits. Pour les tics, je dois souvent veiller à ne pas utiliser d'expressions typiquement suisses… Pas facile pour quelqu'un qui soupe, se parque et mesure un mètre septante-six ! **S. Chatelain :** J'ai l'espoir de ne pas me laisser enfermer dans des habitudes, mais plutôt de trouver à chaque fois les moyens les plus appropriés en renonçant à ceux qui ont déjà fait leurs preuves si c'est nécessaire. **J.-B. Chronopoulos :** La vengeance. Un thème qui m'est très doux ! **G. Claustriaux :** Je suis fasciné par le thème du basculement dans le mal et de la rédemption. Sinon, pour le style, je ne pense pas avoir des tics ou des marottes, il faudrait demander à mes lecteurs plutôt. Si j'en ai c'est inconsciemment. **F. Clerfeuille :** J'ai déjà évoqué mon amour du point-virgule. J'ai aussi tendance à abuser des verbes de dialogue : je dois régulièrement en supprimer lors de mes relectures. Pas de thème obsessionnel, mais j'aime articuler mes histoires avec des problématiques sociales ou des événements réels. **V. Cohu :** Un thème obsessionnel ? Non. **P. Couailler :** J'utilise trop de points d'exclamation. Je hache mes phrases avec de trop fréquentes incises. Mais comme je connais mes défauts, je les corrige à la relecture. Un thème obsessionnel ? Ce n'est pas vraiment obsessionnel, mais presque tous mes romans traitent, à un moment ou un autre du récit, de l'égalité hommes-femmes. Ce n'est pas un choix, j'ai juste fini par m'en rendre compte *a posteriori*. **J.-L. Coudray :** Je n'aime pas le point-virgule. Ce signe de ponctuation intermédiaire entre le point et la virgule me paraît confus, arbitraire, indécis. Mon thème obsessionnel, c'est Dieu, en tant que concept. **R. Coulon :** Les narrateurs ou les narratrices mis en scène dans mes nouvelles évoquent des moments de rupture, de changement de direction importants dans leur vie. **T. Covolo :** Pas que je sache. **A. Crenn :** J'ai tendance à écrire des phrases interminables : je repasse dessus ensuite pour les couper en deux ou en trois. J'aime décrire des lieux : c'est un sujet important pour moi, le lieu. **Y.-D. Crouzet :** Sans doute, mais je laisse à un regard extérieur le soin de les identifier. **S. Dabat :** Un thème obsessionnel, c'est la femme marginale et sa place dans la société. Une amie m'a également fait remarquer que dans tous mes romans, il y avait un personnage récurrent, celui de la grand-mère aimante (qui symbolise certainement la grand-mère qui m'a élevée et que j'ai perdue il y a deux ans). Quant à mes tics d'écriture, ce sont les phrases de cinq lignes de long, les successions d'adjectifs (par groupes de trois) et les adverbes en -ment. Je fais très attention à corriger ça à la relecture. **P. Dandois :** J'écris très souvent au passé simple. À plusieurs reprises, j'ai réuni, avec un fil conducteur, des petits textes pour en faire un seul, ou bien, j'incorpore des micronouvelles dans mon texte. Le thème de la folie est récurrent dans mes œuvres. **M.-C. Daniel :** Continuellement, mais

différents pour chaque histoire. Je me soigne au mieux, et la version finale en est, je l'espère, à peu près débarrassée. Un thème obsessionnel ? L'(in)humanité, la résilience, l'Autre, la place de l'humain dans l'écologie planétaire. **A. Dardenne :** Une certaine affection pour les connecteurs logiques (en effet, certes, toutefois…). **L. Daverat :** J'emploie régulièrement la narration à la première personne. Et j'ai en effet des thèmes récurrents, comme l'addiction et le libre arbitre. D'autres, sans doute, même si je ne m'en rends pas compte. **M. Debruxelles :** Quand je constate un tic d'écriture, je me dépêche de le supprimer. Sans doute pour en adopter un autre sans m'en rendre compte ! Un thème obsessionnel, non, mais mes pauvres personnages se débattent souvent contre les dérapages de la vie quotidienne. **G. Delbet :** Oui, je tique taque toque un peu trop souvent, je maraude, je virgule, je passé simple même s'il ne l'est pas, je tue en série ou en particulier, et j'humorise, désespéré mais poli. **A. Demouzon :** Des tics, forcément, mais si je peux les nommer, ce ne sont plus tout à fait des tics. C'est le lecteur — encore lui — qui voit ça et s'en agace. Des marottes, oui, je n'y échappe pas. Par exemple, j'ai HORREUR des points-virgules, que je trouve laids et que j'évite autant que faire se peut. Et j'aime couper les phrases. Les entrecouper de silences, les saucissonner, les décapiter. Après, ce serait long de faire la liste… et bien trop long à lire. Un thème obsessionnel ? Oui, plusieurs : la mort, cette étape obligée de la vie, et les difficultés de la relation humaine, la solitude… **P. Denizet :** Un tic : les tirets cadratins. Une obsession : les fenêtres. **M. Desroziers :** 1. J'essaie de gommer mes tics : j'ai eu ma période tirets, ma période parenthèses, ma période de rejet du « et » au profit des virgules. 2. L'enfance, les maisons, la folie. **A. Dhelvallée :** Non. **P. Dietrich :** Je me sens à l'aise à la première personne. J'aime bien faire pénétrer le lecteur dans la tête de personnages un peu fous ou excentriques. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** La folie et surtout le mécanisme de descente vers la folie — j'ai beaucoup écrit sur ce thème, il faut que j'arrête. **S. Dormond :** Des tics d'écriture, certainement, le problème, c'est que je ne m'en rends pas compte, sinon j'essaierais de les éviter. Des thèmes obsessionnels évidemment, la migration par exemple, les marginaux, les dépendances, le démantèlement social, les relations hommes-femmes, etc. **S. Dullin :** Non, il ne me semble pas. **L. Dumortier :** Le sombre, le noir, le désespoir en poésie ; le grain de sable qui vient enrayer le réel en fantastique. **C. Durr :** Oui, je bosse jusqu'à ce que tout soit parfaitement propre et bien en place. Un tic fort peu répandu de nos jours. ;o) **C. Duttine :** —. **A. Emery :** J'use — et abuse, comme ici — du tiret. J'essaie de m'en passer mais il m'a été plus facile d'arrêter de fumer. Pour ce qui est du thème, je tourne autour de l'humain, ses failles, ses travers. Je ne crois pas aux monstres : sous l'écaille, il y a toujours un humain. Et c'est celui-là qui m'intéresse. Je suis un incorrigible amateur d'âmes. **C. Falbet-Desmoulin :** J'aime sonder l'âme humaine et proposer des récits « tout en intériorité et subtilité psychologique » ainsi que me l'a écrit une lectrice... **M. Fazi :** Une nette prédilection pour la première personne, le présent ou le passé composé. Une haine absolue de « cela », de l'imparfait du subjonctif et du « nous » au passé simple, que j'évite dans la mesure du possible. Quelques thèmes récurrents : la solitude, la différence, les lieux, la musique et autres formes artistiques. **M. Feugray :** Dans *Arthrite et cataracte*, l'usage intempestif des parenthèses a pu être remarqué. Sinon, en dehors de la glace à l'italienne (tout fraise), non, je n'ai pas trop de marottes. En revanche, les thématiques portant sur l'écologie, le féminisme, le racisme et l'homosexualité sont indissociables de mon agriculture, j'en parsème les graines dès que

possible, c’est mon artisanat premier, je prends la plume pour défendre ces aspects humanistes, sans quoi, autant sucer des glaces (à l’italienne) (je vous laisse deviner le goût). **I. Flaten :** Hélas oui, certaines petites trouvailles personnelles, des tournures de phrases récurrentes me tombent dans le texte sans que je m’en aperçoive mais j’essaie d’être vigilante. Quant au thème, à chaque fois que j’entreprends l’écriture d’un nouveau roman, je suis persuadée de m’aventurer en une terre inconnue et, bien souvent à la fin, je me retrouve à avoir exploré peu ou prou les mêmes territoires. J’ai l’inconscient qui radote. **B. Fourchard :** Des tics, certainement. Les listes par exemple. Mais je me surveille pour ne pas en abuser. **C. Gaillard-Sarron :** Non. **B. Gautier :** Non, je ne crois pas. Mais comme tout un chacun, je passe par des cycles d’intérêt pour une certaine forme d’écriture et pour certains thèmes. Ce que j’écris s’en ressent forcément. J’ai beaucoup écrit sur la perte (physique ou morale) d’un être aimé, mais c’est un thème universel, pas réellement une marotte. Non ? **M. Gengoux :** Un thème s’est dégagé dans plusieurs de mes écrits sans que je me le sois imposé : la disparition. **O. Gerig :** Pas de tics d’écriture. Pas d’obsession, si oui, elle est inconsciente. On reconnaît mes romans par le fait qu’ils sont toujours alimentés par de la musique. **F. Germanaud :** Un thème obsessionnel ? Celui de la solitude. Elle s’inscrit dans différents cadres, urbains ou champêtres, dans des maisons, des appartements à l’abandon. Mais j’y reviens toujours. Ne séparant pas l’écriture de la vie, mon inspiration est directement puisée dans ce qui m’entoure, personnes, paysages, émotions, faits sociaux. Une grande part de matériau intime également, plus ou moins masqué. Des tics d’écriture ? Sans doute. Il y a ceux que je ne vois pas, ceux que j’essaie d’éviter, et ceux qui font partie de mon style — un certain rythme, un vocabulaire récurrent. Les lecteurs détectent cela mieux que moi. **C. Gevrey :** Des tics, sûrement (difficile de les repérer soi-même, surtout sans un long recul). J’ai tendance à utiliser trop d’adverbes, et je me surveille. Un thème récurrent : l’exil. *The crack in everything*. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Avant je mettais des points d’exclamation à presque toutes les fins de phrase ! Je me suis calmé là-dessus. **E. Giuliana :** Le tiret demi-cadratin — si pratique pour séparer les intervalles, introduire les répliques des dialogues ou lister des énumérations — que j’affectionne particulièrement et que je serais enclin à utiliser avec excès — quoique je veille à n’en pas abuser —, si je n’y prenais pas garde. Par ailleurs, j’aime beaucoup le procédé de la mise en abyme depuis que j’ai découvert à l’adolescence les *Faux-monnayeurs* d’A. Gide et le *Quixote* de Cervantès. Et il se trouve que je m’intéresse de près aux auteurs qui aiment le procédé de la mise en abyme découvert à l’adolescence en lisant Gide et Cervantès. **J. Glaziou :** J’use… et parfois j’abuse (j’essaie donc de me corriger) des points de suspension qui pour moi introduisent des pauses, des respirations… *Idem* pour les mots de liaison qui alourdissent et ralentissent la narration. **É. Gohier :** J’ose espérer que non. **A.-S. Guénéguès :** Peut-être. Mais je ne crois pas, j’utilise tout ce que la langue a à offrir. Un thème ? Oui, les relations humaines. **M. Guilloux :** L’absence. **L. Hesse :** L’emploi de la première personne, ce qui provoque souvent une confusion entre auteur et narrateur dans la tête du lecteur... Un thème obsessionnel ? Le leurre de l’amour. **T. Horguelin :** Avec le temps, je suis bien forcé d’observer la récurrence de certaines formes et de certains thèmes : récits circulaires, goût des labyrinthes, histoires de disparitions, jeu sur le vrai et le faux. Cela m’ennuie plutôt parce que je n’aime pas me répéter. Je tâche d’explorer d’autres pistes, pour m’apercevoir généralement que mes marottes se sont

invitées en catimini. Heureusement, ce constat survient en fin de parcours, sinon cela me casserait dans mon élan. Il faut, pendant qu'on écrit, avoir au moins l'illusion qu'on défriche une terre inconnue (de soi), sinon à quoi bon ? **M. Housni :** Le thème qui m'a longtemps branché est celui du double à la manière d'un Jorge Luis Borges. J'écris toujours à l'ancienne : papier, crayon et stylo. J'aime cet effort de la main qui écrit, rature, efface, corrige…, après bien sûr je copie tout sur mon PC portable ou mon Smartphone. **S. Huguet :** On me reproche parfois une écriture « trop classique », voire d'écrire « trop bien ». De fait je n'aime pas écrire « comme on parle », j'ai le goût de la langue châtiée. J'écris en italiques les termes familiers, les tours caractéristiques propres à tel ou tel personnage. Je ne déteste pas une pointe d'archaïsme (par exemple j'écris « cependant » pour « pendant ce temps » et je n'ai pas renoncé à l'imparfait du subjonctif). Je traque férocement les répétitions, les successions de syllabes cacophoniques. Par ailleurs le contact fusionnel avec le monde animal et la porosité entre l'imaginaire et le réel, le passage dans un « outremonde » fantasmatique sont pour moi des thèmes quasi obsessionnels. **B. Jacquot :** Un TUC de mes amis m'a reproché mes tics et mes tocs. Du tac au tac, assis à mon bureau en teck, je lui ai révélé que oui, je faisais un usage obsessionnel de certains signes, particulièrement ceux de l'alphabet romain. En outre, je l'avoue avec honte, je n'en utilise que 26, presque toujours les mêmes. **R. V. Janulewicz :** Non, je n'ai pas de tic d'écriture mais les thèmes récurrents de mes histoires pour adultes sont la folie, l'ironie du sort, les basculements de vie et le trépas sous toutes ses formes. Pour les enfants les thèmes sont l'imaginaire qu'il faut cultiver, l'initiation par la rencontre de personnages détenteurs de secrets anciens et la découverte de réalités dissimulées. **A. Kotsov :** Des tics, certainement ; mais je ne me suis pas débarrassé de ceux que je n'ai pas diagnostiqués, j'essaye d'éviter les autres. Marottes : les deux-points, le point-virgule, la virgule, les guillemets, et beaucoup les parenthèses (dont j'abuse avec jubilation), les points de suspension… ; les « bon ! », « voilà », « or », « bien sûr », « surtout », « plutôt », et plein de petits mots qui sont comme des super-signes de ponctuation. **M. Labbé :** Je ne crois pas. **É. Lainé :** J'espère que non, en fait je n'ai pas analysé ma propre écriture (ça me gonflait déjà assez comme ça de faire ce genre d'exercice au lycée) bien qu'il semble qu'elle soit reconnaissable par ceux qui me connaissent. Un thème obsessionnel, non. **H. Laly :** Le seul tic d'écriture que j'avais — la juxtaposition dans les dialogues du point d'interrogation et du point d'exclamation — a été proscrit par l'éditeur de mon roman, qui m'a demandé de choisir définitivement entre l'un et l'autre. Je n'ai aucun thème obsessionnel. L'écriture doit rester le champ de tous les possibles. **S. Lamur :** Les tics d'écriture, je suis à l'affût et je les chasse dès que je le peux, tout comme mes thèmes obsessionnels. J'ai horreur de réécrire deux fois la même chose. Malheureusement, ou heureusement peut-être, il m'en reste. Des retours dans la structure syntaxique de mes phrases, le défi de la réalité… et un truc avec les bulles, autour duquel je tourne depuis des années et dont je ne suis pas parvenu au terme. **A. Langer :** Je n'aime pas les points de suspension et les évite autant que possible (si on a quelque chose à dire il faut le formuler, sinon, il vaut mieux se taire). **A. Lasserre-Vergne :** Je ne pense pas avoir de marottes. J'espère ne jamais avoir de thèmes obsessionnels car écrire, c'est aussi partir en chemin. **A. Lasverne :** Oui, je place régulièrement des subordonnées dans les propositions principales, suivant ainsi le mouvement de mon esprit qui entrevoit un fait, sa cause, ses conséquences, dans un même mouvement

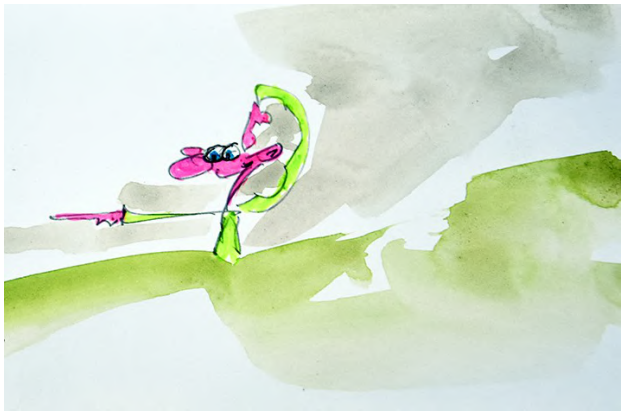
holiste. Alors, je rétablis l'ordre « normal », ou pas. J'aime laisser des actes sans explications ni descriptions détaillées, des pointillés pour que l'esprit du lecteur travaille, s'approprie mon texte. La perte, l'absence, le politique et le monde bientôt chamboulés par ce qu'on appelle à tort changement climatique car ce sera, c'est déjà un bouleversement climatique, sont des thèmes récurrents dans mes textes. **J. Layani :** Je ne crois pas. Il est vrai que je dis et écris souvent « par ailleurs » ou « au vrai ». **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** J'essaie d'éviter « tout ça » ! **M. Le Thiec :** On a toujours des tics d'écriture, d'où l'importance d'être relu par des professionnels du domaine. Mes thèmes obsessionnels : le deuil de l'enfance et des amours absolues ; l'exil sous toutes ses formes. **D. Lebel :** Mon tic d'écriture : je fais des allers-retours dans le temps, je suis incapable d'écrire une histoire en suivant le fil chronologique, si j'essaie je m'ennuie et j'arrête d'écrire. Sinon j'écris généralement au passé, j'aime beaucoup le passé simple mais il paraît que c'est trop difficile, qu'il faut tout écrire au présent. **D. Lecènes :** Pour la ponctuation, voir ci-dessus. Pour le thème… la Joie. (Vous noterez la majuscule.) **N. Lecomte :** Ce que j'essaie d'éviter. **J. Lefèvre :** On m'a fait la remarque que mes textes sont écrits (pour la grande majorité) à la première personne. J'ai vérifié et il se trouve que c'est vrai ! Je pense que c'est parce que j'aime me mettre dans la peau des personnages que je décris sur papier. **C. Legouix :** Ai-je des tics ou des marottes ? Hum, je ne crois pas… (peut-être les parenthèses ?). Le thème du malentendu (ou de l'incompréhension) revient souvent dans mes textes. **L. Léri :** Mon thème récurrent est celui de l'incommunicabilité entre les êtres. Ma marotte formelle est celle de la fabrication d'une « parlure » spécifique à chaque personnage : j'essaie de le faire exister à travers une voix, une manière de parler qui lui soit propre et qui lui donne corps. **P. Leroyer :** Une seule obsession : que le texte produit soit sincère, la projection de ce que je pense/aime/rejette/ressens/imagine au moment où je le conçois et le mets au monde. **H. Lictevout :** J'ai longtemps refusé le point-virgule que je trouvais inesthétique. Puis j'ai finalement accepté sa fonction. En effet, j'ai (actuellement) des thèmes obsessionnels : tout ce qui tourne autour de l'intolérance, de la perception du réel mais aussi de ce qu'il y aurait après la fin d'une civilisation. Ce sont des thèmes que je rapproche souvent dans une même histoire et qui, au final, deviennent une sorte de ligne directrice (involontaire) dans mes structures. **C. Loiseau :** Oui, et mes gentils bêtalecteurs n'hésitent jamais à me le faire remarquer. **S. Lucas :** Thème obsessionnel : l'amour perdu et la recherche de soi. **J.-L. Lys :** Ce n'est pas à moi d'en juger, mais il me semble que non, sinon la recherche de la précision et de la fluidité. J'essaie aussi d'éviter les répétitions. **C. Lysière :** Aucun, à ma connaissance. **É. Lysøe :** Il y a fort longtemps, une éditrice m'a fait remarquer que j'abusais des points de suspension. J'espère avoir corrigé ce travers — mais je le vois de temps en temps ressurgir. Un thème obsessionnel. « La mort d'une belle femme est le sujet le plus poétique du monde », disait E. A. Poe. À en croire mes lectrices, j'ai trop tendance à suivre ce conseil. Alors j'essaie de m'améliorer et de faire survivre mes héroïnes. Mais souvent la tentation est trop forte ! **A. Mahaim :** J'allège, j'allège, j'allège… Pour une raison inconnue, mes héroïnes sont souvent accompagnées dans leurs périples par un très grand chien (je n'ai pas de chien). **P. Malosse :** J'essaye de ne pas avoir de tics d'écriture. Forcément, c'est sans doute inévitable. Le thème qui revient chez moi est l'étrange, cette sensation que le réel recèle des profondeurs inexplorées. Autant chez les personnages pris individuellement que dans les structures sociales. **C. Maltère :** Je combats les tics de langage

le plus possible, même s'ils nous rattrapent. Je repère, j'élimine… Je me refuse au vocabulaire cru, aux vulgarités ou grossièretés, au crasseux et au scatologique. Mais je chéris la bizarrerie, l'érotisme… La folie est souvent présente dans mes textes, l'insatisfaction, le désir, la mort… **C. Mamier :** J'ai une liste de mots que j'utilise systématiquement trop. Cela fait partie de la relecture d'en éliminer une bonne partie. Un thème obsessionnel ? Je suppose que la mort revient assez souvent, d'une manière ou d'une autre. **P. Mangion :** Non, pas de tics ni de marottes, en tout cas je les combats, parce qu'ils/elles me gênent chez les autres auteurs. J'ai l'impression de ne plus voir que ça, comme les camions rouges sur l'autoroute. **L. Marconi :** J'aime écrire chez moi, au calme, de préférence le matin, dans le silence de mon salon ou de mon petit bureau aménagé à cet effet. Je me sens bien, entourée de mon univers familier, des objets qui me sont chers et sur lesquels j'aime poser mon regard lorsque je marque une pause. Je n'écris jamais en musique, le silence est la seule voix que je tolère ! **F. Maréchal :** Des thèmes : sans doute le temps, la mort, la difficulté des relations humaines… bref, les thèmes les plus communs qui soient (ha, tiens, j'entends que monsieur et madame Sens-de-la-vie viennent de sonner à la porte). J'ai souvent aussi un côté cambrousse qui est une nostalgie de l'enfance. Côté tics : « en vérité », « en réalité », « seulement » (dans le sens de « mais »), et l'inversion sujet-verbe après un « peut-être » introductif (exemple : peut-être vais-je lasser les lecteurs de ce questionnaire à force de verbiage ?). **B. Marée :** Sans doute ! J'aime le présent de l'indicatif. La nature m'émeut et ce que l'homme en fait m'inquiète, mais m'intéresse. **M. Martin :** Je n'ai pas de rites d'écriture mais au fond de mon sac se trouve en permanence un carnet ou un cahier pour noter des idées promptes à me faire faux bond. En fait, je travaille beaucoup du chapeau (rires). Mes personnages sont omniprésents, je les entends chuchoter et quand ils piaffent d'impatience, il est temps de passer à la phase libératrice. Mes doigts courent sur les touches de mon clavier d'ordinateur. Eh oui, je ne travaille que très rarement « en direct » sur le papier. Cependant, j'imprime, pour une correction plus facile, et je ressens également le besoin de faire une lecture à voix haute. Les mots doivent être en harmonie. Harmonie de sons et de couleurs… c'est peut-être ici que réside ce tic d'écriture : une bouche cerise, des lèvres carmin, un carnet rouge rubis… Mon souci de la perfection fait que j'ai souvent besoin de documentations. Je passe énormément de temps en bibliothèque. Je ne supporte pas les anachronismes et, par respect du lecteur, je tiens à peaufiner tant la forme que le fond. **V. Martorell :** Je construis, puis souvent je rebâtis. Pour le thème pas d'obsessions particulières. **M. Mathis :** Je voue une passion immodérée au tiret demi-cadratin. Et, en veillant à ne pas en abuser, aux phrases non verbales. **A.-M. Matte :** J'aime trop les points-virgules. Je dois modérer. Mon thème récurrent… ? Sans doute le féminisme. Parfois expresse, parfois subtile, la femme — la féminité et son pouvoir — se retrouve presque toujours dans mes écrits. **H. Mestron :** En tant qu'auteur, je ne sais pas, je pense que les lecteurs, eux, pourront voir ce genre de choses. **G. de Montmollin :** Tics d'écriture : les autres sont mieux placés pour juger. Mais j'utilise souvent les « : » pour introduire une phrase explicative. Thème obsessionnel : les bateaux. **M.-H. Moreau :** La mort… ☺ C'est en tout cas ce que disent mes amis et cela a d'ailleurs donné naissance à mon premier recueil… Pour les tics, oui sans doute… Phrases démarrant au verbe car la musicalité des phrases prime, pour moi, sur l'exactitude grammaticale, abus des « … » car j'écris beaucoup de dialogues et la parole est aussi faite de silences et de non-

dits. D'autres certainement… **P. Morel :** Oui. J'aime bien les phrases sans verbe. J'ignore le « ; » et proscris les adverbes en « -ment ». **P. Morvilliers :** Des tics d'écriture, j'essaie de ne pas en avoir. Il paraît que j'aime bien les points intempestifs… les tirets cadratins bizarrement placés aussi… mais je me surveille ! Quant au fond, l'enfance abusée pourrait être un thème récurrent sinon obsessionnel. Moins peut-être que les injustices sociales ou l'absurdité du monde. **G. Muller :** Je lutte contre mes marottes (par exemple trop d'adjectifs). **A. Neetesonne :** Heu… Pas de thème obsessionnel. J'écris aussi bien au présent qu'au passé, à la première ou à la troisième personne. Par contre, j'utilise beaucoup de mots de liaison. Un peu trop, même. C'est plus un défaut qu'un tic, mais j'y travaille. **J. Nicoladec :** Pour les tics, je demande à *Antidote* de me surveiller. Il m'aide donc, par exemple, dans ma chasse aux « ça ». Quant aux obsessions, je suis tellement pluri-obsessionnel que ça finit à la longue par ne plus se remarquer. **M. Nicolaieff :** Pas de thème obsessionnel ni de marotte, mais une affection particulière pour les rebondissements, les chutes inattendues. **B. Niquet :** Pas de tics d'écriture (j'espère !), pas de marottes (je pense) mais un thème obsessionnel : la famille. **J.-J. Nuel :** J'écris presque toujours au passé. Et je privilégie l'humour, l'absurde, le décalé. **B. Oberlé :** Oui, je pense que cela n'est pas volontaire mais apparaît au fil des écrits. Certains mots, certaines ambiances, certains objets qui reviennent malgré moi. Quant au thème, chaque fois que je pense en être sortie, je me rends compte qu'il est encore là. Différemment mais présent. La question de la perte, du deuil, de la beauté qui nous rattache à la vie… toutes ces choses qui, finalement, n'ont rien de très original. Il me semble que toute œuvre d'art est le fruit de ces questions et tiraillements existentiels. **O. Paquet :** J'essaie de combattre mes tics d'écriture. J'avais la manie de former mes phrases de façon binaire (proposition 1 « et/mais » proposition 2). Cela donnait un certain roulis, mais pas toujours adapté au sens du texte. Pour les thèmes, je ne pars jamais sur un texte en me disant qu'il va aborder un thème en particulier, mais à la fin, je me rends compte toujours que cela va toujours finir sur celui de la communication et de la compréhension. **R. Penblanc :** J'ai longtemps répudié la virgule, aujourd'hui je l'accueille volontiers. J'apprécie les adverbes en « -ment », sans en abuser, et j'aime écrire à l'imparfait, temps du rêve et de la fiction. Pour le reste, c'est au lecteur de le dire. **J. Pézennec :** Non, pas de tics d'écriture, ou alors je ne les ai pas remarqués. Pas de thème obsessionnel non plus. **G. Pingault :** J'ai une fâcheuse tendance à trop en faire. À parfois surligner. Je me surveille (et mes éditeurs aussi). Et je crois pouvoir dire que je progresse (c'est bien, mon p'tit). **M. Pontacq :** Certains mots reviennent, c'est vrai, parfois dans la même page, il faut les traquer, même si les répétitions ne sont pas toujours à bannir, car on peut jouer d'elles pour créer un rythme, une musique. Comme la plupart des auteurs, j'ai des thèmes récurrents : la nature, l'enfance, l'Inde, où j'ai longtemps vécu, et aussi l'ex-Tchécoslovaquie, qui est mon pays maternel. Je peux inventer des personnages ou des histoires, mais je ne sais pas faire vivre un décor, une atmosphère, si je ne les ai pas intimement connus, si je n'en suis pas imprégnée. Et puis, bien sûr, la quête intérieure. C'est cela qui sous-tend tout le reste. **A. Pontier :** Comme tous les écrivains, oui. Je dois faire attention à ne pas utiliser à répétition certaines expressions comme « un peu », « très », ou à ne pas inverser certaines phrases. Des tics… En imaginaire, je dois reconnaître une obsession thématique pour les androïdes et autres répliquants… **A. Prieur :** Pas spécialement. J'aime bien glisser des phrases nominales. Par contre, une méthodologie scrupuleuse systématique :

je me documente énormément avant de rédiger la moindre ligne (sur n'importe quel sujet : l'empoisonnement au cyanure, les conséquences d'une hémiplégie ou le fonctionnement d'un bar à strip-tease). C'est un défaut (ou une qualité) que j'ai conservé(e) de mes études de recherche en histoire. **M.-C. Quentin :** Non. **B. Quiriny :** J'ai noté dans Montherlant comment sous-entendre beaucoup de choses grâce au mot « etc. ». Je m'en sers du coup un peu trop. Thèmes : *cf.* réponse précédente. **A. Renault :** Pas de tics d'écriture. Thème obsessionnel : la rupture, le passage à l'acte, le brusque renversement de la destinée. La nouvelle est le moyen privilégié pour exprimer la/les crise(s) d'une vie. **E. Roche :** Des tics, je ne sais pas. Mes personnages ont tendance à observer les étoiles, mais c'est souvent une manière de se rassurer, il ne faut pas leur en vouloir. Des thèmes obsessionnels ? Peut-être la musique populaire, surtout la musique d'autres époques (jazz, rock'n'roll, country et autres genres ancrés dans les années 1950) et le temps qui passe ; mais les deux sont liés. **È. Roland :** En matière d'écriture, je fais la chasse aux marottes ! Quant aux thèmes, j'aime travailler sur le non-dit, la folie ordinaire. Est-ce une obsession ? **C. Rolland-Hasler :** Oui, j'appelle à l'aide. Je vis dans un quartier en train d'être rasé : j'ai peur que les bulldozers dits de grignotage viennent jusque chez moi. Je les surveille. Ils font beaucoup de bruit et de poussière. Le week-end, leurs grands becs immobiles menacent le ciel. La poussière tombe doucement sur mes livres et blanchit mon jardin. **C. Saint-Charle :** Aucun à ma connaissance (mais mes lecteurs auraient peut-être une autre réponse !). **F. Salmon :** —. **B. Savournin :** Un thème obsessionnel : mes 11 ans trois quarts d'âge. **F. Schurmans :** Je me suis rendu compte il y a peu que certains textes, nouvelles et romans, contenaient trop de « mais » et de « quelque ». D'où cela vient-il ? Je n'en sais rien. Heureusement, certaines lectrices sont impitoyables. En ce qui concerne les thèmes, je reviens souvent aux délaissé(e)s, aux sans-grade d'hier et d'aujourd'hui. **J.-F. Schwaiger :** D'abord la chute et finir par le titre. **C. Simon :** Oui, bien sûr. **E. Solac :** OUI ! Écriture au présent impérative car bien plus complexe et efficace que le passé ; effet de clausule avec virgule devant le « et » de la dernière proposition de la phrase ; obsession des nouvelles calibrées (si on me demande six mille signes EC [espaces comprises], j'aime bien que ça tombe pile), et dont le texte commence par la même lettre que le titre (et dans les recueils ça forme des messages). Mon obsession thématique : la vie, les croisées des chemins, la conscience, le féminisme (oui, je sais, ça fait beaucoup d'obsessions. ;-)) **D. Soubieux :** Hélas ! Je cumule tout ça : j'essaie de ne plus trop utiliser les points de suspension, je traque les adjectifs inutiles, les adverbes... Et, en me relisant, il me semble que j'écris toujours à peu près la même histoire. Mais il ne faut surtout pas le dire à mes lecteurs, peut-être ne s'en sont-ils pas aperçus. **V. Struxiano :** J'ai fréquemment tendance à utiliser excessivement des adverbes, ce qui peut occasionnellement rendre mon style vraiment pénible. Heureusement, c'est une chose que je surveille attentivement. Autrement, je n'ai pas de thème de prédilection particulier, bien que ces temps derniers, la mémoire (au sens de mécanisme neurobiologique) ait tendance à me fasciner et à me suggérer des *scenarii* de polars S-F. **J.-C. Tardif :** Sans doute, mais lesquels ? Les lecteurs seraient peut-être mieux à même de répondre pour ce qui est des tics. Quant aux thèmes, ils ne sont pas si nombreux que cela, et puis on écrit à partir de ce qu'on est, de qui l'on est. Je ne crois guère à l'inspiration. **B. Thièry :** Pas particulièrement. **J.-F. Thiery :** Les tics d'écriture sont mis en lumière par mes éditeurs, et je les corrige en fonction.

Cela est valable pour une grande partie des erreurs et maladresses que je peux produire. **R. Thieulent-Torréton :** J'avais une fâcheuse tendance à employer trop souvent le mot « mais »… MAIS je me soigne. **É. Tixen :** Au fur et à mesure, j'ai abandonné la plupart de mes rituels. Je peux écrire n'importe où, dans le silence et dans le bruit, dehors/dedans… Mais je suis très sensible à l'énergie du lieu. Il faut que je m'y sente bien, en sécurité pour pouvoir laisser aller mon imaginaire. Oui, j'ai un thème de prédilection : la liberté de faire. Dans mes histoires, mes personnages doivent lutter pour se débarrasser de leurs carcans avant de pouvoir avancer. **É. Torrente :** J'évite les points de suspension que je perçois comme manque de conviction, ellipse souvent incorrecte. J'utilise souvent en premier jet des « ensuite », des « comme », des « enfin » que je supprime ~~ensuite~~ à la relecture. **P. Vallens :** Plusieurs thèmes reviennent régulièrement, mais globalement, l'imaginaire non limité. **M. Vannier :** Un tic ? J'adore insérer le mot « melliflu ». Pas de thème obsessionnel. **E. Vaucey :** —. **G. Verdet :** Depuis toujours, je déteste le point-virgule. C'est un bâtard, un demi-sel, un faux derche qui ressemble à rien. Un signe bancal pour les timorés du verbe. Un trompe-couillon des dictées d'école primaire. Je l'exècre, je l'abhorre, je l'abomine. Si j'étais dictateur, je l'abolirais par décret. D'ailleurs je vais ajouter sa demande de suppression irrévocable dans les cahiers de doléances présentés au gouvernement. C'est une revendication juste. Et égalitaire. Le point-virgule est un objet inutile, parasite et inesthétique qui ne satisfait que les mous du genou et les mollassons du système. Je réclame son éradication définitive. Un point c'est tout. **M.-C. Viano :** Je ne crois pas, sauf si une tendance à trop prendre de temps pour mettre le décor en place est un tic d'écriture. **L. Vignat :** J'ai sans doute des tics. On dit que mon écriture est parfois précieuse et qu'il faut parfois un dictionnaire pour comprendre. **C. de Viron :** Un de mes thèmes obsessionnels est la « jalousie » et ses dégâts. **O. Vojetta :** J'évite d'utiliser trop d'adverbes, ils sont souvent des raccourcis faciles qui ne permettent pas aux lecteurs de « ressentir ». Et puis je suis d'accord avec Yann Moix, les mauvais livres contiennent souvent le mot « blême », c'est un mot à éviter ! **A. Wilhelmy :** Mes tics d'écriture varient d'un texte à l'autre, selon la voix de chaque projet. Les thèmes, par contre, sont récurrents : la puissance et la liberté des femmes est le thème qui m'habite depuis le tout début de ma pratique littéraire, la nature est également un enjeu central depuis cinq-six ans. **É. Wilwerth :** ? J'aime assez le présent ; un mélange de phrases très brèves ou allongées : ce qui épouse le mieux le fond. **J. Wintrebert :** Je traque les adverbes et pas mal de prépositions. **P. Zylawski :** Les contenus de mes bouquins sont très divers, mais si certains ont un point commun c'est sans doute un optimisme sous-jacent, en dépit, parfois, de pages très noires.



► Dans quoi puisez-vous votre inspiration ?

D. Akakpo : Dans la vie de tous les jours, les faits divers, les anecdotes recueillies dans mon entourage, ma vie personnelle, le tout transformé, enrichi, noirci, ou ensoleillé. **L. Allaert :** Absolument tout m'inspire. **A. Aragnou :** La musique. Des gens que je rencontre au hasard dans la vie, en m'asseyant dans un train, en marchant dans la rue. **S. Arnier :** Mon inspiration vient de toutes les œuvres de fiction que j'ingurgite (romans, bien sûr, mais aussi BD, films et séries, etc.). Parfois je travaille certains éléments de façon consciente, parfois mon esprit essaie de me faire croire qu'il a eu les idées tout seul. **G. Ascaride :** La vie et mon rapport à elle. **N. Aufan-Benazeth :** Je puise mon inspiration dans la vie — la mienne, celles de ceux qui m'entourent et de ceux qui m'ont précédée sur cette terre. Une source inépuisable… **L. Avram :** Pour l'inspiration, je fais confiance à mon imagination. Tout peut arriver, n'importe où, n'importe quand. Un détail apparemment insignifiant peut être à l'origine d'une histoire. **M. Baglin :** Dans les voyages souvent, ou les reportages que j'ai effectués en tant que journaliste, pour les nouvelles. Pour la poésie, beaucoup dans le quotidien, voire les sciences. **J.-P. Baratte :** Tous les moyens sont bons... Le fil conducteur : trouver des chutes qui giflent... **V. Baret :** Dans la réalité, dans les événements du monde entier. J'aime bien partir ailleurs géographiquement parlant. **N. Barrié-Laborde :** Des lectures et mon vécu. **G. Bastide :** Edison disait : « 1 % d'inspiration, 99 % de transpiration. » Du travail, du travail. Mais pour le point de départ « tout fait ventre ». Une brève de comptoir, un fait divers, une lecture, l'Internet, l'étymologie, une image... mais je dois dire que certains de mes sujets les plus forts me sont venus en rêve. **C. Batumike :** De la lecture d'un livre. D'un article de journal (une tentation d'invention de texte parallèle à ce qui a été lu). D'une observation faite autour de ce qui m'attire. D'une histoire vécue — sur fond social — par l'homme. De faits réels. De voyages. Tout ce qui existe, tout ce qui excite et enrichit mon imagination. Voir Paris, Londres, les côtes amalfitaines, etc. Mon recueil de nouvelles *L'homme qui courait devant sa culpabilité* (L'Harmattan) est une suite de nouvelles qui se font écho. Elles s'inspirent de faits réels, dans une ville, qui m'a vu naître, autour des personnages fictifs, sur un thème qui s'est imposé au fil de l'écriture : la culpabilité. J'avais envie de raconter des histoires au nom d'une douce nostalgie et renouer le fil avec une ville que j'aime de tout mon cœur et où je ne vis plus. Mon recueil de nouvelles *De fil en exil* (L'Harmattan) met, lui, en exergue des personnages ayant en commun

d’être repoussés, refoulés loin des frontières d’une entité géographique, refusés par les indigènes des pays dans lesquels ils cherchent refuge et/ou protection. Plongés dans les arcanes des paysages européens, des gens venus d’autres continents essaient de s’affirmer dans un contexte difficile de l’immigration. Les illusions nourries, au départ de leurs pays d’origine, d’une Europe bienveillante, font place au désenchantement. Les réalités qu’ils trouvent dans le pays d’accueil ne sont pas toujours taillées à leur mesure. Les rêves d’avant s’amenuisent comme peau de chagrin au contact d’une série de parasites qui raturent les rapports humains. J’écris sur tout ce qui m’entoure et attire mes sens ; ce qui me transporte dans l’enchantement des couleurs joyeuses. Je tire la sève de mon inspiration des choses touchées du doigt et que j’apprécie. Dans ses pérégrinations africaines qui forment la trame de *Nourritures terrestres*, Gide s’exclame, non sans raison, en ces termes : « Il ne suffit pas de lire que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent. Toute connaissance que n’a pas précédée une sensation m’est inutile. » En général, mes poèmes tirent leur inspiration de mes cinq sens. En vacances en Italie, lorsque je m’engage sur le petit sentier d’une oliveraie, je me laisse surprendre par la singularité d’un olivier. Par ses senteurs qu’un souffle de vent me renvoie. J’en hume. Non seulement l’arbre actualise, chaque seconde, son parfum, mais également, je ne me lasse pas d’admirer sa beauté intarissable. Mes émotions visuelles restent garanties. Je prends l’envie de cueillir ses feuilles dont le vert clair argenté me possède. Je garde l’envie de les goûter cependant que je devine les sons qu’émet son imposant tronc noueux et ne rate pas de toucher son écorce brune on ne peut plus déformée, crevassée. Mes cinq sens sont en éveil. Comme ils peuvent l’être devant un tout petit champignon qui m’inspire, m’interroge. Une petite chose fragile, sans racines. Et pourtant il pousse là. Dans un bois. Parmi d’autres éléments de la nature. Il est sans feuilles, sans tige, sans fleurs. Sorti de quelque part. De l’humus, du bois pourri, peut-être. Il est bien là. Par la nature des choses. Comme peut l’être, à plusieurs kilomètres de la Suisse, un détail du paysage. La mer dans son immensité. Partout où d’autres atmosphères se prêtent à ma curiosité. Saint-Malo. Ce que j’entends. Des échos successifs des vagues. Ce que je touche. Des écorces des troncs enfoncés dans le sable. Des pieux qui servent de rempart contre les assauts et la brutalité des marées. Placés sur des centaines de mètres. Ce que je vois. Un coucher de soleil en plein mois d’avril. Ce que je sens. Cette senteur des épaisses mousses vertes à la beauté indescriptible. Je garde des bonnes sensations face aux graffitis qu’on y a apposés. Surgit, dans l’immédiat, le rendez-vous avec la *mimesis*. Je me représente le visible, sur une feuille blanche. Avec une dose d’imagination. Tout rendre par la littérature. Tout est motif d’inspiration. Un nid de fourmis. Des ombrelles bienvenues pendant une journée d’été. La neige. Des choses banales. Des gestes anodins. Mais aussi des choses graves. L’injustice. L’imposture. La mesquinerie tacticienne de la politique qui intrigue, écrase, emprisonne des innocents. L’arrogance, le côté autoritaire de ceux qui sont mieux lotis ou haut placés dans la hiérarchie sociale. Le racolage d’une certaine presse qui incite aux commentaires acides et contribue à rabaisser l’autre. **B. Baudart :** Je vampirise dans tout et sur tout, sans vergogne : ma vie, la vie de tous les jours, ce que j’entends, lis, regarde, écoute, tout peut et doit m’inspirer. Et puis conduire ou marcher dans la nature, ça met en route des fois un mécanisme de création, ça vient tout seul et c’est un moment très agréable. **B. Baune :** Dans tout, absolument tout. **P. Beaucamps :** Le quotidien. Une table de cuisine, un couple et un

cendrier… Voilà un bon départ ! **S. Beauget :** Une phrase, une image, une info, une émotion, un rêve, une rencontre, partout et en moi aussi. **A. Bernabéo :** L'inspiration participe à la respiration, elle gonfle les poumons en les remplissant d'oxygène, le cerveau s'aère et capte images, sons, mémorise les sensations, permet les associations, convoque les souvenirs — et les rêves y puiseront leur matière de songes. **G. Bertin :** Il y avait un puits en pierres, couvert, lorsque j'étais enfant, à la ferme, avec une sorte de tourniquet en bois et deux bâtons en croix. Jeter le seau en fer-blanc, mouliner à grands mouvements de bras qui font mal aux aisselles pour le remonter au bout de la chaîne ruisselante, parfois plein, parfois seulement à moitié, quelques fois vide. Et même vide, il fallait le remonter pour pouvoir le jeter à nouveau. **O. Billington :** N'importe quoi, une anecdote vécue, une conversation, une parole d'une chanson, une idée déchirant mon sommeil… **O. Boile :** Sur mon site d'auteur, j'ai créé une fiche pour chacune des nouvelles publiées, où j'explique notamment mes sources d'inspiration... Et ce sont à chaque fois des réponses très différentes. Impossible donc de répondre à une telle question de manière générale, il faudrait le faire pour chacun de mes textes. **M. Boland :** Dans les petits faits du quotidien et les travers de mon entourage. Je déforme, modifie la réalité de telle sorte que mes lecteurs ne se reconnaissent pas dans les héros que j'ai mis en scène. **V. Bonneau :** Ma vie, mes souvenirs, mes voyages et les bistrots. **G. Boulan :** Je n'en sais absolument rien. Je suppose que c'est variable. **B. Bourrier :** Tout me parle et nourrit mon inspiration depuis les histoires que me racontait mon grand-père dans mon enfance, les faits divers dans les journaux, les lectures de mes collègues. **M. Brignot :** Ma vie au quotidien. Les personnes que je rencontre. Mes voyages. Des situations de la rue. Des lieux pleins de vie et d'émotion. L'actualité. L'histoire avec un grand H. **E. Broc :** Dans tout ce qui m'entoure et m'a entouré. Souvenirs d'enfance, de travail, de vacances. Images et impressions de balades. Ressentis sur un roman ou sur d'autres nouvelles. **M. Bruimaud :** Dans ma vie personnelle, notamment sentimentale, et dans les faits divers, qui sont une grande source d'inspiration pour la littérature. **P. Brulhet :** Dans mon enfance, mes voyages, les gens. J'ai vécu toute mon enfance en Afrique, la Mauritanie et la Côte d'Ivoire. Cela influence forcément. **V. Brun :** Je puise souvent mon inspiration dans des faits historiques, mais pas uniquement. L'inspiration est quelque chose de difficilement explicable. **H. Cachau :** Mes thèmes sont diversifiés, relèvent de mon enfance ou de mon adolescence, d'autres de la vie en général. Je me raconte des histoires, et je tiens, les diverses moutures le prouvent, à ce qu'à mes yeux elles tiennent debout, me convainquent ! **B. Camus :** Dans tout. **J. Cauda :** Je m'inspire de la lettre. Je la respire. **M. Causse :** Je me sers dans ce qui passe. **J.-C. Chabel :** Dans mes pensées, ma vie, et celles des autres. **C. Chabirand :** *Cf.* ci-dessus. **S. Chagny :** J'observe, plus que je ne lis. J'observe surtout la nature en milieu urbain. J'admire comment elle survit tout près des hommes qui ne savent plus la voir. Un rapace planant au-dessus d'une ville, en signant de larges orbes, inconnaissables et intraduisibles, avec une patience infinie, une lenteur d'éternité, tandis que les humains grouillent dans leur souille d'asphalte, s'agitent et s'excitent, m'abîme dans de profondes méditations et émotions... **D. Chappey :** Dans la tonte de ma pelouse. **M. Charest :** Dans tout ce qui m'entoure. TOUT. **M. Charine :** Bonne question… Je me la pose souvent ! Ça peut aller d'une bribe de rêve à un détail relevé dans un film, une scène dans la rue… **S. Chatelain :** Une petite annonce lue dans un journal, les échos d'une conversation, une scène

observée de loin, quelques gestes. Presque rien, un léger remous qui retient mon attention. Je m'en approche, je veux découvrir ce qui se cache au-dessous, ce qui l'a provoqué, quelle préoccupation endormie, quel point névralgique il a touchés qui se révéleront en cours d'écriture ou une fois seulement le texte achevé. **J.-B. Chronopoulos :** Dans la totalité de ce que les sens arrivent à chaparder. **G. Claustriaux :** Dans les films que je vois, dans les livres que je lis... Parfois ça vient de nulle part. **F. Clerfeuille :** Dans tout. Ma vie de tous les jours, mes lectures, mes rencontres, mes rêves… J'observe beaucoup ce qui se passe autour de moi ; je note parfois des bouts de dialogue entendus. L'actualité est aussi une source d'inspiration sans fin. **V. Cohu :** Dans tout, la vie quoi... et les faits divers. **P. Couailler :** Les gens ? Les livres ? Les films ? Le cerveau est un organe compliqué et mystérieux. Comme dans l'estomac où, à ce que l'on dit, « tout se mélange ». **J.-L. Coudray :** Je puise mon inspiration dans la recherche de liens entre des objets, des idées, des événements disparates. Ma recherche, c'est l'unité. Je vais donc rechercher à concilier l'inconciliable, à créer des relations impossibles. **R. Coulon :** Dans les fictions que j'ai lues, ou vues au cinéma, au théâtre, dans ma vie personnelle ou professionnelle, dans ce que je vois autour de moi, dans les bouquins de sociologie ou d'ethnologie qui me tombent sous la main. **T. Covolo :** Mes lectures, mes observations… avant tout les histoires que j'ai envie de me raconter. **A. Crenn :** Dans les lieux que je connais. Souvent, décrire un lieu suffit à laisser advenir l'histoire qui doit arriver dans ce lieu. **Y.-D. Crouzet :** Dans la vie. Dans ce que je vois. J'aime imaginer le brusque basculement de la réalité, vers quelque chose de différent et d'inquiétant. **S. Dabat :** Ooooooohhhhh…. J'ai une réponse systématique à cette question : DMC. *Alias* : Dans Mon Cerveau (ou ailleurs…). Et sinon, je lis beaucoup et je m'informe sur l'actualité et les faits divers. Les récits de vie des magazines féminins également. **P. Dandois :** J'ignore exactement d'où me vient mon inspiration, ça fonctionne par déclics, une petite idée que je pousse jusqu'à son comble, parfois c'est autobiographique. Il me suffit, quand je suis dans une bonne passe, de réfléchir, de rêver sur un thème (j'ai participé à des appels à textes thématiques) et une histoire me vient… **M.-C. Daniel :** Dans la Cocotte-Minute — fermée — qui mijote entre mes deux oreilles. **A. Dardenne :** Dans le puits insondable des idées nouvelles, mais aussi ressassées voire éculées. **L. Daverat :** Sans doute dans un mélange d'expériences personnelles et de bibliophagie. Avec le recul, je réalise aussi que ce mélange n'est jamais équilibré dans les mêmes proportions. **M. Debruxelles :** Allez savoir ! Cela reste une énigme, même pour moi. **G. Delbet :** Dans la vie de tous les jours et de toutes les nuits et en lorgnant le monde par l'autre bout de la lorgnette. **A. Demouzon :** Partout : livres, revues, documentaires, actualité et, surtout, ce que j'entends et vois autour de moi. Je vampirise. Et puise dans mes souvenirs. Sans même m'en rendre compte. M'en étonne, souvent, quand je découvre mon texte, la chose faite. **P. Denizet :** Dans les émotions, les images ; dans le quotidien et ce qui se cache derrière la surface des choses... **M. Desroziers :** Dans la vie, dans l'art, partout. **A. Dhelvallée :** Dans ma vie et celle de mes proches, famille ou amis. **P. Dietrich :** Je fais feu de tout bois, et surtout de ce qui se passe dans ma tête. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Dans quoi je puise mon inspiration : rien. Cela me vient ou pas. Comme des flashs. On dirait que, par moments, j'accède à un autre monde, parallèle, dans lequel je suis en contact avec des gens qui me parlent d'eux, de leur histoire et qui veulent que je la raconte. Mais je ne sais jamais quand la porte va s'ouvrir, ni pour combien de temps, ni

qui je vais rencontrer ou si même il y aura quelqu'un. C'est déstabilisant. Parfois la porte s'ouvre et personne n'est venu. **S. Dormond :** Je ne puise pas, je guette, je vis à l'affût d'une situation, d'une rencontre, d'une phrase qui déclenche l'écriture. **S. Dullin :** Cela peut être un visage croisé, des propos entendus, une situation insolite, un documentaire ou un film qui traite d'un sujet qui m'interpelle, un voyage, des souvenirs d'enfance… **L. Dumortier :** Mes cauchemars, dans des revues scientifiques, dans la banalité du réel (exemple : une rue où la plaque d'identification a disparu la rue sans nom). **C. Durr :** « Tout », c'est trop vaste ? Disons alors la musique, l'histoire, la science, les faits divers… ben, tout en fait. **C. Duttine :** Je trouve la matière de mes textes dans ce que j'ai pu observer autour de moi. Presque tous les jours, j'ai des idées de récits possibles. Mais de là à tous les transcrire, il y a une marge. Certains souvenirs très lointains peuvent parfois me revenir en mémoire, telles personnes rencontrées même il y a très longtemps, telle anecdote racontée. Je m'appuie, en tout cas, sur le réel. Mon imagination déforme, tord et torture par la suite dès qu'elle s'empare du sujet. **A. Emery :** En ce domaine, tout fait ventre : de vieilles photographies, des journaux, des correspondances, des chroniques judiciaires… Tout ce que je vois et entends peut créer l'étincelle : les histoires qu'on vient me raconter, mes propres souvenirs. Tout est bon à mélanger à la glaise. **C. Falbet-Desmoulin :** Dans la vie de tous les jours. Dans ce qui m'arrive ou arrive à des proches. Et dans mes réflexions sur la vie et la complexité du monde. **M. Fazi :** Dans le quotidien, la musique que j'écoute, les films ou les séries, dans les décors de mon quartier, dans les expériences impossibles à partager autrement. **M. Feugray :** Les escargots et *Jojo Lapin*. **I. Flaten :** Dans de toutes petites choses de tous les jours, les gestes et paroles de tout le monde ou encore dans mon dictionnaire des questions existentielles. **B. Fourchard :** Question la plus courante, réponse la plus difficile… C'est une alchimie pour le moins mystérieuse… **C. Gaillard-Sarron :** Dans le quotidien, les journaux, l'actualité, les gens qui m'entourent, la nature, l'amour, mes rêves. **B. Gautier :** Le quotidien, principalement. Quelquefois l'actualité, plus rarement mon métier d'enseignant-chercheur scientifique, quand je me risque à introduire dans mes textes des éléments de science-fiction. **M. Gengoux :** Dans la vie et aussi peu que possible dans la mienne, mais il est certain que nous sommes notre premier matériau. Alors, avec quelques distorsions, le réel devient fiction. Et puis je ne puise pas dans les faits vécus, mais plutôt dans les émotions que je distribue autrement dans le récit fictionnel. **O. Gerig :** Je puise mon inspiration dans les gens que je rencontre, les lieux que je traverse, l'actualité, la musique. Je m'inspire de tout ce qui m'entoure. Mon écriture est aussi inspirée par mes questionnements et mes troubles intérieurs. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Dans les relations de famille, les bouts de vie que les gens laissent traîner à ma portée, les travers ridicules, les dérives sociales, l'avenir des relations entre humains et nature. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Mythes et légendes anciens, actuels et à venir. Mais aussi la vie des gens dans une société réelle ou fictive. **E. Giuliana :** Dans les rencontres, dans les voyages, dans les lectures, dans les nourritures terrestres et spirituelles, dans le quotidien, dans la joie, dans la peine, dans l'amour, dans l'amitié : DANS LA VIE. Et dans la joie d'écrire qui est elle-même une grande source d'inspiration. **J. Glaziou :** Dans tous les éléments extérieurs qui résonnent en moi et font écho à des préoccupations personnelles : des faits divers lus dans un journal (dans le recueil *La vie à l'envers*), des faits historiques (dans *Où le fleuve écrit l'Histoire*), des arbres observés dans un

jardin *(Aux quatre coins du jardin)*, des propos échangés lors d'une corrida *(Ce fut une messe en forme de corrida)*… Cela pourrait être une photo, un tableau, une chanson… **É. Gohier :** Dans tout et plus particulièrement tout ce qui prend caractère d'injustice. **A.-S. Guénéguès :** Les gens. Mais souvent, j'ai une jolie phrase en tête et je crée l'histoire qui la mettra le mieux en valeur. **M. Guilloux :** Mes expériences, mes voyages. **L. Hesse :** De toutes petites choses insignifiantes. **T. Horguelin :** Rêves et rêveries. Choses vues qui s'agrègent à des souvenirs (les miens ou ceux des autres). Flashs inexplicables qui imposent d'un coup une ambiance, un personnage, voire toute une histoire. Lectures. Parfois, deux phrases d'un roman indiquent subrepticement une bifurcation possible, que l'auteur n'empruntera pas et qui vous suggèrent une autre histoire à inventer. **M. Housni :** Ma propre vie en premier. Puis viennent les films qui me fournissent pas mal d'idées, mes voyages pour ce côté découverte de nouveaux horizons qui ne manque jamais de me procurer des stimulants, et enfin les souvenirs de mon enfance. **S. Huguet :** Je puise mon inspiration aussi bien dans ma vie fantasmatique et mes souvenirs que dans l'observation des travers de l'époque. **B. Jacquot :** Mon inspiration a quatre sources essentielles : 1) une femme de 31 ans chauve et vêtue de pantalons trop courts, 2) une femme de 31 ans hirsute et vêtue de pantalons trop longs, 3) un grand verre de whisky, 4) les œuvres des autres, quand je peux les plagier sans risquer un procès. **R. V. Janulewicz :** Dans tout ce que je peux ! Le monde est suffisamment riche pour que l'on y trouve les ingrédients qui feront une histoire, quel que soit le genre. Il suffit de regarder, écouter, sentir, ressentir. Nature, musique, cinéma, littérature, photographie, tout est inspiration. Sans oublier les gens, à leur insu, bien souvent. **A. Kotsov :** Dans tout, vraiment tout. **M. Labbé :** Dans mon expérience. **É. Lainé :** Dans ma curiosité de connaître la suite de la première ligne jetée sur le papier. Elle vient en écrivant et pas avant en général. **H. Laly :** Je pense que les mots sont ma première source d'inspiration. Je me rends compte de la puissance d'évocation d'un seul mot saisi au bond quand je pratique l'écriture automatique. Le mot est lancé comme un dé sur un tapis vert, et c'est un peu comme si des portes s'ouvraient sur des mondes vierges. **S. Lamur :** La réponse est facile, mais je n'en vois pas d'autre : partout. **A. Langer :** Le quotidien et les rêves. **A. Lasserre-Vergne :** L'inspiration est puisée dans l'observation des êtres qui m'entourent, dans ma propre observation ; elle puise dans ce que je vois, j'entends, je vis, j'observe. **A. Lasverne :** La vie quotidienne, les événements « politiques », d'autres ouvrages et mes souvenirs. **J. Layani :** C'est elle qui me puise. Parfois, m'épuise. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Dans la VRAIE vie. **M. Le Thiec :** Dans la littérature contemporaine qui aborde mes sujets d'écriture. Les essais littéraires m'inspirent aussi dans la mesure où ils explicitent parfois des aspects de l'écriture qui éclairent ma propre pratique et m'aident à aller plus loin dans cette pratique. Ils m'aident à me positionner et à m'affirmer. **D. Lebel :** Mon inspiration : il m'est arrivé de m'inspirer d'un souvenir d'enfance (« Lunapark », *Monstres*), d'une thèse parcourue un jour sur Romulus et Remus (« Une ville dans le désert », *Le monde en mieux*), d'un tableau de Tiepolo (« La couleur bleue du ciel », *Le monde en mieux*), de photos vues dans une exposition — « Little dolls » (« Annie », *Le monde en mieux*), d'un reportage vu à la télé (« Parapente », *Monstres*). Parfois je ne sais pas du tout, il y a une image dans ma tête et j'essaie de dérouler le fil. **D. Lecènes :** Dans le regard que je porte sur tout, y compris la musique par exemple. **N. Lecomte :** Dans le vécu, les cultures étrangères, les voyages, les

rencontres. **J. Lefèvre :** Tout et n’importe quoi. Comme j’écris principalement dans les transports en commun et dans les lieux publics, tout m’inspire. La couleur de la veste de la navetteuse qui me fait face, le parfum de la dame qui prend son café à la table d’à côté, des bribes d’une conversation dont je suis la témoin assez indiscrète… **C. Legouix :** Je m’inspire de tout ce qui m’entoure : la vie quotidienne, mes lectures, l’actualité. Quand quelque chose m’interpelle et que je sens que j’aimerais écrire sur ce sujet ou utiliser telle ou telle anecdote, j’en prends note dans un carnet. **L. Léri :** Les méandres infinis de l’âme humaine. **P. Leroyer :** Tout ce qui me passe à portée de vue, de cœur, d’oreille, de sens. Être en empathie avec le monde et mes frères terriens ou en rejet de leurs folies collectives ou individuelles nourrit mon écriture. **H. Lictevout :** A. Robbe-Grillet et M. Butor ont tous été des révélations pour moi, lors de mes études. Je me suis aussi découvert une passion pour M. Winckler, J.-P. Dubois et E. Carrère, des auteurs dont j’ai presque lu l’œuvre entière. Ainsi que C. Bukowski, J. Fante, J. Ellroy… P. K. Dick, J.-P. Andrevon ou M. Jeury ont profondément marqué mon adolescence. Des auteurs de S-F classiques comme R. D. Bradbury, R. Silverberg ou P. J. Farmer, sans oublier G. Orwell et T. Disch ont aussi eu une grande influence sur mon désir d’écrire de la science-fiction. **C. Loiseau :** Le monde, le quotidien, mes lectures, l’art… J’ai toujours trente-six mille idées en tête. **S. Lucas :** Dans ce qui se passe autour de moi. **J.-L. Lys :** Dans ma pauvre cervelle, je ne saurais l’expliquer. Les idées me viennent et je les développe au fur et à mesure que j’écris. **C. Lysière :** Je regarde les gens… ils sont fascinants. **É. Lysøe :** Un peu partout : la vie, tout d’abord, les magazines ou les ouvrages scientifiques, dans des images — parfois idiotes (sans vouloir me comparer à qui vous savez : « J’aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques… »). **A. Mahaim :** Il me faut un ou plusieurs ancrages dans un espace-temps. Et le besoin d’explorer un thème : le monde des tarots, la filiation, les archétypes féminins, l’engagement, la vie en entreprise. Les personnages surgissent dans la foulée. **P. Malosse :** Plutôt que l’inspiration ou les influences, je parlerais de « nourriture ». En tant qu’auteur, je dois me nourrir sans cesse. En ce moment, je lis et relis toute l’œuvre de J. Conrad et de G. Simenon par exemple. Et je passerai bientôt à d’autres auteurs. **C. Maltère :** Je puise mon inspiration dans tout ce que je vis, de la plus petite chose à la plus belle des expériences. Je me ressource aussi dans les voyages, les expositions, la lecture. Je tire quelque chose de chaque instant, chaque impression, ou presque. **C. Mamier :** Dans la vie. Comme tout le monde. Enfin j’espère. Bon, s’il faut être un peu plus précis, je m’inspire (très) souvent de mes voyages. Mes deux prochaines nouvelles à paraître se déroulent respectivement au Sénégal et au Myanmar. **P. Mangion :** Des impressions récoltées, de ma vie ou des vies qui me sont racontées, de l’observation des autres. Elles ressortent triées par le grand lessivage de ma mémoire peu efficiente. **L. Marconi :** Je m’inspire rarement de l’actualité, ou d’un fait divers (même si cela a pu m’arriver). Je puise mon inspiration dans l’observation de ce qui m’entoure : la nature, les passants, les visages inconnus, une silhouette dans le métro, dans la rue, dans un parc. Je ne parle jamais de moi et je n’écris aucune nouvelle autobiographique même si j’ai bien conscience qu’il y a beaucoup de moi dans de nombreux détails qui émaillent mes nouvelles : un lieu, une anecdote, une odeur… J’aime aussi que mes voyages deviennent une source d’inspiration. **F. Maréchal :** Si vous trouvez la réponse à cette question, merci de me l’envoyer sous pli discret. TRÈS FORTE RÉCOMPENSE. Plus prosaïquement : je trouve mon inspiration dans ma tête.

Hélas, le GPS est en rade. Et ça peut arriver n'importe où : dans le métro, au lit, sous la douche, aux toilettes, en pleine conversation avec quelqu'un d'autre (et là : pourvu que nous en finissions vite, afin que je puisse prendre ça en note avant que ça ne me sorte du crâne !), à table… **B. Marée :** Où voulez-vous puiser, si ce n'est dans ce que l'on possède ? **M. Martin :** L'inspiration ? Je n'écris pas sur commande. Je suis sensible aux gens, à leur parcours de vie. Les histoires de femmes m'inspirent. J'ai beaucoup de respect pour nos aînées, d'où ces histoires intergénérationnelles dans mon dernier recueil. **V. Martorell :** Dans ce qui vient à moi. **M. Mathis :** Observer beaucoup, parler peu : la comédie humaine est notre terrain de jeu. Grâce à une bonne dose d'autodérision, je raille aussi ma contribution au spectacle. **A.-M. Matte :** Mes expériences et les rencontres que je fais dans ma vie quotidienne ; parfois dans mes rêves. **H. Mestron :** Partout, dans une étoile quelque part. **G. de Montmollin :** Voyages, lectures, expériences. **M.-H. Moreau :** Dans tout et n'importe quoi. Je lis beaucoup et de tout, livres, actualité, et j'observe autour de moi. Les histoires partent souvent d'un micro-détail et se construisent progressivement sans *a priori*. Je sais rarement où je vais en démarrant et, lorsque je le sais, je n'y arrive pas toujours mais prends d'autres chemins ! Je laisse vagabonder mon esprit et ma « plume ». **P. Morel :** Je m'inspire de ma vie et de ce que je vois, j'entends ou lis. On me compare souvent à une éponge. **P. Morvilliers :** L'inspiration me vient de la vie de tous les jours, de la lecture des journaux, de la télévision, de l'observation de mes contemporains, de la rue… **G. Muller :** Mes voyages et mes lectures. **A. Neetesonne :** Dans la vie de tous les jours : dans la rue, les boutiques, chez le médecin… Tout peut être prétexte à une histoire. J'y trouve aussi bien le prélude d'un récit qu'un rebondissement inattendu ou qu'un épilogue fracassant… **J. Nicoladec :** Si seulement j'avais la moindre inspiration ! Encore que je ne sois pas sûr de regretter de n'en avoir point… **M. Nicolaieff :** Un peu partout : dans les actualités, les revues spécialisées, les romans, au cinéma… **B. Niquet :** Exclusivement dans la vie (la mienne et celle des autres). Je suis un auteur dénué d'imagination, il me faut toujours un ancrage dans la vie pour commencer. **J.-J. Nuel :** Surtout dans mes souvenirs, mon imagination fait le reste. **B. Oberlé :** Dans les livres, dans les films, dans les gens, dans la vie vécue et imaginée, dans les détails du monde… Partout ! **O. Paquet :** Tout : lectures, musiques, films, documentaires. J'aime les carambolages et je ne m'interdis rien. Le plus populaire comme le plus raffiné ou le plus élitiste, tout peut faire sens. Sinon, et c'est vrai, beaucoup d'idées me viennent quand je prends ma douche. La source de mon inspiration ? Un pommeau en plastique. **R. Penblanc :** Je tire mon inspiration de ce puits secret que chaque auteur a gardé au fond de lui, cette enfance toujours féconde d'où je ne suis jamais vraiment sorti. **J. Pézennec :** Dans l'observation de la vie. Mais la façon dont surgit l'idée première est très variable. Ce peut être en voyant une scène ou en croisant un personnage de la vie réelle, en lisant un livre ou le journal, parfois même en rêvant. L'important est que quelque chose éveille en moi un écho personnel, à partir duquel mon imagination se met en marche. **G. Pingault :** Dans tout et rien. Le monde, la vie, les gens (et un raton laveur). **M. Pontacq :** Dans tout ! Le vécu, le non-vécu, les aspirations, les rêves. **A. Pontier :** Qui le sait ? En partie dans mes lectures, en partie dans ma vie, je suppose. Les idées me viennent notamment lorsque je marche ou que je médite. **A. Prieur :** Mon imagination avant tout. Presque tous mes bulletins scolaires mentionnaient une « imagination débordante » et il ne semble pas que ce soit positif au vu des commentaires

qui allaient avec. Personnellement je trouve très drôle d'imaginer quatre issues différentes dès que je vis une scène du quotidien ou un évènement (traverser un carrefour, marcher dans un couloir, etc.). Selon mon état d'esprit, elles peuvent être tragiques, ubuesques, policières et bien d'autres encore. Sans parler des conversations entre les êtres humains que je croise et dont je saisis des bribes : tout cela alimente mon imagination et m'inspire le moment voulu. **M.-C. Quentin :** Au fil de mes voyages, de mes rencontres… Des images qui me frappent… Des émotions… **B. Quiriny :** Bonne question ! **A. Renault :** Inspiration : mon passé « fictionné », les lieux comme générateurs d'inspiration. **E. Roche :** Les lieux, qu'ils soient urbains ou ruraux. La musique. Le silence. **È. Roland :** Voir la réponse précédente. **C. Rolland-Hasler :** Je m'épuise à en trouver la source. Alors je regarde par la fenêtre et… (voir question précédente). **C. Saint-Charle :** Dans la vie de tous les jours, un mot saisi au hasard, une image qui enclenche le processus dans mon cerveau. **F. Salmon :** —. **B. Savournin :** En regardant des photographies et beaucoup de mots me plaisent beaucoup. **F. Schurmans :** Certaines nouvelles trouvent leur origine dans un rêve (« Ainsi finit Fadagosa », *Littératures brèves*, 2018), d'autres dans une impression fugace lors d'une promenade (« Alep au passage », *Bloganozart*, 2017). Parfois, ce sera une expérience autobiographique (« Le désir de perspective », *Bancal*, 2018) ou un souvenir de lecture (« Toi qui pâlissais au nom de Lucía Rios », Le Soupirail, 2018). Pour « Ceci n'est pas un crime » (*Nouvelle donne*, 2016), tout est parti d'une vieille carte postale représentant trois hommes blancs dans un jardin au Congo. **J.-F. Schwaiger :** Tout peut être inspirant. **C. Simon :** Dans la vie, les gens autour de moi, les faits divers, l'histoire… **E. Solac :** Absolument TOUT. **D. Soubieux :** Tout est bon. Cela peut partir de deux fois rien, un train qui passe, un chien qui aboie. Mais cela ne suffit jamais à faire une histoire. S'ensuit un long travail de documentation qui, le plus souvent, ne me sert que dans une infime proportion. Puis le tout s'agrège lentement. À la fin, il est très probable que l'histoire ne soit ni ferroviaire ni canine. **V. Struxiano :** On ne sait pas d'où naissent les idées. D'une façon un peu différente de voir les choses, sans doute. Aussi, il m'arrive souvent, quand je commence à lire un livre, de m'imaginer comment j'aurais poursuivi l'histoire, si j'en avais été l'auteur. Je suis d'ailleurs très déçu quand les deux versions (celle du livre et celle que j'ai imaginée) se rejoignent. J'ai l'impression de m'être fait voler mon idée. Salaud ! **J.-C. Tardif :** Dans la volonté d'écrire quelque chose qui tienne, qui parle au (possible) lecteur. Quelque chose qui fasse aussi écho en moi. L'inspiration, ce n'est rien d'autre que du travail. La volonté de remettre autant de fois que nécessaire l'œuvre sur le métier. Le reste... **B. Thièry :** Le plus souvent en observant le monde qui m'entoure ou à partir de souvenirs vécus. J'ai la chance d'avoir une imagination fertile. **J.-F. Thiery :** Notre monde contemporain, et l'âme humaine qui est un puits inépuisable d'inspiration. **R. Thieulent-Torréton :** La nature humaine et la nature source de vie fondent les bases de mon inspiration. **É. Tixen :** L'inspiration vient souvent de façon inattendue, beaucoup lorsque je ne fais rien et que je me contente d'observer le monde qui s'active. Quelque chose soudain qui attire mon regard, puis une autre… et c'est souvent au croisement de deux idées ou de deux curiosités que j'attrape mon carnet, mon stylo et que je jette les premières lignes d'une histoire. **É. Torrente :** La vie, le cinéma, les lectures, la musique, les autres… **P. Vallens :** L'imaginaire, les œuvres existantes, la vie personnelle, parfois juste un détail, un mot. **M. Vannier :** L'inspiration m'est fournie par l'exploration de la vie sociale, politique, par

mes voyages et mes lectures. **E. Vaucey :** C’est une excellente question : tout, ou presque tout, peut être source d’inspiration, que ce soit un détail du quotidien, une phrase entendue dans un café, une dépêche d’actualité… **G. Verdet :** Pas dans les questionnaires des revues littéraires. Mais partout ailleurs. **M.-C. Viano :** Mes souvenirs (au début, j’ai beaucoup écrit sur ma région natale, ses montagnes et ses paysans taiseux), les anecdotes de la vie (pas forcément la mienne). Mes très longues années de lectures tous azimuts. Le cinéma. Les images. Les paysages. **L. Vignat :** Dans l’air du temps. Dans mes rencontres. Dans les situations vécues : j’ai écrit un roman sur une Déchetterie après être allé dans l’une d’elles, un lendemain de Noël, et m’être rendu compte que les pères rassemblés sur la plateforme de la Déchetterie faisaient exactement la même chose que moi : se délester des cartons et de papiers cadeau. L’écrivain a toujours en soi une veilleuse. La mienne s’est alors activée, une phrase est née : la Déchetterie est la coulisse de ce que nous sommes. Le roman commençait… **C. de Viron :** L’inspiration me vient toujours d’une émotion forte positive comme négative. **O. Vojetta :** Ce qui m’inspire en tant qu’écrivain, c’est avant tout la nature et la liberté. Et c’est pour cela que l’écriture a véritablement commencé à prendre le dessus sur tout le reste depuis que je vis à Sydney. L’Australie est un pays qui permet de vivre une véritable liberté d’aventures. Les paysages sont magnifiques, on ressent vraiment la toute-puissance de la nature et c’est ça qui me libère vraiment au final. **A. Wilhelmy :** Partout. L’univers que je crée est excessivement personnel, comme je le disais plus tôt il est non référencé. Tout ce que je lis, vois, vis, entends, je l’absorbe, et ces matériaux se transforment en moi. Je ne sais pas de quelle manière cette alchimie survient, mais cette manière devient romanesque éventuellement. **É. Wilwerth :** Je me sers intensément de mes yeux, de mes oreilles et de mon instinct ! **J. Wintrebert :** Ma vie, mes lectures, mes films, etc. **P. Zylawski :** Je n’aime pas ce terme, mais s’il faut préciser les sources de mon inspiration, je dirai que je la trouve tout entière chez les gens. Dans ce qu’ils ont de pire et de meilleur. Pour reprendre des propos tenus par Coluche, voilà des années — des décennies — que je suis une éponge silencieuse. Le plus souvent, je n’en dis rien, mais je n’en pense pas moins, et je n’oublie pas. C’est aussi pour cette raison que mon épouse et moi avons roulé notre bosse et notre curiosité dans soixante-deux pays éparpillés sur les cinq continents. Et on en a croisé, des gens !



► Pourriez-vous cosigner une œuvre fictionnelle ?

D. Akakpo : Je l'ai fait à deux reprises et ce furent des expériences très enrichissantes intellectuellement. **L. Allaert :** Comme je l'ai dit plus haut, je préfère travailler seul. **A. Aragnou :** Oui, cela ne me dérangerait pas d'écrire avec quelqu'un. **S. Arnier :** Sur le principe, oui. Dans les faits, cela demande tant d'investissement de travailler avec quelqu'un d'autre qu'il faut trouver le bon partenaire. C'est très difficile. J'ai un projet de ce genre en 2018/2019. Je suis aussi enthousiaste qu'inquiet (rires). **G. Ascaride :** Oui. **N. Aufan-Benazeth :** Je pourrais certainement cosigner une œuvre fictionnelle, ce que j'ai déjà fait pour des scénarios de films. **L. Avram :** Cosigner une œuvre fictionnelle ? Écrire à quatre mains me paraît difficile même pour les ambidextres. **M. Baglin :** C'est en cours, avec Guy Allix… **J.-P. Baratte :** Oui. Surtout si Pierre Lemaitre ou Amélie Nothomb me le demandaient... Plus sérieusement, la participation à des recueils multi-auteurs peut se considérer comme une forme de cosignature. Écrire réellement un texte à deux (ou plus) exige probablement une sacrée connivence. **V. Baret :** Difficilement. Écrire à deux, c'est s'engager vis-à-vis d'une autre personne et je n'aimerais pas être tenue par des contraintes de calendrier. Je ne sais pas non plus comment je réagirais si l'intrigue ou un personnage partait dans une direction avec laquelle je ne suis pas d'accord. **N. Barrié-Laborde :** Oui. **G. Bastide :** Je ne comprends pas vraiment la question : travail de commande ? ou Erckmann-Chatrian ? ou plutôt Bouvard et Pécuchet ? De toute façon, je crois que j'aurais beaucoup de mal à transiger sur la forme, trouver des compromis, écrire à plusieurs mains ! C'est déjà assez difficile en musique, qui est avant tout un art de l'instant. Alors pire en écriture, qui est destinée à durer, du moins j'ai la faiblesse de le croire… **C. Batumike :** Qui dit cosigner opte non seulement pour la paternité de son texte dans un recueil collectif, mais également à l'idée de partager un espace et d'entretenir un lien étroit (virtuel) avec l'empreinte d'autres auteurs. On peut cosigner une œuvre par intérêt d'apporter sa contribution, de joindre sa voix à un débat. Cosigner une œuvre fictionnelle dont le thème attire mon attention, oui. Apposer ma signature sur un travail d'équipe, pourquoi pas ? Ce serait un bel exercice. Pourvu qu'il n'éclipse pas la question de protection des écrits des uns et des autres. **B. Baudart :** Non, je préfère écrire seul. **B. Baune :** Non. Impossible. **P. Beaucamps :** Non, je ne pense pas. **S. Beauget :** C'est déjà fait si j'ai bien compris la question. J'ai participé à plusieurs écrits collectifs. **A. Bernabéo :** Je viens de terminer une œuvre fictionnelle rédigée à quatre mains. Cette expérience relance l'écriture, la met au défi de résonner avec justesse avec celle de l'autre. **G. Bertin :** Vieux désir pas encore réalisé (cela est un appel). **O. Billington :** Je l'ai déjà fait, un texte (jamais publié), avec un confrère de plume des genres de l'imaginaire, Thomas Baronheid. **O. Boile :** L'opportunité ne s'est jamais présentée. Mais je ne suis pas certain que cela me corresponde : j'ai quand même un côté individualiste assez poussé, de manière générale je suis assez peu porté sur tout ce qui est collaboratif. **M. Boland :** Oui. Lors d'un atelier d'écriture, il m'est arrivé d'écrire un conte à quatre mains avec mon mari ou avec d'autres personnes. **V. Bonneau :** Déjà fait avec *Les refaits divers,* un recueil de nouvelles inspirées de titres de faits divers et de titres uniquement. Avec mon camarade Antony Foret. **G. Boulan :** Oui, je crois que ça m'amuserait. Mais ça ne s'est jamais produit. **B. Bourrier :** J'ai tenté et ce ne fut pas concluant. **M. Brignot :** Bien sûr. Ça m'est d'ailleurs déjà arrivé. Mais uniquement sur un thème de départ préalablement défini et qui m'inspire. **E. Broc :** Avec un ami, nouvelliste à ses

heures tout comme moi, nous y avons pensé. Hein, Roch ? **M. Bruimaud :** Je ne crois pas. **P. Brulhet :** Oui, pourquoi pas. Mais seulement s'il y a une vraie complémentarité. **V. Brun :** C'est déjà fait. Et ce fut une aventure enrichissante, qui m'a enseigné l'humilité, m'a obligée à écouter, à me remettre en question mais aussi à faire valoir mes propres idées sans froisser mon partenaire d'écriture. **H. Cachau :** Avec difficulté puisque prisonnier de miennes obsessions et refusant, par principe, tout thème imposé. Contraint par des forces que je ne maîtrise pas, malgré l'inconfort physique et intellectuel, j'en respecte, martyre de l'art ! leurs poussées et directives… **B. Camus :** Non. L'écriture est, pour moi, un exercice hautement solitaire. Mais je participe toujours volontiers à des collectifs. **J. Cauda :** Je cosigne des œuvres ou comme écrivain (pour des photographes) ou comme illustrateur (pour des écrivains). **M. Causse :** Je pourrais. Je l'ai déjà fait et je continue. **J.-C. Chabel :** Oui. **C. Chabirand :** Pourquoi pas ? **S. Chagny :** Je prendrais n'importe quoi qui me relancerait dans l'écriture ! L'atome voudrait exister ! Qu'on le voie ! Qu'on l'admire ! Il souffre ! **D. Chappey :** Oui. **M. Charest :** Pourquoi pas. **M. Charine :** L'occasion ne s'est jamais présentée, mais pourquoi pas ? **S. Chatelain :** Non. **J.-B. Chronopoulos :** Bien sûr, la mutualisation des neurones est très bénéfique. **G. Claustriaux :** Oui, je l'ai déjà fait. Et j'en ai un autre en projet. **F. Clerfeuille :** Je crois que j'aurais beaucoup de mal : sur ce plan-là, je ne suis pas très partageuse ! Cela ne me gênerait absolument pas de voir mon nom accompagné d'un autre (et donc de partager la maternité d'un texte), mais en ce qui concerne l'écriture, je supporte difficilement qu'on veuille modifier ma production. Travailler à deux serait certainement le meilleur moyen de me fâcher avec mon co-auteur ou ma co-autrice. **V. Cohu :** Oui. **P. Couailler :** Oui. Et je l'ai d'ailleurs fait à deux reprises : pour le roman *14-14* (éd. Castelmore, 2014) et pour le roman *Lune rousse* (éd. Castelmore, 2018) avec l'auteur/trice Silène Edgar. L'écriture à quatre mains présente des avantages indéniables et aussi de gros inconvénients ; elle n'est possible, selon moi, qu'avec de rares auteurs pour lesquels on ressent une grande affinité littéraire et affective. **J.-L. Coudray :** Je ne pense pas. La relation à l'écriture est trop intime. **R. Coulon :** Oui. **T. Covolo :** Je ne pense pas. **A. Crenn :** Je l'ai fait avec *Les bandits* : un album lisible par les enfants, cosigné avec Jérôme Poloczek. J'ai écrit et il a dessiné. Toutefois, son travail n'a pas consisté à illustrer mon texte, mais véritablement à raconter sa vision de l'histoire par ses propres moyens, en complémentarité de la mienne. C'est pourquoi nos deux noms figurent sur la couverture sans préciser le rôle joué par chacun dans la création du livre. **Y.-D. Crouzet :** Avec plaisir, si ça pouvait m'éviter le travail de relecture ! **S. Dabat :** Pourquoi pas ? Ce serait une expérience enrichissante. J'ai un projet avec une amie comme ça. Il faut qu'on finisse nos projets en cours et qu'on s'y remette… **P. Dandois :** Je pense que je pourrais cosigner une œuvre fictionnelle, il m'est arrivé de collaborer avec d'autres auteurs. Même si ces collaborations, c'était essentiellement en tant qu'illustrateur, en effet, j'ai illustré des nouvelles, surtout celles de Patrick Boutin dans trois recueils. **M.-C. Daniel :** Concevoir un synopsis détaillé à plusieurs me botterait bien. Écrire le texte final à plusieurs ? Je ne sais pas trop. Je suis une jardinière : je découvre l'histoire en l'écrivant ; si je la connais déjà, je m'ennuie à la rédiger. Mais peut-être qu'avec l'émulation d'une équipe... **A. Dardenne :** Cela m'étonnerait. Quoique… c'est arrivé dans le passé, avec un ami/complice. **L. Daverat :** Oui, je pense même que ce serait très enrichissant. Par contre, ça demanderait beaucoup de travail en amont. Le but serait pour moi de bien cerner les

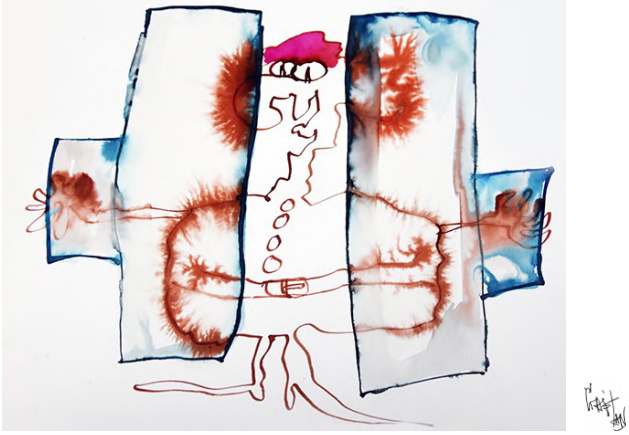
divergences de style, de ton… Idéalement, le défi serait de mettre en valeur ces divergences plutôt que de les atténuer, tout en parvenant à harmoniser l'ensemble. Il y aurait donc bien un travail monstrueux autour de la construction, du style narratif, du niveau de langage… **M. Debruxelles :** C'est déjà fait, ça continue et c'est toujours un immense plaisir. Je ne comprends même pas qu'on puisse dire que c'est plus difficile d'écrire à deux. **G. Delbet :** Bien sûr, le travail en commun est toujours enthousiasmant. Aimer faire avec les autres est un bon début pour arriver à s'aimer soi-même. J'aime écrire aux autres, alors écrire avec… **A. Demouzon :** Ça ne me tente pas vraiment, au souvenir des exposés qu'on devait préparer à deux et pour lesquels je me retrouvais seule à terminer le travail. Encore moins au regard de ce que j'ai pu lire dans le genre à deux mains (exception pour les deux sœurs [B. et F.] Groult). Il faudrait vraiment que je m'entende super-bien avec le/la cosignataire et que nous soyons entièrement d'accord sur la manière de mener ce projet à bien, pour accepter le risque. **P. Denizet :** Oui, dans la mesure où le projet laisse la place à deux sensibilités différentes, s'articule autour de deux approches complémentaires. **M. Desroziers :** J'ai déjà cosigné des nouvelles. Pour un roman, ça me semble plus compliqué. **A. Dhelvallée :** Non, je ne crois pas. **P. Dietrich :** Pourquoi pas. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Ne jamais dire jamais. **S. Dormond :** Ça, c'est fait, j'ai même commencé par là en cosignant mon premier recueil avec Hélène Küng. **S. Dullin :** Pourquoi pas. Cela pourrait être une expérience intéressante. Mais pour ce faire, je pense qu'il faut une « rencontre ». **L. Dumortier :** Oui, mais ce serait compliqué ; un texte à quatre mains n'est déjà pas simple. **C. Durr :** Si c'est un roman, je ne vois pas l'intérêt. Ni même en quoi une écriture à quatre mains pourrait enrichir un récit. Cela a plus tendance à aplanir le style et, à force de compromissions, affadir le propos. Si c'est autre chose, comme une BD, oui, je l'ai déjà fait, et c'est particulièrement enrichissant de pouvoir travailler avec un artiste (en l'occurrence un dessinateur) qui apporte son propre savoir-faire. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Je l'ai fait, il y a quelques années, en signant un recueil avec Désirée Boillot et la regrettée Annie Mullenbach-Nigay. *Au-delà des dunes*. Un excellent souvenir. **C. Falbet-Desmoulin :** Pourquoi pas ? **M. Fazi :** J'ai participé à un ouvrage collectif dans lequel chaque auteur adoptait la voix d'un personnage *(Kadath, le guide de la cité inconnue)* et co-écrit plus tard une nouvelle qui ne porte pas mon nom. L'expérience s'est révélée moins difficile que je ne le craignais. **M. Feugray :** Un ami me l'a proposé la semaine dernière. Et je l'ai fait pour un court-métrage. **I. Flaten :** C'est déjà fait. Mon premier roman était un livre à quatre mains et écrit par mails. **B. Fourchard :** Bien sûr. **C. Gaillard-Sarron :** Je ne sais pas. **B. Gautier :** Non. Je considère l'écriture comme une activité purement personnelle, presque organique. Écrire à deux serait pour moi un peu comme prendre un bain tout nu avec un inconnu dans une baignoire étroite. **M. Gengoux :** Euh… je ne me suis jamais posé la question. **O. Gerig :** Je ne sais pas, pourquoi pas. Si c'est avec un auteur que j'apprécie, ce serait même avec plaisir. Je suis pour le partage d'idées. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Pourquoi pas ? **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Oui, absolument. **E. Giuliana :** Je (co)signerais des deux mains ; ce qui ferait donc une œuvre fictionnelle à quatre mains : comme A. Breton et P. Soupault avec *Les champs magnétiques*, Boileau-Narcejac avec *Celle qui n'était plus*, David et Jonathan avec l'inénarrable « Est-ce que tu viens pour les vacances ? ». Mais je m'égare, aurait dit Euclide en racontant la mort de Socrate à un Athénien pressé qui lui demandait simplement si sa clepsydre

n’était pas percée. **J. Glaziou :** Difficilement. Je suis persuadé que la littérature reste un exercice solitaire (l’auteur écrit seul, le lecteur lit seul) contrairement aux arts collectifs : le cinéma, le théâtre… **É. Gohier :** Je l’ai déjà fait et suis prêt à le refaire car c’est un challenge appréciable. **A.-S. Guénéguès :** Absolument. **M. Guilloux :** Cela dépend avec qui. **L. Hesse :** Non, solitaire, je persiste, je suis un animal solitaire. **T. Horguelin :** Non, exception faite d’un scénario de cinéma, ce qui m’est arrivé. C’était un court-métrage, bien sûr. La scénarisation de cinéma ou de bande dessinée peut se concevoir à plusieurs, mais l’écriture d’une fiction littéraire implique bien autre chose que la simple construction d’une intrigue, laquelle peut d’ailleurs être infime ou inexistante. Elle mobilise tant de choses personnelles (même lorsqu’elle n’a rien d’autobiographique) : souvenirs, hantises, émotions enfouies qui la nourrissent sans qu’on en ait pleine conscience, sans compter le phrasé, le tempo, qui correspondent, je crois, à sa propre respiration, que je ne peux l’envisager que comme une entreprise solitaire. **M. Housni :** Je ne sais pas. Ça ne s’est jamais présenté à moi. Je ne crois pas que j’accepterais. Trop égoïste pour ça. Un écrivain est un solitaire en tout. **S. Huguet :** Je crois que j’aurais du mal à cosigner une œuvre de fiction. **B. Jacquot :** Cosigner une œuvre fictionnelle ? Jamais de la vie, sauf si l’autre signataire est une auteure ayant doublé le cap des 50 ans et munie d’une libido exploitable. **R. V. Janulewicz :** Je crois que je le pourrais, et j’en serais certainement ravi. Avis aux amateurs ! **A. Kotsov :** Oui. Je l’ai déjà fait plusieurs fois, avec succès. **M. Labbé :** Non. **É. Lainé :** Je ne pense pas, vu ma façon d’écrire vite, sans connaître la fin et ma propension à chipoter pour une virgule, mais je pense que discuter d’une histoire avant de l’écrire est possible à défaut de l’écrire à quatre mains voire plus. Dans mon métier je passe une partie du temps à écrire des articles scientifiques qui sont collectifs. **H. Laly :** J’ai déjà expérimenté l’écriture à deux dans les ateliers d’écriture. Je n’aime pas cette contrainte. Toute la magie de l’écriture semble se diluer dans l’effort que je fournis pour m’adapter aux idées et/ou au style d’un tiers. J’ai l’impression de me raréfier, voire de me dessécher en perdant une partie de mon identité. **S. Lamur :** Cela m’est déjà arrivé, une nouvelle, intitulée « Tout l’argent du monde », co-écrite avec Aurélie Genêt et parue dans *Étherval*. Cela s’est fait à distance, et assez naturellement au final. Nous nous sommes lancés et avons abouti assez vite. **A. Langer :** Oui, une nouvelle (je l’ai déjà fait). **A. Lasserre-Vergne :** Cela m’est déjà arrivé d’écrire un roman policier à deux. **A. Lasverne :** Je ne sais, je n’ai jamais essayé. **J. Layani :** Non, je ne pense pas, mais l’occasion ne s’est pas présentée. Je ne rejette pas cette possibilité. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Non. **M. Le Thiec :** Non. Je suis une territoriale ! **D. Lebel :** Une cosignature ? Pourquoi pas. C’est difficile d’écrire à plusieurs, non ? Je n’ai jamais essayé. **D. Lecènes :** Difficilement. **N. Lecomte :** J’ai essayé de le faire. Cela a raté. À une autre occasion on a travaillé à deux sur un essai qu’on a cosigné. **J. Lefèvre :** Oui, l’écriture à quatre mains, tout un challenge que j’ai pu relever avec mon éditeur. **C. Legouix :** Pourquoi pas ? Ce doit être intéressant, amusant même, à condition de bien s’entendre avec l’autre auteur(e). **L. Léri :** Je me suis toujours demandé comment faisaient les auteurs qui écrivent à quatre mains. Cela doit être une expérience très enrichissante, mais il me semble que c’est difficile de trouver une autre voix d’écrivain avec laquelle accorder la sienne. **P. Leroyer :** Tout est à tenter. Il faut trouver l’âme sœur, l’écrivain frère. **H. Lictevout :** *A priori*, je dirais non, mais en réalité je ne le sais pas. Je n’ai jamais essayé. **C. Loiseau :** Je n’ai encore pas eu cette opportunité, mais

pourquoi pas. **S. Lucas :** Difficile d'écrire à deux pour moi. **J.-L. Lys :** Je ne crois pas. Je ne vois pas comment on peut écrire à quatre mains (ou plus). Par contre écrire une nouvelle qui ferait partie d'un recueil, cela ne me pose aucun problème. **C. Lysière :** Absolument ! J'ai déjà travaillé à plusieurs, j'ai adoré, même si c'est difficile. **É. Lysøe :** Je l'ai déjà tenté. L'éditrice d'*Anthonoire pour nuits chaudes*, anthologie de contes érotiques, avait demandé aux quatorze auteurs retenus de composer un texte à vingt-huit mains. Il y avait là des nouvellistes que j'aimais bien et pourtant je me suis senti enfermé dans l'imaginaire des autres. Écrire à quatre mains, avec quelqu'un qu'on connaît, ce doit être possible. Au-delà, écrire à trois, quatre ou cinq auteurs, ce ne peut être que frustrant. **A. Mahaim :** Oui. Ça m'est arrivé pour des textes de scène, de théâtre. C'est très amusant. J'aime les aventures collectives. **P. Malosse :** Je ne sais pas. Pourquoi pas ? **C. Maltère :** J'ai déjà écrit des micronouvelles à quatre mains avec Sylvain-René de la Verdière et Francis Thievicz. J'écris aussi des poèmes avec Gaspard Pitiot. Mais un roman, une nouvelle, cela me paraîtrait plus difficile. À force, on a ses habitudes, ses structures, son style. Il faudrait vraiment être en osmose totale. J'ai peur d'être trop pointilleuse ou intransigeante. **C. Mamier :** Cela me paraît compliqué. Ou alors avec mon sosie ! **P. Mangion :** Oui, mais je ne suis pas sûr de savoir faire. **L. Marconi :** Je ne sais pas si je pourrais cosigner une œuvre de fiction. Il faut une grande complicité, une confiance absolue pour écrire à quatre mains. Je l'ai fait, de façon ponctuelle, à l'occasion de quelques textes courts, avec une personne que j'apprécie et que j'admire beaucoup. Cela reste une expérience très ponctuelle. **F. Maréchal :** Déjà que je ne reconnais pas toujours celui qui a écrit certains textes publiés sous mon nom… Sinon, pourquoi pas. Je n'en ai pas eu l'occasion, mais je crois que l'exercice me plairait… à condition de trouver un(e) coauteur(e) qui me supporte et de passer un pacte préalable : « Il est entendu que toute remarque sur toute partie du texte se fera dans le seul et unique but d'améliorer celui-ci et ne devra en aucun cas être prise à titre personnel. » **B. Marée :** Difficilement. Je suis assez solitaire… mais, pourquoi pas ? Pour essayer… **M. Martin :** —. **V. Martorell :** J'ai déjà eu une expérience dans le domaine du théâtre, alors pourquoi pas. **M. Mathis :** Peu probable, mais sait-on jamais ? **A.-M. Matte :** Tout à fait et déjà fait. **H. Mestron :** *Why not*. **G. de Montmollin :** Peut-être. Ça ne s'est jamais donné. **M.-H. Moreau :** Je ne pense pas car l'écriture est déjà difficile, alors la co-écriture ! J'avoue que les livres co-écrits sont pour moi un mystère. **P. Morel :** Je pourrais, même si le travail à quatre mains n'est pas si facile que cela. **P. Morvilliers :** Je n'ai pas encore trouvé mon Narcejac… et j'ai bien peur de ne pas vraiment le chercher… L'intimité que cela suppose. **G. Muller :** Non. Je ne crois pas au travail d'écriture à plusieurs. **A. Neetesonne :** Je ne pense pas. J'aime trop mon indépendance et ma liberté de ton pour me brider de quelque manière que ce soit. **J. Nicoladec :** À voir, avec circonspection, selon les circonstances. **M. Nicolaieff :** Oui. **B. Niquet :** Je ne crois pas. L'écriture est un « plaisir solitaire ». **J.-J. Nuel :** Non. **B. Oberlé :** Pourquoi pas ? **O. Paquet :** Peut-être. La question ne s'est jamais posée, mais je n'ai aucun *a priori* pour une expérience d'écriture différente. Toutefois, je n'ai pas vraiment l'impression d'écrire seul. J'ai eu un certain nombre de directeurs littéraires, plus ou moins informels, et je les entends quand j'écris. **R. Penblanc :** Pourquoi pas ? Un échange de lettres par exemple. **J. Pézennec :** Je l'ai fait pour des romans jeunesse. Cela me paraît plus difficile, et même exclu en ce qui me concerne, pour une nouvelle. **G. Pingault :** Bonne question. Je crois que ça dépend de

l’autre cosignataire. Ni oui ni non tant que je ne sais pas avec qui (prudente, la fille). **M. Pontacq :** Non. Écrire est un voyage en solitaire. C’est seulement ensuite qu’on entre dans l’échange et le partage, quand le texte est publié. On s’aperçoit alors que chaque lecteur le perçoit et le recrée à sa façon et qu’il en devient le co-auteur à sa façon. **A. Pontier :** Absolument pas — sauf s’il s’agit d’une bande dessinée. **A. Prieur :** C’est un travail extrêmement difficile de cosigner une œuvre. Il faut déjà apprécier l’identité littéraire de l’autre auteur(e) et partager un minimum de points communs dans les méthodes de travail. Ensuite il faut se fixer un cadre très précis afin que chacun ait sa place et que le travail soit fructueux. Je ne l’ai pas encore fait, hormis avec des connaissances pour le plaisir mais déjà là, sans avoir le projet d’aboutir à une œuvre fictionnelle co-écrite, c’était ardu. **M.-C. Quentin :** Non, mon écriture est solitaire. J’aurais du mal à la partager. **B. Quiriny :** Je ne crois pas. **A. Renault :** Je ne pense pas pouvoir cosigner une œuvre. Je suis une solitaire. **E. Roche :** Je l’ignore. Je ne me suis jamais posé la question. **È. Roland :** Oui, je l’ai déjà fait (pour une pièce de théâtre). **C. Rolland-Hasler :** *Why not ?* **C. Saint-Charle :** Je me suis déjà posé la question, je n’en suis pas certaine. Toutefois, j’aimerais m’y colleter un jour, pour voir. **F. Salmon :** —. **B. Savournin :** Peut-être — à voir. **F. Schurmans :** Je ne sais pas. L’occasion ne s’est jamais présentée. **J.-F. Schwaiger :** Pourquoi pas ? **C. Simon :** Je ne suis pas sûre, je n’ai pas encore essayé bien qu’on me l’ait déjà proposé. **E. Solac :** Oui, si le propos m’intéresse, et si j’y ai mis la patte d’une manière ou d’une autre. **D. Soubieux :** Oh que oui ! Et je le prouve : avec une complice, Monique Debruxelles, nouvelliste aussi de son côté, nous avons coécrit trois romans policiers (deux publiés à ce jour). Et nous venons de commencer à écrire ensemble des nouvelles. À suivre... Cela n’est pas forcément possible avec n’importe qui : il faut avoir un imaginaire proche, une culture fictionnelle commune et surtout un ego de taille raisonnable. **V. Struxiano :** La pièce de théâtre que j’évoquais en réponse à la première question a été écrite à quatre mains, même si ce sont les deux miennes qui ont le plus servi. Donc oui, je le pourrais. **J.-C. Tardif :** Sans aucun problème si le cosignataire est autre chose que « simplement » un écrivain. Il faut une complicité pour se lancer dans ce genre d’aventure. D’ailleurs je l’ai déjà fait avec des amis poètes (Jean Chatard, André Prodhomme, Jean-Albert Guénégan). Participé également à plusieurs collectifs (nouvelles et textes en prose). **B. Thièry :** Pourquoi pas si l’occasion se présentait, mais je n’y ai jamais pensé. **J.-F. Thiery :** Je ne crois pas à une écriture à plusieurs mains. Je vois le processus d’écriture comme une activité « physiquement » solitaire, et incompatible avec des amalgames forcément hétéroclites de sensibilités. **R. Thieulent-Torréton :** Pourquoi pas ? **É. Tixen :** Difficilement, je pense. Se coordonner au rythme ou aux mots d’un autre… je ne crois pas. **É. Torrente :** Oui. **P. Vallens :** Pourquoi pas. Déjà écrit à quatre mains pour le plaisir. **M. Vannier :** Cosigner une œuvre fictionnelle ? Pourquoi pas ? **E. Vaucey :** Oui, mais d’expérience, la co-écriture est un art difficile. **G. Verdet :** Pourquoi pas. Suffit de trouver un cosignataire à l’ego partageur. C’est pas gagné. Et puis convaincre l’éditeur de doubler les droits d’auteur. Mais ça, ça relève de la pure utopie. **M.-C. Viano :** Je crois que j’aimerais ça. Il m’est arrivé d’écrire une courte histoire avec quelqu’un que je ne connaissais pas du tout. Ce fut ludique ! **L. Vignat :** Peut-être. J’ai déjà signé une œuvre avec un musicien. **C. de Viron :** J’aimerais cosigner une œuvre fictionnelle. Jusqu’à présent, mon expérience collective se résume à la création de textes accompagnant des œuvres réalisées par une artiste dans

une tout autre discipline. **O. Vojetta :** Absolument, l’écriture à quatre mains serait pour moi une grande aventure. À bon entendeur, salut ! **A. Wilhelmy :** Non. **É. Wilwerth :** Je ne pense pas. **J. Wintrebert :** Sans doute, même si cela ne m’a jamais particulièrement attirée. **P. Zylawski :** J’ai beaucoup travaillé en équipe. Énormément. Mais je pense être fait pour écrire seul.



► Écriture et relectures se font-elles à l’écran ou l’étape papier est-elle nécessaire ?

D. Akakpo : Je me passe de plus en plus souvent de l’étape papier, vu ma manie des corrections et recorrections, ça finit par devenir illisible ! **L. Allaert :** Le support papier améliore la distance avec le texte. **A. Aragnou :** Indifféremment. Je travaille de plus en plus avec une relecture numérique. **S. Arnier :** Le papier ne me sert qu’en amont, en phase de scénarisation, quand il n’y a pas encore de mots : mon crayon prend des notes, dessine des schémas et lie des idées dans des bulles. Ensuite, il me faut un clavier. **G. Ascaride :** Papier. **N. Aufan-Benazeth :** L’écriture se fait à l’écran, à l’exception de quelques notes jetées sur le papier ici et là, mais la version papier est indispensable pour la relecture. **L. Avram :** Pour la relecture, je préfère le papier. Pour l’écriture, l’écran est vraiment pratique. Effacer une phrase, réécrire un paragraphe se font si facilement. **M. Baglin :** Tout à l’écran, c’est beaucoup plus facile… Je rature beaucoup ! **J.-P. Baratte :** L’ordinateur recueille mes idées et mes versions de base, les mille premières relectures/corrections aussi. Quand la nouvelle semble achevée, une lecture papier devient nécessaire. Un texte différent apparaît alors, gavé de nouvelles choses à corriger ! Ensuite viennent les relectures de mes amis, indispensables et toujours fructueuses. **V. Baret :** J’ai évolué. Avant, il me fallait le papier. Aujourd’hui je fais tout à l’écran. **N. Barrié-Laborde :** Souvent à l’écran, en dernier recours sur papier. **G. Bastide :** L’étape écran est de plus en plus en amont. Le papier, ce sont juste les carnets de notes, les brèves, croquis, flashs, formulettes, images saisies à la volée. Très tôt j’utilise l’écran qui me permet confortablement de déplacer, rayer, transposer. Avant l’invention de ce merveilleux outil, il m’est arrivé de copier-coller physiquement, à la main, des mètres linéaires de textes écrits sur des rouleaux de papier tapisserie ! **C. Batumike :** L’étape papier est toujours nécessaire. Je la privilégie. Ce, en dépit de l’offre des supports d’écriture et de

relecture qui se multiplient. Smartphone, tablettes et autres écrans tactiles ont, certes, leurs avantages par le confort d'écriture et de relecture qu'ils offrent, par l'économie d'espaces de stockage qu'ils permettent, par le recours rapide au dictionnaire, etc. En même temps, ils ont leurs limites. La plus frappante est le manque de concentration pour une entrée, en profondeur, dans le texte qu'on compose. Je préfère l'objet papier, qui m'autorise des annotations en marge du texte, des soulignages des passages sur lesquels je souhaite revenir, pour leur développement approfondi le moment venu. Et puis, il y a cette aisance, par la cadence, de faire apparaître, au fur et à mesure, les lettres, mieux la calligraphie qui reste une beauté de l'écriture. Le froissement du papier et l'odeur d'encre qui s'en dégage apportent une certaine sensualité dans chaque minute, chaque seconde de communion de l'écrivain avec le papier. On oublie le temps qui passe que seule peut interrompre une pause café. L'intervalle nécessaire d'approximer son inspiration, d'étoffer ses idées. L'exercice de la réécriture de l'écriture me paraît le moment le plus agréable du travail de l'écrivain. **B. Baudart :** Je fais tout à l'écran, on gagne un temps incroyable et le temps, on en possède peu… **B. Baune :** Tout se fait à l'écran mais couper le cordon ombilical avec le papier a été difficile et long. **P. Beaucamps :** J'écris le premier jet sur écran, j'imprime et ensuite je passe aux révisions avec un marqueur rouge. **S. Beauget :** Étape papier absolument nécessaire, je me promène partout avec des carnets. Je prends des notes en vrac. Je passe à l'écran quand j'en suis à la phase sérieuse. **A. Bernabéo :** —. **G. Bertin :** Mon imprimante ne peut plus imprimer qu'une feuille à la fois. **O. Billington :** Je rédige et corrige à l'écran, mais j'imprime encore l'ultime version (en recto verso). J'aime raturer, ajouter à l'encre rouge. **O. Boile :** Le papier n'est pas indispensable, sauf pour noter des idées à la volée, en pense-bête. Il m'arrive d'imprimer une nouvelle terminée pour la relire avec un œil neuf, mais c'est loin d'être systématique. **M. Boland :** Une dernière étape papier m'est utile pour traquer les erreurs. **V. Bonneau :** Avant je faisais tout sur écran, mais le passage papier permet au cerveau de détecter d'autres types de fautes. Donc aujourd'hui primordial mais uniquement pour la relecture. **G. Boulan :** J'ai acquis une grande expérience de lecture à l'écran et je suis soucieux d'économiser le papier. **B. Bourrier :** Papier nécessaire pour le contact avec le vélin, l'odeur salée de l'encre puis ordi pour la mise en forme. **M. Brignot :** Déjà à l'écran mais finalement toujours sur papier pour débusquer les coquilles ou les erreurs que l'écran peut quand même cacher. **E. Broc :** Écriture au clavier et écran. La relecture papier est nécessaire quand je pense la nouvelle aboutie. Les fautes se voient mieux sur le papier, mine de rien ! Et c'est mon épouse qui s'empare des feuillets. Dès l'instant où elle n'en fait pas des confettis je peux estimer que 90 % du projet est réalisé. **M. Bruimaud :** Pour écrire, directement à l'écran (sauf exception, quand je trimballe mon bloc Rhodia au bistrot ou au restaurant). Pour relire et éliminer les scories, toujours sur le texte imprimé, au feutre Pentel rouge. **P. Brulhet :** À l'écran, mais je l'avoue, rien ne vaut le papier et je le fais en général pour mes romans, moins mes nouvelles. **V. Brun :** Je travaille principalement à l'écran. **H. Cachau :** Tout commence nuitamment et par le papier, le passage à l'ordinateur s'ensuit, puis seront nécessaires de nombreuses réécritures pour modeler selon l'adéquation recherchée ce matériau plus proche de la gangue que du diamant brut… parfois une ou deux décades pour certaines nouvelles… **B. Camus :** Le gros, sinon la totalité, du travail se fait à l'ordinateur. Je lance un tirage à la fin, pour les ultimes corrections. **J. Cauda :** La relecture

toujours sur papier. Je suis une vieille chose qui ne regarde pas la lettre comme une image (sur un écran) mais comme une lettre. **M. Causse :** Le papier est un luxe que je m'offre le plus souvent. **J.-C. Chabel :** Deuxième étape papier nécessaire. **C. Chabirand :** Essentiellement à l'écran, étant ambidextre, j'écris aussi mal des deux mains… **S. Chagny :** Quand ça vient, j'utilise le support qui me tombe sous la main. L'avantage de l'écran est qu'il est moins facile à perdre qu'une paperolle, ça c'est pour le premier jet. Ensuite, j'use du numérique pour les réécritures, de sorte que ce soit clair, car j'ai naturellement une écriture indéchiffrable même à moi-même. **D. Chappey :** Cela démarre par le papier, se poursuit à l'écran avec un retour temporaire au papier pendant le processus. **M. Charest :** Écran mais je n'ai rien contre le papier. **M. Charine :** Pour les nouvelles, l'écran suffit. Pour les romans, j'effectue mon avant-dernier round de corrections sur papier. **S. Chatelain :** Cinq ou six étapes papier et deux ou trois à l'écran. **J.-B. Chronopoulos :** L'étape papier, mon général ! **G. Claustriaux :** Pour moi c'est indispensable que la relecture se fasse sur papier. Toujours. **F. Clerfeuille :** Comme dit précédemment, je n'écris que sur ordinateur (sauf si je n'ai que du papier sous la main, ce qui ne m'arrive presque jamais). Pour la relecture, il m'arrive de passer par le papier, mais de moins en moins. **V. Cohu :** Écran. **P. Couailler :** L'écriture se fait toujours à l'écran, pour moi, sauf si je n'ai qu'un bout de papier sous la main quand dame Muse me rend visite… La relecture se fait aussi principalement sur écran, où il est tout de même beaucoup plus facile de faire des corrections. Mais je trouve que la relecture sur papier est une étape intéressante, quand elle est matériellement possible. On ne repère pas les mêmes problèmes sur un écran et sur un papier, les deux sont complémentaires. **J.-L. Coudray :** J'arrive à relire sur l'écran. Mais uniquement parce que je mets en place une marge importante, une police de caractères qui me plaît, une mise en pages esthétique… bref, je crée un graphisme qui apprivoise mon écran. **R. Coulon :** Une étape papier au moins est nécessaire avant la finalisation de la nouvelle. **T. Covolo :** Écran, uniquement. **A. Crenn :** Il y a toujours un peu de papier au début (des notes dans un carnet) puis à la fin (pour les corrections). **Y.-D. Crouzet :** Les deux. C'est un travail long et pénible. Long et pénible. Long et… Mais ô combien indispensable. **S. Dabat :** L'un n'empêche pas l'autre à nouveau. J'écris exclusivement sur ordinateur, et je fais ma première relecture/réécriture sur écran aussi. Par contre, j'ai toujours une étape de relecture sur copie papier. C'est nécessaire pour se distancier du texte et bien repérer les fôtes. **P. Dandois :** Même s'il m'est arrivé (rarement) d'écrire directement sur l'écran, en général je rédige d'abord mon texte à la main sur le papier (pour moi la main répond mieux à la vitesse de mon cerveau car je ne suis pas du tout dactylographe) et le fait de devoir le taper ensuite (avec deux doigts) sur l'ordinateur me permet de le retravailler, de le peaufiner, même si parfois j'ai du mal à me relire. **M.-C. Daniel :** J'écris tout ou partie du premier jet sur papier. Je recopie au fur et à mesure sur machine — ce qui produit déjà un second jet. Je retravaille exclusivement sur machine (sauf quand la direction littéraire veut les modifs sur papier). **A. Dardenne :** Tout se fait à l'écran. Sauvons les arbres (… mangeons du castor). **L. Daverat :** L'ébauche et la préparation se font surtout sur papier. Je ne m'attelle à mon écran que lorsque j'entame la phase de rédaction. Par la suite, les relectures, les corrections se font essentiellement sur écran. **M. Debruxelles :** J'écris le début sur papier, je saisis sur écran, j'imprime pour voir ce que ça donne, je corrige ce début, j'écris la suite, je saisis de nouveau... **G. Delbet :** La trace sur le papier est

importante mais tout à la fin ou, en étapes, pour voir l'effet concret. Noir sur blanc. Par ailleurs, la page écran est suffisante mais difficile à tourner, retourner, effeuiller, brouillonner, chiffonner. **A. Demouzon :** Jusqu'à présent je commençais toujours le stylo à la main (ah, l'odeur de l'encre ! et les mots qui viennent du ventre…), puis je relisais à l'écran, avec retour au papier chaque fois que quelque chose coinçait. Depuis peu, je suis capable d'écrire directement à l'ordi, mais utilise encore beaucoup papier et stylo. Notamment, lorsque ça coince ou s'il faut revoir le plan et relire autrement. La vision qu'on a du texte étant très différente en version papier et en version écran, des allers-retours réguliers de l'un à l'autre me semblent toujours bénéfiques. Bref : pas vraiment de règle, ça va dépendre. **P. Denizet :** J'utilise l'ordinateur pour la phase d'écriture et corrige sur papier après impression pour le seul plaisir d'utiliser le stylo, de raturer, de flécher... Comme beaucoup, je confesse une certaine fascination pour la machine à écrire — j'en ai eu trois — et l'envie me prend souvent de renouer avec elle. Mais je doute que mon entourage tolère ce genre de nuisance sonore… **M. Desroziers :** À l'écran pour les nouvelles et romans. Je privilégie par contre l'écriture à la main et le papier pour la poésie. **A. Dhelvallée :** Étape papier nécessaire. **P. Dietrich :** L'étape du papier est indispensable ! À l'écran, je ne vois rien. Je travaille quasi exclusivement sur papier, sauf pour le premier jet. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** J'ai toujours besoin d'une étape papier, car j'aime aussi lire à haute voix pour traquer les imperfections. Le tout-numérique, pour lire ou pour écrire, je ne peux pas. **S. Dormond :** Peu importe le support, pourvu qu'on ait l'ivresse. **S. Dullin :** Dans un premier temps je les fais à l'écran, mais j'ai besoin par la suite d'imprimer les textes afin de procéder à une relecture plus approfondie et pouvoir annoter. **L. Dumortier :** Relecture, toujours à l'écran ; écriture, ça dépend : essentiellement à l'écran, mais je peux écrire lors d'un salon littéraire, en voiture, en vacances, etc., et là c'est le papier. **C. Durr :** Tout à l'écran. Je suis également correcteur pour divers éditeurs et studios, le support papier n'a aucun intérêt dans le cadre d'un tel travail. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** J'écris à la main, sur des carnets que je conserve précieusement. Je peux noircir plusieurs pages pour ne garder que quelques lignes. Je ne passe à l'écran qu'une fois la bête étrillée. Il ne reste alors que des bricoles. **C. Falbet-Desmoulin :** Je travaille sur mon ordinateur. **M. Fazi :** Ma deuxième relecture se fait toujours sur papier. Ça me donne un recul indispensable qui permet d'adopter un regard neuf sur le texte. **M. Feugray :** Les notes par papier, partout, tout le temps, tantôt quelques phrases, tantôt des paragraphes entiers, sur des feuilles volantes. La sève passe par le clavier, version écologique de l'auteur respectueux des arbres. **I. Flaten :** L'écriture se fait à l'écran mais l'étape papier est nécessaire, j'imprime régulièrement le texte au fil du travail. La lecture papier permet une plus grande lisibilité du texte, d'y traquer les incohérences et autres défauts syntaxiques. **B. Fourchard :** L'une et l'autre sont impératives. **C. Gaillard-Sarron :** Beaucoup à l'écran mais l'étape papier est primordiale et incontournable. **B. Gautier :** À l'écran uniquement. Il ne faut pas y voir un fétichisme technologique particulier. Ce choix est inhérent au mode d'écriture que je pratique : principalement lors de déplacements comme évoqué plus haut. Ceux qui ont déjà essayé d'écrire à la main dans un train me comprendront. **M. Gengoux :** L'écran et parfois le papier en cas de blocage. **O. Gerig :** Je suis de la vieille école et j'ai du mal à relire un texte, surtout un roman à l'écran. La relecture sur papier est absolument nécessaire pour moi. D'autant que j'écris aussi parfois encore sur des carnets avec un stylo.

F. Germanaud : La première étape se fait sur papier, presque systématiquement, avant d'être reportée à l'écran, puis imprimée, corrigée sur la version papier, reportée à l'écran et ainsi de suite. **C. Gevrey :** Écran seulement, à présent. Mais je garde copie (fichier Word) un certain temps des versions successives d'un texte. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Uniquement à l'écran, faute de temps pour coucher du texte sur du papier. Chose que je regrette d'ailleurs. Il y a une tout autre intimité avec sa création lorsqu'on l'écrit sur du papier. **E. Giuliana :** J'aime prendre des notes sur des carnets noirs — hommage à S. King. Toutefois, écriture et relectures se font principalement à l'écran. **J. Glaziou :** Entre les notes manuscrites et la page finale des épreuves à corriger, l'écran est une étape intermédiaire qui facilite les corrections et les réécritures du travail en cours. Quel progrès et quel gain de temps par rapport à l'antique machine à écrire ! **É. Gohier :** L'étape papier est pour le moins indispensable pour la traque aux coquilles et autres déséquilibres littéraires. **A.-S. Guénéguès :** À l'écran. **M. Guilloux :** À l'écran. **L. Hesse :** Écriture à l'écran, relecture sur papier. **T. Horguelin :** Ébauches et notes sur papiers épars et sur écran. Écriture sur écran. Relectures sur écran puis sur papier. Le papier apporte la distance nécessaire par rapport à son travail. Les imperfections vous sautent à la figure. **M. Housni :** L'étape papier est la plus adaptée à la relecture et la réécriture. C'est plus visible que sur un écran à mon avis. **S. Huguet :** Le passage par l'écriture à la main, sur papier, m'avait toujours été indispensable, mais, tout récemment, j'ai écrit un « manuscrit » entièrement sur ordinateur, ce que je n'aurais pas cru possible auparavant. **B. Jacquot :** Écriture et relecture se font presque uniquement à l'écran. Le seul cas où le papier est nécessaire, c'est quand ce que j'ai écrit me fait trop chier. **R. V. Janulewicz :** Pour moi, le papier est nécessaire même s'il m'arrive de tout traiter directement à l'écran. Mais je trouve tout de même que cette étape me permet, en matérialisant le texte, de le relire plus confortablement et de mieux me l'approprier. **A. Kotsov :** Pas nécessaire. Mais quand le fil de votre ordinateur (fixe) mesure trois mètres cinquante, c'est plus commode d'imprimer les écrits pour les lire dans le métro. **M. Labbé :** À l'écran. **É. Lainé :** J'écris le plus souvent sur papier car ça me permet d'aller plus vite pour pouvoir suivre l'inspiration et ensuite de corriger le texte en le tapant à l'ordinateur. Et pour la relecture/correction là aussi un passage papier en général sauf pour de très courtes nouvelles genre TBNN [très brèves nouvelles noires]. **H. Laly :** Tout se fait à l'écran. Je fais une édition papier quand je considère mon projet suffisamment abouti pour traquer les dernières fautes, les répétitions, les lourdeurs. Par contre, j'ai toujours un carnet sur moi pour noter l'idée qui pourrait surgir quand je ne suis pas devant mon ordinateur. **S. Lamur :** Par écran seulement. **A. Langer :** L'étape papier m'était nécessaire (très pratique pour la relecture et les corrections dans le métro), mais de plus en plus je fais tout à l'écran. **A. Lasserre-Vergne :** Depuis cinq ans, l'étape papier a été franchie. J'écris avec clavier et sur écran. **A. Lasverne :** Je pratique à l'écran, mais j'imprime souvent pour pouvoir réfléchir sur ce que j'ai écrit quand je suis en peine d'inspiration ou pour changer le plan, revoir un ou plusieurs personnages, mon style… Laquelle réflexion se fait en marchant et/ou assis dans un parc, au bord de la mer… **J. Layani :** Dans la vie, il y a la position « ou-ou ». Je lui ai toujours préféré la position « et-et ». Je veux dire que rien, jamais, n'est figé et que, là encore, je ne me pose pas la question. Je n'oppose pas, je ne choisis pas. Qu'est-ce que cette analyse permanente ? Tous les outils sont utilisables. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Les deux, mon adjudant !

M. Le Thiec : L'étape papier est indispensable. **D. Lebel :** Écran ou papier : j'écris sur mon ordi et je dois me relire sur papier. Car je suis beaucoup plus exigeante sur papier, je prends tout à coup du recul. Et une fois le livre sorti, quand je me relis avec cet objet entre les mains c'est magique ou épouvantable : là il y a une marche supplémentaire qui se fait, le recul est encore plus grand, et le niveau d'exigence. **D. Lecènes :** À l'écran, et je laisse derrière moi, hélas, des fautes que je vois plus. **N. Lecomte :** J'ai encore besoin du papier. Je ne vois pas toutes les erreurs sur l'écran. **J. Lefèvre :** Le papier est nécessaire parce qu'à force d'être rivée sur l'écran, on ne voit plus les fautes, les coquilles ou autres défauts avant impression. **C. Legouix :** L'alternance est essentielle. Je commence à écrire sur papier (dans un carnet), je continue à l'ordinateur, ensuite je relis à l'écran et mes dernières relectures alternent écran et papier. **L. Léri :** Aujourd'hui, je ne peux plus écrire un texte sur papier, même un premier jet. Le texte, pour moi, c'est un travail de tissage et de construction. Je ne cesse de tricoter et de détricoter les phrases, de reconfigurer les paragraphes, de déplacer et de recoudre le manteau du texte pour que les accrocs soient le moins visibles possible. Je n'ai pas une écriture linéaire ; elle serait plutôt en spirale, reprenant au fur et reconfigurant à mesure de son avancée chaque pan du texte. Le texte selon moi tient avant tout par sa construction. **P. Leroyer :** Pourquoi s'imposer des règles ou faire appel à des rituels ? Je ne vais pas sortir mon ordinateur si une idée me vient alors que je conduis. Un bout de papier qui traîne et un crayon font l'affaire. Viendra ensuite le temps long de la mise en forme, du peaufinage. Réécriture à l'écran puis impression puis réécriture sur papier et/ou écran. Avec de nombreux allers-retours. Je me suis un jour demandé comment je ferais si je me retrouvais, pour quelque raison que ce soit (on peut se rêver en opposant politique incarcéré dans des geôles dictatoriales), en prison. La question de savoir sur quel support on écrit tombe alors d'elle-même. Seule compte l'irrépressible nécessité d'écrire. Et l'on trouve les moyens d'alimenter son addiction. **H. Lictevout :** J'ai banni de mon processus l'étape papier depuis que j'ai accès à un traitement de texte (j'avais 17 ans). Pour des raisons pratiques, j'écris tout à l'écran. Je pense que l'écran, en tant qu'intermédiaire entre le texte et moi, me permet davantage de « réfléchir » aux mots posés sur la page. À la main, tout se débite si vite que la structure est difficile à préserver et reste souvent incohérente. Avec l'écran, relisant phrases et paragraphes, je peux immédiatement recadrer ma pensée et rendre le texte plus facilement appréhendable par les futurs lecteurs. **C. Loiseau :** Ça dépend. J'aime parfois imprimer un texte pour le relire. Je trouve que ça permet de prendre une distance par rapport au texte et de le relire avec plus d'efficacité. **S. Lucas :** Étape papier indispensable pour changer d'angle de vue ? **J.-L. Lys :** À l'écran, d'autant qu'on peut profiter de correcteurs d'orthographe qui sont une aide précieuse pour débusquer les « coquilles ». Et puis, imprimer des tonnes de papier n'est pas très écologique… (ni très économique). **C. Lysière :** Les deux, mon capitaine ! Écriture et premières corrections à l'écran, mais une relecture sur papier m'est indispensable, stylo rouge en main (déformation professionnelle…). **É. Lysøe :** J'écris directement à l'ordinateur, je relis une bonne dizaine de fois à l'écran, puis je termine par une (ou plusieurs) relecture(s) sur papier. **A. Mahaim :** À l'écran, puis imprimer, laisser le manuscrit « reposer » (comme de la pâte à crêpes), goûter sur le papier, rectifier… **P. Malosse :** À l'écran. Il suffit de changer la taille de la police ou le format (PDF) pour jeter un œil nouveau sur le texte. **C. Maltère :** J'écris sur les deux supports (papier et ordinateur), mais cela

dépend du genre. Pour les poèmes, tout commence souvent par le papier ; pour les romans et nouvelles, le papier, c'est pour le plan, les notes, à la limite des petites phrases qui me viennent. Mais j'y vois plus clair à l'écran. **C. Mamier :** Si j'ose m'exprimer ainsi, je me suis converti peu à peu à l'« écran total ». **P. Mangion :** Tout à l'écran, sauf la dernière relecture. **L. Marconi :** Je prends quelques notes sur un petit carnet lorsque je suis en voyage, dans un train, un bateau, un avion, un aéroport ou une gare mais j'écris mes récits directement à l'ordinateur. J'aimerais beaucoup passer par l'étape « stylo et papier » mais j'écris si mal que j'ai souvent du mal à me relire ! **F. Maréchal :** L'écriture : sur papier ou écran, selon la situation. La relecture : « en gros » sur écran, mais je procède systématiquement à au moins deux relectures complètes sur papier avant d'envoyer un texte. **B. Marée :** Généralement, j'écris d'abord au crayon ordinaire, sur papier recyclé… avant de dactylographier en Word, puis de relire d'innnnnnnombrables fois. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** L'étape papier est incontournable, enfin pour moi. **M. Mathis :** L'écran pour la discipline, le papier pour l'inspiration (et les corrections). Encore faut-il parvenir à se relire. **A.-M. Matte :** Pour moi, l'étape papier est le véritable plaisir. Mes calepins et mes stylos me suivent partout. **H. Mestron :** Les deux, plus écoute audio. **G. de Montmollin :** L'essentiel se fait à l'écran, mais au moins une relecture sur le papier me paraît nécessaire. **M.-H. Moreau :** Écran exclusivement. Je me demande parfois si je saurai encore tenir un stylo… **P. Morel :** Les deux. **P. Morvilliers :** L'étape d'écriture sur le papier quadrillé d'un cahier d'écolier est indispensable pour moi ; jusqu'à devenir illisible sous les corrections. S'ensuit une transcription à l'écran suivie de plusieurs relectures et corrections des tirages papier retranscrites à l'écran après que le texte a reposé, s'est déposé. **G. Muller :** Écran seulement. **A. Neetesonne :** La plupart du temps, j'écris directement à l'écran puisque mon premier jet est très instinctif. Par contre, j'ai besoin d'une version papier pour la relecture. Je passe à côté de trop de choses sur un écran. C'est plus lisible une fois imprimé. **J. Nicoladec :** Je suis grand amoureux du livre, le vrai, de chair et de papier. Je n'envisage pas d'autre mode de lecture. L'écran me reste une faute de goût, antipathique et physiquement fastidieux. Mais il me piège dans une situation paradoxale et inconfortable. Car cet instrument barbare entretient des relations crapuleuses avec l'affreusement nommé « traitement de texte ». Or celui-ci, une fois habitué à ses mœurs de voyou, m'offre des possibilités infinies de reprise, de déplacement, de suppressions comme d'ajouts. Ainsi l'écran devient le malencontreux passage obligé pour bénéficier de la puissance de remodelage nécessaire à l'accomplissement de mes errements. **M. Nicolaieff :** L'étape papier m'est parfois utile pour la relecture, mais pas indispensable. **B. Niquet :** Tout à l'écran depuis longtemps. **J.-J. Nuel :** Pour les œuvres de création (nouvelles, poèmes, aphorismes, romans...) j'écris d'abord au stylo plume, à l'encre noire, puis je tape à l'ordinateur. Le texte se bonifie parfois à la frappe. Si besoin, je réécris à la main puis retape à l'ordi. J'ai besoin des deux écritures, manuelle et mécanique, qui s'enrichissent l'une l'autre. Mais la première version toujours à la main. En revanche, j'écris un article entièrement au clavier. **B. Oberlé :** L'étape papier m'est nécessaire. **O. Paquet :** Concernant l'écriture, j'ai commencé par le papier, mais je raturais tellement que cela devenait illisible, puis je suis passé à la machine à écrire mécanique, puis électrique. En définitive, le clavier est ce qui m'offre le moins de résistance entre ce que je pense et ce que j'écris. Je n'ai pas de religion à ce sujet, chacun doit trouver

l’outil qui lui convient, je peux juste dire que j’ai testé tout. Au début, je relisais sur papier, mais au fil du temps, je me suis aperçu qu’il n’y avait pas beaucoup de différences si je relisais sur écran. Il existe désormais suffisamment d’outils dans les traitements de texte pour faciliter la relecture sur écran. **R. Penblanc :** Le papier fut longtemps nécessaire. Depuis quinze ans c’est l’écran, à mon grand étonnement (d’abord), pour ma plus grande satisfaction (ensuite), car il permet une mise au propre immédiate qui ouvre des perspectives en dynamisant le processus de création. **J. Pézennec :** J’écris directement à l’ordinateur. Je recours au papier seulement quand des idées ou des phrases me viennent la nuit ou pendant une promenade. **G. Pingault :** Beaucoup d’écran, une ultime étape papier-voix haute, généralement. **M. Pontacq :** J’utilise des cahiers, blocs ou feuilles volantes pour prendre des notes. Le reste se fait à l’écran, souvent pour gagner du temps. **A. Pontier :** J’écris directement à l’ordinateur. Mais, en dernière étape, une relecture sur papier pour aller à la chasse aux coquilles m’est indispensable. **A. Prieur :** Je rédige directement mes textes sur mon ordinateur car j’écris très mal et ne peux me relire (j’ai dû être médecin dans une autre vie). Mais l’étape papier est nécessaire passé un certain stade pour les relectures. Sur l’ordinateur, on ne voit plus les erreurs. D’ailleurs la relecture par des personnes extérieures est également un élément indispensable dans mon processus de travail. **M.-C. Quentin :** Je suis passée à l’écran, même si mes premiers jets se font toujours sur un carnet. En revanche, je ressens le besoin d’imprimer pour relecture. **B. Quiriny :** Écran. **A. Renault :** Écriture et relecture à l’écran. **E. Roche :** Avec le temps, l’écran a remplacé l’écriture : c’est plus lisible, pour mon cas. Mais je n’ai pas renoncé à la notion de brouillon : j’aime assez garder la première version de textes passablement modifiés par la suite. **È. Roland :** Écran, papier, puis écran, puis papier, puis écran, puis papier…, etc., jusqu’à plus soif ! **C. Rolland-Hasler :** Dans mon crâne avant tout. C’est du granit, il paraît. **C. Saint-Charle :** Tout sur écran, c’est plus écologique. **F. Salmon :** Un premier jet sur papier, retranscrit et retravaillé au clavier. Retour au papier pour la relecture. Oui, j’ai un côté vieux jeu. **B. Savournin :** Écriture à l’écran, relecture papier. **F. Schurmans :** Tout se fait à l’écran par souci écologique. **J.-F. Schwaiger :** Papier ! **C. Simon :** Je fais toutes les relectures sur ma liseuse qui permet un recul et évite de gâcher du papier. **E. Solac :** Avant édition : tout sur l’écran jusqu’à la relecture de lissage finale, obligatoirement sur papier. BAT : sur écran. **D. Soubieux :** L’étape papier est nécessaire et l’étape « repos dans un tiroir » indispensable. **V. Struxiano :** Écriture sur écran, relectures sur papier. Et je signe des autographes en rêve. **J.-C. Tardif :** Notes sur papier. Écriture et mise en forme sur écran. Relecture sur épreuves papier. **B. Thièry :** Je commence toujours par écrire sur papier, puis tape le texte au fur et à mesure, par petits bouts. Puis je relis, modifie, réécris, tour à tour sur papier et sur écran, jusqu’à la version définitive. **J.-F. Thiery :** L’écriture se fait sur un iPad Pro jusqu’aux derniers aménagements diégétiques. Les corrections orthographiques, grammaticales et stylistiques se font sur papier. **R. Thieulent-Torréton :** En effet, l’étape papier est pour moi indispensable, je le regrette pour des raisons écologiques. **É. Tixen :** Écriture sur le papier et relectures sur écran. J’ai besoin de la lenteur de la main pour entendre l’écho des phrases et les nourrir. **É. Torrente :** Tout à l’écran. **P. Vallens :** Plutôt à l’écran, parfois une relecture papier s’impose. **M. Vannier :** Écriture sur papier, réécriture, lecture à voix haute, dernière retouche à l’écran. L’étape papier me permet d’avoir sous les yeux tout ce que

j’ai écrit. **E. Vaucey :** L’écriture toujours sur écran, les relectures le plus souvent à l’écran ET sur papier. **G. Verdet :** Je tape, j’imprime, je lis et si je déprime, je corrige. Souvent j’enregistre mes textes sur un Dictaphone. Que j’écoute plusieurs fois. Dans la rue ou au bistrot. Pour entendre la musique, choper la scansion, virer les fausses notes, saquer les répétitions ou les redondances. C’est un boulot de tâcheron. De besogneux. **M.-C. Viano :** Écriture à l’écran. Relecture finale forcément sur papier. **L. Vignat :** Écriture, relectures, réécriture se font dans un va-et-vient entre l’écran et le papier. L’écran fixe — momentanément ; le papier est l’espace de la recherche, du tâtonnement angoissé. **C. de Viron :** L’écriture d’un premier jet se fait sur papier, la structure sur écran, des impressions successives sont indispensables pour une bonne relecture et, enfin, c’est le retour sur écran pour la finition. **O. Vojetta :** D’abord à l’écran, pour les versions dites mineures. Sous format papier dès lors qu’une nouvelle version officielle est prête (deux-trois au maximum par livre). **A. Wilhelmy :** Je travaille l’écrit presque exclusivement à l’ordinateur, mais comme je dessine beaucoup, la présence du papier est également importante dans ma pratique. **É. Wilwerth :** À l’écran. Mais certains éditeurs privilégient les dernières relectures sur papier, ce que j’apprécie. **J. Wintrebert :** Le papier était indispensable dans les premiers temps, plus maintenant. **P. Zylawski :** Pendant tout un temps de conception et de maturation, je jette des notes sur un cahier. En vrac, comme elles me viennent. Et seulement quand je pense que la moisson est suffisante et la ligne directrice bien claire dans mon esprit, alors je rédige, uniquement à l’écran.



► En usant d’une métaphore, qu’est-ce qu’une nouvelle réussie (ex. « Un fil tendu. ») ?

D. Akakpo : Un but marqué ? Un œuf coque réussi ? Une jolie boucle bouclée ? **L. Allaert :** Une gifle. **A. Aragnou :** Lorsque tout prend sens à la fin. Une nouvelle est un microroman policier, où les détails comptent. **S. Arnier :** Une lumière au bout d’un tunnel. **G. Ascaride :** Une nouvelle finie. **N. Aufan-Benazeth :** Un bon repas. **L. Avram :** Par rapport au pavé, une pierre précieuse. **M. Baglin :** Une mayonnaise bien prise. **J.-P. Baratte :** Une méticuleuse surprise. Ah ! Ce n’est pas une métaphore ? Bon, alors disons : un bouquet final (titre d’une de mes nouvelles). **V. Baret :** Un de ces manèges, où

on est embarqué dans un wagonnet, où on file à toute allure dans un tunnel noir, et au bout du tunnel… **N. Barrié-Laborde :** Une flèche qui atteint son but ? **G. Bastide :** Un galet poli. C'est un texte que je peux relire des années après en ayant la satisfaction du travail accompli, la joie simple du menuisier devant un beau meuble sorti de ses mains, celle du sculpteur devant une de ses belles pièces. Rien à rajouter, rien à retrancher. L'équilibre. Le texte tient tout seul. Il n'a plus besoin de son géniteur. Et éventuellement, parce que c'est bon pour l'ego de l'artisan-écriveur, un compliment sincère même des années après... **C. Batumike :** Une chute suspendue. Une nouvelle réussie est celle qui emploie le langage des nouvelles ; celle qui se plie aux questions esthétiques ; celle qui capte l'intérêt du lecteur et l'interroge. C'est celle qui arrive à convaincre de la véracité ou de la non-sincérité d'une histoire racontée. Pour réussir, la nouvelle doit recourir à une chute inattendue. **B. Baudart :** Une nouvelle réussie, c'est une course dont on a franchi la ligne d'arrivée en ayant tout donné. **B. Baune :** Honnêtement, je suis incapable de répondre à cette question. **P. Beaucamps :** Entrer par la porte de devant, jeter un œil et sortir par la porte de derrière. **S. Beauget :** Un cœur battant, concentré de vie en quelques pages, tout est là. **A. Bernabéo :** Une nouvelle serait un haïku en prose. Un ami a trouvé cette métaphore que je trouve parfaite. **G. Bertin :** Une nouvelle réussie est une nouvelle de Russell Banks avec un couple de retraités qui, après des jours de route, arrivent en camping-car face à l'océan Atlantique. Leur chien est mort la nuit, il est dans le bac à douche, lui le prend dans ses bras et le porte sur la plage. Il fait froid, il y a du vent, elle le regarde faire depuis la cabine, sans sortir. C'est ce dont je me souviens. C'est ça une nouvelle réussie. Ou bien une nouvelle de Hubert Selby et d'un homme déprimé qui sort se promener et la neige commence à tomber et la paix entre en lui. C'est « Chanson de la neige silencieuse ». **O. Billington :** —. **O. Boile :** J'aurais déjà du mal à définir en plusieurs phrases ce qu'est une nouvelle réussie, alors en quelques mots... Ni trop ni trop peu, peut-être, mais ce n'est pas une métaphore. **M. Boland :** Je brode beaucoup et la chute arrive brusquement. Pour moi, une nouvelle réussie a une chute surprenante. **V. Bonneau :** Une goutte d'eau qui libère un tsunami. **G. Boulan :** Vous me pardonnerez cet oxymore : à la fois un hameçon et le plaisir d'une dégustation immédiate (forcément piquante !). **B. Bourrier :** Rapide comme l'éclair, stupéfiant comme l'opium. **M. Brignot :** Je dirais un essai transformé. **E. Broc :** Une symphonie… Ou une fugue. Tout dépend de sa longueur. **M. Bruimaud :** Un caillou dans votre chaussure. **P. Brulhet :** Une bonne chute ! **V. Brun :** Un texte court, coupé au cordeau, qui cueille le lecteur dès le premier mot et ne le laisse pas tomber en route. En peu de lignes, de mots, on doit rassasier ce lecteur. **H. Cachau :** Comme un roboratif petit-déjeuner vous prédisposant, physiquement et intellectuellement, à gaillardement affronter puis colorer les événements du jour ! Ou comme une passerelle reliant l'enfance à la mort, celle-ci engendrant l'angoisse, celle-là suscitant la nostalgie... **B. Camus :** Les fils détendus peuvent aussi donner de très bons textes… Je ne crois pas qu'il y ait de règles en la matière et heureusement. R. Carver, J. L. Borges, Maupassant, E. A. Poe, J. Conrad, D. Buzzati, J. Cortázar, P. K. Dick, A. Munro, H. Murakami et tous les autres le démontrent. **J. Cauda :** ? **M. Causse :** Une jolie petite claque. **J.-C. Chabel :** Très bien, le fil tendu ! Un soleil voilé, un entre-deux (d'ailleurs le titre de mon recueil publié en 2006), des tapas… **C. Chabirand :** Une nouvelle se doit d'être courte (avis personnel !), elle doit être ramassée, resserrée, amener le lecteur à des images mentales dont le réalisme peut être cru,

cinématographique, et, bien sûr, se terminer par une chute surprenante mais qui peut être ouverte, laissant ainsi le lecteur imaginer la fin… **S. Chagny :** Un court-circuit ! Mieux : un court-jus ! C'est plus organique et visqueux, je préfère. **D. Chappey :** Un soupir de satisfaction. **M. Charest :** Une claque. **M. Charine :** Un praliné croquant-fondant qui laisse un agréable arôme de cacao. Une anthologie serait donc une boîte de pralinés variés. (Eh oui, je ne suis pas suisse pour rien !) **S. Chatelain :** Sur l'eau, autour d'un point d'impact, des cercles qui s'élargissent. **J.-B. Chronopoulos :** Un spasme soulagé. **G. Claustriaux :** Une maison, avec des fondations solides et une construction précise. **F. Clerfeuille :** Une spirale brisée. **V. Cohu :** Quand le lecteur n'est plus dans ce temps. **P. Couailler :** Une bulle d'émotion. **J.-L. Coudray :** Un organisme littéraire. **R. Coulon :** Une nouvelle qui a touché le lecteur au cœur ou au foie. **T. Covolo :** Un fil tendu… j'aurais aimé le dire, et du coup je ne trouve rien d'autre. **A. Crenn :** Pour ma part, une nouvelle réussie est la même chose qu'un texte long réussi (je ne suis pas attaché à des codes propres à la nouvelle, par exemple le modèle de la nouvelle à chute) : une brèche dans la réalité. **Y.-D. Crouzet :** Une chute dans l'inconnu. **S. Dabat :** Un bonbon croquant au cœur fondant. **P. Dandois :** La métaphore que je choisis c'est : coup de fouet. **M.-C. Daniel :** Une plongée. En eau limpide ou trouble, pour le temps d'une bouteille d'oxygène. **A. Dardenne :** Le ricanement soudain d'une carpe dans l'étang qui suscite l'hilarité du pêcheur. **L. Daverat :** Un acte terroriste. **M. Debruxelles :** Un goût de trop peu. Une délicate frustration. **G. Delbet :** Le bruit du bouchon quand la bouteille s'ouvre. Paradoxalement, dans l'écriture d'une nouvelle, le plus difficile est de bien commencer. **A. Demouzon :** Un bon instantané, un bijou, une friandise, un cadeau, un concentré de vie, un bonheur, une question… Selon la nouvelle. **P. Denizet :** Un poing serré, dont on ignore ce qu'il contient, et dont les doigts peu à peu se relâchent et s'ouvrent pour nous laisser voir. **M. Desroziers :** Un concentré de vie. **A. Dhelvallée :** Un costume pour homme sans plis et avec cravate. **P. Dietrich :** Un expresso (c'est vite absorbé et ça donne un coup de fouet). **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** —. **S. Dormond :** Une partie de cache-cache gagnée contre le lecteur. **S. Dullin :** Un moment de vie condensé chargé d'émotion. **L. Dumortier :** Un sentier forestier. **C. Durr :** Une blessure qui ne se refermera pas. **C. Duttine :** Elle ressemble au tir à l'arc. Un archer, un matériel traditionnel, de la concentration seul à seul, et une cible à une courte distance. Cela dit, rarement on atteint les dix points. **A. Emery :** Un souffle coupé. **C. Falbet-Desmoulin :** Une nouvelle qui « embarque » immédiatement le lecteur, lui proposant une histoire intéressante, qui l'amène à réfléchir et une chute surprenante. **M. Fazi :** Une flèche qui fonce droit sur sa cible. Je dis parfois aussi qu'à l'instar du TARDIS de Dr Who, une nouvelle doit être plus grande à l'intérieur qu'à l'extérieur. **M. Feugray :** La femme de mon pote, une glace à l'italienne goût fraise, un *tie-break* chipé à Roger Federer. **I. Flaten :** Une gourmandise. **B. Fourchard :** Une bonne nouvelle ! **C. Gaillard-Sarron :** Une nouvelle est une sorte de mécanisme de précision que l'on remonte progressivement et dont le ressort se détend brusquement lors de la chute finale. Comme une horloge qu'on a réglée et qui sonne à l'heure dite. **B. Gautier :** S'il s'agit d'une de mes nouvelles, je sais qu'elle est réussie quand je la relis avec un plaisir inattendu et le sentiment qu'elle a été écrite par quelqu'un d'autre. Plus généralement, une nouvelle réussie est comme une vague que, planté les pieds dans l'eau sur la plage, vous verriez arriver de loin, et qui malgré tout vous surprendrait quand elle déferlerait sur

votre tête avant de vous envelopper dans une eau tiède et salée. **M. Gengoux :** Un chocolat (doux/amer ?) dont on ne découvre le fourrage (noisette sur laquelle on se casse les dents ou moelleux pralin) qu'à la dernière ligne. **O. Gerig :** Une nouvelle qui laisse sur sa faim, qui donne envie d'en savoir plus. **F. Germanaud :** Une nouvelle réussie ? L'ouverture d'un monde en quelques lignes. **C. Gevrey :** Une tranche de vie captée par un œil acéré ; un instant d'éternité volé au quotidien. Je ne suis pas inconditionnelle de la chute qui vous laisse pantois. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Une nouvelle réussie, c'est le texte dont on regrette qu'il ne dure que le temps d'une nouvelle. On aimerait en voir plus. Que l'univers soit développé dans un roman. Et paradoxalement, une nouvelle réussie se suffit à elle-même, sans le besoin d'en faire plus. Donc on peut dire, c'est l'histoire qu'on aimerait voir plus étendue mais ce n'est peut-être pas une bonne idée. En fait, j'adore les nouvelles qui font clin d'œil à un personnage, un lieu ou autre élément d'un roman, mais cela doit rester une histoire en parallèle ou clin d'œil d'univers. Un peu comme un *easter egg*. **E. Giuliana :** Une croisière sans escale. **J. Glaziou :** Comme dans d'autres domaines, la réussite n'est pas liée à une recette qui marcherait à tout coup. Du style : la nouvelle est un « fil tendu entre une bonne accroche et une chute… fatale » ! Mais en tant que lecteur, l'expérience m'a montré qu'une bonne nouvelle restait en mémoire comme un parfum tenace… dont je ne saurais analyser les composants chimiques qui diffèrent à chaque fois. **É. Gohier :** La lame bien aiguisée d'une faux dans l'herbe encore perlée de rosée du matin. **A.-S. Guénéguès :** Un grand huit. **M. Guilloux :** Une course d'endurance. **L. Hesse :** Un bonbon Napoléon. **T. Horguelin :** Je ne suis pas doué pour les formules. Au demeurant, il n'y a pas qu'une seule forme de réussite en la matière. Le genre présente autant de variétés que le roman (pardon pour cette banalité). **M. Housni :** Un visage penché de l'extérieur sur une fenêtre. **S. Huguet :** Un diamant facetté. **B. Jacquot :** Qu'est-ce qu'une nouvelle réussie ? Pour la définir j'userai d'une métaphore intestinale : une nouvelle réussie c'est un étron qui s'écrase. Le texte brut de la nouvelle sort lentement de l'estomac de l'auteur ; fluide, il serpente à travers l'intestin grêle. Les idées brutes se transforment en fèces dans le gros côlon. Les péripéties s'agrègent ; un grain de sable fait coaguler le chyme en un suspense fécal… soudain l'étron s'expulse vers la lumière scintillante, en un éclat de joie et de soulagement ! **R. V. Janulewicz :** Une praline qui fond dans la bouche, pas dans la main. **A. Kotsov :** Un soufflé réussi, une mayonnaise qui prend, un plat bien épicé, un vin capiteux… **M. Labbé :** Une perle (par exemple les nouvelles de Maupassant). **É. Lainé :** Une bulle irisée qui tient assez longtemps… et éclate juste quand il faut, à la fin. **H. Laly :** Un coup de tonnerre. **S. Lamur :** Je ne vois pas de règle, et je n'en édicterai pas. Une nouvelle, c'est un ensemble : une idée, un style, des personnages, un univers, un rythme… Bien entendu, on fantasme toujours sur la nouvelle à « twist », mais cela ne fait pas tout non plus, à mon sens. En revanche, l'art du contre-pied est indispensable. **A. Langer :** Une nouvelle réussie est comme une bulle de savon, ronde et parfaite, bien qu'éphémère. C'est une nouvelle qui tient debout toute seule, serait-ce sur une fine patte, tel un flamant rose. **A. Lasserre-Vergne :** Une nouvelle est réussie quand un instant du quotidien accède à l'éternité et à l'universalité. **A. Lasverne :** … Plus dure sera la chute. **J. Layani :** C'est de l'amour. S'il n'y a pas d'amour, c'est forcément raté. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Celle avec laquelle je coucherais bien ! (Qui me plaît ainsi qu'elle est, au final.) **M. Le Thiec :** Un tir d'élite. **D. Lebel :** Une nouvelle réussie ? Un bijou précieux. **D. Lecènes :** Un

bon tour. **N. Lecomte :** Une nouvelle qui touche, qui vous surprend. **J. Lefèvre :** Une boucle bouclée ! **C. Legouix :** Un accord parfait mineur. **L. Léri :** Un instant suspendu. **P. Leroyer :** Un soufflé qui ne retombe pas. **H. Lictevout :** Une coquette à moustache. **C. Loiseau :** Une nouvelle qui marque les lecteurs. **S. Lucas :** La chute ne doit pas tomber à plat. **J.-L. Lys :** Un corps beau avec une belle chute (de reins ou de fromage, comme bon vous semble). **C. Lysière :** Je dirais surtout que la métaphore, c'est pas mon fort ! Une balade au soleil paisible et rêveuse peut me réjouir tout autant qu'un tour de grand huit ou qu'une part de gâteau triple étage, alors… (ah tiens, si, la métaphore, finalement, j'adore !). **É. Lysøe :** La chute d'une goutte d'eau sur la surface immobile d'un lac. **A. Mahaim :** Un bonsaï. Une verrine (certains recueils alors comparables à un cocktail dînatoire). **P. Malosse :** Un fantôme qui revient vous hanter sans cesse. **C. Maltère :** Une sphère pleine à souhait, mais sans excès. **C. Mamier :** D'abord et avant tout une putain de bonne histoire. **P. Mangion :** Un décalage parallactique. **L. Marconi :** Une nouvelle réussie ? C'est un texte qui parvient, en quelques pages, à me surprendre, m'émouvoir, m'instruire, me bercer… Il ne s'agit pas forcément d'avoir une idée neuve, je pense que tout — ou presque — a été écrit mais c'est la façon de s'approprier un thème, de mettre en scène des personnages qui doit séduire. L'amour, par exemple, est un thème éternel mais il n'est pas impossible d'être original pour parler d'amour ! Enfin, écrire une nouvelle, ce n'est pas uniquement « raconter une histoire », c'est avant tout offrir une écriture, un style qui, pour moi, doit être irréprochable : classique ou inventif, il doit respecter notre belle langue… **F. Maréchal :** Une histoire réussie, pas trop longue. Zut, ce n'est pas une métaphore. Je déteste l'idée que la nouvelle serait un genre particulier, répondant à certains critères (dont la fameuse chute-retournement de situation, que je noierais volontiers avec ses zélateurs). La nouvelle, c'est une histoire qui se tient, avec des personnages qui se tiennent, un propos qui se tient, avec assez d'originalité et de nerf pour qu'on aille au bout et moins de pages qu'un roman. Point. **B. Marée :** Un dessert que le gourmet mange avec plaisir jusqu'à la dernière miette… et sans digestion difficile ! Un minitrip dont le visiteur revient en regrettant que ce soit déjà fini. Une rencontre dont on sort content, fier, ému, bouleversé, satisfait, repu, perturbé, requinqué… ou n'importe quoi d'autre, sans avoir l'impression d'avoir perdu son temps. **M. Martin :** Une nouvelle réussie ? Je n'ai pas de formule magique : au point final, le lecteur ne doit pas se sentir frustré ! **V. Martorell :** Celle qui conduit le lecteur à avoir un sourire qui s'affiche sur ses lèvres. **M. Mathis :** Un roman dépeuplé. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Une mayonnaise qui tient. **G. de Montmollin :** Une course de demi-fond, avec une accélération sur la fin. **M.-H. Moreau :** Lorsque l'émotion passe, quelle que soit cette émotion, et qu'on est « embarqué ». **P. Morel :** Une chute renversante. **P. Morvilliers :** Un tonneau des Danaïdes ? Une nouvelle réussie serait une nouvelle achevée (comme on achève bien les chevaux) alors, pour moi il n'y a pas de nouvelle réussie dans la mesure où je peux revenir cent fois sur un texte… Je ne sais probablement pas finir (réussir) un texte… Seul, en période d'édition, le bon à tirer peut faire que — et encore… **G. Muller :** Une randonnée en montagne qui se termine par un paysage surprenant. **A. Neetesonne :** Un boomerang. **J. Nicoladec :** « Nouvelle réussie », pourquoi pas vie réussie, comme disait naguère un pseudo-philosophe à la mode assez niais, des expressions qui sont en elles-mêmes des métaphores. **M. Nicolaieff :** Une gorgée d'émotion au goût persistant. **B. Niquet :** Un arc que l'on bande. La corde doit être tendue

et la trajectoire de la flèche précise si l'on veut frapper au cœur de la cible… **J.-J. Nuel :** Un condensé d'émotion contenue. **B. Oberlé :** Le retour d'un boomerang. **O. Paquet :** Quand, lors de l'écriture, on est arrivé à surfer sur la crête d'une vague. Un instant fragile, avec l'impression de liberté qui l'accompagne. Une nouvelle peut n'être que l'écume, qui s'envole et s'évapore, ou bien un rouleau compresseur lourd et destructeur. L'idéal, c'est donc de se trouver à la surface, dans le mouvement, sentant que le texte se déroule et que l'on a juste qu'à opérer quelques ajustements pour ne pas s'effondrer. **R. Penblanc :** Si j'ai une préférence pour la nouvelle à chute, j'aime aussi que la fin reste ouverte, en suspens. Le « fil tendu » me convient assez bien. **J. Pézennec :** Une excursion de quelques minutes dans l'univers mental d'un auteur. **G. Pingault :** Un joli voyage. **M. Pontacq :** Un bijou. C'est un genre qui n'admet pas l'imperfection. **A. Pontier :** Un piège qui s'est refermé (sur le lecteur). **A. Prieur :** Une nouvelle réussie pour moi est une bûche pâtissière de Noël : certains ingrédients à respecter à la lettre, une pointe d'originalité pour le goût, un temps de préparation conséquent, du repos avant de faire des retouches et finaliser le décor. **M.-C. Quentin :** Celle qui prend le lecteur par la main, mais pas trop… pour laisser libre cours à sa propre imagination. Un fin travail de dentelle dont les derniers points seraient à inventer… **B. Quiriny :** Joker. **A. Renault :** Une nouvelle réussie : la transcription d'un moment de vie exceptionnel et intense. **E. Roche :** Une bonne vieille chanson de deux minutes, comme dans les *fifties*. **È. Roland :** J'aime bien celle de James Ellroy : « Un verre d'alcool vidé cul sec. » Valable en tout cas pour la nouvelle à chute. **C. Rolland-Hasler :** On me prend souvent pour une bille. **C. Saint-Charle :** Une bulle de bonheur. **F. Salmon :** J'aime penser que c'est une bulle de savon. **B. Savournin :** La tour Eiffel en escarpins. **F. Schurmans :** Un engrenage grippé avec obstination. **J.-F. Schwaiger :** Déjà bien séparer nouvelle (donc avec une chute) d'avec histoire qui a une fin. **C. Simon :** C'est un texte qui fait voir au lecteur une chose familière différemment. **E. Solac :** Un direct au cœur. **D. Soubieux :** Les nouvelles ne fonctionnent heureusement pas toutes de la même façon. Ça peut être un bonsaï ou un ascenseur qui tombe. **V. Struxiano :** Lire une nouvelle réussie, c'est se piquer le doigt à une rose sans épines. **J.-C. Tardif :** Un texte rond qui tient jusqu'au dernier mot. **B. Thièry :** Un monde en soi, qui fonctionne par lui-même avec sa propre logique. **J.-F. Thiery :** Je souscris à l'avis de E. A. Poe. Une histoire, un personnage principal, une tension croissante, et… une chute ! **R. Thieulent-Torréton :** Une nouvelle réussie est un boomerang qui vole suivant une trajectoire et doit revenir à la figure du lecteur pour le surprendre, le choquer, le séduire. **É. Tixen :** Une nouvelle réussie, c'est un coup de foudre qui tombe à chaque relecture. **É. Torrente :** Un napperon en dentelle de Calais. **P. Vallens :** Une éclosion vive. **M. Vannier :** Une nouvelle réussie serait comme une marche en montagne, commencée en grimpant par la pente douce et terminée dans une descente brutale par la pente abrupte (voire une chute…). **E. Vaucey :** Un canevas sur lequel le lecteur réussit à peindre son œuvre singulière. **G. Verdet :** Un alcool fort. Qui se déguste en quelques levées de coude. Un bon *single malt*, par exemple. Une attaque brutale du palais, un dégagé d'arômes, un ravissement des papilles. Et une longueur en bouche qui fait qu'on s'en souvient longtemps après. **M.-C. Viano :** (Ouille, quelle question !) Un arc-en-ciel bien équilibré. **L. Vignat :** La nouvelle est une cellule, un écosystème narratif, dense, évident, juste. Où chaque phrase tient sa place dans le dispositif général. On la retire et tout s'écroule. **C. de Viron :** J'apprécie les nouvelles qui me

marquent au fer rouge ! **O. Vojetta :** Un boomerang. **A. Wilhelmy :** —. **É. Wilwerth :** Celle qui donne un long vertige. **J. Wintrebert :** Un bouquet de senteurs. **P. Zylawski :** Pour moi, la nouvelle est réussie lorsque la chute finale fait tomber le lecteur. Et ce n'est pas le plus simple. Une remarque : sans une vraie chute, inattendue, intelligente et qui donne à réfléchir… ce n'est pas une nouvelle, c'est un texte court. Et beaucoup d'élèves de sixième savent écrire un texte court. Pas de quoi en tirer une quelconque gloriole.



► Que vous inspire le fleurissement sur la Toile de l'édition numérique dite alternative ?

D. Akakpo : Je n'ai rien contre. Je lis beaucoup de e-books. Même si tourner les pages d'un livre papier est toujours un vrai bonheur, investir dans une liseuse que l'on peut garnir de publications à des prix compétitifs présente beaucoup d'avantages. Et si la lecture est bonne, j'avoue éprouver un certain plaisir à donner le petit coup de doigt ou de stylet pour tourner la page ! **L. Allaert :** La disparition de ces ruches d'éveil que sont les librairies ; trop de production pour pas assez de qualité ; l'abondance, la standardisation des contenus ; le discrédit de la littérature ; la recherche d'émotions « faciles » au détriment d'émotions plus profondes. J'entends souvent dire que le numérique sera la planche de salut du commerce du livre. Mais le livre n'est pas qu'un produit. C'est un totem, un objet symbolique, associé à une histoire, un événement, une prise de conscience, une émotion. Qu'allons-nous offrir à l'occasion d'une fête, d'un dîner, d'un rendez-vous amoureux ? Un code de téléchargement pour accéder à des milliers de pages qu'on ne lira jamais ? Est-ce que cela a du sens ? **A. Aragnou :** Je lis de plus en plus en numérique. Parce que j'ai de moins en moins de place dans ma bibliothèque ! Quand j'ai vraiment aimé un roman numérique, je l'achète en librairie pour le prêter. **S. Arnier :** C'est une porte ouverte, et donc une forme de liberté. Bien sûr, c'est chaotique, et ça n'a pas que des conséquences positives, mais au moins le monde de l'édition est en pleine mutation. Et quelque chose qui évolue, c'est quelque chose de vivant. **G. Ascaride :** Rien. **N. Aufan-Benazeth :** Une manière pour certains de s'autopublier… Même si ce n'est que pour la satisfaction d'avoir matérialisé un rêve. **L. Avram :** L'édition numérique dite alternative tourne beaucoup autour de l'autoédition et de l'édition dite participative. Je me demande si toutes ces maisons sont bien sérieuses. Des maisons comme Edilivre, Publibook ou encore Mon petit éditeur éditent à tour de bras. Du moment que les auteurs paient… **M. Baglin :** À voir… *A priori* la

diversité est une bonne chose mais trop d'édition ne finit-elle pas par tuer le livre ? Je n'en sais rien en fait… **J.-P. Baratte :** Sans opinion. Il existe un monde alternatif et je ne suis même pas au courant… **V. Baret :** Je ne connais pas assez pour avoir un avis. De loin, je trouve ça très bien, les productions de chacun sont accessibles facilement. **N. Barrié-Laborde :** Je ne sais pas, mais je trouverais normal que le pouvoir et la toute-puissance des éditeurs puissent être contournés et que l'édition devienne un peu plus démocratique. **G. Bastide :** Même si l'écriture reste un travail de chien, infiniment difficile et ingrat, tout le monde ou presque veut écrire. Ou mieux, être lu. Qui a dit « en France, tout le monde écrit et personne ne lit » ? Il reste encore un peu de prestige attaché à la « condition d'écrivain ». Je comprends ce besoin viscéral de laisser une trace. C'est tellement humain. Mais la multiplication des messages sature la communication et rend à peu près inaudible cette extraordinaire masse de textes. Aujourd'hui, être vendu à plus de trois cents exemplaires devient une performance. En règle générale, la mauvaise littérature chasse la bonne. Dans cette immense caisse de résonance qu'est devenue la Toile, c'est à qui se fera remarquer à coups de matraquage, ou de scandale, ou de « coup » tout court. L'artisan d'art laisse la place au communicant et au bateleur. Il n'y a pas d'amertume dans mon propos, juste la constatation que les 98 % de ce qui est écrit aujourd'hui ne représente que la première marche d'un long escalier qui mène à la littérature. **C. Batumike :** C'est un modèle économique et culturel à ne pas ignorer. L'édition numérique contribue au rayonnement de la littérature ; elle apporte un plus à la pratique de la lecture. Certes, le support est plus léger, mais l'ouvrage doit s'adapter à un logiciel compatible. Dans le cas contraire, s'adapter peut exiger de fastidieuses manipulations techniques. L'édition numérique est une passerelle vers l'édition classique. C'est un défi majeur posé à l'édition dite traditionnelle. Son existence se fait au détriment du commerce physique du livre. Les libraires, les bouquinistes, etc., essaient de couvrir leurs déficits par des offres sur Internet, tant mieux. **B. Baudart :** Si ça peut démocratiser l'écriture, rendre accessibles des titres, des romans, des auteurs d'une façon plus simple et directe, pourquoi pas ? Maintenant rien ne remplace le papier, son odeur, le toucher des pages, et il y a suffisamment de livres d'occasion — on en trouve à un euro — pour pouvoir se faire plaisir à posséder un roman, le tenir entre ses mains. **B. Baune :** Rien (décevant n'est-ce pas ?). **P. Beaucamps :** Pour l'instant, pas grand-chose… J'attends de voir. **S. Beauget :** Si Amazon fait de l'alternatif, pas étonnant que Facebook fasse du social. **A. Bernabéo :** Je n'ai pas d'opinion concernant l'édition numérique alternative, je ne la connais pas. **G. Bertin :** Je suis admiratif en la matière de ce que font Chris Simon et Élisa Tixen. **O. Billington :** —. **O. Boile :** J'observe tout cela de très loin. En fait, je ne me sens pas concerné, ni en tant que lecteur (je suis 100 % papier), ni en tant qu'auteur. Je sais bien que c'est une conception dépassée, mais j'ai encore le réflexe de considérer le format papier comme la seule « vraie » publication ; si je ne peux pas toucher le livre, le ranger sur les étagères de ma bibliothèque, c'est comme s'il n'existait pas. Pour moi le format numérique est nécessaire, mais en tant que bonus, pour toucher un plus vaste lectorat. **M. Boland :** Je préfère le papier. **V. Bonneau :** Initialement de l'enthousiasme, ensuite de la fatigue et aujourd'hui, rien ou presque. **G. Boulan :** Je n'en sais rien. J'imagine que c'est pertinent d'utiliser les outils du temps mais j'avoue que je m'y perds un peu. **B. Bourrier :** Permet un accès aux mots sans contraintes financières ou spatiales mais promeut aussi des textes médiocres et des rêves d'auteurs souvent déçus.

M. Brignot : C’est une bonne chose si elle permet l’accès de l’écriture et de la lecture au plus grand nombre. **E. Broc :** Personnellement j’aime le livre en tant qu’objet. Comme quoi, le contenant participe aussi à l’ivresse ! J’ai du mal, même si je comprends la démarche, à basculer vers ce médium pour la lecture en tout cas. **M. Bruimaud :** Franchement, je ne m’y intéresse guère. **P. Brulhet :** Il y a du bien et du moins bien. Cela offre des possibilités inimaginables pour la publication de textes impubliables ailleurs car trop décalés dans le monde cadenassé de l’édition. On y découvre parfois de véritables pépites ! Après, cela ouvre aussi la porte à tout et parfois n’importe quoi avec pour conséquence une profusion de publications où il n’y a pas un vrai travail de relecture/correction/mise en pages et cela provoque aussi beaucoup de désillusions pour les auteurs en herbe qui ne sont pas préparés au monde impitoyable et assez cruel de l’édition. **V. Brun :** Je pense intéressant de voir se développer de nouvelles formes d’édition, du moment que les œuvres proposées sont de qualité, malheureusement ce n’est pas toujours le cas. **H. Cachau :** Cette abondance peut-elle nuire ? Oui ! puisque à de rares exceptions ces fourre-tout pèchent par un manque de sélection préalable — il en va de même dans de nombreuses revues desquelles peut se comprendre l’aspect financier sous-jacent — tirent vers le bas ce qui mériterait une plus haute ambition éditoriale… **B. Camus :** De la curiosité et de l’enthousiasme mâtiné d’un peu de méfiance. **J. Cauda :** Rien. **M. Causse :** La joie de me dire qu’on retrouve le plaisir d’écrire, de lire et d’être lu. C’est tellement agréable… **J.-C. Chabel :** On va y arriver. Il y a trop de livres d’auteurs très — trop — connus sur les rayons des libraires. Nous, les écrivains de l’ombre, n’avons presque aucune chance d’y figurer. **C. Chabirand :** Rien. **S. Chagny :** Nous sommes dans un siècle démocratique et cybernétique. Tout est réuni pour que les pires prédictions du grand Tocqueville s’accomplissent : surveillance ubiquiste et panoptique, totalitaire, règne absolu du conformisme et même du confortisme (encore un nécessaire néologisme…), abdication complète de notre liberté individuelle au profit d’une égalité de façade. Chacun tente d’exister et d’egoter (encore un !) dans le magma égalitaire où il crève seul de son côté, d’où le florissement de tout ce qui permet à l’ego de se répandre, dont les éditions numériques. **D. Chappey :** Rien, je ne connais pas assez le sujet. **M. Charest :** Beaucoup d’espoir, mais je me sens un peu vieille. **M. Charine :** Je m’y intéresse très peu, manque de temps (toujours et encore) oblige. Mais tout ce qui peut inciter les gens à lire est une bonne chose. **S. Chatelain :** Je ne suis pas assez informée à ce sujet pour donner mon opinion. **J.-B. Chronopoulos :** Un printemps qui devrait durer. **G. Claustriaux :** Je suis plutôt défavorable à ce genre de pratique, car je pense que les éditeurs y consacrent moins d’efforts que pour des livres papier, du fait du faible coût qu’engendre une édition numérique. Je crains à terme un nivellement par le bas. Mais ça va aussi permettre à de jeunes auteurs de se faire éditer plus facilement. **F. Clerfeuille :** Je ne sais pas ce que vous entendez par « édition numérique alternative », mais je connais bien l’édition numérique pour la pratiquer depuis 2012. C’est grâce à elle que j’ai trouvé la plupart de mes lecteurs et fait de très belles rencontres chez les auteurs. Elle a clairement changé ma vie d’autrice. Elle m’inspire donc énormément de joie, d’enthousiasme et de gratitude ☺ (mais je sais que cet avis est loin d’être partagé par les auteurs « traditionnels »). **V. Cohu :** Rien. **P. Couailler :** En tant que lecteur, je ne m’y intéresse pas du tout. J’ai déjà trop à faire avec les livres publiés. En tant qu’auteur, je pars du principe que chacun fait ce qu’il peut : c’est un espace

d’expression comme un autre. Si certains arrivent à toucher un lectorat de cette manière, tant mieux pour eux. Je pense tout de même qu’il ne faut pas y placer trop d’espoir : les candidats sont nombreux et les réussites sont rares. **J.-L. Coudray :** La Toile est une poubelle avec des trésors comme dans n’importe quelle poubelle. Le Web n’a aucune structure, sinon celle du logarithme du moteur de recherche. Cette absence d’ordre, de hiérarchie, de sélection, me paraît préjudiciable à l’entretien d’une culture. Je ne peux que me réjouir de l’effervescence de la création que l’on voit sur Internet. Mais, envers et contre les difficultés économiques, il me semble qu’Internet doit être et rester l’antichambre de l’édition papier. Seule l’édition papier, avec ses contraintes, impose des choix, qu’ils soient financiers, de format, de longueur de page, qui tirent vers le haut. **R. Coulon :** Édition numérique alternative ? Je ne sais pas ce que ça veut dire. Il n’y a aucun mal à s’exprimer avec l’écriture sur Internet sans passer par le « filtre » de l’édition. Mais celui qui passe par ce « filtre » pour faire connaître son écriture réalise des rencontres qui l’amènent à travailler ses textes. **T. Covolo :** Une bonne opportunité de confronter ses écrits au regard d’autrui et de recueillir directement les commentaires des lecteurs. Pour ma part, une étape importante sur le chemin de la confiance. **A. Crenn :** Dans les deux cas, une dimension communautaire peut exister et favoriser les échanges : l’édition indépendante est un petit monde où on recroise souvent des noms déjà lus. Le numérique a évidemment cet avantage indéniable : permettre de publier sans se ruiner ; mais si c’est pour, ensuite, se perdre dans les limbes du Web parce qu’on n’est ni diffusé ni référencé, le jeu me semble assez vain. Pour cette raison, je préfère nettement les espaces de création numérique qui exploitent vraiment les possibilités du Web et utilisent les formats les plus ergonomiques, complémentaires du papier plutôt que « à la place du papier » : on reconnaît tout de suite, à l’inverse, les revues qui sont « numériques par défaut », sans y croire, faute de pouvoir être imprimées. **Y.-D. Crouzet :** Je ne me sens pas capable de traiter une question aussi complexe en quelques lignes. À titre personnel, je ne suis pas vraiment intéressé. **S. Dabat :** C’est une belle initiative, qui permet aux gens de se faire publier, d’être vus et entendus, d’avoir un lectorat. Je ne pense pas que cela viendra concurrencer l’édition « standard », mais c’est complémentaire, un peu comme le livre papier et la liseuse. **P. Dandois :** Si vous avez entendu parler de moi, c’est sûrement grâce à l’édition alternative, l’« underground », les fanzines ou revues numériques et gratuits, c’est là que je me fais publier, c’est par là que j’ai commencé, en numérique et ensuite en revue papier. **M.-C. Daniel :** Je ne comprends pas le « dite alternative », je m’arrête donc à ce que m’inspire l’édition numérique : — L’arrêt de l’ensevelissement de ma maison. — Un confort de lecture qui soulage beaucoup mes yeux, mon dos et mes poignets. — La démocratisation de la lecture aux niveaux économique et facilité d’accès. — La lutte anti-gaspi (ne serait-ce que parce qu’un livre papier sur quatre part au pilon). — L’immortalité enfin possible de l’écrit. (L’immatériel ne s’use pas. Il peut passer de support en support *ad vitam æternam*, quasi gratuitement.) En revanche, il est probable que l’abstraction de l’immatériel ne soit pas à recommander aux enfants. D’abord développer ses sens en matérialisant les histoires, ensuite s’appuyer sur son vécu IRL *[in real life]* pour libérer son imaginaire de cette ancre ? **A. Dardenne :** Elle permet aux auteurs inconnus de se faire connaître sans avancer des sommes importantes à des éditeurs qui ne veulent prendre aucun risque. **L. Daverat :** Je suis mitigé. J’ai une liseuse qui me permet de ne pas emporter une valise de bouquins lorsque je suis en

déplacement. Je pense que l'édition numérique devient incontournable, offre de nouvelles opportunités. Malgré tout, je reste farouchement attaché à l'objet livre qui est pour moi indissociable du plaisir de la lecture. Au final, je pense que le numérique et le support papier peuvent largement coexister. Quant au terme « alternatif », je m'en méfie beaucoup… **M. Debruxelles :** Y a d'la place pour tous les supports. Il faut satisfaire tous les lecteurs. Et puis, je ne peux pas médire : 15K a publié deux de mes nouvelles et chez Rue des Promenades, on peut acquérir mes recueils aussi bien sous forme numérique que sur papier. **G. Delbet :** Rien, qui va gagner : l'araignée ou la fleur ? **A. Demouzon :** De la curiosité, du regret et de la crainte. Pour l'avenir du livre. Personnellement, j'ai beaucoup de mal à lire sur écran quand il s'agit d'y prendre du plaisir, j'aime mieux me mettre dans un bon fauteuil que sur une chaise de bureau et tenir l'objet de mon plaisir à la main, glisser le doigt entre les pages pour songer à ce que je viens de lire avant de continuer, jeter un œil au coucher de soleil, écouter ce chant d'oiseau là-bas, annoter, souligner ce qui me plaît, et tous les rites qui accompagnent la lecture : le marque-page qu'on ne retrouve plus, le livre qu'on glisse dans un sac, son odeur, son toucher. L'ordi reste pour moi un « outil ». Si je lis un texte sur écran, c'est plus fort que moi, je cherche à le corriger. Et puis se pose aussi la question de la qualité. Sur la Toile, il manque parfois un censeur, qui, avant moi, lectrice de passage, aurait débroussaillé, trié. Mais je ne suis pas contre, hein ! C'est un moyen facile de diffusion. Du reste, on peut m'y lire ici ou là. **P. Denizet :** Qu'il puisse y avoir une alternative à l'édition traditionnelle me semble une bonne chose. Tant que les textes font l'objet d'une sélection sérieuse, exigeante, pourquoi pas ? Je suis plus réservé quant à la tendance à l'autoédition, *via* le format numérique, même si elle donne parfois lieu à de belles surprises. **M. Desroziers :** Rien. **A. Dhelvallée :** —. **P. Dietrich :** Je ne connais pas assez pour émettre un avis. Je reste très attachée au papier, mais je suis peut-être vieux jeu sur ce plan-là… **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Très bien pour attirer une nouvelle clientèle mais ne remplacera jamais vraiment le papier. **S. Dormond :** Je déplore ce glissement de sens du mot « alternative » sous l'influence de l'anglais. **S. Dullin :** Je ne suis pas forcément une adepte de l'édition numérique. **L. Dumortier :** Pas grand-chose, je préfère le livre papier. **C. Durr :** Une « mitigette » on va dire, pour verser dans le néologisme diplomatique. L'édition numérique est une évolution technologique indéniable et même souhaitable. Par contre, elle est rarement portée par des éditeurs compétents, ayant un réel savoir-faire. Le numérique ne doit pas être une édition de seconde zone, mais une édition d'un nouveau genre, qui peut proposer de nouveaux modèles économiques sans pour autant faire abstraction des exigences qualitatives attendues (par les lecteurs et les auteurs). **C. Duttine :** —. **A. Emery :** À vrai dire, pas grand-chose. Je n'y trouve pas mon compte : il me manque l'objet et parfois — sans doute est-ce un effet de la profusion — la qualité. **C. Falbet-Desmoulin :** Pourquoi ne pas lire sur une tablette ? L'important est de lire. Mais personnellement je reste très attachée au livre papier. **M. Fazi :** Je connais trop mal le sujet pour avoir un avis. **M. Feugray :** Toute promotion, toute initiative allant dans le sens de la lecture et de la culture me semblent positives. Méfiance reste de mise, je ne suis pas dupe de l'économie sous-jacente, des niches de marché, des créneaux à prendre. La monétisation me pose soucis en la matière. Je suis pour une culture gratuite et accessible à tous. Les bibliothèques publiques en sont le plus fier symbole, je ne comprends pas le procès fait au téléchargement, c'est pour moi une richesse de pouvoir découvrir tel auteur, et s'en offrir l'ouvrage

ensuite. Lorsque je me rends dans les bibliothèques de ma ville, je pioche tout autant de façon gratuite dans les rayonnages. **I. Flaten :** Que chacun s'exprime comme bon lui semble ! Cependant je suis de la vieille école, très attachée au regard selon moi indispensable de l'éditeur sur un texte, la seule façon de progresser. **B. Fourchard :** Je n'ai pas vraiment d'avis tranché sur ce sujet… **C. Gaillard-Sarron :** C'est une bonne chose. Une concurrence nécessaire à l'édition classique qui fait toujours la pluie et le beau temps et règne sans partage sur la création littéraire et les auteurs. Les choses changent. Les gens changent. L'édition aussi et l'édition numérique est une alternative moderne et indépendante qui permettra l'émergence des nouveaux talents dans un avenir proche. **B. Gautier :** Que du bien à condition que ce type d'édition ne s'exempte pas d'un vrai comité de lecture, associé à une vraie exigence, une vraie ligne éditoriale et un vrai contact avec les auteurs. Ce n'est pas toujours le cas. **M. Gengoux :** Euh… j'avoue que je m'y intéresse assez peu, pas assez sans doute. **O. Gerig :** Je trouve que c'est très bien. Il faut s'adapter à l'air du temps. L'édition numérique donne la chance à d'autres productions que l'édition classique. **F. Germanaud :** Je ne sais pas si l'édition numérique « fleurit » vraiment. Quelques germes ici et là, qui ne me semblent pas vraiment trouver leurs lecteurs. 15K, éditeur numérique, a publié l'an passé l'une de mes nouvelles. Elle n'est pas parvenue à franchir la barre des vingt lecteurs ou auditeurs. Une goutte d'eau. J'ignore la cause de ce désintérêt. Pourtant, le format bref semble bien se prêter à l'écoute ou à la lecture sur l'écran. Mais je crois que l'habitude du papier est encore solidement ancrée chez les lecteurs. Autre raison, peut-être : peu sont prêts à payer de l'immatériel, tant nous sommes habitués, derrière nos écrans, à l'accès gratuit. Ce qui paraît normal pour du papier — le paiement d'une somme, même modique — l'est moins pour un texte numérique. D'ailleurs, je fais partie de ces lectrices qui ne franchissent guère le pas. Je reste attaché au papier, confort ou habitude. **C. Gevrey :** Comment faut-il comprendre « alternative » ? **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Je ne sais pas si ce sera bénéfique ou négatif pour la qualité des écrits, peut-être un peu des deux, l'avenir nous le dira. Le fait est que ça démocratise beaucoup les besoins et désirs d'écrire et de pouvoir partager ses créations. En ça je suis satisfait que ça existe mais je reste prudent. **E. Giuliana :** Si cette édition numérique crée des emplois et comble de bonheur quelques auteurs las des mille rebuffades essuyées auprès des grands éditeurs qui se pincent le nez avec dégoût dès qu'il faut quitter les sentiers (re)battus de l'édition, pourquoi pas ? **J. Glaziou :** Réticence d'abord. J'attends de voir comment cela évoluera pour juger. **É. Gohier :** J'en ai fait l'expérience… amère. J'ai récupéré tous mes droits depuis. **A.-S. Guénéguès :** Du rejet. **M. Guilloux :** De la réticence. **L. Hesse :** —. **T. Horguelin :** Rien de particulier. J'avoue n'avoir ni le temps ni la curiosité d'aller y voir, à tort peut-être. Les librairies et les bibliothèques sont déjà trop riches pour mon temps de lecture. **M. Housni :** C'est l'époque qui veut ça. Mais rien n'égale l'édition papier. **S. Huguet :** L'édition numérique me paraît la meilleure et la pire des choses : elle peut révéler de grands talents négligés par l'édition traditionnelle, mais elle est sans doute aussi menacée par l'inflation des textes médiocres. **B. Jacquot :** Le fleurissement sur la Toile de l'édition numérique alternative ? Ventrebleu… Il ne m'inspire que dépit et regret. Autrefois, vous lisiez une mauvaise nouvelle qui vous laissait un arrière-goût de colère : vous aviez le loisir d'en froisser les pages turpides pour vous torcher le cul avec. Aujourd'hui, allez donc vous essuyer l'anus avec un PDF de cinquante kilooctets ? **R. V. Janulewicz :** Pour

être franc, je ne sais pas du tout ce que publient ces maisons d'édition numérique et j'ignore également comment elles fonctionnent. Mais si elles existent, peut-être est-ce pour répondre à un besoin de certains lecteurs ? **A. Kotsov :** Un espoir, et un miroir aux alouettes ; ça ne change en rien la donne. **M. Labbé :** Rien. **É. Lainé :** Rien de spécial, ça a remplacé l'autoédition. Ça ne me tente pas. **H. Laly :** J'ai d'abord pensé que ce fleurissement annonçait la mort du livre papier. Il n'en est rien. Je reste sceptique cependant sur la qualité littéraire de beaucoup d'œuvres éditées par ce biais. **S. Lamur :** Rien. **A. Langer :** Je ne connais pas beaucoup, mais c'est certainement intéressant. **A. Lasserre-Vergne :** Cela ne m'inspire rien. Le livre papier est, pour moi, la seule vérité. **A. Lasverne :** Les petits éditeurs numériques sont sympathiques, plus proches et plus respectueux des auteurs que les « machines à cash » de la grosse édition, mais dispersés, donc désarmés. Et sans contact dans les médias. C'est une œuvre presque militante que de les rejoindre, mais un auteur a besoin de lecteurs. S'ils n'ont pas de promo, les alternatifs du numérique peuvent faire une croix sur leurs ambitions. Donc, ne devraient s'installer que ceux qui ont une vraie promotion dans leur besace. **J. Layani :** Rien. Comprenons-nous, cependant : je respecte toutes les initiatives. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Je m'interroge ; *a priori* j'étais contre, mais ? **M. Le Thiec :** Pourquoi pas. Mon blogue fait peut-être partie de cette catégorie, mais il s'agissait d'un atelier, d'une étape de travail. Le texte, retravaillé, enrichi, est désormais entre les mains de mon éditrice. **D. Lebel :** L'édition numérique « alternative » ? Je ne sais pas trop ce que c'est. Un moyen de se faire éditer en engageant des frais personnels, j'imagine ? Les gens font ce qu'ils veulent, de toute façon tout le monde veut écrire aujourd'hui. **D. Lecènes :** *O tempora ! o mores !* Rien à y redire, j'en profite un peu. **N. Lecomte :** Par l'édition numérique, on peut peut-être toucher un plus grand public. En même temps, on se prive de la possibilité de se faire publier sur papier. **J. Lefèvre :** Je ne suis pas contre même si je reste persuadée que l'édition papier reste prédominante et a encore de beaux jours devant elle. **C. Legouix :** L'édition numérique alternative s'apparente à l'autoédition. On ne peut être contre le désir des auteurs de voir leurs textes publiés. Le problème peut se poser pour les lecteurs, qui n'ont pas le repère d'une maison d'édition ou d'une revue pour choisir les textes de qualité. **L. Léri :** Je regrette qu'elle soit de qualité inégale. Les perles rares ne sont pas forcément faciles à dénicher au sein de cette production pléthorique. **P. Leroyer :** Libre à chacun de tenter sa chance de la manière qui lui ressemble le mieux au moment où il le fait. **H. Lictevout :** De bonnes choses. L'édition numérique peut offrir un autre type d'accès avec d'autres outils. Mieux, elle peut permettre une autre expérience de lecture grâce au multimédia, encore très frêle, mais je ne doute pas que des artistes s'y frottent partout sur cette Toile. Il reste à les découvrir. La Toile est foisonnante de merde, mais elle peut être encore plus riche d'intelligence, si on veut la chercher. **C. Loiseau :** Je trouve que c'est une bonne chose que des modes alternatifs d'édition voient le jour. **S. Lucas :** Même si le numérique apporte un côté pratique et compact, il manque un peu d'âme et d'odeurs de papier. **J.-L. Lys :** Elle permet au plus grand nombre d'auteurs de se faire connaître et les délivre du diktat des grands éditeurs qui briment la créativité pour des raisons commerciales. (Mais ils vivent de l'édition, et doivent vendre le plus de livres possible.) **C. Lysière :** J'ai reçu il y a quelques années une proposition par Edilivre (sans rien demander, rien que ça, c'est suspect). J'ai étudié le contrat qu'ils me proposaient, et j'ai fui bien vite. Pour moi c'était une

arnaque, mais il existe peut-être des modèles intéressants, je ne sais pas. Je me méfie énormément en tout cas, l'édition est un métier, et ce n'est pas le mien. **É. Lysøe :** Tout n'est pas à jeter, tant s'en faut. J'ai publié bien des nouvelles en édition numérique, ce qui m'a permis de partager des expériences extraordinaires avec de jeunes éditeurs. Ainsi une éditrice dont la maison vient malheureusement de fermer ses portes m'a conduit, par ses remarques, à doubler le nombre de signes d'une nouvelle. Ce n'était évidemment pas l'effet qu'elle recherchait. Mais ses questions m'ont amené à prendre conscience de non-dits qui auraient sans doute gêné le lecteur. Une autre m'a fait changer (en cent fois mieux) le profil d'un personnage. Au départ, dans *Hairos et Cie* — qui vient de paraître en papier trois ans après sa sortie en numérique —, mon tueur à gages tentait de se reconvertir dans la littérature. « Voilà qui est bien commun », m'a dit l'éditrice en question. Elle avait tout à fait raison. J'ai réfléchi et j'ai compris que la meilleure profession pour ce genre de personnage était évidemment celle de photographe. Donc à mes yeux, le numérique est une chance pour de jeunes éditeurs de se construire assez rapidement un catalogue et presque tous ceux que j'ai connus étaient des gens sérieux, amoureux de la littérature et attentifs aux textes qui leur étaient soumis. **A. Mahaim :** Vivent ces nouveaux moyens d'expression à la portée de tout le monde ou presque. La possibilité de contourner les diktats commerciaux, c'est précieux. Le métier, le savoir-faire de l'éditeur ou de l'éditrice pourtant, lien salutaire entre l'auteur(e) et le public, reste à mes yeux nécessaires… On y verra plus clair dans vingt ans. **P. Malosse :** Je préfère lire des livres d'éditeurs papier, mais c'est un réflexe de consommateur routinier. Je n'ai pas d'*a priori* négatif sur cette tendance actuelle. **C. Maltère :** C'est un moyen de diffusion moins cher et pratique, dont il serait dommage de se priver. Mais je l'envisage toujours comme un complément du papier. J'aurais du mal à croire que mon livre existe sans corps. *La grotte aux nouilles* et *Les cahiers du sergent Bertrand*, recueils parus chez Sous la cape en 2015/2016, sont aussi disponibles en version numérique. **C. Mamier :** Le numérique, ce n'est pas trop mon truc. Mais si c'est fait par des gens sérieux et que cela permet de faire découvrir de bons auteurs qui n'ont pas réussi à (ou pas voulu) passer par le papier, c'est tout bon. **P. Mangion :** Il m'inspire à la fois de l'enthousiasme et une certaine désillusion. Une œuvre numérique est accessible à tous en quelques clics, les contraintes de la fabrication et de la distribution sont fortement réduites. Les éditeurs peuvent prendre plus de risques. Mais, malheureusement, ils ne semblent pas plus fouisseurs que dans l'édition classique, alors que tout est à portée de leur clavier. Les mécanismes de sélection, eux, restent traditionnels. Par exemple, vous êtes le premier qui m'interrogez spontanément sur mon travail. **L. Marconi :** Je ne suis pas équipée d'une liseuse, j'aime infiniment les livres : les toucher, les respirer, les feuilleter. Bien sûr, je pense que l'édition numérique représente un gros progrès mais, puisque j'ai encore de la place sur mes étagères, je préfère le bel objet qu'est le livre papier ! **F. Maréchal :** Je reste attaché au papier, donc je ne me sens pas trop concerné, quoique me demandant parfois si je ne suis pas un vieux con et ne devrais pas m'y mettre aussi. Cela dit, si l'exigence littéraire, mais aussi de mise en forme (mise en pages, typo, correction) est là, très bien. **B. Marée :** Pas grand-chose. **M. Martin :** —. **V. Martorell :** C'est une bonne chose, mais éditer est une chose, faire connaître son livre en est une autre. Être en dehors d'un système ne résout pas tout. **M. Mathis :** Une occasion d'échappée en solitaire. Soit une chance et une solitude. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Un

signe de changement, c'est bien le changement. **G. de Montmollin :** ? **M.-H. Moreau :** Pas grand-chose si ce n'est qu'il y a tellement de propositions diverses et variées que cela donne le tournis, un peu le sentiment d'être la goutte d'eau dans l'océan… Je préfère fermer les écoutilles et écrire. Pour le reste, on verra plus tard. **P. Morel :** Je ne m'y intéresse pas. **P. Morvilliers :** La débauche sur la Toile d'éditions numériques est une catastrophe. Pour l'écriture et la langue française. Au profit d'une novlangue bachi-bouzouk qui se répand dans les réseaux sociaux, les forums et sur les sites dits littéraires au gré de l'illettrisme des participants. Pas seulement dans les *posts* des forums, mais aussi dans les éditions numériques proposées, la plupart étant pour moi illisibles. Consternant ! **G. Muller :** Je trouve cela formidable pour les jeunes auteurs. J'ai commencé comme cela, avant d'avoir de vrais éditeurs. **A. Neetesonne :** Pour les jeunes auteurs, c'est une chance supplémentaire de voir son œuvre éditée, mais trop d'ouvrages disponibles peut être contreproductif. De talentueux auteurs ne percent pas car ils se retrouvent noyés dans la masse. C'est dommage. **J. Nicoladec :** Rien, si ce n'est que tout ce qui se généralise devient vulgaire. **M. Nicolaieff :** —. **B. Niquet :** Pas grand-chose de bon mais j'avoue ne pas m'y être beaucoup intéressée. **J.-J. Nuel :** C'est une bonne chose que les supports se multiplient, permettant aux auteurs de trouver de la visibilité. Mais l'Internet est une sorte de puits sans fond où tout se perd. Rien ne vaut le papier. **B. Oberlé :** Si cela répond à de nouvelles manières de faire de notre époque, pourquoi pas, mais, personnellement, je me tiens assez loin de cela. **O. Paquet :** Il y a toujours eu des manières différentes d'écrire. En revanche, je ne suis pas vraiment convaincu par le résultat, soit c'est vraiment pour des niches, soit c'est des accumulations de clichés séduisants. Beaucoup de produits, peu d'écrivains véritables. J'ai la chance d'avoir un vrai travail avec mon éditeur et c'est incommensurable. On grandit différemment, on va plus loin, on ose plus. **R. Penblanc :** J'y vois une grande richesse, à condition de se montrer exigeant. **J. Pézennec :** C'est une chance supplémentaire de voir le jour pour des textes de valeur, puisqu'on sait qu'il y a surproduction de bons textes par rapport aux capacités d'absorption de l'édition papier. Mais l'édition uniquement numérique d'un texte peut aussi être un enterrement de première classe. Pour l'instant, il est difficile pour le grand public de faire la distinction entre les vrais éditeurs numériques, avec comité de lecture et politique éditoriale, et ceux qui se contentent de mettre en ligne des textes, sans sélection. **G. Pingault :** Rien. Je ne l'ai pas côtoyée d'assez près pour avoir un réel avis sur la question (car ça n'est pas pour me vanter, mais il m'arrive de ne pas avoir d'avis). **M. Pontacq :** Si certains y trouvent leur bonheur, c'est très bien ; personnellement, je n'y trouve pas le mien. Nous sommes à l'ère d'*Homo electronicus*, nous ne savons plus rien faire sans nos machines. Je ne suis pas certaine que ce soit l'étape la plus intéressante de l'évolution humaine et j'espère fortement qu'il y aura un après. **A. Pontier :** C'est une porte ouverte à la liberté d'expression de chacun, certes. Mais c'est aussi la diffusion de quantité de textes impubliables (en autoédition). Des textes qui détournent — y compris sur nombre de salons du livre — les lecteurs des autres livres/auteurs, parce qu'ils sont souvent déçus par la lecture de ces textes édités sans autre regard que celui de leur auteur (moi-même, pour avoir fait une trentaine de tentatives de lecture, j'ai baissé les bras devant l'affligeante qualité de ce que j'avais sous les yeux, d'un point de vue style, orthographe comme bâti). **A. Prieur :** Personnellement, j'aime tenir un livre entre mes mains : le grammage du papier, le toucher de la couverture, l'odeur

des produits qui font le livre. Je conçois cependant que ce soit plus simple pour certains : un accès à beaucoup d'ouvrages instantanément, des prix plus bas, la possibilité de grossir les caractères, etc. Lorsqu'on part en voyage également, il doit nécessairement y avoir des avantages à emporter une dizaine de livres dans une tablette que dans sa valise. **M.-C. Quentin :** Personnellement, j'ai du mal avec le numérique ! Il me faut le contact physique avec le livre : son odeur, sa texture, son volume… **B. Quiriny :** Je la connais mal. Monde à part, un peu mystérieux pour moi. **A. Renault :** Je n'ai pas d'opinion sur l'édition numérique. Perso, je souhaite l'édition papier. **E. Roche :** Rien : je ne connais pas. **È. Roland :** Ciel ! quelle bibliothèque ! **C. Rolland-Hasler :** Super ! Des courageux. **C. Saint-Charle :** Je n'y connais pas grand-chose, donc je me garde bien d'émettre un avis quelconque. **F. Salmon :** Territoire inconnu. J'ai déjà tant à lire dans l'édition traditionnelle… **B. Savournin :** Pourquoi pas, mais personnellement, je demeure sous le charme intégral du livre papier. **F. Schurmans :** J'y suis favorable pour autant qu'il s'agisse d'un véritable travail d'éditeur, avec comité de lecture, etc. Les textes acceptés circulent dans d'autres espaces géographiques, touchent un lectorat plus vaste, plus diversifié culturellement. **J.-F. Schwaiger :** Il y a à boire et à manger. **C. Simon :** Que du bon, de ce foisonnement sortira de nouvelles voix et d'excellents auteurs. J'en fais partie donc je ne suis pas forcément objective, mais il me semble que cela décloisonne un peu le monde littéraire français et cela permet d'exister en tant qu'auteur, de rencontrer ses lecteurs. **E. Solac :** Deux sentiments opposés : l'incrédulité (comment peut-on avoir envie de se passer du contact avec le livre ? comment peut-on espérer décorer son appartement avec une seule tablette contenant des milliers de livres qui ne seront peut-être jamais lus ?)… et l'espoir (si je dépose mon manuscrit là où la Terre entière peut se le procurer pour pas cher, est-ce que mon chef-d'œuvre sur la mythologie, refusé par tous les éditeurs, sera lu par tous ceux qui m'ont dit qu'ils adoreraient lire ce livre ?). Mais là on sort du cadre strict de la nouvelle… **D. Soubieux :** Pas grand-chose. À part de faire le constat qu'il est devenu très facile de « publier » n'importe quoi très rapidement. Il me revient une phrase humoristique publiée par le CALCRE [Comité des auteurs en lutte contre le racket de l'édition], il y a quelques décennies (signée Jean-Luc Coudray) : « Je suis contre les mauvais livres parce qu'ils noient les bons. Et contre les bons parce qu'ils noient le mien ! » Je pense que la proportion de bons et de mauvais livres est, sur le Net, la même que partout ailleurs. Tout dépend de la qualité des relectures avant la publication. **V. Struxiano :** Rien de mauvais tant qu'elle ne demande pas d'avance sur frais. Mais il n'est rien de plus facile que de flatter l'orgueil des auteurs éconduits. N'acceptez jamais de payer pour être édité ! **J.-C. Tardif :** Cela ne m'inspire vraiment rien. L'édition en ligne ne prend aucun risque. Or éditer, c'est risquer. Se risquer sur un auteur parce que l'on croit à son univers. Où est le risque sur la Toile ? De plus le numérique, c'est l'éphémère ! Il me semble que l'écrit, la Littérature mérite un peu mieux que cela. Pour ce qui me concerne, les livres m'ont nourri, j'y demeure attaché. Il n'y a rien de plus personnel qu'une bibliothèque, si ce n'est une brosse à dents… et encore. **B. Thièry :** Je n'ai pas grand-chose à en dire car je ne m'y suis jamais intéressée, mais *a priori* je m'en méfierais plutôt. **J.-F. Thiery :** Un besoin de s'exprimer, associé à un service proposé. La production est-elle lue ? Cela est un autre sujet… **R. Thieulent-Torréton :** Je pense que cette solution peut être intéressante dans certains cas, personnellement, je ne suis pas friande, préférant le contact humain avec

correcteurs, éditeurs, libraires, lecteurs. **É. Tixen :** L'édition alternative ouvre les possibles à tous ceux qui souhaitent faire connaître leurs textes au public. Ce sont les lecteurs qui font office de comité de lecture et je doute qu'ils soient moins exigeants. **É. Torrente :** Des doutes. **P. Vallens :** La possibilité d'œuvres décalées, non conformistes. **M. Vannier :** L'édition numérique ne m'intéresse pas, la lecture sur écran me fatigue. **E. Vaucey :** —. **G. Verdet :** Rien. Édition numérique alternative ? Mais que fait la police ? **M.-C. Viano :** Rien, je ne sais pas ce que c'est. **L. Vignat :** Pas grand-chose mais sans doute ai-je tort. **C. de Viron :** J'aime l'impression papier d'un texte et souhaiterais que l'édition papier résiste au temps. Je ne suis toutefois pas contre une association : impression papier et édition numérique d'une œuvre si l'édition numérique est bien règlementée au niveau des droits d'auteur. Un auteur ne perçoit pratiquement rien pour son travail, pourtant sans lui, il n'y a pas d'histoires ! **O. Vojetta :** C'est en phase avec les nouvelles technologies et les nouvelles habitudes de lecture. Il en faut pour tous les goûts ! Personnellement, quand je peux lire ailleurs que sur un écran, je préfère… **A. Wilhelmy :** Je n'ai pas vraiment de pensées à ce sujet. Tant mieux si cela permet à certaines personnes de partager leur texte. Je suis, pour ma part, extrêmement heureuse avec l'édition traditionnelle. **É. Wilwerth :** Si elle est pratiquée à compte d'éditeur, je peux l'apprécier. Papier et numérique accroissent le domaine de diffusion. Et la nouvelle en a besoin… **J. Wintrebert :** Une chance pour beaucoup d'auteurs, malgré la difficulté du tri pour les lecteurs. **P. Zylawski :** Pour moi, un bouquin c'est du papier. Mais je ne dois pas vivre avec mon temps. (Est-ce vraiment un argument en faveur du numérique ? Il m'arrive d'en douter.)



► La nouvelle est-elle suffisamment mise en lumière ? Quelles actions seraient profitables à sa promotion ?

D. Akakpo : Pour le grand public, la nouvelle reste encore un genre mineur, comme si l'on reprochait aux auteurs de ne pas avoir suffisamment d'inspiration pour faire dans la longueur ! Pourquoi ne pas organiser des salons, des rencontres et des lectures en médiathèques exclusivement réservés à la nouvelle ? **L. Allaert :** Si on s'attarde un peu sur le paysage littéraire français on s'aperçoit que les formats s'orientent de plus en plus

vers des textes courts. Nos modes de vie changent et nos habitudes de lectures aussi. Je ne m'inquiète pas trop pour l'avenir de la nouvelle. **A. Aragnou :** Continuer à éditer des revues, les déposer en librairie, dans des CDI d'établissements scolaires. Faire venir des écrivains en classe, organiser des ateliers d'écriture avec des enfants et des adultes. **S. Arnier :** La nouvelle souffre à mon sens de son format. Seuls les écrivains comprennent à quel point c'est un exercice technique et difficile : pour tout un chacun, écrire un texte court, c'est à la portée de n'importe qui. La nouvelle, aux yeux du grand public, a donc peu de valeur, hélas. Difficile de changer ça. **G. Ascaride :** Des éditeurs différents. **N. Aufan-Benazeth :** La nouvelle est encore trop souvent considérée comme le parent pauvre du roman et devrait être mieux mise en lumière. Quelles que soient les actions entreprises, il faut qu'elles le soient dans les médias grand public (radio, télé) plutôt que sur le Web qui s'adresse à des convaincus. **L. Avram :** Il me semble qu'il appartient aux libraires de faire la promotion des recueils de nouvelles, mais tant que les médias n'en parlent pas, ils ne veulent pas prendre de risques. **M. Baglin :** Je souhaiterais bien sûr un effort des éditeurs et des libraires, et que les critiques en parlent plus souvent, comme dans les autres pays (comment expliquer que la France soit tellement à la traîne ?). Il serait bien que les hebdos reprennent l'ancienne tradition de la presse quotidienne, à savoir la publication régulière de nouvelles... **J.-P. Baratte :** Bizarre que la nouvelle reste l'enfant pauvre de l'édition. Aucune idée du pourquoi, ni du comment y remédier ? **V. Baret :** La nouvelle, en théorie, correspond bien à l'air du temps : rapide à lire. Pourtant elle est souterraine. Pour moi, les nouvelles souffrent d'un manque de qualité. Un roman édité, quoi qu'on pense de la part de commercial/marketing inhérente à toute édition, est passé au filtre des éditeurs et présente un certain niveau de qualité. Les nouvelles écrites par les amateurs n'ont pas subi ce filtre et donc on trouve de tout : du très bon comme du moyen ou du médiocre. En premier lieu, il faudrait hausser le niveau des nouvelles, demander aux auteurs de les retravailler. La plupart seraient contents, j'imagine, de s'améliorer. Ensuite, pour faire la promotion de la nouvelle, voici quelques suggestions, à juger ! Les proposer en audio, en podcasts à télécharger ; les lire à la radio ou à la télé (ou chaîne web), à la manière des histoires extraordinaire de Pierre Bellemare ; les proposer en vidéo : enregistrer en vidéo une personne lisant la nouvelle, un peu comme un acteur de théâtre ferait un monologue (j'ai assisté une fois à une lecture de nouvelle, elle était mise en valeur d'une manière impressionnante) ; en début d'un roman, éditer une nouvelle d'un autre auteur, en lien avec le thème du roman. Un peu comme les premières parties d'un concert ; persévérer avec les revues littéraires ! **N. Barrié-Laborde :** Non, bien sûr. Nous tentons d'y répondre à *Nouvelle donne* mais c'est difficile. Je participe à des lectures avec l'Atelier de l'agneau, surtout en traduction. **G. Bastide :** Je suis à chaque fois surpris du peu d'intérêt du public français pour la nouvelle. Après tout, c'est le seul texte qui peut être lu à un feu rouge (un peu long) ou chez le dentiste ! Et pourtant bon nombre de mes amis lecteurs ne jurent que par des pavés de huit cents pages, suivis généralement d'une suite en trois ou cinq volumes ! C'est vraiment une affaire de culture, les Anglo-Saxons ou les lecteurs d'Amérique du Sud n'ont pas du tout les mêmes *a priori*... **C. Batumike :** La nouvelle n'est pas suffisamment mise en lumière. Il faudrait multiplier les événements littéraires sur le terrain, dans les médias (tenue régulière des salons, des concours, des foires de livres consacrés exclusivement à la nouvelle). Il faudrait l'inscrire dans les programmes scolaires pour leurs lecture et/ou

analyse. Les réseaux sociaux sont indispensables à la mise en exergue de la nouvelle. Malheureusement, nombre d'entre eux publient automatiquement des textes d'auteurs sans les avoir relus, au préalable. Une entorse à l'exigence littéraire ? **B. Baudart :** Non, la nouvelle reste vraiment une forme d'écriture à part, un peu dans l'ombre, comme un marchepied pour le nirvana de l'écriture en France : le roman. Faire plus de grands prix, de concours de nouvelles de plus grande notoriété, sortir des recueils de nouvelles d'auteurs connus, etc. Pour ma part je suis lauréat du Paris Polar 2017 (oups là ! un peu de pub) et on sent que ça crédibilise votre travail auprès des gens en général, même si c'est une nouvelle, juste une nouvelle de huit pages. **B. Baune :** Oui pour la première question. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la nouvelle est négligée ou mal-aimée en France. Quant aux actions, je pense que les concours de nouvelles sont un fantastique moyen de promotion. Je pense aussi que les revues et les journaux devraient publier plus de fictions courtes. **P. Beaucamps :** Comme pour les cours d'écriture, je pense que les pays francophones sont encore frileux à l'art de la nouvelle ! Pour beaucoup d'acteurs du monde littéraire, la nouvelle n'est encore qu'un préambule, un passage obligé avant le sacre du roman ! Triste quand on voit les lettres de noblesse que le genre a acquises outre-Atlantique. J'espère que la nouvelle génération de lecteurs habituée aux formes courtes dans leur vie de tous les jours (SMS, tweet, mail, etc.) rendront à la nouvelle la place qu'elle mérite. **S. Beauget :** Ah non, elle n'est pas mise en lumière du tout en France malgré les efforts déployés par quelques éditeurs. À force de multiplier les événements autour de la nouvelle, ça changera peut-être, et en faisant le siège des médiathèques et du ministère de la Culture. **A. Bernabéo :** —. **G. Bertin :** La nouvelle est une branche morte de la littérature. Comme la poésie. Personne ne lit de nouvelles. Personne n'en achète. Personne n'en édite. Sauf d'auteurs consacrés. La nouvelle est morte. Maupassant avait acheté sa résidence secondaire avec *La maison Tellier*, aujourd'hui, il se paierait un Airbnb un week-end à Barcelone ou Prague. **O. Billington :** —. **O. Boile :** En France on a clairement un problème avec la nouvelle, ce n'est pas dans notre culture, à l'inverse des pays anglo-saxons où elle est davantage considérée. À titre personnel, je sais que je ne suis considéré comme un « vrai écrivain » que depuis que je publie des romans et non depuis mes premières publications de nouvelles, et je le déplore car je suis très attaché à la forme courte... J'ai l'impression que la réticence vient en premier lieu des lecteurs. Combien de fois entend-on : « Je ne lis pas de nouvelles, je n'aime pas trop ça, les textes sont trop courts... » Il faudrait peut-être donner le goût de la nouvelle dès le plus jeune âge ? Il me semble que le format court se prête particulièrement à l'étude scolaire. D'ailleurs je me souviens que parmi les rares lectures imposées que j'ai appréciées durant mes jeunes années se trouvaient des recueils de N. V. Gogol et de Maupassant. **M. Boland :** La nouvelle n'est pas suffisamment mise en lumière. Je suppose que c'est parce qu'elle attire moins les lecteurs que le roman. Dans ma jeunesse les magazines et quotidiens publiaient régulièrement des nouvelles. N'était-ce pas une bonne idée ? **V. Bonneau :** On peut dire qu'il n'y a pas de lectorat pour la nouvelle en France. En tout cas, il est discret. Il y a pourtant pas mal d'initiatives pour mettre en lumière des artistes différents, mais bon. Les gens adorent découvrir ce qu'ils connaissent déjà, donc ça limite. **G. Boulan :** La nouvelle, comme le théâtre et la poésie, sont, me semble-t-il, les parents pauvres de l'exposition médiatique. Mais leur discrétion médiatique est-elle vraiment dommageable ou au contraire une garantie d'une certaine distance

artistique avec les impositions du marché. **B. Bourrier :** Des salons sur le Net, dans les régions et des prix littéraires d'envergure (quant à la dotation, quant au jury) tous exclusivement tournés vers la nouvelle. **M. Brignot :** La nouvelle est un genre littéraire peu prisé du grand public et donc des éditeurs. On l'apparente à un genre mineur alors qu'elle est d'une richesse incroyable. Peut-être pourrait-on imaginer un Festival de la nouvelle de façon très ciblée comme cela existe pour le polar ou pour la littérature enfantine. **E. Broc :** Il existe déjà des sites qui recensent tous les concours de nouvelles sur Internet. Fort de ces nombreux concours et d'un nombre important de participants, nous pourrions nous attendre à une mise en lumière de ce genre littéraire. Pourtant, il semblerait qu'il soit difficile de trouver des éditeurs de nouvelles. Promouvoir la nouvelle en créant une maison d'édition spécialisée sous forme d'une coopérative regroupant toutes les associations qui animent les concours régionaux ? **M. Bruimaud :** Je crois surtout que c'est la littérature en général qui n'est pas suffisamment mise en lumière. Dans l'état actuel de la société, je ne vois d'ailleurs pas pourquoi (ni comment) cela changerait. **P. Brulhet :** Pas suffisamment, contrairement à nos amis anglo-saxons où la nouvelle jouit d'un véritable intérêt avec un lectorat bien présent. Le recueil de nouvelles est invendable dans l'Hexagone. Je ne l'explique pas. Je connais cependant des éditeurs qui vendent bien, mais uniquement en salons, leurs anthologies regroupant des nouvelles de plusieurs auteurs. **V. Brun :** Non, même si les Français semblent plus enclins qu'autrefois à lire des nouvelles, par rapport aux Anglo-Saxons, nous avons encore du chemin à faire ! Voir des auteurs connus publier des recueils aide à la vulgarisation de ce genre, mais ne suffit pas. Peut-être que certains lieux publics consacrés à la lecture, comme les bibliothèques ou les librairies, pourraient devenir des relais efficaces. Des prescripteurs. Les magazines à grand tirage aussi, comme cela se fait aux USA. **H. Cachau :** La nouvelle est le parent pauvre du monde éditorial français, un paradoxe, d'autant que proche de chez nous, l'Espagne, l'Italie, etc., promeuvent d'excellents nouvellistes, qu'en Sud-Amérique ainsi qu'aux États-Unis ce genre est florissant… Les grandes maisons sont fautives, préfèrent « remixer » en boucle ce qui a déjà marché, un opus par an pour leurs signatures, hélas... **B. Camus :** La nouvelle connaît, en France, une grande vitalité. Elle est portée par des petits éditeurs, par des revues littéraires telles que *L'encrier renversé, Harfang, Rue Saint Ambroise* et bien d'autres. Néanmoins, elle reste confinée dans les marges éditoriales et est souvent traitée avec condescendance par le milieu. C'est d'autant plus curieux que notre pays a une grande tradition littéraire dans ce domaine et que l'attrait pour le court (avec tous les nouveaux modes de lecture) ne cesse de grandir. Plus on en fera autour d'elle, mieux ce sera. **J. Cauda :** J'écris. J'écris. J'écris. C'est la seule action (avec celle de peindre) dont je parle avec aisance. Pour le reste, je ne sais pas… **M. Causse :** Comme pour le court-métrage, on se plaint souvent du manque d'intérêt pour la nouvelle. Mais c'est ce qui fait son charme… **J.-C. Chabel :** On sait que la France est frileuse pour ça. Des lectures, des festivals, des émissions TV… **C. Chabirand :** S'il est un genre moqué et méprisé en France, c'est bien celui de la nouvelle. C'est dommage mais c'est ainsi, ce qui n'est pas le cas dans les pays anglo-saxons. Je crois que cela tient surtout du snobisme alors que la nouvelle me semble le genre le mieux adapté à notre trépidante vie moderne. La promouvoir dépend des éditeurs et non des auteurs… **S. Chagny :** Si je m'en rapporte à ma propre expérience d'édition, la nouvelle est largement ignorée, mais peut-être fais-je de l'égocentrisme, car il faut bien que le moi ouvre sa g… **D. Chappey :** 1. La

nouvelle contemporaine française me semble vivoter dans l'ombre éditoriale de ses sœurs étrangères. 2. Des éditeurs généralistes moins frileux. **M. Charest :** Plus de diffusion dans les grands médias ? Mais moi je suis une artiste et je me sens assez loin du marketing. **M. Charine :** Hélas, non… J'ignore pourquoi la sauce ne prend pas dans le monde francophone, et quel ingrédient serait nécessaire pour que cela soit le cas. **S. Chatelain :** Non. Il n'y a pas si longtemps les nouvelles étaient mieux mises en valeur. Elles pourraient être publiées dans les journaux, lues à la radio. **J.-B. Chronopoulos :** Elle apparaît assez peu *bankable*. Aux éditeurs également d'assumer la nouvelle ! **G. Claustriaux :** ? Je pense qu'il n'y a pas suffisamment de recueils de nouvelles qui sont publiés. Il en faudrait plus. **F. Clerfeuille :** —. **V. Cohu :** Des salons spécifiques... un prix national ? **P. Couailler :** Difficile à dire. Il faudrait un vrai lectorat pour que les auteurs s'y intéressent, et il faudrait que les auteurs s'y intéressent pour qu'il y ait un vrai lectorat… Profiter du numérique ? Le numérique a fait revivre la « série à épisodes », à lire dans les transports. On pourrait imaginer un recueil de nouvelles à lire dans le métro : un trajet, une nouvelle. On pourrait aussi créer des recueils liés par un « genre » : histoires de fantômes, nouvelles policières, etc., avec pour chaque recueil au moins un texte d'un auteur « tête d'affiche ». **J.-L. Coudray :** Non, la nouvelle n'est pas suffisamment mise en lumière. Les actions ? Commencer par lutter contre la décérébralisation qu'induisent la télévision, la publicité, les écrans chez les enfants, bref, le pouvoir marchand sur les enfants et les adultes…, c'est un problème très global. Le public ne s'intéresse pas à la nouvelle car il a été éduqué à préférer la distraction aux idées, l'évasion à la recherche de sensibilité. Il préfère la culture qui divertit à celle qui concentre. C'est un problème d'éducation très général. **R. Coulon :** En France, non. La lecture de nouvelles est une pratique plus développée dans le monde anglo-saxon. Faire connaître de grands auteurs de nouvelles (J. L. Borges, A. Tchekhov, D. Buzzati…). **T. Covolo :** Évidemment non. Spécificité française bien regrettable. Je veux croire qu'Internet aidera à modifier les habitudes de lecture et donnera sa place au court. **A. Crenn :** La standardisation du livre (due notamment à la nécessité de faire entrer les livres dans des cases définies en fonction du débouché commercial) interdit quasiment de publier des nouvelles à l'unité : on est souvent forcé de les réunir dans des recueils alors qu'elles ne sont pas toujours pensées pour être mises ensemble (la conception d'un recueil est un travail à part entière). On aboutit à ce paradoxe qui fait que la nouvelle est souvent éditée sous une forme qui ne met pas en valeur ses qualités. J'ai la chance de travailler avec les éditions Lunatique qui publient les textes à l'unité, ce qui permet une existence de la nouvelle pour elle-même, en tant que création suffisante et cohérente. **Y.-D. Crouzet :** Éléments de réponse : combien de recueils de nouvelles sortent chaque année chez nos grands éditeurs ? Combien existe-t-il de revues françaises dédiées aux nouvelles ? Pour promouvoir, il faudrait éduquer et l'éducation commence dès l'enfance. **S. Dabat :** La nouvelle n'est pas très vendeuse, je le crains. Les gens sont plutôt attirés par les romans. Il faudrait qu'il y ait des coups de projecteur pour mettre en valeur la nouvelle, attirer le « grand lectorat » vers ce genre, mais je ne sais pas si ça marcherait. Comme la poésie, ça reste un marché de « niche ». **P. Dandois :** Le format roman a sans doute un peu trop tiré la couverture à lui au détriment de la nouvelle. Mais la nouvelle, avec la poésie, c'est parfait pour les revues. Pour moi, le format court est idéal pour Internet, je ne lis que des choses brèves sur mon ordinateur, il m'est impossible de me farcir un gros roman sur ce genre

d’écran. Par contre, je ne crois pas qu’on puisse en tirer un grand profit monétaire. **M.-C. Daniel :** Développer les « pépins », les audiotextes, les vidéotextes, et envahir la Toile avec ? Développer les lectures publiques ? Publier de courtes nouvelles dans les magazines non littéraires (journaux, jardinage, cuisine...) ? **A. Dardenne :** 1. Non. 2. Excellente question. Je vous remercie de me l’avoir posée. **L. Daverat :** Comme je l’ai dit, la nouvelle est assez bien représentée en S-FFF, ainsi qu’en policier, pour des raisons historiques qui me paraissent évidentes. Je regrette que les autres genres ne la mettent pas plus en avant. Le fait est que la nouvelle se vend mal en dehors des anthologies thématiques et des revues. Un recueil de nouvelles n’a de chances d’être publié que si son auteur a déjà une certaine notoriété. Cette situation mériterait en effet que les éditeurs tentent d’y remédier. Peut-être en multipliant, au-delà des genres déjà mentionnés, les anthologies thématiques ? **M. Debruxelles :** 1. Ah non. En fréquentant les salons du livre, on se rend compte que bien des lecteurs ignorent même totalement ce genre. (Un jeune homme, après m’avoir demandé ce qu’est une nouvelle, m’a dit : « Ah, plus court, c’est plus digeste » ! Il venait sans doute de mal déjeuner.) 2. À Saint-Quentin, dans l’Aisne, il y avait le Salon de la nouvelle. Hélas, il n’existe plus. **G. Delbet :** Je ne sais. **A. Demouzon :** Ah ça ! Sous le boisseau, la nouvelle ! Bientôt même le mot va être oublié. Le rêve serait que les éditeurs cessent d’avoir peur, prennent le risque de la publier, comme avait fait Le Bas vénitien, l’éditeur qui a osé publier mes *Virages dangereux* alors qu’il ne publiait normalement que du roman. Et ce recueil a fait tout de même partie de ses meilleures ventes. Ensuite, les libraires pourraient cesser de « planquer » les nouvelles dans les coins inaccessibles, comme s’ils avaient honte d’en vendre, et glisser des nouvelles dans leurs rayons. Les mettre en avant, même, parfois. *Virages dangereux*, qui, par accident, n’avait pas été « repris » par le distributeur (sordide histoire, à entendre le libraire), est resté, en plusieurs exemplaires, « sur le dos » dudit libraire, après dédicace, eh bien, les exemplaires en question sont partis en très peu de temps. Mais le libraire restait choqué que le distributeur ne les lui ait pas repris. Parce que « ça ne se fait pas ». Et puis il faut que de bonnes revues, un peu exigeantes sans être bornées, continuent de faire connaître la nouvelle, comme elles le font. Même si ça ne touche souvent que les nouvellistes eux-mêmes ou quelques initiés. Enfin, pour finir (rêvons) : que les critiques acceptent de lire les nouvelles qui ne proviennent pas de l’étranger, des nouvelles françaises — ah bon, ça existe ? — et qu’ils en parlent. Je sais, il y a eu l’inexplicable exception A. Gavalda, mais. **P. Denizet :** En tant que bibliothécaire, je constate que la nouvelle est assez peu prisée par les lecteurs. Les gens se tournent majoritairement vers le roman. Peut-être faudrait-il que les grands prix soient décernés plus souvent à des nouvellistes ? **M. Desroziers :** Je suis étonnée par la différence entre le discours des éditeurs frileux qui voient dans les nouvelles un risque commercial et le désir des lecteurs qui aiment ce format court qui correspond à leur mode de vie rapide et fragmenté où la lecture se fait sur un mode de picorage plus que sur un temps long. **A. Dhelvallée :** 1. Insuffisamment, 2. Des parutions, comme dans la première moitié du XXe siècle, dans tous les hebdomadaires et/ou quotidiens. **P. Dietrich :** En France, elle manque de visibilité. Je trouve que les distributeurs de textes dans les gares sont une bonne initiative. Peut-être qu’il faudrait sensibiliser les jeunes aux textes courts. Au lycée, on n’étudie que des romans et de la poésie. Pourquoi pas des nouvelles ? **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Pour mettre en valeur la nouvelle, le Distributeur d’histoires

courtes de Short édition est une excellente idée, je trouve, il faudrait plus de dispositifs de ce type. **S. Dormond :** Par sa brièveté, la nouvelle se prête à l'oralité. Il faut saisir toute occasion de la lire, de la susurrer, de la mettre en scène, de la déclamer devant toutes sortes de publics et en tous lieux, comme le propose notamment la Maison éclose (http://www.maisoneclose.ch). **S. Dullin :** La nouvelle en France est malheureusement peu lue et peu mise en valeur. Je pense que les éditeurs et les libraires devraient jouer un peu plus le jeu, prendre des risques afin de la mettre en lumière et donner envie aux lecteurs de la découvrir. Peut-être que s'il existait des salons et des prix reconnus dédiés au recueil de nouvelles, celle-ci aurait en France la place qu'elle mérite dans le monde littéraire. **L. Dumortier :** La plupart des éditeurs n'aiment pas la nouvelle, parce que c'est moins « vendable » : je ne suis pas d'accord ; une idée serait de publier une nouvelle par jour dans les journaux par exemple. **C. Durr :** Il y a toujours assez de lumière pour celui qui cherche à voir. Je ne crois pas du tout dans les « actions » à mener pour promouvoir tel ou tel machin. Que chacun fasse son taf, avec rigueur, et les livres se vendront. Peu, sans doute, mais ils se vendront. **C. Duttine :** —. **A. Emery :** Il est clair qu'elle manque aujourd'hui de visibilité. Peut-être faudrait-il la faire découvrir dès l'école, en publier davantage dans les quotidiens, les hebdomadaires… **C. Falbet-Desmoulin :** Non, pas en France (contrairement aux États-Unis et au Royaume-Uni) et je me bats dans mon coin pour la faire davantage connaître. Mes lecteurs me disent leur plaisir de s'évader en dix-quinze minutes dans un univers, amenant mes ouvrages dans les transports en commun, dans les salles d'attente, et à mon sens, il s'agit d'un genre littéraire d'avenir, dans nos sociétés où on manque de temps pour lire. Diffuser plus de revues de nouvelles et sensibiliser les éditeurs à tout ce que peut apporter ce genre littéraire. **M. Fazi :** Elle est, très clairement, trop peu mise en valeur. La frilosité des éditeurs par rapport aux recueils et les préjugés de certains lecteurs qui ne veulent lire que des romans me désolent depuis longtemps, même s'il me semble que les choses évoluent un peu. Pour ce qui est des actions à entreprendre, je n'ai pas vraiment d'idées. Mais voir les éditeurs en publier davantage serait un bon début. **M. Feugray :** Évident constat d'invisibilité. Que les journaux la remettent au centre de leur publication. Que les grosses maisons d'édition cessent de pondre une anthologie de nouvelles mal fagotées émanant de romanciers célèbres chaque année, qui dessert la vision de cet art. **I. Flaten :** Non bien sûr, la nouvelle est la fille négligée de la littérature. Et j'ignore comment la promouvoir. Un salon peut-être qui lui serait entièrement consacré… **B. Fourchard :** Bien sûr que non ! Festivals, lectures, prix, médias, et toute autre mise en lumière. Pour ma part, je suis associé à la préparation d'un festival autour de la nouvelle, qui devrait voir le jour à Nancy, en mai 2019… **C. Gaillard-Sarron :** Une mise en avant des nouvellistes et du genre de la nouvelle autant que du roman. Reconnaître son importance et sa puissance. La lecture de nouvelles à la radio, dans les journaux, dans les revues, dans les bibliothèques, etc. L'organisation de concours. **B. Gautier :** J'ai le sentiment que la nouvelle est trop souvent considérée comme un passe-temps d'amateur, ou au mieux une figure de style adoptée temporairement par un écrivain reconnu. Il existe des prix littéraires consacrés à la nouvelle, peut-être faudrait-il en parler plus, mieux, et plus souvent. Et puis faire écrire nos enfants ! Pourquoi l'écriture d'invention est-elle la moins bien considérée des épreuves de notre bac de français ? **M. Gengoux :** Non, bien sûr. Ce serait intéressant que les éditeurs s'y ouvrent davantage. Promotion ? Un Salon de la nouvelle ? **O. Gerig :** La

nouvelle n’est pas assez mise en avant à mon sens. Sauf si elle l’est à travers un concours ou dans un recueil. Le meilleur moyen de promouvoir une nouvelle, c’est de l’éditer sous la forme d’un recueil à thème et de prévoir des animations, des manifestations littéraires en rapport avec ce thème. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** La nouvelle est un genre sous-représenté au Québec, considérée par les éditeurs, à la limite, comme un sous-genre, jusqu’à une époque très récente. Donc, pour la promotion, je souhaiterais qu’ils commencent par accepter davantage les manuscrits de nouvelles et par publiciser les recueils de nouvelles au même titre que les autres livres de fiction. Des concours et des prix qui ne seraient pas réservés exclusivement à telle tranche d’âge ou à telle région d’origine des auteurs (avec des prix purement symboliques), peut-être des événements spécifiques. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** J’aimerais qu’il existe des auteurs qui ne soient connus que par leurs nouvelles. En clair, une catégorie de nouvellistes qui ne seront pas des romanciers. Pour l’instant la nouvelle est surtout une création de participation dans des anthologies, collaborations et magazines. Il est dommage qu’il n’y ait pas plus d’appels à publication de livres de nouvelles. La nouvelle, c’est un peu comme les contes, ça peut se lire vite, on en lit une, puis on enchaînera les autres plus tard. Je pense que ça attirerait davantage vers la lecture ceux qui se sentent rebutés à cause du temps qu’ils ne veulent pas ou ne peuvent pas passer sur un roman. **E. Giuliana :** Il faudrait peut-être la mettre plus souvent au programme dans les collèges et lycées. Peut-être, aussi, serait-il opportun de lui accorder une place plus grande dans les émissions littéraires ? Serait-il donc si difficile de célébrer des auteurs tels que N. V. Gogol, J. L. Borges, A. Tchekhov, S. Zweig, E. A. Poe, A. Conan Doyle, A. Munro, N. Gordimer, B. Malamud, J. Updike, V. S. Naipaul, J. Galsworthy, P. K. Dick ou D. Buzzati ? **J. Glaziou :** Certes, depuis des siècles la nouvelle vit à l’ombre du roman. Dans l’édition, dans les librairies, elle n’est pas mineure, mais elle reste minoritaire parce que plus petite et moins nombreuse, elle doit donc se battre pour rester visible. Revues et concours sont des moyens de la mettre en avant mais ce n’est pas suffisant. Sa promotion passe d’abord par la formation de lecteurs à travers l’enseignement (ce qui s’est amélioré ces dernières décennies), mais surtout par une in-formation continue, notamment à travers la presse comme c’est le cas dans de nombreux pays étrangers. Mais en France, cette pratique a presque disparu et l’absence de nouvelles dans la presse quotidienne, hebdomadaire, mensuelle est le « chaînon manquant » d’une possible évolution dans le paysage littéraire. **É. Gohier :** La nouvelle demeure un parent pauvre, juste devant la poésie. J’arrive à convaincre quelques lecteurs. Si d’autres y parviennent de leur côté, cela servira peut-être la cause. **A.-S. Guénéguès :** Bien sûr que non, ce n’est pas notre façon de lire, à nous, Français. On n’est pas Anglo-Saxons. Pour Paris, ce qui serait à faire, ce sont des distributions de nouvelles longues comme un trajet de métro (comme les Distributeurs d’histoires courtes 1 min — 3 min — 5 min de la SNCF, sauf qu’elles sont très mauvaises, leurs histoires). Pour la France, il faudrait un pavé de recueil de nouvelles qui gagne le Goncourt [1]. **M. Guilloux :** 1. Non. 2. Que des éditeurs influents en publient plus. **L. Hesse :** 1. Non ! Et pourtant, la nouvelle est un art si différent du roman. Il se rapproche de plus en plus du mode de vie actuel. La nouvelle est vive et n’est pas exigeante en temps de lecture. 2. Distribution de recueils collectifs, diversifiés traitant de thèmes contemporains. **T. Horguelin :** La nouvelle est plus présente aujourd’hui dans la sphère francophone qu’il y a trente ans. Quelques éditeurs en ont fait leur spécialité, on lui consacre des salons, on en

parle somme toute assez régulièrement, généralement pour dire qu'on n'en parle pas assez… Mais que devraient dire les poètes ? Les auteurs de textes inclassables, hors genre ? La domination écrasante du roman est énervante, le fait que dans l'imaginaire contemporain un écrivain est forcément un romancier, mais les nouvellistes ne sont pas les seuls à en souffrir. L'impérialisme du roman m'agace mais le militantisme de la nouvelle m'ennuie. **M. Housni :** Oui un peu, ces dernières années, et d'après ce que j'ai pu constater dans la limite de mon expérience de lecteur et de nouvelliste. Il faut suivre l'exemple de la littérature anglaise (USA, Canada, Japon et G.-B…) chez qui la nouvelle, qui a une longue histoire, est un genre à part entière à qui des revues et des suppléments sont consacrés. **S. Huguet :** La nouvelle reste le parent pauvre de la littérature française, vu les réticences des éditeurs. Je n'ai aucune idée des mesures qu'il faudrait prendre pour la promouvoir. **B. Jacquot :** Non ! la nouvelle, aujourd'hui, n'est pas assez mise en lumière ! Comment remédier à cet état de choses ? Facile ! Demandez aux ayants droit de J. L. Borges d'acheter quinze ampoules de cent watts, vissez les bulbes dans autant d'abat-jour, placez la nouvelle à la convergence des faisceaux. Le tour est joué ! **R. V. Janulewicz :** Non, à l'ère des trilogies et autres sagas multi-tomes la nouvelle n'est clairement pas assez mise en lumière. Mais l'a-t-elle jamais été ? Il existe bien des petits éditeurs spécialisés, des fanzines et des concours, mais c'est à peu près tout et leur longévité est souvent à l'aune de leurs moyens techniques et financiers. On parle rarement de la nouvelle dans les grands médias et elle n'est pas mise à l'honneur facilement. Surtout, elle n'est pas considérée par le grand public comme une forme particulière et autonome. Elle est souvent perçue comme une étape qui précéderait le passage vers quelque chose de plus volumineux, plus étoffé, plus noble, à savoir le roman. Bien sûr, je ne partage pas du tout cette vision sinon pourquoi aurait-on inventé le mot nouvelliste ? **A. Kotsov :** Aucune ! Le client-lecteur est roi. C'est lui qui décide de ce qu'il veut lire, et c'est lui qui gère l'éclairage. **M. Labbé :** Lecture dans des espaces publics, distribution d'extraits sur marque-pages, etc. **É. Lainé :** 1. Je ne suis pas assez lecteur pour en juger mais sans doute que NON, il paraît que c'est une absence de marché en France… 2. Alors ça, si je le savais je serais éditeur ou libraire ! Sinon des suggestions : m'inviter au « 20 heures » de TF1, prendre en otage dix éditeurs ? Mettre une nouvelle en première partie de certains livres (par ex. du même auteur ou choisie par l'auteur principal, à la manière des courts-métrages d'antan avant le film). **H. Laly :** La nouvelle est considérée injustement comme un genre mineur en Europe, contrairement aux pays anglo-saxons où elle est appréciée à sa juste valeur. J'ai cru à tort que le prix Nobel de littérature 2013 attribué à A. Munro, la « maîtresse de la nouvelle », allait enfin faire bouger les lignes. Il n'en est rien. Peut-être faudrait-il redonner aux lecteurs le goût de cette forme courte, en la remettant à la mode dans les journaux, dans les magazines. Dans les collèges et les lycées, il serait judicieux d'organiser des concours de nouvelles interclasses, ou pourquoi pas entre classes de pays francophones, d'inviter des nouvellistes, de faire un peu ce que vous avez mis en place au niveau de votre revue avec le prix Lycéens de la nouvelle. Je garde de cette expérience un souvenir lumineux. **S. Lamur :** La nouvelle se vend mal, allez savoir. C'est pourtant un format qui correspond à merveille avec la société actuelle, dont on prétend qu'elle « va vite ». Peut-être cela signifie-t-il que l'on se trompe sur la société actuelle. Peut-être cela signifie-t-il autre chose encore. **A. Langer :** Ce serait bien d'étudier la nouvelle à l'école, en tant que genre littéraire, au même titre

que le roman et la poésie (mais il est vrai que la plupart des grands nouvellistes sont des écrivains d'autres langues : anglaise, russe, espagnole notamment). **A. Lasserre-Vergne :** La nouvelle, en France, reste confidentielle. Que faire ? Peut-être faudrait-il que les éditeurs cherchent à la promouvoir. **A. Lasverne :** Comme toujours, la grosse cavalerie éditoriale vend de la nouvelle anglo-saxonne, parce que ça se vend. Mais la nouvelle francophone n'est pas publiée, apparemment, ou si peu. Mais je ne suis pas vraiment les dernières parutions, n'ayant pas les moyens d'acquérir tout ce que je pourrais avoir envie de découvrir. Je crois que la nouvelle francophone subit donc le goulet d'étranglement marchand, et les petits éditeurs qui se risqueraient à publier des nouvelles sont peu ou pas aidés par les organismes qui devraient pourtant faire un travail de fond pour soutenir le vivier de la petite édition, au lieu de voler au secours des victoires marchandes les plus vulgaires, au mieux les plus insipides. **J. Layani :** Allons donc, la nouvelle en France n'intéresse personne, nous le savons. Pour parvenir à faire paraître quatre recueils aux tirages minuscules, il m'a fallu des décennies. Je suis allé jusqu'au bout, mais ce bout… ne va pas loin. C'est certainement regrettable. J'ai fait partie, durant quelques années, de plusieurs revues, tenu des stands dans des salons, pratiqué les mises en dépôt chez les libraires, signé des recueils dans des manifestations. Cela ne sert à rien. On peut toujours aller répétant que c'est un genre exigeant, de haute qualité, ce qui est parfaitement exact, il reste que la nouvelle n'intéresse que les nouvellistes. Pardon si mes réponses vous paraissent désagréables, ce n'est pas mon but. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Puisque ainsi elle est au goût/peu de goût-moins le goût d'un large public, qu'y faire ? **M. Le Thiec :** Les éditeurs rechignent à publier des nouvelles, car cela rapporte encore moins qu'un roman. Une émission radio consacrée à la nouvelle francophone d'hier et d'aujourd'hui serait très utile. **D. Lebel :** La nouvelle à la une : il existe des éditeurs de nouvelles, j'en vois passer sur Twitter, il existe des concours de nouvelles, je crois que le genre est bien représenté. Seulement il faudrait arrêter de répéter qu'une nouvelle doit avoir une chute et il faudrait ne montrer aux gens que des nouvelles bien écrites. Avec ou sans chute. Je lis beaucoup d'autoédités et beaucoup imaginent qu'ils ont écrit quelque chose de bien parce qu'ils ont trouvé une chute. Un bon texte, c'est plus compliqué que ça. **D. Lecènes :** Des lectures publiques et/ou mises en scène. **N. Lecomte :** On ignore trop souvent l'intérêt de la nouvelle. Beaucoup de lecteurs veulent qu'on les fasse rêver plus longtemps, et plus en profondeur. **J. Lefèvre :** La nouvelle est un genre particulier. Généralement ça passe ou ça casse. J'ai constaté un regain d'intérêt pour la nouvelle parce que le format court sied mieux à la société actuelle toujours pressée et avide d'optimiser son temps. **C. Legouix :** Certains éditeurs ne publient pas de recueil de nouvelles, car ils se vendent moins bien que les romans. Les revues de nouvelles, les concours, les festivals et les lectures publiques sont indispensables pour la promotion du genre de la nouvelle. **L. Léri :** Non, bien entendu, elle n'est pas suffisamment mise en valeur. Je pense tout d'abord que les éditeurs sérieux devraient la diffuser davantage, pour donner aux Français le goût de la lire (je pense que ce genre est largement méconnu du grand public). D'autre part, il faudrait aider les revues sérieuses spécialisées dans ce genre à être diffusées. **P. Leroyer :** Je n'ai pas vu qu'elle soit mise en lumière de manière franche et conséquente. Certains tentent à l'aide de bougies ou de lampes de poche de la sauver de l'obscurité dans laquelle l'écrasante majorité des médias et des éditeurs la maintiennent on ne sait pour quelle raison. Si on faisait un même battage

médiatique pour le prix Goncourt de la nouvelle que pour son homologue romanesque, ce serait déjà une façon d'affirmer l'existence de ce genre. Les bibliothécaires et les médiathèques ont un gros effort à faire pour promouvoir la nouvelle. **H. Lictevout :** Pas du tout. Je pense qu'Internet peut être un outil formidable pour aider à la promotion littéraire en général. Il faudrait trouver de nouvelles façons pour les auteurs et éditeurs de s'y glisser, sans qu'Internet ne soit perçu comme une simple extension du papier. **C. Loiseau :** La nouvelle a encore un peu de mal en France (comparé aux Anglo-Saxons). Je pense qu'il faut continuer à parler des nouvelles, à rencontrer les lecteurs en salon. **S. Lucas :** La nouvelle est trop méconnue et pas assez valorisée par les éditeurs. C'est pourtant un objet très moderne qui trouverait parfaitement sa place dans notre société très pressée. **J.-L. Lys :** Dans l'édition standard, sans doute pas, mais elle est très présente dans les concours d'écriture. **C. Lysière :** Évidemment non… Se faire conseiller un recueil de nouvelles dans une librairie provoque bien souvent un gouffre de perplexité. Il faudrait valoriser le genre, souvent perçu comme un exercice pour apprenti écrivain ou une récréation pour écrivain émérite. Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire… Un grand salon littéraire dédié, peut-être ? **É. Lysøe :** La nouvelle est évidemment considérée en France comme un genre mineur. Quelques revues sur papier — un plus grand nombre de revues numériques — en publient. Un bon nombre de petites maisons d'édition publient des anthologies, mais tant que les critiques littéraires de renom et les grands éditeurs refuseront de s'y intéresser, la nouvelle conservera un statut marginal. Combien de fois me suis-je entendu dire : « C'est bien, je publierais si vous en faisiez un roman ! » Justement, si c'est écrit en quarante, cinquante ou soixante mille signes, c'est que ça ne peut pas être un roman. Il faudrait donc que les critiques professionnels soient plus attentifs aux nouvelles, que les grands éditeurs acceptent de prendre le risque de publier des nouvellistes (et non de temps en temps le recueil de nouvelles d'un de leurs poulains), et que la presse écrite ouvre plus volontiers ses colonnes aux auteurs de nouvelles. **A. Mahaim :** Malheureusement dans le monde francophone, la nouvelle passe pour un sous-genre. Les grands succès de nouvelles sont rares. Certains éditeurs font des efforts, lancent des collections. Les bibliothèques, la presse pourraient se donner pour consigne de mettre les recueils en valeur. Et si les « grands » prix littéraires daignaient s'y intéresser ? **P. Malosse :** La nouvelle n'est pas suffisamment estimée en France. Dès l'école, elle peut être privilégiée pour donner l'envie de lire à des jeunes qui refusent d'avaler les gros pavés. C'est par des textes très courts que j'ai découvert la littérature, notamment ceux de l'auteur belge J. Sternberg. **C. Maltère :** Les « grands » éditeurs semblent obsédés par le roman (et ne publient les nouvelles que d'auteurs dont le nom est connu, quelle que soit leur qualité, refusant systématiquement celles d'écrivains moins médiatisés). Je crois qu'on a peur de ne pas en avoir pour son argent en publiant des textes courts, mais il n'y a aucune raison qu'un recueil de nouvelles digne de ce nom (je veux dire qui est conçu comme un recueil, et non comme des textes mis bout à bout) n'intéresse pas le lecteur autant qu'un roman. **C. Mamier :** N'ayant pas d'enfants, j'ignore en quoi consistent les programmes de français de nos jours, mais je crois me rappeler qu'à mon époque, la nouvelle — et plus encore la nouvelle récente — n'était pas très représentée. Ce qui est bien dommage. Et puis, pour les plus grands, rien de tel que de bonnes séances de lecture à voix haute. À la radio, dans les bistrots, etc. **P. Mangion :** Je ne suis pas un spécialiste, mais je pense à des lectures. Des lectures en ligne, en direct ou différé. **L. Marconi :** —.

F. Maréchal : Demander si la nouvelle est suffisamment mise en lumière, c'est déjà supposer que la lumière est allumée, alors qu'on cherche encore les allumettes pour la bougie. L'avantage, c'est que l'on sait que tout auteur, éditeur ou revue qui persévère dans cette voie (et non pas en croyant naïvement que la nouvelle, c'est plus facile à écrire, et puis les concours, c'est la porte ouverte vers la publication) le fait pour l'art et non pour le cochon, pardon, le pognon. Comment sortir de là ? Il faudrait que la nouvelle ne soit plus considérée comme de la nouvelle. Autrement dit, que la nouvelle ne soit plus vue comme un genre en soi (voir deux questions plus haut). Et il faudrait cesser de vouloir la définir et la codifier en croyant lui donner ses lettres de noblesse, alors qu'on ne fait que la confiner. Je m'arrache aussi les cheveux quand j'entends des discours sur la nouvelle qui devrait correspondre à notre époque où tout doit aller vite, sur la nouvelle adaptée aux transports en commun, et j'en passe. Ça me donne l'impression d'entendre un épicier dire : ha, les temps sont durs, on va pouvoir vendre de la merde en boîte à n'importe qui. **B. Marée :** Bien sûr que non ! J'ai du mal à comprendre la (les) réticence(s) des éditeurs pour la nouvelle qui m'a toujours semblé être, bien plus que le roman, en conformité avec le monde actuel où tout va vite et où le zapping est devenu un sport quotidien. **M. Martin :** Si la nouvelle n'a pas bonne presse en France par comparaison aux pays anglo-saxons, une mise en lumière du genre se fait progressivement : salons et festivals de la nouvelle fleurissent aux « quatre » coins de l'Hexagone. Je pense à Place aux nouvelles à Lauzerte (82), Lire sous les Halles à Decize (58), La fête de la nouvelle au château de Chamerolles (45)… **V. Martorell :** Non, mais c'est aussi un problème culturel. Les Anglo-Saxons, les pays nordiques ont une autre approche de la nouvelle. Il faudrait peut-être tirer les enseignements de ce qui se passe ailleurs. **M. Mathis :** Des recueils thématiques, par des écrivains de différentes époques. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Je me souviens du Festival de la nouvelle de Saint-Quentin, c'était bien. Je suis invité en 2018 au festival Place aux nouvelles. Mais le sujet ne date pas d'aujourd'hui : la place de la nouvelle dans le panorama littéraire… **G. de Montmollin :** Au-delà des questions de promotion d'un genre littéraire ou d'un autre, on constate que la majorité des lecteurs préfère les romans aux nouvelles. Difficile, et pas très légitime, d'aller contre les envies des gens. **M.-H. Moreau :** La nouvelle n'a pas une bonne image, en tout cas en France où l'on n'est pas perçu comme un « vrai » auteur si l'on s'y cantonne. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai entendu des gens me dire qu'ils n'aimaient pas du tout lire des nouvelles lorsque je leur disais en écrire… Sympa ! Il faudrait certainement que les critiques en tous genres et autres émissions littéraires lui accordent plus de place, mais c'est l'histoire de la poule et de l'œuf… **P. Morel :** Non. Rares sont les éditeurs prêts à donner sa chance à la nouvelle. Peu de revues en parlent. Je m'en souviens d'une qui lui faisait la part belle : *Nouvelle donne*. **P. Morvilliers :** Un éditeur qui récemment me demandait un roman arguant que les nouvelles ne se vendaient pas en France en voulait pour preuve qu'il n'y avait même pas de rayon « nouvelles » à la Fnac… Que faire ? S'expatrier ? Se faire traduire ? Plus sérieusement, si l'on commençait par la découverte de la nouvelle dans l'enseignement secondaire du français ? Ce serait un bon début, non ? **G. Muller :** En France, la nouvelle est boudée par le public qui préfère les longs romans. Il faudrait plus la promouvoir à l'école. **A. Neetesonne :** Personnellement, j'ai l'impression que la nouvelle redevient une œuvre à part entière. Elle retrouve progressivement ses lettres de noblesse. De plus en plus d'éditeurs, en cette période de Noël, proposent des

calendriers de l'avent avec des nouvelles inédites. Je trouve cette action intéressante pour faire redécouvrir le genre aux lecteurs qui l'ont laissé de côté. **J. Nicoladec :** … ? Jamais été doué pour la promotion. **M. Nicolaieff :** —. **B. Niquet :** Non, elle n'est pas suffisamment mise en lumière, mais le mépris dans lequel elle est tenue est un vice français contre lequel il est bien difficile d'aller. Cela fait plus de trente ans que j'œuvre en ce sens, principalement dans le cadre de la revue *Nouvelle donne* (dans sa version papier puis dans sa version internet) et la minceur du résultat me désespère. Beaucoup d'énergie (et d'argent) dépensée pour finalement… pas grand-chose. Je ne sais donc quoi répondre à la deuxième partie de la question, toutes les actions s'étant soldées par des semi-échecs et/ou un étiolement progressif. **J.-J. Nuel :** Non. On pourrait imaginer que des journaux et des magazines publient davantage et régulièrement des nouvelles. On peut rêver qu'une revue de nouvelles bien distribuée (comme le furent *Nouvelle donne* ou *Nouvelles nouvelles*) renaisse. Mais je crois hélas que la situation est sans issue. On ne peut pas forcer les Français à aimer la nouvelle ! **B. Oberlé :** Pour sûr non ! Ce manque de mise en lumière de la nouvelle est, entre autres, lié à des habitudes de lecture et à des idées reçues, à l'image du roman comme genre supérieur (en France). Peut-être revenir à des publications régulières en revue, développer ou mettre plus en valeur le genre dans les catalogues des éditeurs, le rendre plus visible et plus présent. En (re-)faire une habitude de lecture non dévaluée. **O. Paquet :** La nouvelle en France est bien moins mise en valeur qu'ailleurs. Manque de connaissance et de reconnaissance de ses particularités. On voit trop le nouvelliste comme quelqu'un qui apprendrait à écrire avant de se lancer dans les choses sérieuses. En plus, il faut apprendre à lire une nouvelle, à décoder ce qui est de l'ordre de l'implicite, accepter qu'il faille beaucoup reconstruire. **R. Penblanc :** La nouvelle a toujours été le parent pauvre de la publication littéraire (du moins en France, à la différence des pays anglo-saxons, États-Unis en tête : question de culture). Les éditeurs se montrent en général assez frileux, sauf quelques-uns (ainsi Lunatique, où je suis publié, ou encore Antidata). Il reste fort heureusement les revues, nombreuses et toujours accueillantes *(Brèves, Harfang, Rue Saint Ambroise…)*. **J. Pézennec :** Il est certain que la nouvelle est un repoussoir pour beaucoup de gens, il suffit de faire quelques salons pour s'en rendre compte. Si l'on voulait changer la perception qu'en a le grand public, il faudrait trouver d'autres moyens que l'organisation de salons de la nouvelle, festivals de la nouvelle, ou autres manifestations centrées sur la nouvelle, puisque précisément, souvent sans en avoir lu, beaucoup de gens ne veulent pas entendre parler de nouvelles. Un exemple d'idée allant dans ce sens (je sais que c'est un vœu pieux) : la publication régulière de nouvelles dans des journaux à grand tirage. **G. Pingault :** Non. Et je n'en sais rien, bien que réfléchissant à la question depuis dix ans que j'en publie… J'ai l'impression que ça tourne en rond, cette affaire… (ce qui est toujours mieux que de tourner en carré, me direz-vous). **M. Pontacq :** La nouvelle, en France, continue à être la parente pauvre de l'édition. Autrefois, les grands diffuseurs de textes courts étaient les journaux et autres périodiques. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que *Nous deux* qui joue ce rôle (oui, oui ! nous sommes un certain nombre de nouvellistes de votre connaissance à publier chez eux, sous un pseudo ou non. Le tirage est énorme, cela vaut la peine). Peut-être faudrait-il voir du côté des établissements scolaires et des bibliothèques : les démarcher pour les inciter à s'abonner aux revues de nouvelles, par exemple. La nouvelle est un merveilleux instrument

pédagogique. **A. Pontier :** Seuls les « petits » éditeurs jouent le jeu de la nouvelle (en revue ou anthologies) ; sans doute parce que cela leur permet d'éditer de petits livres, moins chers à produire (souvent en « impression à la demande », d'ailleurs). Pour que la nouvelle soit mieux mise en avant, il faudrait des collections (en littérature blanche, comme en imaginaire), chez de « grands » éditeurs. Mais la réponse de ces éditeurs, depuis des décennies, est de dire : nous ne publions pas, parce que le public français ne lit pas de nouvelles (contrairement au public anglo-saxon). Envisager des salons dédiés, avec des auteurs prestigieux, serait peut-être également une piste… **A. Prieur :** La nouvelle reste un genre littéraire mal connu et pas assez porté. Certains éditeurs sont spécialisés dans la nouvelle mais hormis leurs lecteurs habitués, il est difficile de toucher un large public. Les actions profitables ? Je n'en ai aucune idée, je ne suis pas vraiment commerciale… **M.-C. Quentin :** Non, et c'est cette raison qui m'a poussée à suggérer à mon éditeur la création d'une collection clairement identifiée comme consacrée à la nouvelle : la collection « Nouvelles nouvelles », dont L'Harmattan m'a confié l'animation. **B. Quiriny :** Sous-représentée dans la grande presse, pour une raison toute bête : allez résumer un recueil de nouvelles. Aussi, par comparaison avec le monde anglo-saxon, nous n'avons plus de revues littéraires où publier de la fiction courte. Je crains qu'à part la résistance individuelle (acheter et lire des recueils de nouvelles), il n'y ait rien à faire. **A. Renault :** La nouvelle est la grande exclue de la littérature en France. Il semble qu'elle n'ait pas trouvé son lectorat, contrairement à ce qui se passe dans les pays anglo-saxons. Insister dans la promotion sur la « facilité » de lecture : texte court. **E. Roche :** La nouvelle reste marginale, réservée à des *happy few* ou à des « happy fous ». **È. Roland :** Le jour où les « gros » éditeurs publieront davantage de nouvelles d'auteurs moins connus que leurs auteurs maison, on n'aura plus besoin de se poser ces questions. En attendant… pour promouvoir la nouvelle, on aimerait davantage de salons de la nouvelle, de revues, de comptes rendus dans les magazines littéraires. **C. Rolland-Hasler :** Débat millénaire… Il faut interdire la publication de nouvelles. **C. Saint-Charle :** Que les « gros » éditeurs n'hésitent plus à la mettre en avant. **F. Salmon :** —. **B. Savournin :** La nouvelle est suffisamment mise en lumière, parfois elle est un peu fourre-tout (trop). Les revues de poésie se mettent à en publier davantage et c'est très bien. Pour la faire apprécier auprès d'un plus large public, il faudrait changer le regard des lecteurs au moment de leur achat littéraire. En effet, le lecteur-acheteur aime en avoir pour son argent, et comme la nouvelle a un profil « court », celui-ci se sent roulé, d'où la réussite des romans (alors qu'en vérité il y a beaucoup de bla-bla inutile). **F. Schurmans :** Il y a beaucoup d'AT [appels à textes], de prix, de concours permettant aux nouvellistes de faire connaître leur travail. Les prix lycéens jouent un rôle important puisqu'ils favorisent le développement du lectorat. Le plus difficile reste, d'une part, le passage au recueil papier à compte d'éditeur et, d'autre part, la reconnaissance au-delà du public spécifiquement intéressé par la nouvelle. **J.-F. Schwaiger :** 1. Malheureusement non ! 2. Déjà séparer histoires de nouvelles. Expliquer aux gens la différence. **C. Simon :** La nouvelle souffre d'avoir très peu de lecteurs. Elle souffre de ne pas être étudiée dans les écoles dès le primaire et surtout que la nouvelle contemporaine n'y soit pas du tout présente. Le projet de recueil d'Outlier, *Les meilleures nouvelles 2017*, qui sortira en automne 2018 a pour but de faire entrer la nouvelle dans les classes. **E. Solac :** La seule action profitable serait que les grosses maisons d'édition

se mettent à en diffuser et à en faire une vraie promotion. Au pays de Maupassant, tout de même… **D. Soubieux :** L'absence de réponse serait-elle dans la question ? Si quelqu'un avait une solution — et ce n'est pas moi — cela se saurait ! J'en profite cependant pour saluer les quelques revues ainsi que la poignée d'éditeurs qui acceptent de publier des nouvelles malgré les difficultés qu'on connaît. **V. Struxiano :** Pour une raison que j'ignore, le format de la nouvelle ne semble pas correspondre aux standards de l'époque. Cependant, certaines initiatives telles que Short édition, qui propose, au format numérique, des histoires courtes dans des lieux d'attente ou de transit bref (type halls de gare), me semblent de nature à pouvoir la (re-)populariser. Je pense que des nouvelles au format audio pourraient aussi rencontrer un certain succès. **J.-C. Tardif :** Non bien sûr ! C'est un mal français (tout comme la poésie). Quoi faire ? Donner à lire. Faire que les (grands) éditeurs créent des collections dédiées à la nouvelle… Si j'avais la solution… **B. Thièry :** Des concours, des salons littéraires spécifiques à ce genre peut-être… et surtout un plus grand intérêt de la part des journalistes et critiques. **J.-F. Thiery :** La nouvelle n'a pas bonne presse dans le monde francophone, en dehors de la S-F. La production est peut-être trop facile à publier (à compte d'auteur), trop abondante, trop médiocre ? Les pépites sont rares, et les éditeurs passionnés par le texte court sont trop éphémères. **R. Thieulent-Torréton :** Elle n'est certainement pas assez mise en lumière et même si j'apprécie les libraires, je pense qu'ils sont un peu fautifs, peu d'entre eux aiment recevoir des recueils de nouvelles, au prétexte qu'ils se vendent mal. Or la vente se provoque aussi, l'incitation et le conseil du libraire permettraient sans doute de mieux développer le lectorat de la nouvelle. Il y a des arguments : la liberté de lire le livre dans le « désordre », le passe-temps dans des moments d'inaction obligatoire : salle d'attente, l'enfant que l'on va chercher à l'école ou à la salle de sport et qui se fait attendre… Plaisir les soirs de trop grande fatigue qui ne permettent pas d'entamer ou poursuivre la lecture d'un roman et satisfaction d'avoir rapidement le dénouement. Bref, il y a mille et une raisons de lire des nouvelles. **É. Tixen :** Bien sûr que la nouvelle n'est pas suffisamment mise en lumière en France. Et je ne comprends pas pourquoi, alors que dans les salons, je rencontre de nombreux lecteurs qui en sont friands. J'aimerais que la nouvelle soit diffusée à la demande plutôt que sous forme de recueil. Télécharger ou acheter une nouvelle qu'on pourrait lire en vingt/trente minutes, le temps d'un trajet, par exemple. **É. Torrente :** La nouvelle n'est pas suffisamment mise en lumière par l'industrie de l'édition. Les actions les plus profitables seraient de les proposer à l'unité dans des lieux d'attente, de transport, etc. **P. Vallens :** Des lectures publiques. **M. Vannier :** Trop peu de lecteurs de nouvelles en France, d'où le peu d'intérêt des éditeurs et des libraires. Les concours participent à leur diffusion. La nouvelle est un exercice d'écriture très accessible en collège et trop peu utilisé. J'ai participé à des animations en classe de quatrième dont les élèves avaient étudié une de mes nouvelles avec leur professeur. Avec eux, j'ai animé un rapide atelier d'écriture pour vaincre leur peur d'écrire. Grand succès. Une des élèves a même obtenu l'année suivante un 1er prix à un concours. Par l'école, on peut diffuser la lecture et l'écriture de nouvelles. **E. Vaucey :** D'évidence, pas suffisamment. Les recueils de nouvelles devraient davantage être présents sur le devant des présentoirs des librairies comme dans les émissions littéraires. **G. Verdet :** Les éditeurs prétendent que les nouvelles francophones se vendent pas. Les libraires répètent que ça se vend pas et n'en proposent pas. Les lecteurs écoutent les conseils des libraires. C'est une vieille rengaine à

manège. Les préjugés sont les moteurs du marché. Sont eux qui font tourner la grande roue du consumérisme. Comme des hamsters dans leur cage. On s'en fout, on en écrira quand même ! Je propose plusieurs mesures simples pour régler le problème : Autoriser une déduction d'impôts conséquente à tout achat de nouvelle. Inscrire sur chaque recueil : traduit de l'américain. Bloquer les ronds-points et rediriger les automobilistes vers les librairies des centres-villes. Organiser un loto national pour soutenir les auteurs et distribution de recueils au Noël de l'Élysée. Et pour finir, occuper les grandes librairies et chanter à toute force du Francis Lalanne jusqu'à l'agrément de toutes ces revendications. **M.-C. Viano :** Et si les revues consacrées à la nouvelle étaient (au moins un peu) subventionnées ? Et si les prix qui couronnent les recueils de nouvelles étaient plus nombreux (en dehors du Goncourt de la nouvelle, il y a le prix de la nouvelle d'Angers. Quel autre ?). Et si les « grands auteurs » s'y collaient un peu plus souvent ? Et si une émission de télé était consacrée à la nouvelle (il y en a peut-être, je n'ai pas la télé). Et si chaque soir, un acteur connu (ou une actrice, bien sûr) lisait à la radio une nouvelle de D. Daeninckx, N. V. Gogol, Maupassant, E. A. Poe, A. Tchekhov, F. O'Connor (ou O. Henry, ce champion injustement oublié de la chute surprenante) ? **L. Vignat :** La nouvelle, comme toute la littérature de fiction, doit trouver d'autres modes de diffusion et de promotion que la traditionnelle publication papier et le non moins traditionnel salon du livre. Notre temps contemporain, de plus en plus accéléré, fractionné, interconnecté, est en train de tuer l'acte de lecture solitaire. Toutefois, la nécessité du récit demeure. C'est une nécessité anthropologique. Ce sont aux auteurs, aux éditeurs d'inventer de nouveaux modes de diffusion. Lectures publiques, théâtralisées, musicales, enregistrées, conférences sont donc des pistes à développer, à amplifier. Pour ma part, dès que je publie un livre, je mets en place une espèce de service après-vente qui comprend ce genre de pratiques. Je vais à la rencontre du public, expose mes textes comme le ferait un peintre. Les nouvellistes et les romanciers de demain devront redevenir des troubadours. **C. de Viron :** Pour encourager la lecture de nouvelles en pays francophones, il faut l'introduire intelligemment à l'école et là il y a des lacunes. De nombreux professeurs de français m'ont dit ne pas savoir enseigner ce qu'est une nouvelle. *In fine*, si l'on veut écrire de bonnes nouvelles, il faut dévorer les recueils de nouvelles. **O. Vojetta :** Pas suffisamment, non, surtout si l'on a en tête ce que W. Faulkner disait : « Peut-être que tout écrivain veut d'abord écrire de la poésie, découvre qu'il ne peut pas et aborde alors la nouvelle qui, après la poésie, est la forme littéraire la plus exigeante. C'est seulement après avoir échoué là qu'il se tourne vers le roman. » Pourtant c'est un format court adapté aux temps actuels, ce monde moderne où tout est course. Les éditions Au diable Vauvert organisent tous les ans un concours de nouvelles. Si Gallimard ou une autre grande maison parisienne faisait la même chose, cela aiderait sans aucun doute. **A. Wilhelmy :** Je trouve que la quantité de revues de nouvelles, l'intégration de nouvelles dans les revues qui ne sont pas à vocation littéraire, et la place faite aux recueils de nouvelles au Québec permettent de mettre en valeur cette forme littéraire. **É. Wilwerth :** Non, pas suffisamment. Il faudrait en publier davantage dans des journaux, revues, sites, etc. Et organiser davantage de salons. Puis ne pas oublier la radio. **J. Wintrebert :** Les éditeurs sont beaucoup trop frileux. Question actions, multiplier les supports, sans doute. **P. Zylawski :** On doit pouvoir davantage pour promouvoir la nouvelle… mais ce n'est pas commode parce que, contrairement aux Anglo-Saxons, la plupart des Français ne sont pas naturellement attirés par ce genre. Beaucoup

ont besoin d’entrer dans un roman au long cours, et ils le disent à l’occasion. À ce propos, les concours de nouvelles doivent encore être multipliés. Je fais partie du jury du concours de la Ville de Feignies (59), près de chez moi, et celui du CROUS [centre régional des œuvres universitaires et scolaires] de Lille (59), et il arrive que l’on y rencontre un texte de grande qualité… mais pas souvent, alors il faut continuer.



► Êtes-vous gros(se) lecteur/lectrice ? Plutôt livres papier ou « immatériels » ?

D. Akakpo : Je lis au moins deux livres par semaine, je suis fan de bons romans policiers. Papier et e-books. Sans parler des relectures que je fais à titre bénévole pour des auteurs amis. **L. Allaert :** Oui, je lis tous les jours mais ce n’est jamais assez. Mon plaisir absolu est de plonger dans un livre tôt le matin en buvant un café et de le terminer le soir en éteignant la lumière. Ces journées sont rares mais ô combien délicieuses. Un livre est nécessairement « papier ». Je ne lis que des livres, pas de « contenus ». **A. Aragnou :** Je lis beaucoup. Pour le travail, de nombreux essais en histoire de l’art ou dans le design, des romans également, surtout des romans policiers. Je suis dans ma période polar depuis quelques années. Je lis en numérique ou en papier. **S. Arnier :** Évidemment : lire est le carburant de l’écrivain. Incapable d’écrire le soir, c’est donc l’heure où je lis. Je lis en papier et numérique, en proportions quasi équivalentes. **G. Ascaride :** Papier. **N. Aufan-Benazeth :** Je suis une lectrice vorace… de livres papier, pour l’odeur de l’encre, le toucher du papier, le plaisir du retour en arrière et la non-dépendance à l’électricité. **L. Avram :** Aux yeux de ceux qui ne lisent pas, je passe pour une grosse lectrice ! Ce que je ne suis pas. Je manque de temps car je consacre beaucoup de mon temps à l’écriture, et comme je suis très lente... En tout cas, je lis de vrais livres papier mais je ne suis pas contre la lecture occasionnelle sur écran. Mais rien ne vaut un vrai livre. **M. Baglin :** Gros lecteur, oui. Uniquement papier pour ce qui concerne la littérature. **J.-P. Baratte :** Lecteur très occasionnel durant ma période professionnelle, l’écriture m’a ramené à la lecture depuis 2015. Papier et liseuse me semblent complémentaires. **V. Baret :** Je lis deux-trois livres par mois, tout dépend bien sûr de leur longueur. Je lis à la fois des livres papier et numériques. Je préfère le papier, c’est plus facile de revenir en arrière quand on veut relire un passage. Mais le numérique est clairement plus « transportable ». **N. Barrié-Laborde :**

Grosse, non, lectrice oui, beaucoup par audiolivres en voiture. **G. Bastide :** Heu, 1,80 m pour 80 kg, c'est raisonnable, non ? Je lis encore beaucoup, tout ce qui me tombe sous la main, papier uniquement, mais je reconnais que je vais de plus en plus — par facilité ? — sur l'écran, images numériques, digests, documentaires, presse alternative. **C. Batumike :** Des livres papier pour leur aspect formel. Leur esthétique contribue à faire s'arrêter mon choix sur un livre. Le format, les couleurs de la couverture, sont des éléments qui interviennent, suffisamment, dans ce choix. Des livres papier, pour le côté tactile qu'ils offrent ; c'est un plaisir de feuilleter les pages d'un livre. Ils ont une ascendance psychologique certaine sur mon état d'esprit. Il existe, entre l'intérêt porté à l'« objet » livre et sa lecture, ces petites secondes qui s'écoulent, ces instants d'excitation ressentis lorsqu'on déniche un nouvel objet qui va intégrer son espace de vie. Interviennent surtout le désir de relecture des passages qui m'ont marqué, le temps de décider, ou de me séparer de l'objet « fétiche » parce que je ne l'ai pas apprécié ou de le garder, dans les rayons de ma petite bibliothèque. Raviver des souvenirs… Une maison sans bibliothèque est une maison vide. Un livre papier est un support pour accueillir, renfermer, conserver jalousement une idée avant que l'écrivain la délivre, l'imprime et conseille sa lecture à qui de droit. **B. Baudart :** Lecteur moyen je dirais (j'ai dans ma bibliothèque une trentaine de livres en attente d'être lus), j'ai du mal à trouver ce qui me plaît, m'intéresse, me donne l'envie de m'embarquer dans le joli voyage que représente la lecture d'un roman sans le lâcher, du début à la fin. **B. Baune :** Oui, gros lecteur, et sur papier (j'ai coupé le cordon ombilical en tant qu'auteur, pas question que je coupe comme lecteur !). **P. Beaucamps :** J'essaie de lire chaque soir et toujours en format papier. **S. Beauget :** Grosse lectrice, livres papier. J'adore l'audio aussi mais on n'en trouve pas beaucoup en médiathèques et ça reste cher à l'achat. **A. Bernabéo :** Je lis beaucoup, régulièrement, l'objet livre pèse dans mon sac et soulage mon mental, l'entraînant vers des ailleurs inédits, avec passion, certaines pages, comme un amant, comme une mère inquiète savent caresser, d'autres vous retournent l'estomac, d'autres encore vous régénèrent. Je viens de finir la *Correspondance* Maria Casarès/Albert Camus, *Des jours d'une stupéfiante clarté* d'A. Appelfeld, un recueil de poésie d'A. Velter, un autre d'O. Mandelstam, *Le lambeau* de P. Lançon et… les *Nouvelles* de C. Lispector. J'aime noter dans mes cahiers des phrases qui — c'est sûr ! — ont été écrites à ma seule intention. Relire est un plaisir empli de nouvelles surprises. **G. Bertin :** Je ne suis pas gros, non mais ! Je ne lis presque que sur tablette et téléphone, parce que je vis entre Paris et Lyon et que le papier ça pèse lourd, parce que j'adore marquer et copier-coller des passages, parce que je peux lire dans le noir sans réveiller la personne qui dort à côté de moi. **O. Billington :** Je l'étais, mais depuis que je suis maman, je lis moins. Papier, encore et toujours ! **O. Boile :** Avalant une centaine de livres par an (romans, essais historiques, BD pour l'essentiel, ainsi qu'un peu de nouvelles bien sûr), cela doit me placer d'emblée parmi les « gros lecteurs »… Toutes ces lectures étant au format papier, comme précisé ci-dessus. **M. Boland :** Je suis plutôt une lectrice modérée de recueils de contes, de nouvelles et de poésies ainsi que d'essais. Je suis plutôt livres papier. **V. Bonneau :** Gros lecteur, immatériel à 95 %. **G. Boulan :** Je lis énormément de pièces de théâtre, sur écran, à des fins professionnelles. Pour le roman et la nouvelle, lectures récréatives, le livre est préféré. **B. Bourrier :** Lectrice moyenne, deux à cinq livres par mois, trois quarts en papier, le reste sur tablette. **M. Brignot :** Très gros lecteur et exclusivement de livres papier.

E. Broc : Je ne suis pas « gros » lecteur — mon épouse l'est bien plus que moi — et comme vous l'aurez compris, plutôt livres « papier »… Peut-être le rêve de pouvoir admirer une bibliothèque fleurant bon le bois et le cuir ! Il me vient deux images à l'instant où j'écris : la bibliothèque du film *Le nom de la rose* et l'igloo de livres où se réfugie Plume, le petit ours dessiné par Hans de Beer, histoire de lire au calme dans un lieu intime et tout en chaleur… **M. Bruimaud :** Écrivant beaucoup et passant énormément de temps à visionner des films pour mon activité de critique de cinéma, je lis peu, le plus souvent des ouvrages qui me servent directement dans mon travail d'écrivain… Sinon, je ne lis jamais ce que vous appelez des livres « immatériels ». **P. Brulhet :** C'est très variable. Quand j'écris, je lis très peu pour ne pas être influencé. Par contre, pendant les vacances, je peux lire deux livres par semaine. **V. Brun :** Je lis des livres papier uniquement (je n'ai ni tablette ni liseuse). J'utilise mon ordinateur pour découvrir des textes courts. Quant à la quantité de livres que je dévore… Cela est très variable. Disons au moins trois par mois et cela va de la BD au roman. Je suis capable de passer d'un roman de Marguerite Duras à *Célestine* de D. Pennac en passant par une bonne BD comme *Mattéo* de J.-P. Gibrat. En fait, j'aime les bonnes histoires, bien racontées. Ouvrir un livre, c'est commencer un voyage immobile et j'attends de la destination qu'elle me captive, me fasse réfléchir, ou rire, ou… Bref, qu'elle m'emporte et tienne ses promesses. **H. Cachau :** Gros lecteur, une cinquantaine de livres annuel, sans compter les revues littéraires. En grande majorité du papier, puisque attaché au matériau, à sa pagination, à sa présentation… **B. Camus :** Je lis beaucoup et essentiellement des livres papier. **J. Cauda :** Gros lecteur de livres papier. J'habite chez des livres. **M. Causse :** Traducteur égale lecteur au ralenti, plusieurs heures par jour. Le livre papier est mon moment de vacances — et il est au fond assez rare. **J.-C. Chabel :** —. **C. Chabirand :** J'ai été un très gros lecteur, moins maintenant mais toujours de vrais livres ! **S. Chagny :** Lecteur moyen mais régulier. Livres papier uniquement, pour des raisons ophtalmologiques : la lumière des écrans me fait pleurer… **D. Chappey :** Gros lecteur de papier. **M. Charest :** Livres. Immense lectrice. **M. Charine :** Affirmatif ! Plutôt e-books, pour le salut de ma bibliothèque… **S. Chatelain :** Oui. Les deux. **J.-B. Chronopoulos :** Petit lecteur mais avec une grosse bibliothèque ! **G. Claustriaux :** J'ai été un gros lecteur, mais à présent je lis moins car j'ai moins le temps. Par contre je lis toujours sur papier. **F. Clerfeuille :** Avec quatre-vingts à cent livres lus par an, je pense pouvoir être cataloguée comme grosse lectrice. Actuellement, les trois quarts de mes lectures sont numériques, mais la proportion ne cesse d'augmenter. **V. Cohu :** Pas grosse lectrice, seulement rondelette. **P. Couailler :** Je ne suis pas un « gros » lecteur, mais la lecture reste essentielle dans ma vie. Je lis environ une douzaine/quinzaine de romans par an. **J.-L. Coudray :** Je lis beaucoup en effet. Des livres numériques ? jamais. L'avenir est dans le papier. Défendons-le. Le livre numérique, objet modulable à l'infini, n'est pas un livre. C'est juste de l'information provisoire. Ce reflet du livre papier n'aurait jamais existé sans l'existence préalable du livre papier. Méfions-nous des imitations… qui parasitent l'original jusqu'à le faire disparaître. Sans la référence du livre papier, le livre numérique deviendra ce qu'il est dans son essence : un blog, un jeu, une publicité, un tas de mots. **R. Coulon :** Je lis beaucoup de livres, sous forme papier. **T. Covolo :** Oui, « grand » lecteur selon la norme. Uniquement sur papier. **A. Crenn :** Je lis beaucoup, et toujours sur papier, si le livre que je cherche existe en papier. **Y.-D. Crouzet :** Gros, c'est combien ? En nombre de

pages, je pèse environ mille quatre cents pages papier par mois. **S. Dabat :** Aha ! Je suis une livrophage compulsive (environ quatre livres/semaine, de préférence anglophones). J'ai longtemps été anti-liseuse, mais comme je suis lectrice et trieuse pour des éditeurs, j'ai fini par me mettre à la liseuse pour raisons professionnelles, et maintenant, j'y suis accro. C'est tellement plus confortable et léger. Et en plus, en voyage, ça permet d'emporter toute sa bibliothèque avec soi. Par contre, pour les BD et beaux livres, je préfère le papier. **P. Dandois :** J'ai beaucoup lu dans ma jeunesse, maintenant je lis beaucoup moins. Quand je lis des livres, ils sont en papier, je ne possède pas de liseuse électronique, n'achète et ne télécharge donc jamais de livres numériques. Il peut m'arriver de lire de nombreux livres (papier) d'affilée puis plus rien, sinon une revue littéraire par-ci par-là, durant de longs mois. **M.-C. Daniel :** Je lis une centaine de romans ou recueils par an, essentiellement sur liseuse. Mon critère principal de choix d'une lecture est d'ailleurs l'existence d'une version numérique du texte, de bonne qualité de mise en pages et orthotypographique, à un prix normal pour du numérique (moins que du poche papier pour un même nombre de signes, donc). **A. Dardenne :** J'ai beaucoup lu dans le passé (livres papier) mais je ne lis quasiment plus quand j'écris et j'écris dès que j'en ai l'occasion. **L. Daverat :** Très. Je lis en moyenne trois livres par semaine, de tout style ou genre. La recette est finalement assez simple : petit sommeil, rejet presque total de la télévision, aucun jeu vidéo et usage d'Internet restreint au nécessaire. **M. Debruxelles :** 1. Oh oui. De plus en plus. Demandez à mon pèse-personne ! 2. Les deux, mais plutôt papier. **G. Delbet :** Plutôt gros lecteur sur papier et en bibliothèque. **A. Demouzon :** Oui, plutôt une bonne grosse (ou grande) lectrice. Uniquement de livres papier, on l'aura compris plus haut. **P. Denizet :** Je lis sur papier, à un rythme variable. Disons que j'essaie de lire tous les jours, sans faire le compte de mes lectures. **M. Desroziers :** Je lis beaucoup, même si je suis moins boulimique de livres qu'avant, je lis surtout des livres papier mais pour moi, c'est le texte qui compte, peu importe le support. **A. Dhelvallée :** Plutôt, et papier. **P. Dietrich :** Je ne lis que des livres « papier », et je lis tous les soirs, mais horriblement lentement ! **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Oui je lis énormément, moins maintenant car j'ai un boulot, des enfants, une maison à faire tourner, mais dès qu'un livre m'intéresse, il me le faut et je le lis très vite, je lis extrêmement vite du fait de l'habitude, j'ai lu le livre de G. Wattrelos sur le MH370 en une journée. Une journée, c'est assez pour un roman/livre qui me plaît. Mais je suis devenue difficile, exigeante, je ne peux plus lire n'importe quoi juste parce que tel bouquin a gagné un prix. Je n'ai pas pu aller au delà de la page 2 de *Chanson douce* [L. Slimani]. Tant pis. À l'inverse, je pense qu'aucun type de littérature n'est à dédaigner, y compris les auteurs « populaires », souvent dénigrés par la critique mais qui vendent des milliers d'exemplaires. **S. Dormond :** Une lectrice de corpulence moyenne dont la voracité est directement proportionnelle à l'intérêt suscité par le livre en question. Et résolument fidèle au livre papier. Mais pas fétichiste pour un sou. Quand je lis, je corne, je souligne, je laisse ouvert sur la tranche et j'emmène même au sauna. Bref, quand un livre est passé entre mes mains, ça se voit. **S. Dullin :** Je lis beaucoup et même s'il m'arrive parfois de lire des textes sur écran je suis une inconditionnelle du support papier. J'aime l'objet. J'aime le lien que j'ai avec lui. **L. Dumortier :** Papier — pas assez de temps malheureusement (j'en suis à quarante livres en attente). **C. Durr :** Je dirais que je ne lis pas énormément, une quarantaine de romans par an (c'est beaucoup par rapport à la moyenne des Français, mais ça ne me paraît pas

énorme, c’est moins d’un livre par semaine). S’ajoutent à cela quelques centaines de BD, pour des raisons professionnelles souvent. Préférence pour le Kindle en ce qui concerne les romans. Super-pratique. Et ma femme ne râle plus quand je lis tard. **C. Duttine :** Je suis un grand lecteur de livres (imprimés exclusivement). J’aime triturer un livre voire l’annoter ou encore ouvrir les pages avec un coupe-papier comme dans certaines éditions rares et surannées. Les e-books ne sont pas ma tasse de thé ! **A. Emery :** Je lis et relis énormément. Et je reste fidèle au papier. **C. Falbet-Desmoulin :** Une très grosse lectrice de livres papier. **M. Fazi :** Je suis une ancienne grosse lectrice qui trouve désormais moins le temps et la motivation. Je possède une liseuse mais préfère le papier. **M. Feugray :** Principalement papier grâce au réseau gigantesque de ma ville (Le Havre [76], qui compte seize bibliothèques ou « relais lectures »). En ce moment, je lis principalement de la bande dessinée, entre trente et quarante titres par mois, tout en sirotant trois-quatre recueils de nouvelles et un roman par mois. **I. Flaten :** Une dévoreuse de livres et uniquement de papier. L’objet est important. **B. Fourchard :** Lecteur moyen, en livre papier presque exclusivement (sauf exception). **C. Gaillard-Sarron :** Je suis une grande lectrice de livres papier et de livres numériques, très pratiques lors de vacances ou de déplacements. Papier ou numérique, ce n’est pas le support qui m’importe, mais ce qu’il délivre. **B. Gautier :** Je ne pense pas pouvoir être considéré comme un gros lecteur, car je ne fais pas le poids devant les personnes qui ont réellement le temps de lire. Mais je lis tout ce qui me passe sous les yeux. Ce qui n’exclut aucun support, papier, liseuse, écran, panneau publicitaire, emballage de papillotes... **M. Gengoux :** Je suis grande lectrice et uniquement de livres papier. C’est si bon de tourner les pages. **O. Gerig :** Je lis énormément, mais surtout quand je n’écris pas. Lorsque j’écris, je lis surtout de la documentation qui me sert à étayer mes romans. **F. Germanaud :** —. **C. Gevrey :** Boulimique ! Je lis sur papier. **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Majoritairement papier, sauf quand je n’ai pas le choix parce que le format est uniquement numérique. Actuellement j’ai vingt-deux bouquins en attente ou en cours de lecture… de là à en déduire que je suis un gros lecteur… **E. Giuliana :** Je suis un papivore, du genre insatiable. **J. Glaziou :** La « grosseur » est relative : depuis des années, je conserve la ligne avec sept à huit livres par mois, dont trois à quatre recueils de nouvelles… sur papier à 95 % ! **É. Gohier :** Gros lecteur et principalement papier. **A.-S. Guénéguès :** Énorme. Des livres. Des objets livres. Avec des pages qu’on tourne en mouillant son doigt et des marque-pages improvisés. **M. Guilloux :** Oui. Livre papier. **L. Hesse :** En moyenne deux à trois ouvrages par mois, alternant les essais et les romans, toujours papier. **T. Horguelin :** Gros lecteur, pas seulement de littérature ; sur papier, exclusivement. **M. Housni :** Je lis beaucoup de livres papier. J’appartiens à la génération d’avant le numérique. Mais j’utilise fréquemment le Web aussi, qui offre de larges choix de lectures. **S. Huguet :** Je suis une grande lectrice, exclusivement de livres sur papier. **B. Jacquot :** Jeune, j’étais un gros lecteur. Je me délectais des excrétions de Marcel Proutte et de Franz Kaka. J’ai beaucoup aimé Céline, quoiqu’il ait souvent pissé sur Jacob sans pisser sur Delafon, ce qui est le comble de l’antisémitisme. Je me suis gavé de *« Blowin’ in the wind », « Desolation Row »* et *« Masters of War »*. Puis ça m’a passé. Je donne désormais dans le distillat littéraire, le concentré d’érudition. Je me contente d’une interview de quatre minutes de Robert Allen Zimmerman, *alias* Bob Dylan, Prix Nobel 2017 de littérature. **R. V. Janulewicz :** Non, je suis un petit lecteur mais je peux vivre toutefois d’intenses épisodes boulimiques.

Pour ce qui est du support, je suis livre papier. **A. Kotsov :** Petit lecteur, ni grand ni gros. Papier pour le bus, le train et le métro ; et numérique (ePub, PDF, etc.) pour emporter en vacances ; ça tient moins de place ! **M. Labbé :** Livres papier. **É. Lainé :** 1. Non. 2. Livre papier. **H. Laly :** Quand je ne suis pas en « période d'écriture », je lis cinq à six livres par mois, en version papier. Sur Internet, je lis tous les extraits possibles proposés sur les sites des éditeurs, les blogs littéraires ou les sites des écrivains. Je me documente aussi sur le site de la BNF où les livres en accès libre sont nombreux. **S. Lamur :** Je suis un gros lecteur, oui. Cela me paraît indispensable quand on veut produire quelque chose de valable. Encore une fois, on n'est pas tout seul au fond d'un placard : écrire est une activité sociale, quoi que l'on en pense. Nécessairement, on s'inscrit dans un registre, un cadre, et on répond en permanence à d'autres auteurs. Et je lis essentiellement sur papier. J'ai acheté deux liseuses, mais j'ai marché sur la première et retrouvé la seconde brisée au fond de mon sac. Ce n'est peut-être pas un acte manqué, mais cela y ressemble. **A. Langer :** Grosse lectrice. Plutôt livres papier. Je réserve la liseuse électronique à la lecture en anglais (le dictionnaire intégré est très pratique) et pour certains voyages. **A. Lasserre-Vergne :** Je ne sais pas vivre sans livre, sans lire des livres imprimés. **A. Lasverne :** Je lis moins qu'avant. Entre mon blog, ma présence sur les réseaux, mon travail d'écriture et la vie, la vie qui se vit au-dehors, je n'ai plus le temps et l'énergie de beaucoup lire. Mais je lis au moins quelques pages chaque jour. **J. Layani :** Gros lecteur, mais pas adipeux. Papier, toujours. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Papier-papier-papier… En numérique, je trouve que ça fait « moins vrai ». **M. Le Thiec :** Grosse lectrice. Livres papier. **D. Lebel :** Mes lectures : je lis beaucoup, vraiment beaucoup. Je préfère lire sur papier mais étant donné que mes finances ne sont pas élastiques, j'utilise aussi ma Kobo et mon appli Kindle. **D. Lecènes :** Grosse lectrice papier. **N. Lecomte :** Seulement livres papier. Oui, je suis une grosse lectrice, ayant fait des études littéraires et enseignant le français. **J. Lefèvre :** Je lis autant que j'écris, c'est-à-dire beaucoup ! Je suis fan du format papier même si j'ai de plus en plus de mal à trouver de la place sur mes étagères pour caser tous ces livres ! **C. Legouix :** Je lis beaucoup. En ce qui concerne la fiction, j'ai toujours deux livres en cours, principalement sur papier, le numérique étant réservé aux voyages. Je lis également des articles, revues, essais, ainsi que des quotidiens, principalement en ligne. **L. Léri :** Grande lectrice de livres papier et immatériels. J'ai découvert ces dernières années le livre audio, et je prends grandement plaisir à me laisser porter par ces voix d'acteurs qui donnent encore plus d'épaisseur aux textes. **P. Leroyer :** Lecteur, bien entendu. Gros lecteur, sans doute. De revues de nouvelles, de nouvelles en tous genres. Et puis de bien d'autres choses. Mais toujours sur papier. Je suis *old style*. **H. Lictevout :** J'ai mis du temps à devenir un lecteur assidu. Avec le temps, des problèmes de vue apparaissant, j'ai dû passer à la lecture sur tablette. Désormais mes lectures sont (presque) toutes « immatérielles ». Et je dévore des tonnes de livres de toutes sortes. **C. Loiseau :** Lectrice boulimique, à la fois papier (j'aime son contact et les belles éditions) et numérique (j'aime l'idée d'avoir ma bibliothèque dans ma poche). **S. Lucas :** Boulimique lorsque le sommeil ne m'emporte pas. 60 % numérique, 40 % papier. **J.-L. Lys :** Grand lecteur, sur papier (nul n'est parfait !). **C. Lysière :** Je lis beaucoup, oui, et toujours sur papier. **É. Lysøe :** Je suis universitaire, professeur de littérature comparée. J'écris donc et lis alternativement dans la même journée. Je lis indifféremment des livres imprimés ou des livres numériques, même si pour mon travail j'utilise de plus

en plus le numérique. Mais une chose est sûre : je ne pourrais pas écrire si je ne lisais pas ! **A. Mahaim :** Je me jette sur les nouveautés, incapable d'attendre une éventuelle sortie en poche ou d'aller en bibliothèque, j'ai toujours des piles au pied de mon lit, je suis curieuse. Mais je ne m'oblige pas à finir les livres qui me lassent. Papier, papier, je ne suis pas suffisamment nomade pour avoir besoin d'une liseuse. **P. Malosse :** Oui, je peux lire plusieurs romans en une semaine si j'ai le temps. Plutôt papier, mais je voyage parfois avec ma liseuse. **C. Maltère :** Je suis une grande lectrice. Je lis principalement sur papier. Je me suis rendu compte assez vite que je ne retenais pas du tout mes lectures de la même façon quand elles étaient dématérialisées : je les oublie même très vite, elles ne s'imprègnent pas. Je ne saurais expliquer le phénomène. **C. Mamier :** Je lis beaucoup, oui. Du livre papier. Ma compagne a une tablette, mais je l'utilise très rarement. **P. Mangion :** Je suis un gros papivore pour les romans. Mais je picore en immatériel. **L. Marconi :** Je lis énormément, essentiellement des romans ou des nouvelles, toujours de la fiction. J'ai lu récemment, et apprécié, le roman de Françoise Guérin, *Maternité*, le premier roman de Laurine Roux, *Une immense sensation de calme* ou bien encore les *Petits plats de résistance* de Pascale Pujol. J'ai aussi eu un coup de cœur pour le roman de Paolo Cognetti, *Les huit montagnes,* ou pour ceux de Silvia Avallone, *D'acier* et *Marina Bellezza*. **F. Maréchal :** Bon lecteur, si ce n'est gros. Toujours sur papier. Avec des trous d'air pendant lesquels tout me tombe des mains, et des moments de frénésie. **B. Marée :** Peut-on écrire un peu sans lire beaucoup ? Papier. J'aime avoir le truc en main ! **M. Martin :** Si je travaille sur ordinateur, je ne suis pas une lectrice accrochée à sa liseuse ! J'ai besoin du contact et de l'odeur du papier. Un livre est une rencontre charnelle que je ne retrouverai pas avec le numérique. **V. Martorell :** Plutôt papier. **M. Mathis :** Le papier, définitivement. Son poids, son odeur, sa place, l'échange qu'il autorise. Rien ne me satisfait plus que la verticalité d'une pile de nouveaux livres à côté de moi. **A.-M. Matte :** J'ai toujours privilégié les livres papier. Au point de les lire en marchant au centre-ville de ma métropole, ce qui n'est guère sécuritaire. Par conséquent, j'ai découvert les livres audio et en suis maintenant très avide. Je peux « lire » tout en gardant l'œil sur la circulation. **H. Mestron :** Plutôt gros lecteur. **G. de Montmollin :** Je lis en moyenne un livre par semaine, généralement papier. Est-ce être un gros lecteur ? **M.-H. Moreau :** Je lis tous les jours depuis toujours, livres et journaux. Plutôt papier pour les livres, mais je n'ai rien contre les tablettes que j'ai déjà utilisées et que je trouve très pratiques (ce qui est aussi leur limite car le livre a un côté charnel que les tablettes n'auront jamais). **P. Morel :** Avec mes activités d'écriture, je lis moins qu'avant. (Uniquement des livres papier.) **P. Morvilliers :** Sûrement considéré comme un « gros lecteur » à raison d'une cinquantaine d'ouvrages par an (en dépit du fait que je sois un lecteur lent), j'attends encore que les liseuses dégagent une odeur de poussière et de papier moisi et soupirent quand on en tourne les pages avant de me lancer dans l'expérience. **G. Muller :** Gros lecteur de livres papier. **A. Neetesonne :** Je suis une très grosse lectrice, d'œuvres papier uniquement. Je lis de tout, des romans aux documents universitaires en passant bien sûr par des nouvelles. Tout dépend du temps dont je dispose et de mon intérêt du moment. **J. Nicoladec :** Dans le faux sens où l'on comprend l'expression de nos jours, *« Nulla dies sine linea »*. Mais tout autant, voire peut-être encore plus, à l'inverse*, « Nulla dies sine librum legere »*. À part ça, « livres papier ou immatériels » me semble une opposition mal formulée. Car, caractères graphiques sur papier ou code

binaire enregistré en mémoire informatique, tous deux sont tout autant matériels et tout autant porteurs d'immatérialité. Ce qui n'empêche qu'il y a même différence d'approche entre livre et fichier qu'entre une femme réelle et une poupée gonflable. **M. Nicolaieff :** Je lis environ deux à trois romans par mois, en format papier. **B. Niquet :** Assez grosse lectrice. Livres papier de préférence mais la version « immatérielle » est bien pratique quand on voyage beaucoup ! **J.-J. Nuel :** Pas un très gros lecteur. Parfois relecteur. Et toujours des livres papier. **B. Oberlé :** Oui. Papier, indiscutablement ! **O. Paquet :** Lecteur régulier, avec des pics où je dévore beaucoup en peu de temps et d'autres où je ne lis quasiment rien à part la presse. Je lis aussi bien en numérique qu'en papier, plus souvent des classiques en numérique. **R. Penblanc :** Je suis un très gros lecteur de livres papier — presque exclusivement. Mais j'apprécie également de pouvoir lire des textes courts sur mon ordinateur. **J. Pézennec :** Je suis gros lecteur, mais presque uniquement de livres papier. Je lis sur support immatériel seulement quand il n'existe pas de version papier. **G. Pingault :** Moyenne. Et plutôt livres papier, mais ma liseuse est irremplaçable parfois pour les vacances. **M. Pontacq :** Je lis énormément et toujours sur papier. D'abord cela repose les yeux, et puis il y a l'odeur et le toucher du papier. Quand j'étais enfant et qu'on me prêtait un livre, je savais toujours d'où il venait, même en fermant les yeux : il avait pris l'odeur de la maison où il avait séjourné. Quel ordinateur, quelle liseuse vous donneront jamais cela ? **A. Pontier :** Je lis quatre à cinq romans/recueils de nouvelles par mois, toujours sur papier. **A. Prieur :** Je suis une grosse lectrice. Je ne peux pas me coucher sans lire le soir, je ne conçois pas les vacances sans pouvoir avancer sur trois à six livres (ça dépend de la taille) et les styles varient en fonction de mes humeurs. Je reste une inconditionnelle des livres papier, incapable de lire sur des supports immatériels. **M.-C. Quentin :** PAPIER ! Et oui, je suis gloutonne en matière de livres ! **B. Quiriny :** Assez gros, en partie par profession (journalisme). Sur papier, sauf en voyage. **A. Renault :** Je lis sur papier exclusivement. **E. Roche :** Gros lecteur, oui : y a-t-il meilleure école que la lecture ? Je reste attaché aux livres papier. **È. Roland :** Lectrice boulimique, plutôt papier mais pratiquant la liseuse (outil génial en voyage). **C. Rolland-Hasler :** Grosse et lectrice, avaleuse de papier imprimé : l'immatériel n'est pas nourrissant. **C. Saint-Charle :** Bouquinovore, quatre livres lus en moyenne chaque semaine. J'alterne entre liseuse et papier. **F. Salmon :** —. **B. Savournin :** J'ai des périodes de lecture intense, puis je ralentis — toujours en version papier. **F. Schurmans :** Je lis beaucoup, plutôt papier pour le roman et la poésie. En ce qui concerne les revues littéraires consacrées à la nouvelle, je les acquiers en version électronique. D'une part, parce que j'habite à l'étranger et, d'autre part, de plus en plus, par souci écologique. **J.-F. Schwaiger :** Environ dix-douze romans par an. Papier uniquement. **C. Simon :** Pour des raisons pratiques, je lis essentiellement en numérique depuis sept ans, mais il m'arrive de lire en papier quand le livre n'existe pas en numérique ou qu'on me l'offre ou me le prête. **E. Solac :** Énorme lectrice, entre cent et cent trente livres par an, et seulement sur papier (sauf correction de manuscrits). **D. Soubieux :** Je dois être dans la moyenne, si j'en crois les statistiques. Je ne lis que sur papier. Mais ne comptez pas sur moi pour me tirer une balle dans le pied d'auteur déjà boiteux en me faisant dire du mal du numérique (deux de mes titres sont diffusés dans ce format !). **V. Struxiano :** Gros lecteur peut-être, lecteur moyen en surpoids plus probablement. Qui lit essentiellement des livres papier, empruntés à la médiathèque de Rambouillet (78). **J.-C. Tardif :** Je lis

beaucoup (pas autant que je le voudrais) et exclusivement des livres que je peux tenir dans mes mains. La lecture est aussi tactile. C'est un agissement du corps (et des corps... d'imprimerie). **B. Thièry :** Je suis une très grande lectrice, de livres papier uniquement. **J.-F. Thiery :** Je suis devenu un gros lecteur de textes scientifiques et universitaires, et j'ai délaissé les textes romanesques depuis quelques années. Mes lectures se font essentiellement sur mon iPad. **R. Thieulent-Torréton :** Je ne suis pas une assez grosse lectrice à mon goût, par manque de temps, disons une lectrice moyenne, mais toujours sur papier. **É. Tixen :** J'ai toujours un livre sur moi, je lis beaucoup. Vous l'aurez compris, je suis plutôt livre objet. Le tenir entre mes mains, tourner les pages… J'ai bien une liseuse mais je ne l'utilise que lorsque je pars en voyage et que les bagages sont dimensionnés. **É. Torrente :** Oui, je lis beaucoup par périodes. Quand je ne suis pas dans l'écriture d'un roman. Dans ce cas, je lis surtout des livres didactiques pour nourrir mon écrit. Je lis aussi bien en papier qu'en numérique sur ma liseuse. **P. Vallens :** Plus livre papier, mais j'ai une lecture de zapping sur Internet. **M. Vannier :** Grande lectrice, de presse et de romans surtout, toujours en livre papier (deux à trois par semaine). **E. Vaucey :** Oui, papier le plus souvent. **G. Verdet :** Qui pourrait écrire sans avoir beaucoup lu ? Peindre sans aller au musée ? Composer sans avoir écouté un enregistrement ? Lire, oui, et lire beaucoup, depuis toujours, c'est essentiel à l'écriture. C'est une évidence. Moi, c'est papier. Et rien que ça. « Pléiade » ou poche, neuf ou corné, moisi ou à l'encre fraîche c'est que papier. Et rien que du papier ! D'autant qu'un livre, bon ou mauvais, peut suggérer bien d'autres usages. Bloquer une armoire normande, allumer le feu en hiver, distribuer des confettis les jours de fête, construire une sculpture en papier mâché, inventer des origamis... Essayez donc de faire ça avec une tablette numérique ! **M.-C. Viano :** J'ai longtemps été une lectrice boulimique. Je le suis un peu moins depuis que j'écris. Version papier. J'ai une liseuse, mais elle me sert surtout en voyage. **L. Vignat :** Lecteur moyen : un livre par semaine. Plutôt papier, oui, encore et toujours le papier, pour sa sensualité, pour la beauté de la phrase imprimée. **C. de Viron :** —. **O. Vojetta :** Je me qualifie plutôt comme un lecteur qui choisit ce qu'il lit, et qui n'hésite pas à abandonner un livre si les susceptibilités d'un auteur ne collent au final pas avec les miennes. Livres papier pour les trois quarts. Le reste se compose de livres audio. **A. Wilhelmy :** Je dois lire environ quatre-vingts livres par année, principalement des recueils de poésie. Toujours en format papier. **É. Wilwerth :** Lectrice moyenne. Livres papier. **J. Wintrebert :** Très grosse lectrice (d'autant plus que dans le jury de prix littéraires) et, depuis une déchirure de l'épaule, adepte de la liseuse. **P. Zylawski :** Bon an mal an, depuis des siècles, je lis environ cent dix bouquins par an. Majoritairement des romans appartenant à des genres très divers. Mais deux exclusions : la science-fiction et la fantasy. Les trois quarts des auteurs sont des contemporains. Un peu de XIXe siècle et quelques classiques. Exclusivement sur papier.



► Quel est le titre de votre recueil de chevet (tiré de la production mondiale) ?

D. Akakpo : Impossible de n'en citer qu'un. Mais à coup sûr un recueil de Maupassant. **L. Allaert :** *Tais-toi, je t'en prie,* de R. Carver. Un classique. **A. Aragnou :** Si je devais choisir un auteur de nouvelles et le poser durablement sur ma table de nuit, ce serait D. Buzzati. **S. Arnier :** Le recueil de nouvelles qui m'a le plus marqué récemment est à classer en science-fiction : *La tour de Babylone*, de Ted Chiang (prix Locus du meilleur recueil de nouvelles 2003 et prix Bob-Morane 2007 dans la catégorie « Nouvelles »). **G. Ascaride :** Pas de recueil de chevet. **N. Aufan-Benazeth :** Pas de « livre de chevet » réducteur, donc pas de « recueil de chevet »… E. A. Poe, R. Kipling, J. Conrad, L. Sepúlveda, D. Buzzati… **L. Avram :** *Sept histoires qui reviennent de loin,* de J.-C. Rufin. Magnifique ! **M. Baglin :** Les nouvelles d'E. Hemingway. Mais il y en aurait tant d'autres (A. Tchekhov, D. Buzzati, R. Dahl, R. Carver...). **J.-P. Baratte :** Pas de livre de chevet, mais je garde un souvenir admiratif de nouvelles de S. Zweig. **V. Baret :** Je ne lis pas de recueil de nouvelles hormis les anthologies des concours. **N. Barrié-Laborde :** *On Becoming A Novelist* (J. Gardner). **G. Bastide :** En citer un, c'est en oublier cent. À mon chevet, puisque c'est de lit et de livres qu'il s'agit, j'ai actuellement un gros tas, voyons voir : *Les chiffonniers de Paris*, A. Compagnon, *Citadelle*, A. de Saint-Exupéry, *Peter Pan ou l'enfant triste*, d'une psychanalyste, *Confidences cubaines*, C. Marthaler, *Parfois je ris tout seul*, J.-P. Dubois, *Conversations entre adultes*, Y. Varoufakis, *Haïkus,* de Bashô, *Graines de résistance*, de la Conf. paysanne du Tarn et *Martin Eden*, de J. London… **C. Batumike :** Un livre qui prend soin de moi. J'ai lu *Les livres prennent soin de nous* de R. Detambel. Un plaidoyer pour le livre porteur d'éléments thérapeutiques. Au-delà de l'inspiration, de la création d'un texte voire du toucher sensuel des pages, le livre serait un instrument de soin et d'apaisement. Un déclencheur de la liberté intérieure. Il serait un fervent concurrent des salons de « développement personnel ». L'auteur maîtrise bien ce sujet étant elle-même kinésithérapeute de formation. Son ouvrage renvoie à l'essentiel de sa pratique quotidienne. J'aime aussi les titres lus à l'adolescence et qui continuent d'avoir des effets dans ma vie d'adulte. Je redécouvre la misère, l'humiliation, la déconsidération, la moquerie en

repensant à Fantine, mère de Cosette dans les *Misérables* de V. Hugo. Le livre m'a emporté dans ma jeunesse. J'aime mes propres livres. Mon recueil de poèmes *Lueurs enrhumées* (éd. Société des poètes français). Il traduit une époque. Il exprime mon malaise. Face à une nature qui bascule vers un abîme terrifiant voire effroyable. Une nature prête à tomber avant de sombrer dans le précipice. Ce cauchemar est individuel. J'essaie de l'exorciser par ma poésie, ces mots, ces « anticorps » indispensables. Ma nature est cette belle femme qui a la malchance de se faire violer par l'homme qu'elle héberge ; l'homme sans humilité ; l'homme imbu de lui-même, l'homme rapace. Finalement, l'homme animé, selon T. Hobbes, de pulsions violentes envers son espèce. Ma nature est cette belle femme qui, pour s'en sortir, essaie de retrouver sa force dans les lueurs du jour (représentées ici comme porteuses d'espoir). Malheureusement, ces lueurs qui doivent éclairer son visage sont blafardes. J'aime mon dernier récit *Désir d'utopie au pays des ambivalences* (5 sens éditions). Ce n'est pas un vent qui me traverse l'esprit. C'est une réalité. Hélas, banale ! Un passage de courants violents. La société sécrète toujours des monstres. Des despotes continuent de naître. Et nourrissent la chronologie éhontée de la dystopie. Ils font des ravages. Qui m'indignent. Et m'affolent. Situations insoutenables. Des corps frôlent la mort. Chaque seconde en Syrie. Des peurs s'entassent à la prison centrale d'une contrée africaine. L'humain associe l'autre humain à des déjections. Je m'affole devant le règne de l'intolérance. Devant l'avilissement des consciences, par des théocrates. Je m'affole de voir perdurer la cruauté des hommes envers des animaux. L'intelligence de l'homme ne sait plus mieux faire que détruire les corps et étouffer les esprits. Ici, des pragmatiques n'y peuvent rien. Là-bas, des esprits résistants cèdent à la folie et au désir fou du dictateur. Ils s'en vont. Vers une terre d'exil incertaine. D'aucuns se surprennent à survivre sur un bateau en papier. Qui chavire dans la Méditerranée. Certes, mais… Je me soigne par quelques étoiles utopiques. L'appel de la forêt, le recours à la poésie, la vie du carnaval n'ont jamais été aussi utiles. Ce sont des instruments d'optique pour une autre approche de vie. Question essentielle : comment réconcilier l'homme avec son humanité perdue ? **B. Baudart :** David Case, *Lune de sang,* « Série noire ». Et aussi les Pulps de la série « Alfred Hitchcock ». **B. Baune :** Les nouvelles d'A. Tchekhov, de J. L. Borges, de R. Dahl, de R. Kipling, d'E. A. Poe. Je me replonge souvent dans leurs textes. **P. Beaucamps :** Sans aucune hésitation, l'œuvre complète de R. Carver ! **S. Beauget :** Les *Nouvelles d'Océanie* (n°s 91 et 92 de *Brèves*). **A. Bernabéo :** Dans « ma bibliothèque de chevet » comme le disait joliment M. Yourcenar, il m'est difficile d'extraire un seul livre. Ce serait peut-être la poésie de P. Celan. L'écriture de G. Brisac, celle de C. Oster, de T. Viel, de C. Thomas trouvent en moi un écho particulier. **G. Bertin :** J'en ai listé vingt-cinq dans une longue recension sur mon blog : (http://www.lignesdevie.com/2016/04/selection-25-grands-recueils-nouvelles). Dont *Lâchons les chiens,* de B. Udall. J'ajouterai aujourd'hui un 26e et un 27e : H. Murakami, *Des hommes sans femmes,* et Y. Ogawa, *La bénédiction inattendue*. **O. Billington :** —. **O. Boile :** L'ouvrage auquel je pense aurait du mal à tenir sur un chevet vu sa taille et son poids ! Mais je serai sans doute amené à souvent relire l'intégrale *Conan* par R. E. Howard, récemment éditée en un seul volume chez Bragelonne. Ce recueil est une vraie mine d'or pour les amateurs de fantasy épique. **M. Boland :** *Le K,* de D. Buzzati. J'adore aussi les recueils de R. Carver. **V. Bonneau :** *Leurre de vérité*, de D. Daeninckx. **G. Boulan :** Je n'ai pas vraiment de livre de chevet mais puisque la question est posée, je répondrai

les nouvelles d'A. Tchekhov. **B. Bourrier :** *Notes de chevet,* de S. Shônagon, *Lettre d'une inconnue*, de S. Zweig. **M. Brignot :** *Le nom de la rose* [U. Eco]. Une histoire trouble avec des personnages d'une densité rare et une intrigue forte. **E. Broc :** Actuellement je lis *Omega,* de J. McDevitt, quatrième opus, roman de science-fiction traitant de l'archéologie sur des sites planétaires aux confins de notre galaxie et par-delà de la place de l'homme dans cet infiniment grand. Et le recueil n° 80 de *L'encrier renversé*, cela coule de source !… **M. Bruimaud :** Il y en a vraiment plusieurs, mais si vous n'en voulez qu'un, je dirai *Contes de la folie ordinaire,* de C. Bukowski. **P. Brulhet :** *Chroniques martiennes,* de R. D. Bradbury. **V. Brun :** Le recueil de nouvelles *Achaba,* de J.-P. Lamy, un bijou méconnu. Oui, je sais, vous vouliez un best-seller, mais je tiens à ce titre-là, car il s'agit du meilleur recueil de nouvelles que j'aie lu à ce jour. Sinon… *Le joueur d'échecs,* de S. Zweig. **H. Cachau :** Actuellement en relecture L. Pirandello ainsi que S. Zweig et F. S. Fitzgerald, viennent ensuite les Russes puis des Espagnols... **B. Camus :** Je n'ai pas de recueil de chevet. Je peux néanmoins citer celui que j'ai le plus (re)lu, peut-être parce que j'ai du mal à le cerner : *Le livre de sable*, de J. L. Borges. **J. Cauda :** *Les cent vingt journées de Sodome* [D. A. F. de Sade]. Où les passions sont égrainées comme autant de nouvelles que l'écriture puisse concevoir. **M. Causse :** À mon chevet, j'ai surtout des BD… *Zaï zaï zaï zaï.* **J.-C. Chabel :** *L'exil et le royaume* (A. Camus). **C. Chabirand :** Difficile ! Mais j'adore *Le coq de bruyère,* de M. Tournier. **S. Chagny :** Pas de livre particulier à mon chevet, ni personne d'ailleurs... Je me meurs seul… Je garde seulement sous la main le livre que je suis en train de lire : en ce moment, l'*Étymologie des noms d'oiseaux, savants et vernaculaires*. **D. Chappey :** V. Nabokov, *Nouvelles complètes*, « Quarto » Gallimard ; E. Hemingway, *Nouvelles complètes*, « Quarto » Gallimard. **M. Charest :** Je n'aime pas relire des livres, car j'ai trop de livres à lire et à découvrir, mais un de ceux que j'adore c'est A. Cossery. Par contre, c'est un romancier, désolée. J'aime relire les entretiens avec A. Cossery. Ça me replace. **M. Charine :** Actuellement, j'alterne entre l'anthologie *Malpertuis IX*, celle des Imaginales 2018, et un thriller fantastique. **S. Chatelain :** Les Psaumes. **J.-B. Chronopoulos :** Je crois être un véritable INCONDITIONNEL de H. P. Lovecraft. **G. Claustriaux :** *Danse macabre*, de S. King. **F. Clerfeuille :** Je n'ai pas de recueil de chevet. En revanche, je manque rarement les numéros de *L'indé panda*, un magazine numérique gratuit qui permet de découvrir des nouvelles d'auteurs indépendants dans tous les genres. **V. Cohu :** *La lettre volée,* d'E. A. Poe. **P. Couailler :** *Chroniques martiennes*, de R. D. Bradbury. **J.-L. Coudray :** *Les gros chiens,* de Chaval. **R. Coulon :** En matière de nouvelles, *Le K*, de D. Buzzati. **T. Covolo :** *Les braves gens ne courent pas les rues*, de F. O'Connor. **A. Crenn :** J'ai été très marqué par les *Nouvelles* de J. D. Salinger quand j'étais adolescent et j'en relis une de temps en temps. **Y.-D. Crouzet :** L'intégrale des nouvelles de R. Matheson. **S. Dabat :** *Serpentine*, de Mélanie Fazi. **P. Dandois :** Le recueil que je choisis c'est : *L'hérésiarque et Cie,* de G. Apollinaire. **M.-C. Daniel :** Mon recueil préféré ? Aujourd'hui, ce sera *Chroniques martiennes,* de R. D. Bradbury. **A. Dardenne :** *Les contes de la bécasse* [Maupassant]. **L. Daverat :** Question impossible pour moi. Il y en a trop en lice. À la rigueur, je vous livre le dernier qui m'a marqué au cours des derniers mois : *Les vagabonds,* de M. Gorki. **M. Debruxelles :** *L'incroyable et triste histoire de la candide Erendira et de sa grand-mère diabolique*, de G. García Márquez. **G. Delbet :** *Les Cinq livres*, F. Rabelais. **A. Demouzon :** Je n'en ai pas. Ça tourne. **P. Denizet :** *Amours en fuite*, de B. Schlink.

M. Desroziers : *Fictions,* de J. L. Borges. **A. Dhelvallée :** Les nouvelles de F. S. Fitzgerald. **P. Dietrich :** *Mélodies du cœur*, d'A. Proulx. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Mon dernier livre lu est de V. Goby, *Un paquebot dans les arbres*. Sur la maladie (déformation professionnelle, j'imagine). Mais les livres qui ont marqué mon enfance et ma vie sont *Le Petit Chose*, d'A. Daudet et *Ne délivrer que sur ordonnance,* de J. Freustié. Deux livres très pessimistes sur la vie, très amers et peut-être lus à un trop jeune âge. D'où en partie mon regard un peu désespéré sur l'être humain et mon besoin d'écrire justement des nouvelles porteuses d'espoir ou d'humour. **S. Dormond :** En ce moment, *L'air de rien,* écrit par ma sœur [Hélène Dormond]. J'adore aussi les classiques tels que D. Buzzati et A. Daudet. **S. Dullin :** La liste est longue. Pour n'en citer que quelques-uns : *À travers les champs bleus,* de C. Keegan ; *Autour de ton cou,* de C. Ngozi Adichie ; *Un membre permanent de la famille,* de R. Banks ; *Nouvelles africaines,* de D. Lessing ; *Les braves gens ne courent pas les rues,* de F. O'Connor ; les nouvelles d'E. Hemingway, de R. Carver et de S. Zweig. **L. Dumortier :** *Le symbole perdu,* D. Brown. **C. Durr :** J'ai bien peur de n'avoir pas de recueil de chevet. **C. Duttine :** Ma prédilection me porte vers les auteurs classiques. Certains contemporains m'ennuient même si j'ai quelques auteurs fétiches. Laissons de côté momentanément la nouvelle, j'aime par exemple J.-M. G. Le Clézio, P. Modiano, J. Echenoz dont j'apprécie l'univers et leur conduite du récit. Mais, je le répète, c'est auprès des grands classiques que je retrouve le pouvoir de la littérature… Un « livre de chevet », je n'aime pas trop l'expression. Avant de me coucher, j'ouvre quelques livres pour m'endormir et certains y réussissent très bien. Je tairai les noms de ceux qui le soir m'engourdissent et m'abandonnent dans les bras de Morphée. Les livres que j'aime ne sont donc pas de « chevet » mais ils m'accompagnent au quotidien, à un moment disponible de la journée. **A. Emery :** *Treize histoires*, de W. Faulkner. **C. Falbet-Desmoulin :** *Méditer jour après jour,* de C. André et *Silhouette,* de J.-C. Mourlevat, un modèle du genre pour qui aime l'humour noir... **M. Fazi :** *Le nid,* de L. Tuttle, qui eut une grosse influence sur ma propre écriture. **M. Feugray :** Hier soir, *Baby Boom,* de J. Vautrin et *Le singe et la sirène,* de N. Dumontheuil en BD. Si l'on parle du livre dont je ne puis me départir, ça reste *L'arrache-cœur,* de B. Vian. **I. Flaten :** Désolée mais aucun en particulier. Il y a tant de réponses possibles. **B. Fourchard :** *Le K*, D. Buzzati. **C. Gaillard-Sarron :** *Bizarre ! bizarre !,* de R. Dahl. **B. Gautier :** Comme pour les genres littéraires, je ne peux ni ne veux faire de classement. Il y a tellement de belles choses ! J'ai un faible pour les nouvellistes étrangers : R. Carver *(Tais-toi, je t'en prie)*, C. Bukowski *(Contes de la folie ordinaire)*, T. Williams *(Le boxeur manchot)*... Mais aussi les nouvelles de science-fiction de P. K. Dick, dont chacune contient un monde complet. **M. Gengoux :** *Le bar des habitudes*, de F. Bartelt. **O. Gerig :** *Amours solitaires,* de M. Ortin. **F. Germanaud :** Mon recueil de chevet : A. Proulx, *Brokeback Mountain.* **C. Gevrey :** Pour les nouvelles : *Les vitamines du bonheur* (R. Carver) ou *Raisons de vivre* (D. Bakine). **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Désolé, il me sera impossible de vous dire LE livre de chevet. Car il varie selon les bouquins que je lis actuellement, donc là au moment où j'écris ces lignes, ce sera soit *L'âme,* d'E Triolet, soit *Le pacte noir,* de R. E Howard. **E. Giuliana :** Le choix est trop difficile ! Mais puisqu'il faut répondre, ce sera *Les nouvelles de Pétersbourg,* de N. V. Gogol : cinq nouvelles, cinq chefs-d'œuvre, à savoir « Le nez », « Le manteau », « Le journal d'un fou », « La perspective Nevski » et « Le portrait ». **J. Glaziou :** Difficile de m'en tenir à un seul : *La ronde et autres faits divers,* de J.-M. G. Le Clézio… et pour

les étrangers, les nouvelles de H. Melville, J. Steinbeck, E. Hemingway, R. Carver, L. Erdrich… **É. Gohier :** J'ai un faible pour *La chasse au lézard,* de W. Boyd. **A.-S. Guénéguès :** Il change toutes les semaines (D. Pennac, D. Foenkinos, B. Werber, V. Ovaldé…). **M. Guilloux :** —. **L. Hesse :** *Attention Dieu méchant* [S. Auslander]. **T. Horguelin :** Impossible d'en élire un seul. **M. Housni :** Le « Quarto » Gallimard consacré à J. Cortázar, *Nouvelles, histoires et autres contes*. Voilà un pavé dont je ne me sépare pas. **S. Huguet :** *Tous les feux le feu*. Ou *Les armes secrètes*. Ou *Gîtes*. Je n'arrive pas à choisir un titre unique parmi les recueils de J. Cortázar. **B. Jacquot :** Le titre de mon recueil de chevet. En ce moment : *South of no North*, de C. Bukowski. **R. V. Janulewicz :** Je n'en ai pas mais si je devais en choisir un, cela serait *L'embarquement pour Arkham*, de R. Bloch. Ou alors *Contes de la folie ordinaire*, de C. Bukowski. **A. Kotsov :** Pas vraiment de chevet, sur ma table de nuit reposerait en priorité un recueil que je n'ai pas déjà lu en totalité. Disons plutôt, selon la formule consacrée, le bouquin que vous emporteriez sur une île déserte ; alors, un classique : *Les diaboliques,* de J. Barbey d'Aurevilly, ou *Différentes saisons,* de S. King, un Maupassant, ou, pourquoi pas, les *Lettres de mon moulin* [A. Daudet] ; mais je préférerais que l'île soit pourvue d'une bibliothèque ! **M. Labbé :** *Nouvelles,* de F. O'Connor, *Un jour rêvé pour le poisson-banane*, de J. D. Salinger. **É. Lainé :** Hum, même ça je n'en lis pas tellement actuellement, mais j'avais bien aimé en leur temps (lointain) les recueils de A. Rozen *(Plaisir d'offrir, joie de recevoir)* et les nouvelles de A. Bierce *(Ce qui se passa sur le pont de Owl Creek)*. **H. Laly :** *Œuvres (Poésie, romans, nouvelles, contes, essais, journaux)* de S. Plath, « Quarto » Gallimard. **S. Lamur :** Un recueil, je ne saurais dire. Je pourrais citer un auteur, C. D. Simak, dont j'adore les histoires en général et les nouvelles en particulier, mais je serais incapable de mettre tel ou tel recueil en exergue par rapport aux autres. Au mieux pourrais-je en citer un que je trouve moins bon. Dans l'absolu, je relis peu, et souvent à plusieurs années de distance si cela doit se faire. Cela m'est arrivé avec les *Histoires extraordinaires* et *Nouvelles histoires extraordinaires* [E. A. Poe] qui sont sans doute de celles qui m'ont le plus marqué et que j'ai lues à 15, 25 et 35 ans. *Le K*, de D. Buzzati, est aussi phénoménal. Je pourrais également inclure, même si j'aurais tendance à le considérer davantage comme un roman, les *Chroniques martiennes* de R. D. Bradbury, absolument incontournables. Et dans un registre un peu plus restreint, il existe un *Livre d'or de la science-fiction* consacré à R. Sheckley qui mérite lui aussi le détour. **A. Langer :** Choix cornélien. Les nouvelles de F. O'Connor *(Les braves gens ne courent pas les rues)*. **A. Lasserre-Vergne :** Dès que mon livre de chevet est terminé, il est remplacé par un autre. **A. Lasverne :** Alors, avec les années, j'ai lu pas mal de nouvelles. Au pied levé, me reste en mémoire *L'incroyable et triste histoire de la candide Erendira...* de l'immense G. García Márquez, et peut-être le recueil *Dangereuses visions* I et II qui fut concocté par H. Ellison dans les années 1970. **J. Layani :** Je n'en ai pas. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** La Bible facilement, et lue sans pensée religieuse… Pour ses « histoires » ! **M. Le Thiec :** *Les armes secrètes,* de J. Cortázar, la version avec les onze nouvelles. Les nouvelles de N. V. Gogol. Celles de C. S. McCullers (mais aussi ses romans). J'avais réalisé un travail sur *La ballade du café triste* lors de mes études universitaires. S. Shepard aussi. S'il faut en choisir un, je dirais *Les armes secrètes*. Ma passion pour la nouvelle est née de ce recueil. **D. Lebel :** Mon recueil de chevet ? *Première personne du singulier* [P. Franceschi]. Un petit chef-d'œuvre. **D. Lecènes :** Question bateau. Je préfère vous donner le

titre du livre que j'aurais aimé écrire : *Seul ce qui brûle*, de C. Singer. **N. Lecomte :** Je n'ai pas d'auteur préféré. Il y a des auteurs que j'apprécie, que je préfère, mais il n'y en a pas qu'un seul. **J. Lefèvre :** Je viens de terminer *Alex,* de Pierre Lemaitre. Bluffant et superbement bien ficelé ! En termes de nouvelles je ne me lasse pas de celles de R. Dahl. **C. Legouix :** *Les chroniques martiennes*, de R. D. Bradbury. **L. Léri :** J'ai toujours eu du mal à attribuer le titre de « livre préféré » à un ouvrage à l'exclusion de tous les autres, d'autant que mes attirances littéraires sont changeantes selon les périodes. **P. Leroyer :** Pas de livre fétiche. Pas de titre obsessionnel. Il y a trop à découvrir. Le champ des possibles est infini et la vie trop courte. **H. Lictevout :** J'en ai plusieurs. Disons qu'en ce moment je lis *1491 : nouvelles révélations sur les Amériques avant Christophe Colomb,* de C. C. Mann en parallèle avec *La servante écarlate,* de M. Atwood, et les poèmes de C. Vézina. **C. Loiseau :** Pas de recueil en particulier, mais pour l'instant, je lis *Kadath, quatre quêtes oniriques de la cité inconnue*, un recueil sur l'univers de H. P. Lovecraft. **S. Lucas :** R. Yates. **J.-L. Lys :** Je n'ai aucun livre ou recueil de chevet, je suis trop gourmand ou friand pour me contenter d'un seul livre. **C. Lysière :** Joker… la question est trop difficile, je suis incapable de définir un podium. Auteurs du XIXe ou contemporains, anglo-saxons, hispaniques ou français, célèbres ou méconnus… beaucoup m'ont marquée profondément et à peine en aurai-je choisi un qu'un autre me fera regretter ce choix. Pardon mais je ne peux pas. **É. Lysøe :** Je crois que jusqu'à la fin je reviendrai aux *Tales of the Grotesque and Arabesque,* d'E. A. Poe. Il y a bien sûr des centaines de recueils que j'aime. J'en relis certains régulièrement. Mais Poe reste l'écrivain que je revisite le plus souvent. **A. Mahaim :** Plutôt un « hit-parade » de nouvelles isolées de différents écrivains qu'un recueil. J'ai longtemps considéré R. Carver comme un modèle, puis j'ai appris que son laconisme était issu des coupes de son éditeur… comme quoi… **P. Malosse :** Les recueils de J. L. Borges sont toujours intéressants à relire. Ceux de J. Cortázar aussi. Mais je n'ai pas de recueil de « chevet » à proprement parler. **C. Maltère :** Mon recueil de nouvelles de chevet, ce sont les *Nouvelles histoires extraordinaires* d'E. A. Poe. Le summum de la nouvelle poétique. **C. Mamier :** *Brume,* de S. King. Vu sa force d'exploration de l'âme humaine, ce type aurait dû avoir le Nobel depuis belle lurette. **P. Mangion :** *Les trois roses jaunes*, de R. Carver. **L. Marconi :** —. **F. Maréchal :** Quasiment n'importe quoi de P. Autin-Grenier. Mettons, *Toute une vie bien ratée,* parce que l'intérieur est à la hauteur du titre ! *Nouvelles inquiètes* et *Nouvelles oubliées*, de D. Buzzati, volumes dans lesquels on observe, au fil de l'âge de l'auteur, le raccourcissement progressif de ses textes, toujours plus ramassés, sobres et précis… et saisissants. **B. Marée :** Pas de recueil de chevet. Tout est dans ma petite bibliothèque ou emprunté pour trois sous à la bibliothèque communale (municipale) et je picore allègrement au gré des circonstances. **M. Martin :** Mon livre de chevet : *Le cercle des femmes,* de S. Brocas aux éditions Julliard. Je l'ai emprunté à la bibliothèque mais je compte me l'acheter et aussi l'offrir… C'est un livre que j'aurais aimé écrire ! **V. Martorell :** Les *Nouvelles orientales*, de M. Yourcenar. **M. Mathis :** *Baleine*, de P. Gadenne. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** R. Carver. **G. de Montmollin :** Aucun. **M.-H. Moreau :** Je n'ai pas de recueil de chevet mais je me souviens avoir lu mes premières nouvelles il y a fort longtemps avec P. Highsmith. Un régal ! **P. Morel :** Les œuvres d'E. A. Poe. **P. Morvilliers :** Par ordre chronologique : Saki, *Le bœuf en visite* ; Amy Hempel, *Aux portes du royaume animal* ; A. Saumont, *Le tapis du*

salon. **G. Muller :** *Le Horla,* de G. de Maupassant. **A. Neetesonne :** Alors là ! Vous me posez une colle. J'en ai lu et apprécié beaucoup, donc c'est compliqué de n'en choisir qu'un. Je vais dire le premier qui me passe par la tête : *Vue sur ténèbres*, de Romano Vlad Janulewicz. C'est un recueil de nouvelles d'horreur/fantastique. J'ai rencontré son auteur lors d'un salon du livre, en 2011. J'adore son style d'écriture simple, naturel, et pourtant efficace. **J. Nicoladec :** Mon pauvre chevet est nettement surchargé, et pas seulement de recueils. Mon dernier enthousiasme, au-dessus de la pile, est le *Monsieur Henri,* de P. Charras. En hommage à H. Calet. **M. Nicolaieff :** *Nouvelles* (tomes 1, 2 et 3) de R. Matheson. **B. Niquet :** Disons *Florilège* d'A. Saumont, ne serait-ce que pour rendre hommage à cette incroyable nouvelliste dont le talent n'avait d'égal que la modestie et qui a tellement révolutionné l'écriture de la nouvelle (la mienne en particulier) qu'il y a forcément un « avant » et un « après » elle. Quant aux nouvellistes étrangers, j'avoue humblement ma relative inculture dans ce domaine. **J.-J. Nuel :** Les recueils de R. Carver. **B. Oberlé :** Plutôt de la poésie. *Haïku : anthologie du poème court japonais.* Et actuellement *Le gai savoir,* de F. Nietzsche. **O. Paquet :** *Déchiffrer la trame*, de J.-C. Dunyach, chez L'Atalante. Parce que la nouvelle éponyme m'a un jour fait rater un arrêt de bus. **R. Penblanc :** Aucun. Cependant je voudrais mentionner trois excellents recueils de nouvelles, découverts ces dernières années : *L'ermite,* de R. Bass, *L'autre voix*, de Caio Fernando Abreu, et *L'Antarctique,* de C. Keegan. **J. Pézennec :** Je n'ai pas de recueil de chevet, mais je peux citer des auteurs de nouvelles que je relis régulièrement, en dehors des classiques Maupassant et A. Tchekhov : M. Aymé, M. A. Boulgakov, E. A. Poe, R. D. Bradbury, A. Bierce, Saki, I. Calvino, W. S. Maugham. **G. Pingault :** Raaaaaa... Je suis nulle nulle nulle pour citer des titres et des auteurs (ça la fout mal, nan ?). Pis je n'ai pas UN recueil de chevet, d'abord. Allez, citons-en un qui accepte de me revenir : *Le trésor de la guerre d'Espagne,* de S. Pey, m'avait assez éblouie. **M. Pontacq :** Je n'ai pas de recueil de chevet, je grappille ici et là. Mais j'ai des nouvelles « cultes » : *La mort d'Ivan Ilitch* [L. Tolstoï], *La métamorphose* [F. Kafka], *La steppe* [A. Tchekhov], *Le journal d'un fou…* [N. V. Gogol]. **A. Pontier :** Il s'agit non d'un livre mais d'une collection, qui a cessé de paraître : « La grande anthologie de la science-fiction », *Histoires*, publiée en poche chez J'ai lu, dans les années 1980. **A. Prieur :** Actuellement, je lis la trilogie du *Cycle du Ā,* de A. E. van Vogt, donc rien à voir avec la nouvelle mais auparavant je m'étais plongée dans *Fendre l'armure,* d'A. Gavalda. **M.-C. Quentin :** Actuellement : *Fugitives,* d'A. Munro. **B. Quiriny :** *Le passe-muraille* [M. Aymé]. **A. Renault :** Je n'ai pas de « livre de chevet ». Mais je suis inconditionnelle de P. Roth et de F. Kafka. **E. Roche :** J'ai deux recueils de chevet, tous deux du sud des États-Unis et tous deux proposant des nouvelles qui entretiennent des liens les unes avec les autres : *Les pommes d'or*, d'E. Welty, et *Descends, Moïse*, de W. Faulkner. **È. Roland :** L'œuvre romanesque de K. Mansfield, publiée en 1966 et en un gros volume chez Stock. **C. Rolland-Hasler :** *« Todo mi querido Julio »* [… Cortázar]. **C. Saint-Charle :** *Les contes de la bécasse*, de Maupassant. **F. Salmon :** —. **B. Savournin :** *Nouvelles, Romans, Impressions de voyages, Portraits, Propos*, Truman Capote, Gallimard. **F. Schurmans :** Le volume *Nouvelles* d'A. Tchekhov dans La Pochothèque. **J.-F. Schwaiger :** Je ne l'ai pas encore trouvé. **C. Simon :** James Salter. **E. Solac :** Tous les recueils de S. King, particulièrement les plus anciens comme *Brume* et *Différentes saisons*. **D. Soubieux :** *Fictions,* de J. L. Borges. **V. Struxiano :** Je ne sais pas. Aucun. Je passe. **J.-C. Tardif :** Difficile à dire.

Enfant j'avais été impressionné par *Le K,* de D. Buzzati. Depuis bien d'autres auteurs m'ont enthousiasmé. **B. Thièry :** *Trois contes,* de G. Flaubert. **J.-F. Thiery :** Les textes de Maupassant, E. A. Poe… **R. Thieulent-Torréton :** *Boule de suif* et autres Maupassant. **É. Tixen :** Si je devais citer ma nouvelle de chevet, ce serait « Inconnu à cette adresse », de K. Taylor, mais puisque vous me demandez mon recueil de chevet, j'avoue avoir un faible pour les balades glacées de R. Walser, *Retour dans la neige*. **É. Torrente :** Pas de recueil de chevet en particulier. **P. Vallens :** Un recueil érotique d'A. Bert, peut-être *S'inventer un autre jour*. **M. Vannier :** Mes recueils de chevet changent de jour en jour. Je viens de terminer l'excellent *La Fontaine, une école buissonnière*, d'É. Orsenna. **E. Vaucey :** *Chroniques martiennes,* de R. D. Bradbury. **G. Verdet :** *Contes et nouvelles du bord de mer*, de Maupassant. **M.-C. Viano :** Actuellement : *Nouvelles du New Yorker*, d'A. Beattie. **L. Vignat :** Titre ? Titres plutôt : *Marcovaldo,* d'I. Calvino, *Les vitamines du bonheur,* de R. Carver, les nouvelles d'E. Hemingway — mais mon chevet est large. **C. de Viron :** Mon livre de chevet est *De l'écriture*, F. S. Fitzgerald. **O. Vojetta :** *Sept histoires qui reviennent de loin*, de J.-C. Rufin. **A. Wilhelmy :** Ces temps-ci, j'aime particulièrement *Le jeu de la musique*, de S. Clermont. **É. Wilwerth :** *Histoires à mourir de vous*, de J. Sternberg. **J. Wintrebert :** Dernier en date : *Danses aériennes,* de N. Kress, au Bélial. **P. Zylawski :** Mon top 3 du XXe siècle : *Le lion*, de J. Kessel. *Un jour je m'en irai sans avoir tout dit*, de Jean d'O. *Nymphéas noirs*, de M. Bussi. Mais j'en citerais bien cent autres…



► Quel(le)s sont les nouvellistes de langue française (toutes époques confondues) de votre panthéon ?

D. Akakpo : Dans le désordre, Maupassant, Annie Saumont, Anna Gavalda, Éric Holder. **L. Allaert :** J'ai un faible pour Franz Bartelt, parce qu'il sait extraire l'exotisme de nos petits moments ordinaires. **A. Aragnou :** Prosper Mérimée. J'avoue que je suis fan d'auteurs qui ne sont pas forcément français. Edgar Allan Poe et Dino Buzzati m'ont beaucoup marquée. Italo Calvino aussi. Et Philip K. Dick. Je suis désolée, cela ne répond pas à votre question. Chez les Italiens, j'ai trouvé une dimension absurde et poétique dans laquelle je me retrouve. **S. Arnier :** Puisque je suis auteur de fantasy, je suis obligé de citer Jean-Philippe Jaworski : l'un de nos auteurs les plus fameux dans le genre. Son recueil de nouvelles *Janua Vera* est formidable. **G. Ascaride :** Pas de panthéon. **N. Aufan-Benazeth :** On y trouve pêle-mêle Maupassant, Marcel Aymé, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Jean Raspail, Éric-Emmanuel Schmitt…

L. Avram : Maupassant, bien sûr. Charles Bukowski, Roald Dahl, Jerome David Salinger, entre autres. **M. Baglin :** Honoré de Balzac. Maupassant. Alphonse Daudet. Jean Giono. Marcel Aymé. Milan Kundera. Thierry Jonquet… **J.-P. Baratte :** Désolé. Mon manque de culture va se révéler ici. **V. Baret :** Joker. **N. Barrié-Laborde :** Tonino Benacquista *(Nos gloires secrètes)*, Arnaud Modat, Malvina Majoux chez Antidata ; Florence de La Guérivière pour son formidable recueil *Les choses*. **G. Bastide :** Mon « panthéon » est décousu : Antoine Volodine, Prosper Mérimée, Edgar Allan Poe quand il est traduit par Charles Baudelaire, Franz Kafka quand il est traduit par Alexandre Vialatte, Gustave Flaubert, Albert Camus... **C. Batumike :** Assurément Guy de Maupassant, Robert Desnos, Régine Detambel, Jean-Marie Gustave Le Clézio et Laurent Gaudé. J'aime Andrée-Marie Diagne pour *La fileuse d'amour et autres récits de vie*, nouvelles chez L'Harmattan. Une somme de textes, hommage fait à la femme à travers son vécu. Huit nouvelles en tout pour décliner le mot amour qu'il soit réel ou fantasmé ; envers les siens, envers le prochain. Les récits du recueil coexistent autour d'un thème : l'amour. L'auteur aborde plusieurs questions : ce qui lie ou sépare les gens d'une communauté de vie ; la portée d'une solidarité entre musulmans et chrétiens ; l'amour à l'épreuve de l'émigration ou des difficultés de couple ; l'exode rural né de contraintes diverses, etc. Des nouvelles écrites dans un style fluide, riche et plein d'humanité. Je porte une attention particulière aux nouvelles qui peignent le tableau de vie sociétale, dans ses aspects les plus divers : rupture d'identités ; réalités des pays en mutation ; appropriation d'autres cultures nées du phénomène migratoire ; fragments de vie personnels ; remise en question des traditions archaïques, nuisibles à l'amélioration de la condition humaine. **B. Baudart :** Louis Calaferte avec *La mécanique des femmes*, sorte de roman avec différents chapitres qui se suivent ou non, comme des nouvelles rassemblées ayant un fil conducteur : la Femme. **B. Baune :** Maupassant et Marcel Aymé. **P. Beaucamps :** Je ne lis pratiquement que des auteurs américains (John Cheever, Richard Yates, William Humphrey…) mais si je dois en citer deux : Maupassant et Annie Saumont. **S. Beauget :** Didier Daeninckx, Andrée Chedid. Il y en a d'autres mais ce sont les deux premiers qui me viennent à l'esprit. **A. Bernabéo :** J'ai grandi avec les contes de Hans Christian Andersen, ceux de Jacob et Wilhelm Grimm et des livres de légende. Franz Kafka fut la rencontre littéraire d'une adolescence tourmentée, formée aux lectures « classiques », Pierre Corneille, Jean Racine, Honoré de Balzac, Stendhal, Victor Hugo. Puis les auteurs de la Middle Europa, Stefan Zweig, Arthur Schnitzler, Joseph Roth, Hermann Hesse me parlèrent de la fin d'un monde tandis que les vers d'Arthur Rimbaud, Paul Eluard, René Char, Robert Desnos en dessinaient un autre. Ce sont les femmes, Virginia (Woolf) Katherine (Mansfield), Carson (McCullers), Karen (Blixen) qui me donnèrent le goût d'écrire. Elles ne cessèrent plus de m'accompagner, romancières (Joyce Carol Oates, Siri Hustvedt, Toni Morrison, Colette, Marguerite Duras, Marguerite Yourcenar, Chantal Thomas), essayistes (Mona Ozouf, Marie Depussé, Cynthia Fleury, Anne Dufourmantelle), poétesses (Anna Akhmatova, Ingeborg Bachmann). Dans le même temps les livres de Jorge Luis Borges et de Samuel Beckett entrèrent dans ma vie : ma pensée leur doit tant ! Car ils me permirent d'affirmer un désir de vivre en liant soin et créativité. Je lis et relis les novellistes de la pensée que sont Baruch Spinoza, Michel de Montaigne, Sophocle, William Shakespeare, Michel Foucault, Roland Barthes, Jean Starobinski, Maurice Blanchot, Hannah Arendt. Il est impossible de tous les citer. Un désir de poésie intact et puissant avec Yves Bonnefoy, Philippe

Jaccottet, André du Bouchet, Paul Celan, Giuseppe Ungaretti, Federico García Lorca, Ossip Mandelstam… En les lisant j'ai le sentiment qu'ils ont voulu rectifier une petite partie de la violence du monde et je leur en sais gré, infiniment. **G. Bertin :** Georges-Olivier Châteaureynaud, Pascal Garnier, Pierre Autin-Grenier, Annie Saumont, Didier Daeninckx, Emmanuel Bove, Marcus Malte, Maupassant. **O. Billington :** —. **O. Boile :** Il est facile de citer de grands auteurs de nouvelles anglophones, mais des francophones… Parmi les incontournables, il y a Maupassant, et… ? Les autres auteurs majeurs sont surtout réputés pour leurs romans. Comme son talent mériterait d'être davantage reconnu, je vais citer un auteur assez discret, dont le nom ne dira sans doute rien hors du cercle restreint des fans d'imaginaire : un texte de Timothée Rey au sommaire d'une anthologie de nouvelles, c'est l'assurance de passer un bon moment. **M. Boland :** Guy de Maupassant, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Anna Gavalda, Éric-Emmanuel Schmitt, Boris Vian, Bernard Quiriny. **V. Bonneau :** Maupassant — OK, c'est pas original mais incontournable. Serge Brussolo, Régis Jauffret, Tonino Benacquista, Honoré de Balzac, Frédéric H. Fajardie. **G. Boulan :** Gustave Flaubert et Maupassant bien évidemment, parmi les classiques, mais également Annie Saumont pour les contemporains. **B. Bourrier :** Stendhal, Philippe Delerm, Jean Giono. **M. Brignot :** Marcel Aymé, Alphonse Daudet, Boris Vian. **E. Broc :** Blandine Le Callet avec *Dix rêves de pierre*, Alain Damasio, le plus récent, au rayon français. Je n'omets point Maupassant, lectures au souvenir scolaire. Sur ma table de chevet, et sur les conseils de mon épouse dont elle est l'auteure de prédilection, Alice Munro que je n'ai pas encore lue. Mon panthéon est néanmoins sans frontières, avec Kenneth Cook et Jørn Riel. **M. Bruimaud :** En premier lieu Raymond Queneau, Georges Perec et Alfred Jarry. Après, ce sont plutôt des Anglo-Saxons : Ernest Hemingway, Charles Bukowski, J. G. Ballard, Barry N. Malzberg… **P. Brulhet :** Guy de Maupassant, Pascal Malosse, Franck Ferric. **V. Brun :** Guy de Maupassant, Alain Emery, Jean-Paul Lamy, Emmanuelle Cart-Tanneur, Marie-Hélène Lafon, Karine Giebel. **H. Cachau :** Maupassant, Marcel Aymé, Paul Léautaud, Roger Bordier, Henri Calet, Annie Saumont, Éric-Emmanuel Schmitt, Paul Fournel, Sylvie Huguet, Laurent Gaudé, Marianne Desroziers, Régine Detambel, Claire Castillon, Herta Müller… Liste non exhaustive ! **B. Camus :** Je n'aime pas les listes ; elles sont sujettes aux oublis… et puis, je varie… **J. Cauda :** Donatien Alphonse François de Sade. **M. Causse :** J'ai surtout des Américains… Jules Barbey d'Aurevilly ? **J.-C. Chabel :** Maupassant, Georges-Olivier Châteaureynaud, de nombreux auteurs fantastique/S-F. **C. Chabirand :** Gustave Flaubert, Maupassant, Michel Tournier. **S. Chagny :** Le comte de Lautréamont. Puis Maupassant. Enfin Edgar Allan Poe… Et quelques autres… Je crois inutile de multiplier les lectures, il ne faudrait en avoir qu'une seule et l'approfondir sans cesse… **D. Chappey :** Jean-Noël Blanc. Marcus Malte. Pascal Garnier. **M. Charest :** J'aime une nouvelle ici et là et de temps en temps, mais je n'ai pas d'auteur fétiche encore. **M. Charine :** Je ne me risquerai pas à donner de noms ou à élaborer un classement, il y a tant de bons auteurs… **S. Chatelain :** Guy de Maupassant, Corinna Bille. **J.-B. Chronopoulos :** Théophile Gautier pour la passion et Maupassant pour le sourire en coin. **G. Claustriaux :** Howard Phillips Lovecraft, Stephen King, Edgar Allan Poe. **F. Clerfeuille :** Dans l'édition traditionnelle, j'apprécie Sylvain Tesson et Marguerite Yourcenar. J'aime aussi beaucoup Francisco Coloane, mais il n'est pas de langue française… Chez les indépendants, j'aime particulièrement Azel Bury. **V. Cohu :** Pierre Boulle, Marguerite Yourcenar,

Guy de Maupassant. **P. Couailler :** Jean-Philippe Jaworski (pour son incroyable et magnifique recueil de fantasy *Janua Vera*, aux éditions Les Moutons électriques). Et Guy de Maupassant, bien sûr. **J.-L. Coudray :** Serge Pey, Jules Supervielle. **R. Coulon :** Maupassant. **T. Covolo :** Eh bien… aucun. **A. Crenn :** Beaucoup des auteurs que j'admire ont écrit des textes courts, qui ne sont pas forcément des nouvelles au sens strict, mais qui existent pour eux-mêmes en quelques pages : Georges Perec (« La rue Vilin », dans *L'infra-ordinaire*), Henri Calet (ses chroniques, dans *De ma lucarne*), Boris Vian (le recueil *Les fourmis*), Emmanuel Bove *(Bécon-les-Bruyères)*, Antoine Choplin *(Alberto)*, Jean Forton *(Toutes les nouvelles)*. **Y.-D. Crouzet :** Je n'ai pas de panthéon français, mais j'aimais Serge Brussolo à ses débuts. **S. Dabat :** Je répète, Mélanie Fazi parmi les « actuels ». Sinon, j'ai adoré Honoré de Balzac et Maupassant, ainsi que les contes fantastiques d'Edgar Allan Poe et Théophile Gautier. **P. Dandois :** Quelques-uns de mes auteurs francophones : Jean Ray, Roland Topor, Auguste Villiers de L'Isle-Adam, Guy de Maupassant… **M.-C. Daniel :** Nathalie Dau, Anna Gavalda, Dominique Guérin, Sébastien Ayreault, Gaëlle Pingault, Isabelle Guso, Karim Berrouka, Aurélie Wellenstein. **A. Dardenne :** Maupassant, Maupassant et Maupassant pour ne citer que les trois plus grands. **L. Daverat :** Même problème. Je citerai quand même Jean-Marie Gustave Le Clézio, Pierre Mac Orlan, Guy de Maupassant, Jean Ray (liste non exhaustive)… **M. Debruxelles :** Maupassant, Marcel Aymé, Hubert Haddad, Georges-Olivier Châteaureynaud, Bernard Quiriny, Marcel Brion, Pascal Garnier… **G. Delbet :** Je lis peu de nouvellistes… **A. Demouzon :** Maupassant, je l'ai relu un nombre incalculable de fois, et j'y reviens toujours. **P. Denizet :** Philippe Djian, Tonino Benacquista, Albert Camus, Laurence Cossé, Maupassant… **M. Desroziers :** Jorge Luis Borges, Julio Cortázar, Francis Scott Fitzgerald, Sylvia Plath, Virginia Woolf, Howard Phillips Lovecraft, Carson Smith McCullers, Vladimir Nabokov… et, beaucoup moins connu, Marcel Béalu dont les courtes nouvelles sont de véritables petits bijoux. **A. Dhelvallée :** Maupassant, Haroche. **P. Dietrich :** Marc Villard et Franz Bartelt. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Dino Buzzati, surtout *Le K*. Je lis aussi beaucoup les recueils de nouvelles par pays édités par Magellan & Cie/*Courrier international*. **S. Dormond :** Notamment Maupassant, Tonino Benacquista, Agnès Desarthe, Laurent Gaudé. **S. Dullin :** Gustave Flaubert, Guy de Maupassant et Edgar Allan Poe. **L. Dumortier :** Comme je réponds ce que je veux, je donnerai les auteurs que j'aime et qui sont américains : le maître du fantastique, Stephen King et Raymond Carver, qu'un ami m'a fait découvrir. **C. Durr :** Dans les grands anciens, je dirais Guy de Maupassant. Autant pour le style et l'originalité que le rapport entre intelligence et émotion. Parmi les contemporains, j'aime beaucoup la plume, habile et efficace, d'Alain Absire. **C. Duttine :** Les recueils de nouvelles que j'aime sont ceux de Prosper Mérimée (le premier nouvelliste qui m'a fait découvrir ce genre), ensuite je citerai Alice Munro, Juan Rulfo, John Fante… **A. Emery :** Jean Giono, Pierre Michon, Philippe Claudel, Laurent Gaudé, Sylvie Dubin, Régis Jauffret… **C. Falbet-Desmoulin :** Maupassant, Dino Buzzati, Jean-Claude Mourlevat, Éric-Emmanuel Schmitt, Anna Gavalda, Tatiana de Rosnay, Jean-Christophe Rufin, Alexandra Lapierre, Agnès Ledig, Maxime Chattam. **M. Fazi :** Adolescente, j'ai été très marquée par celles de Maupassant mais ne les ai pas relues depuis longtemps. La plupart de mes nouvellistes préférés sont anglophones, même si j'apprécie beaucoup le travail de certains collègues dans le domaine de l'imaginaire (Sylvie Lainé, Sylvie Denis ou Jean-Claude Dunyach par exemple). **M. Feugray :** Éric Chevillard, Annie Saumont,

Georges-Olivier Châteaureynaud, Henri Michaux, Jean Vautrin, Marcel Aymé, Boris Vian. À l'étranger, j'ai été très marqué par Dino Buzzati, Italo Calvino, Charles Bukowski et Dorothy Parker. **I. Flaten :** Maupassant comme tout le monde, Régis Jauffret, Annie Saumont, Marc Villemain et tant, tant d'autres là aussi… **B. Fourchard :** Annie Saumont, Pierre Autin-Grenier… **C. Gaillard-Sarron :** Sylvain Tesson, Bruno Brel, Guy de Maupassant, George Sand. **B. Gautier :** Il y a bien sûr les précurseurs : Maupassant, Théophile Gautier (sans « h », s'il vous plaît !)… Mais je voudrais mentionner surtout les petits soldats défenseurs de la nouvelle de langue française rencontrés au fil des pages des revues, que je ne peux pas citer tous, mais qui constituent le système sanguin de ce genre en perpétuel renouvellement. **M. Gengoux :** Franz Bartelt, Tonino Benacquista. **O. Gerig :** Edgar Allan Poe, Milan Kundera, Charles Bukowski, Oscar Wilde. **F. Germanaud :** Les nouvellistes de langue française : Marcel Schwob, André Dhôtel, Maurice Pons, Henri Thomas, Serge Pey, Sylvie Dubin. **C. Gevrey :** Guy de Maupassant, Philippe Delerm. Mon panthéon compte surtout des nouvellistes russes et américains… **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Guy de Maupassant avec *Les contes fantastiques*, Marcel Aymé avec *Le passe-muraille et autres nouvelles*, Serge Brussolo pour l'intégralité de ses nouvelles, Serge Lehman pour ses nouvelles que j'ai découvertes dans le recueil *Le Haut-Lieu et autres espaces inhabitables*, Mélanie Fazi notamment pour le recueil *Serpentine.* Les auteurs de l'anthologie *Créateurs, inventions et savants fous*. **E. Giuliana :** Maupassant, Prosper Mérimée, Octave Mirbeau et Boris Vian (pour ne pas citer que des noms qui commencent par un « m » et… aussi parce qu'il reste l'un de mes préférés, bien sûr !). **J. Glaziou :** Maupassant, Albert Camus, Jean Giono, Hervé Bazin, Jean-Marie Gustave Le Clézio… **É. Gohier :** Honoré de Balzac, Frédéric Dard, Sylvain Tesson, Éric-Emmanuel Schmitt et d'autres. **A.-S. Guénéguès :** Maupassant. **M. Guilloux :** —. **L. Hesse :** —. **T. Horguelin :** Auguste Villiers de L'Isle-Adam, Marcel Schwob, Maurice Leblanc, Valery Larbaud, André Pieyre de Mandiargues, Robert Lebel, Jacques Sternberg. **M. Housni :** Maupassant, Marcel Aymé, Annie Saumont… **S. Huguet :** J'apprécie particulièrement Pierre Gripari, Jehanne Jean-Charles, Jean-Marie Blas de Roblès, Max Rouquette. **B. Jacquot :** Les nouvellistes francophones de mon panthéon. Facile ! Jean Ray, Claude Seignolle, Alphonse Daudet, Boris Vian, Pierre Dac. Au-dessus de tout ça je place Jean-Paul Sartre — surhomme littéraire et sous-merde politique (Billy Wilder disait : *Nobody's perfect*…). **R. V. Janulewicz :** J'ai un faible pour Jean Ray avec *Les contes du whisky* ou *Les contes noirs du golf*. **A. Kotsov :** Maupassant, Jules Barbey d'Aurevilly (voir plus haut), et beaucoup d'auteurs talentueux et méconnus que je fréquente sur les *fora* littéraires. **M. Labbé :** Maupassant. **É. Lainé :** Anna Rozen, Anna Gavalda, Anna Lephabete (?), Gustave Flaubert aussi. **H. Laly :** Tonino Benacquista, Irène Némirovsky, Michel Tournier, Jean Ray, Jules Barbey d'Aurevilly, Guy de Maupassant. **S. Lamur :** Marcel Aymé, à qui j'ai eu l'honneur d'être parfois comparé, Jean-Claude Dunyach et Sylvie Denis. **A. Langer :** Irène Némirovsky, Agnès Desarthe, Fabrice Pataut, Michel Lambert. **A. Lasserre-Vergne :** Maupassant, Jerome David Salinger. **A. Lasverne :** Je n'aime pas ce genre de classement. On ne peut comparer Cormac McCarthy et Antoine Volodine, Claude Simon et J. G. Ballard, et pourtant tous ces écrivains nous ont livré des textes qui nous ont fascinés. Cette manie du classement, c'est le corollaire de la compétition, de l'hyperréalité médiatique, de la hiérarchie marchande qui, ainsi, amène les gens à se précipiter sur les livres des « vainqueurs ». Je ne me sens pas de ce

monde-là, mieux, je le déteste et souhaite sa fin pour un monde véritablement humain débarrassé jusqu'au souvenir du règne de l'Argent et de ceux qui confondent (sciemment) euros et valeur, qu'on retrouve malheureusement affairés dans le culturel aussi bien que dans la finance et autres activités mortifères. **J. Layani :** Aux nouvellistes, la patrie n'est pas reconnaissante. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Pierre Gripari et d'autres dont les noms m'échappent, là, au débotté… (Maupassant, évidemment…). **M. Le Thiec :** Dur, dur. Je suis très américaine sur ce plan, russe et sud-américaine. Je dirais Maupassant. J'aime aussi Suzanne Myre ou encore Nadine Bismuth au Québec. De façon générale, je constate que la nouvelle est un marchepied, rarement une vocation. Je suis moi-même sans doute influencée par cet état d'esprit. Toutefois, le fragment reste au cœur de ma problématique d'écriture. J'ai des projets de nouvelles, j'aimerais travailler le thème de l'exil dans le cadre d'un recueil. Une femme m'a dit un jour que mon roman *Les questions orphelines* ne lui parlait pas parce que trop de questions restaient en suspens. La responsabilité donnée au lecteur d'interpréter le texte était trop grande. Ce sont ces personnes-là qui font le marché du livre. Je respecte leurs besoins, mais si un roman comme *Les questions orphelines* est jugé trop exigeant, je préfère ne pas imaginer ce que ces personnes peuvent penser du genre de la nouvelle quand celui-ci est traité comme un art… **D. Lebel :** Mon panthéon de nouvellistes : Maupassant (pour tout) et Albert Camus (pour *L'exil et le royaume*). **D. Lecènes :** Maupassant, frère normand. **N. Lecomte :** Maupassant… **J. Lefèvre :** J'ai lu le recueil de nouvelles de Michel Bussi (j'ai été agréablement surprise). Je ne connais pas beaucoup de novellistes connus mais j'aime aller fureter sur le Net à la recherche d'auteurs inconnus partageant leurs textes courts. Je suis pour les plateformes de partage du type Short édition qui permettent de lire en illimité des textes d'autres lambdas qui sont d'une qualité incroyable ! **C. Legouix :** Guy de Maupassant, Georges Simenon, Annie Saumont. **L. Léri :** Au risque de tomber dans le cliché, je conserve dans mon panthéon les nouvelles de Maupassant, que j'ai découvertes et lues intégralement quand j'avais 12-13 ans, et qui me surprennent à nouveau aujourd'hui par leur intelligence, leur cruauté, leur sensualité. Les textes de Maupassant sont toujours à redécouvrir. Mais aujourd'hui, je me tourne plutôt vers les auteurs contemporains. En essayant de dresser une liste des nouvellistes dont j'apprécie l'écriture, je constate que ce sont surtout des femmes ! Annie Saumont, Marie-Hélène Lafon, Cécile Beauvoir, Hélène Lenoir. **P. Leroyer :** Jean-Pierre Andrevon, Annie Saumont, Emmanuelle Urien, Daniel Zimmermann, Claude Pujade-Renaud, Boris Vian, Marcel Aymé. J'en oublie bien évidemment. **H. Lictevout :** J'aime particulièrement les nouvelles de Michel Jeury et celles de Jean-Pierre Andrevon. **C. Loiseau :** J'aime beaucoup la plume de Mélanie Fazi… **S. Lucas :** Maupassant. **J.-L. Lys :** Le seul qui me vient à l'esprit est Guy de Maupassant. **C. Lysière :** Joker aussi et pour les mêmes raisons : d'autant que les auteurs de mon cœur se sont presque tous frottés un jour ou l'autre à ce genre particulier (et délicieux) qu'est la nouvelle, alors… **É. Lysøe :** Théophile Gautier, Marcel Schwob, Rosny aîné, Jacques Sternberg et puis tous ceux que j'ai publiés dans *Littératures fantastiques* et *La Belgique de l'étrange*. **A. Mahaim :** Hélas ! Mes meilleures références dans le domaine de la nouvelle sont anglophones ! Ce n'est pas un hasard… **P. Malosse :** Certainement Maupassant, Jacques Sternberg et Jean Ray. **C. Maltère :** Les auteurs du XIXe : Edgar Allan Poe, Maupassant. Je viens de découvrir, grâce à la revue *GandahaR*, Nathalie Henneberg. Coup de foudre aussi pour les textes

de Giovanni Papini, de l'étrangeté et du style, comme j'aime. **C. Mamier :** Je profite de cette « tribune » pour citer deux collègues de l'imaginaire, prodigieusement doués, mais bien peu connus (sans doute, justement, parce qu'ils font de l'imaginaire) : Léo Henry et Mélanie Fazi. **P. Mangion :** Maupassant, Marcel Aymé, Blaise Cendrars. Rien que de très classique, mais je ne suis pas un lecteur assidu de nouvelles. **L. Marconi :** Les nouvelles de Maupassant m'ont beaucoup marquée mais, parmi les nouvellistes contemporains que j'aime lire, je citerai Alain Emery, Marie Pontacq, Sylvie Dubin et Jean-Paul Lamy... **F. Maréchal :** Pierre Autin-Grenier, car personne ne m'a jamais autant donné l'impression de pêcher dans mes tripes et ma sauce blanche sommitale. J'aime sa poésie, son sens de l'autodérision, son humanité, ses coups de gueule, son anarchisme (qui ne laisse pas les vieux millésimes de bourgogne aux bourgeois), la sonorité de ses phrases, son sens de l'absurde. Je ne le connaissais pas personnellement mais, le jour de son décès, j'ai vraiment perdu un ami. Et aussi Roland Topor *(Vaches noires)*, plus sombre, plus sec, tout aussi drôle et fou, et sans doute tout aussi inimitable. **B. Marée :** Je reste un indécrottable fan de Maupassant. Pas très original ! **M. Martin :** Adolescente, j'ai beaucoup lu les nouvelles de Guy de Maupassant… Le recueil *Les contes de la bécasse* et plus particulièrement la nouvelle « Aux champs » m'a particulièrement marquée. **V. Martorell :** Marguerite Yourcenar, Maupassant, F. Tristan, Blaise Cendrars, Laurent Gaudé... **M. Mathis :** Délicat de trier les formats chez un écrivain. Mais parmi celles et ceux que j'aime, et qui ont écrit des nouvelles, je pense à Marguerite Yourcenar, Colette et le trop méconnu Paul Gadenne, déjà cité. Pour déroger, je voudrais aussi évoquer une nouvelliste non francophone, un peu oubliée, mais spirituelle : Dorothy Parker. **A.-M. Matte :** —. **H. Mestron :** Bon, du coup, pas Raymond Carver. En France, c'est difficile, il y a beaucoup de très bons nouvellistes. Joker. **G. de Montmollin :** Boris Vian, Anna Gavalda. **M.-H. Moreau :** Georges Simenon, bien sûr. **P. Morel :** Guy de Maupassant. Florence Bouhier. Marc Villard. Jean-Bernard Pouy. **P. Morvilliers :** Nouvellistes de langue française de mon panthéon ? Guy de Maupassant, Marguerite Yourcenar, Annie Saumont, Alain Gerber, Marie-Hélène Lafon, Arnaud Cathrine… **G. Muller :** Maupassant. **A. Neetesonne :** Ayerdhal, évidemment, que j'ai eu la joie de rencontrer il y a quelques années, Brice Tarvel, Maupassant, Émile Zola, Alphonse Daudet, et plein d'autres… **J. Nicoladec :** La liste en serait aussi hasardeuse que fastidieuse, mais l'un dépassant tous les autres, Maupassant. **M. Nicolaieff :** Maupassant et, plus récemment, Bernard Quiriny. **B. Niquet :** Maupassant bien sûr (incontournable) et Annie Saumont. Disons que l'amalgame de ces deux influences majeures a forgé mon écriture. **J.-J. Nuel :** Maupassant, Jules Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Jacques Sternberg, Roland Topor. **B. Oberlé :** Maupassant (les autres auxquels je pense ne sont pas de langue française). **O. Paquet :** Jean-Claude Dunyach, incontestablement, et Yves Meynard, auteur québécois, qui écrit peu mais toujours juste. **R. Penblanc :** Franz Kafka n'étant pas français, pas plus que Jerome David Salinger, Dino Buzzati ou Julio Cortázar, je ne citerai que Maupassant, mais davantage pour l'avoir enseigné que comme initiateur et comme modèle. **J. Pézennec :** Maupassant, Marcel Aymé. **G. Pingault :** J'ai déjà avoué que j'étais nulle pour citer des gens. C'est pas sympa d'insister. **M. Pontacq :** Je regrette de dire que mon panthéon comporte surtout des nouvellistes orientaux, slaves ou anglo-saxons. Je n'aime pas les récits « secs », les petites histoires, les exercices de style brillants mais superficiels. La conception française classique de la nouvelle,

très mentale et codifiée depuis Maupassant, avec sainte Chute obligatoire, m'a toujours donné de l'urticaire. Heureusement, certains nouvellistes s'affranchissent de ces règles. **A. Pontier :** Ils sont bien trop nombreux pour que je les cite tous, mais voici quelques noms, contemporains, donc, facilement accessibles en ligne ou sur papier : Roland C. Wagner, Jean-Pierre Andrevon, Paul Gadenne, Julia Verlanger, Christine Renard, Sylvie Lainé, Bruno Pochesci, Jean-Marc Sire, Yann Quero, Stéphane Dovert, Éric Lysøe… **A. Prieur :** Des auteurs comme Guy de Maupassant, Éric-Emmanuel Schmitt, Théophile Gautier, René Barjavel, Louis Aragon, Gérard de Nerval, Jacky Leloup, Didier Daeninckx, Yann Queffélec puisqu'il ne faut citer que les auteurs de langue française. **M.-C. Quentin :** Dans le désordre : Annie Saumont, Franz Bartelt, Sylvain Tesson, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Boris Vian, et moi (sourire !). **B. Quiriny :** Marcel Aymé. Maupassant. André Pieyre de Mandiargues. Jacques Sternberg pour les micro-nouvelles. Dans cinq minutes, je regretterai d'avoir oublié tel et tel. **A. Renault :** Joyce Carol Oates. **E. Roche :** Mon panthéon est une pyramide, au sommet de laquelle règne Marcel Aymé. **È. Roland :** Marie-Hélène Lafon, Geneviève Brisac, Annie Saumont… **C. Rolland-Hasler :** Auguste Villiers de L'Isle-Adam, Maupassant, Claire Julier, la grande Annie Saumont, Claude Pujade-Renaud, Jean-Pierre H. Tétart, Éric Faye. **C. Saint-Charle :** Maupassant, Valéry Bonneau, Michael Fenris. **F. Salmon :** Auguste Villiers de L'Isle-Adam *(Les contes cruels)*, Maupassant (dénigré, mais toujours incroyablement efficace), sans oublier Émile Zola, puis les contes fantastiques de Jean Ray et de Michel de Ghelderode, le très élégant recueil *La roue et autres nouvelles*, de Christian Gailly, Georges-Olivier Châteaureynaud et son envoûtant *Le goût de l'ombre*, Bernard Quiriny (voir ci-dessous), Laurent Gaudé *(Dans la nuit Mozambique)*, Sylvie Dubin, Fabien Maréchal, Laurent Banitz *(Au-delà des halos)*… **B. Savournin :** Hervé Bazin, *Vipère au poing* (plutôt un roman) ; Jules Renard, *Poil de carotte* ; Nathalie Sarraute, *Enfance* ; François Mauriac, *Le sagouin*. **F. Schurmans :** Parmi les classiques, Maupassant. En ce qui concerne le XXe siècle, dans l'ordre alphabétique, E. Dongala (*Jazz et vin de palme*, paru en 1982 chez Hatier, repris dans la collection « Motifs », Le Serpent à plumes), Marcel Mariën (*Les fantômes du château de cartes*, paru chez Julliard en 1981, repris chez Espace Nord), Gérard Prévot (*Le démon de février*, d'abord paru chez Marabout en 1970, repris dans la collection Espace Nord ainsi que dans la « Bibliothèque du fantastique », Fleuve noir), Annie Saumont (parmi l'ensemble, j'apprécie le recueil *Les voilà quel bonheur*, paru chez Julliard en 1993). **J.-F. Schwaiger :** « La parure », de Maupassant. **C. Simon :** Je connais mieux les nouvellistes anglophones ; en français, je ne sais pas, je lis surtout les nouvellistes contemporains plus en revues, car hélas, ils ont rarement la chance d'avoir un recueil publié. **E. Solac :** À part S K [Stephen King] en traduction et tous les auteurs du XIXe ? Anna Gavalda, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Luc-Michel Fouassier… et (im)modestement ce que j'écris. Mais que de déceptions avec les « grands » (notamment Marie NDiaye, Tatiana de Rosnay, Alice Munro, Annie Saumont et même certains Bernard Werber). **D. Soubieux :** Les premiers que j'ai lus et aimés alors que j'étais adolescent sont Claude Seignolle et Jean Ray. Puis André de Richaud, Marcel Béalu, Noël Devaulx, mais aussi Jean-Pierre Andrevon, Daniel Walther, Jacques Sternberg... Plus récemment Pascal Garnier, Bernard Quiriny et tant d'autres. **V. Struxiano :** Ma nouvelle francophone préférée est « L'attaque du moulin », d'Émile Zola. Je trouve la chute, avec ce capitaine arrivé trop tard qui crie « victoire ! Victoire ! » entre les cadavres des deux amants, d'une

puissance phénoménale. Et si l'on veut bien leur accorder la nationalité, j'aime assez aussi le triumvirat des psychiatriques : Edgar Allan Poe, Howard Phillips Lovecraft, Stephen King. (Poe traduit par Charles Baudelaire, ça doit bien compter comme un auteur français, non ?) **J.-C. Tardif :** Je resterai au XXe et au domaine français si vous permettez. Voici quelques-uns de mes compagnons de route (la liste est loin d'être close) : Pierre Autin-Grenier, Daniel Boulanger, Franz Bartelt, Georges-Olivier Châteaureynaud, Philippe Claudel, Claude Louis-Combet, Annie Saumont... **B. Thièry :** Gustave Flaubert, Maupassant, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Alice Munro, Chimamanda Ngozi Adichie, Jhumpa Lahiri... et beaucoup d'autres que j'oublie sans doute. **J.-F. Thiery :** Maupassant, Edgar Allan Poe. **R. Thieulent-Torréton :** Guy de Maupassant au risque de me répéter, Patrick Modiano, Philippe Delerm. **É. Tixen :** Dans mon panthéon, il y a ces écrivains qui me touchent toujours beaucoup et qui se partagent entre romans et nouvelles : Éric-Emmanuel Schmitt, Arnaud Cathrine ou Jean-Marie Gustave Le Clézio… **É. Torrente :** Maupassant, Franz Bartelt, George Sand et d'autres que j'oublie certainement. **P. Vallens :** Edgar Allan Poe, Maupassant, globalement des nouvellistes de la fin du XIXe, notamment fantastiques. Boris Vian. **M. Vannier :** Mes nouvellistes de langue française : Annie Saumont, Sylvain Tesson, Alphonse Allais mais aussi les Anglo-Saxons : Jim Harrison, Louise Erdrich, Raymond Carver… **E. Vaucey :** —. **G. Verdet :** Maupassant, le boss ! **M.-C. Viano :** Maupassant, Honoré de Balzac, Alphonse Allais (sont-ce vraiment des nouvelles ?), Amadou Hampâté Bâ (plutôt des contes), Michel Tremblay (deux recueils), Fouad Laroui, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Annie Saumont (que j'admire de loin : son talent m'intimide). Didier Daeninckx (pour le choix de ses sujets, mais pas pour son écriture), Marie-Hélène Lafon (*Histoires*. Une écriture d'une rare générosité), Pierre Michon (*Vies minuscules*, à mettre au sommet du panthéon ?). **L. Vignat :** Pêle-mêle : Annie Saumont, Pierre Michon (*Vies minuscules*, bien entendu), Pierre Autin-Grenier, Jean Giono, ses contes…, et Gustave Flaubert, pour moi une évidence. **C. de Viron :** Les auteurs qui m'ont ouvert la voie de la nouvelle sont Guy de Maupassant, Alice Munro, Dino Buzzati, Alain Spiess, Julian Barnes, Michel Lambert… **O. Vojetta :** Jean Cau, Jean-Christophe Rufin, Régis Jauffret. Ajoutez à cette liste Jean-Paul Didierlaurent, parce qu'il vient de près de chez moi. Épinal (88), les Vosges, c'est la porte d'à côté de Nancy (54). **A. Wilhelmy :** Je ne lis pas assez de nouvelles pour répondre à cette question. Dit autrement : je n'ai pas de panthéon du côté de la nouvelle, puisque ce n'est pas un genre que je pratique sur une base régulière. **É. Wilwerth :** Noëlle Châtelet, Jean Muno, Michel Lambert, Jean-Marie Gustave Le Clézio. **J. Wintrebert :** Maupassant, Auguste Villiers de L'Isle-Adam, Jules Barbey d'Aurevilly, Alphonse Allais, Annie Saumont, Alain Damasio. Encore plus d'affinités, cependant, avec Edgar Allan Poe, Henry James, Nikolaï V. Gogol, Aleksandr S. Pouchkine, Raymond Carver, Ray D. Bradbury, Philip K. Dick, Ursula K. Le Guin, Paolo Bacigalupi, Ken Liu. **P. Zylawski :** Parmi les nouvellistes, Maupassant m'a marqué, mais je ne tiens pas à finir aussi dingue que lui… Plus proches, j'aime bien Anna Gavalda, Georges Flipo (un ch'ti), Éric Fouassier… mais ce n'est jamais simple de choisir.



► Vous sentez-vous en amitié, en cousinage avec d'autres auteur(e)s du temps présent ?

D. Akakpo : Alain Emery, Gaëlle Pingault, Corinne Valton, Pascal Pujol. Et quelques romanciers : Olivier Adam, David Foenkinos. **L. Allaert :** Andrzej Stasiuk, toujours et encore. **A. Aragnou :** J'ai beaucoup aimé les nouvelles d'auteurs d'*Étherval* : Catherine Loiseau, Stéphane Lesaffre, Julie Limoges et Andréa Deslacs, Franck Antoine. La revue est de grande qualité. **S. Arnier :** Au fil des années j'ai tissé des relations avec d'autres auteurs, en salons ou *via* Internet. On se consulte, on se lit, on se conseille. En fantasy, je pense à Julien Hirt (publié aux éditions Le Héron d'argent), dont j'apprécie le blog, et avec qui le courant est tout de suite passé. En autoédition, je pense à des gens comme Leslie Héliade ou Olivier Saraja : disponibles et sympathiques, pointilleux et exigeants, francs mais bienveillants. Toutes mes nouvelles lauréates en 2017 sont passées au moins par l'un d'eux. **G. Ascaride :** Oui, mais peu. **N. Aufan-Benazeth :** Je n'ai malheureusement pas de contacts rapprochés avec d'autres auteurs du temps présent, mais je suis de tout cœur avec ceux qui ont fait l'expérience des « salons du livre » où l'on se morfond derrière son petit tas de recueils en espérant accrocher les regards sans avoir l'air de faire du racolage ! **L. Avram :** J'ai découvert récemment l'écrivain François d'Épenoux qui a collaboré au collectif d'auteurs *13 à table*. J'ai beaucoup aimé sa nouvelle « Cent ans et toutes ses dents », extrêmement bien écrite et pleine d'humour. **M. Baglin :** Marie Rouanet. Pierre Autin-Grenier. Christiane Baroche. Jean-Claude Tardif… **J.-P. Baratte :** Idem. Toutefois, pour souvent lire les précédents gagnants des concours auxquels je vais participer, je trouve que nombre d'entre eux mériteraient une plus grande audience. Post-scriptum : Je voudrais remercier Luce Van Torre, des éditions Les Autanes, pour son encourageant commentaire lors de son interview publiée dans le n° 79 de *L'encrier renversé* [à retrouver dans le présent tome]. Je remercie, aussi, *L'encrier renversé* pour avoir sélectionné et édité, dans son n° 78, le texte que je lui avais proposé. Mais puisque la parole m'est donnée, je voudrais attirer l'attention sur toutes ces nouvelles qui n'obtiennent pas ce destin souhaité, espéré. L'écriture d'une nouvelle représente, pour le moins, un travail certain et, souvent, les concours sont très exigeants (un seul texte, inédit, ne devant pas participer à un autre concours, auteurs n'ayant jamais été publiés, peu d'élus, etc.) et n'offrent rien en échange (parfois même en cas

de publication). Beaucoup ne prennent même pas la peine d'une réponse négative en cas de non-sélection. Certains n'accusent carrément pas réception des nouvelles proposées ! L'auteur peut se demander si ses écrits seront seulement lus ; surtout si le concours est payant... De rares organisateurs (dont *L'encrier renversé*) prennent le temps d'informer les auteurs des différentes étapes de sélection (merci). Certains se fendent à terme d'un commentaire personnalisé et là, même non sélectionné, l'auteur sent ses efforts récompensés. Une pratique que l'on aimerait voir se généraliser ! **V. Baret :** J'ai parmi mes amis deux personnes qui écrivent, en loisir. On se relit mutuellement, on discute, on se critique. **N. Barrié-Laborde :** Difficile de répondre, je ne lis pas assez... L'Américain David Philip Mullins sans aucune hésitation (j'ai traduit une de ses nouvelles pour la revue *L'intranquille*, n° 14, récemment). Arnaud Modat et Malvina Majoux déjà cités, et Jean-Luc Manet : les auteurs découverts par les éditions Antidata sont en général de très bonnes surprises. **G. Bastide :** Roald Dahl mais il est mort, George Orwell lui aussi, et Pablo Neruda, Julio Cortázar, et Ray Douglas Bradbury et Dino Buzzati, et Umberto Eco, et Italo Calvino, et Henri Vincenot, et Hermann Hesse. Des contemporains : Niccolò Ammaniti, Antoine Volodine, Sylvain Tesson (hélas). **C. Batumike :** Je me découvre un cousinage avec des auteurs du temps présent ! Il ne naît pas en priorité du monde de la nouvelle. Ma sphère d'écrivains compte plus des poètes que des nouvellistes. Parce que j'ai embrassé la poésie plus tôt. À l'âge de 10 ans. Je me sens poète avec l'âme d'un rêveur. Je rêve. J'écris. Naturellement. « Le rêve n'est rien autre que poésie involontaire ». La formule de Jean Paul [Richter] (traité de 1798) compte parmi celles qui justifient le mieux la certitude qu'il existe un réel rapprochement entre le rêve et la création poétique. Ce n'est pas sans raison que, de temps à autre, la société assimile un poète au rêveur. Maintes fois, le poète s'appuie sur la force créatrice d'une imagination qui puise, elle, sa force, dans le rêve. Le rêve est source de poésie. La poésie naît du rêve, elle existe à la suite de notre état hypnagogique. Dans la majeure partie des cas, j'ambitionne ma démarche d'écriture par le biais du rêve. Il est nocturne. Il est diurne. Le poète tire sa sève de l'irrationnel, tandis que le romancier, le dramaturge et le nouvelliste créent, eux, à partir d'une inspiration « réelle » ; celle qui reproduit la réalité objective d'un univers commun, d'un milieu physique partagé voire objectif. Certes, tout acte d'écrire signifie la mise en place d'idées, d'images nées d'un vécu ; leur structuration, pour l'existence de l'objet littéraire qu'est un roman, une pièce de théâtre, une nouvelle, etc. Mais la poésie a un caractère tout particulier : elle puise, presque intégralement, dans ce « qu'on ne voit pas ». Elle a la force de réactiver un contenu refoulé, de le mettre en scène, de le défigurer, de briser ses codes initiaux. Ouvrir la porte à l'anormalité, telle est la mission du poète. Il offre, au lecteur, la possibilité de s'émerveiller des étincelles d'un monde artificiel, d'un lieu nouveau, autant libre que limité. La nouvelle se met en situation de conformité avec la poésie. Quoi de plus beau ? À son tour, elle devient une ouverture, une possibilité de voyager dans un monde fait de rêves. **B. Baudart :** Sous forme de romans ? Harry Crews, Charles Bukowski, Don DeLillo, John Steinbeck, Cormac McCarthy, Jim Thompson... Pour les nouvellistes : Russell Banks, Raymond Carver. **B. Baune :** Oui, Georges Perec, mais fait-il encore partie du temps présent ? **P. Beaucamps :** Je pense pouvoir nommer Tobias Wolff et Charles D'Ambrosio. **S. Beauget :** Oui oui, mais ne me demandez pas de liste, il y a ceux que je connais bien, je fais partie de deux associations d'auteurs dans ma région, et ceux avec lesquels je me sens en affinité littéraire, ça fait

beaucoup. Par contre je fréquente surtout des auteurs de théâtre, des nouvellistes (peut-être moins nombreux ou moins extravertis) que je vois régulièrement, il y a Thérèse André-Abdelaziz et Jean Pézennec (également publiés, à leurs heures, dans *Brèves*). **A. Bernabéo :** J'ai un lien de proximité avec Blaise Cendrars, René de Ceccatty, Patrick Grainville, Louis Calaferte, Julio Cortázar. Je suis en sympathie avec Edith Wharton, Marguerite Yourcenar, Katherine Mansfield, Grace Paley, Alice Munro, Ludmilla Oulitskaïa, Louise Erdrich. La relecture d'Henry James, Herman Melville, Rick Bass, Edgar Allan Poe est un plaisir renouvelé. **G. Bertin :** Oui. Isabelle Minière, Thomas Pourchayre, Frédérique Martin, Françoise Cohen, Myriam Linguanotto. **O. Billington :** —. **O. Boile :** Pas spécialement. Cela me donne l'occasion de conclure sur une pensée chinoise, en citant le romancier et nouvelliste Lao She : « Je me sens toujours plus chez moi lorsque j'évoque le passé que lorsque je dépeins le présent. » **M. Boland :** J'ai des amis auteurs, principalement chez mon éditeur Chloé des Lys. **V. Bonneau :** Pour le style enlevé et gouailleur, il y a Arnaud Le Guilcher. Pour le noir, Edmondo Pires, Massimo Carlotto. Et Bouffanges, pour l'exploration. Et pour le temps présent, mais morts, mais quand même Robin Cook (l'Anglais) et Manuel Vázquez Montalbán. Et plein d'autres qui ne me viennent pas comme ça ou que je préfère ne pas citer. :-) **G. Boulan :** Je ne me considère pas, loin s'en faut, comme un nouvelliste. Mais j'ai de l'amitié pour Annie Saumont, Paul Fournel et d'autres auteurs croisés ici et là sans autre parenté esthétique. **B. Bourrier :** Oui des plumes magnifiques m'inspirent comme Michel Jeury, Alysa Morgon, Jean-Paul Malaval, les belles histoires de Christian Signol, Marie de Palet, les nouvelles de Philippe Aubert de Molay. **M. Brignot :** Je n'irais pas jusque-là mais j'avoue garder un souvenir ému d'un long moment passé seul avec Philippe Delerm, un moment magique… **E. Broc :** Oui, avec des nouvellistes qui, tout comme moi, œuvrent aux succès des concours de nouvelles en apportant leur humble contribution. Je n'aurais pas la prétention de me dire ami d'autres avec qui j'ai pu échanger parfois (Benoît Séverac), ou bien que je connais par relation familiale (Bernard Werber). **M. Bruimaud :** En France, Annie Ernaux, Paul Fournel, mon ami Zarca. Houellebecq aussi, bien entendu (il y avait également Emmanuèle Bernheim et Michel Arrivé, qui sont tous les deux morts récemment). À l'étranger, Mark SaFranko et Bret Easton Ellis, sans oublier l'incontournable Stephen King. **P. Brulhet :** Oui absolument. Jean-Pierre Favard est un auteur que j'apprécie beaucoup, qui a un vrai style et qui est un ami depuis mes débuts littéraires. Il y a aussi Sire Cédric, qui depuis est un vrai phénomène dans le polar/thriller. **V. Brun :** Oui, notamment avec trois auteurs cités dans mon panthéon que j'admire et considère comme des amis de plume. **H. Cachau :** Malgré un âge avancé je me considère en proche « cousinage » avec une majorité de nouvellistes contemporains… **B. Camus :** Oui (à des degrés divers), avec tous les auteurs qui ont contribué à cette enquête et tous les autres, romanciers, nouvellistes, écrivaillons, lettreux, qui ont l'écriture chevillée au corps et à l'âme. **J. Cauda :** Je me sens en complète complicité avec beaucoup des auteurs des éditions Tinbad. **M. Causse :** Ça peut m'arriver, mais plus pour les personnes que pour leur écriture. **J.-C. Chabel :** Maintenant je me rapproche du théâtre : Yasmina Reza, Hanokh Levin… **C. Chabirand :** Marcus Malte. **S. Chagny :** Grâce à L'Abat-jour, j'ai découvert deux auteurs avec qui je me sens en sympathie. Serge Cazenave : style clair et brillant d'humour, psychologie subtile, étude de caractères, observations comportementales finement conduites, jusqu'à l'inéluctable chute, intérêt pour l'individu humain

qui est instructif pour moi qui ne les regarde plus que comme une masse néfaste. Plus que de la sympathie, j'ai une admiration pour Christophe Lartas. J'admire le style plein, l'imagination complexe, lumineuse et ténébreuse, la science gargantuesque, encyclopédique et ésotérique. Et le courage de produire avec une telle constance. En voilà de la phrase dure et nerveuse, bandée ! En voilà du récit construit qui détruit ! En voilà un cosmos qui enfante le chaos ! Bravo à lui ! **D. Chappey :** Pour les nouvellistes : Joël Hamm, Anne-Céline Dartevel. **M. Charest :** J'avoue que je suis plus en amitiés avec de vieux auteurs. Je ne suis pas encore arrivée en 2018… ou 19. ☺ **M. Charine :** Oui, tout à fait, et c'est toujours un immense plaisir de partager un sommaire ou, encore mieux, de les retrouver chaque année à Épinal (88), lors du festival des Imaginales. **S. Chatelain :** Marlen Haushofer, Frederick Busch, José Saramago, Kazuo Ishiguro, tant d'autres et, parmi eux, beaucoup d'auteur(e)s de mon pays. **J.-B. Chronopoulos :** J'espère, du patrimoine génétique commun avec Bret Easton Ellis… **G. Claustriaux :** Oui, depuis que je suis publié, je me suis fait pas mal d'amis dans le milieu littéraire. Entre auteurs, nous nous soutenons et nous discutons beaucoup. **F. Clerfeuille :** Oui, des tas ! Grâce à l'édition numérique et aux réseaux sociaux, rencontrer d'autres auteurs n'a jamais été aussi facile. Développer des relations de confiance et d'entraide aussi. Je suis en communication régulière (et amicale) avec une bonne trentaine d'entre eux. Nous nous soutenons les uns les autres. **V. Cohu :** Pas vraiment. Je suis une solitaire. **P. Couailler :** La plupart de mes amis sont des auteurs, que je rencontre dans des salons du livre ou sur le forum d'écriture. Je connais des dizaines d'auteurs du temps présent depuis que je suis publié. **J.-L. Coudray :** Roger Caillois, Jean Forton. **R. Coulon :** Hubert Mingarelli, par exemple. **T. Covolo :** J'en admire beaucoup mais n'en connais personnellement aucun. **A. Crenn :** J'ai la chance d'avoir parmi mes amis des auteurs dont j'aime les livres (ce n'est sans doute pas un hasard si l'écriture et les personnes se ressemblent) : Derek Munn (son recueil *Un paysage ordinaire*), Fabien Maréchal (*Dernier avis avant démolition*, ainsi que sa nouvelle [« La gueule du loup »] dans le même recueil collectif que moi : *Petit ailleurs*), Corine Pourtau, Pascale Pujol... **Y.-D. Crouzet :** Richard Matheson reste mon auteur préféré, celui dont les thèmes me touchent le plus. **S. Dabat :** Ben oui, Mélanie Fazi. Et Charlotte Bousquet, également. **P. Dandois :** Je pense à mon ami Patrick Boutin que j'ai déjà évoqué et à Christophe Siébert dont j'apprécie beaucoup l'œuvre. **M.-C. Daniel :** Nadia Coste, Sandrine Scardigli, Maëlig Duval, Catherine Dufour... Et si j'osais : Octavia E. Butler, Howard Buten, Évelyne Brisou-Pellen, Marie-Aude Murail. **A. Dardenne :** Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on / Est plus de quatre on est une bande..., disait Brassens qui reste mon maître à penser. **L. Daverat :** J'admire beaucoup de nombreux auteurs actuels. Mais cette admiration m'interdit de prétendre à une quelconque parenté avec eux. Ici encore, je serai incapable de citer les auteurs auxquels je pense sans dépasser la limite des sept mille caractères imposée ici… **M. Debruxelles :** Adolfo Bioy Casares (bon, d'accord, il est mort depuis un petit moment, mais tout de même), Pascal Garnier. Curieusement, et sans vouloir me comparer à lui, Georges-Olivier Châteaureynaud nous entraîne souvent d'un monde imaginaire que je trouve proche du mien. Mais il ne serait sans doute pas d'accord (et peu flatté). Et Denis Soubieux, mon collègue de stylo pour les polars, très bon nouvelliste. **G. Delbet :** Oui. Non. **A. Demouzon :** Si je dois le dire, et pour la nouvelle seulement, les noms qui me viennent : Isabelle Minière, Agnès Desarthe, Milena Agus, Marie-Sabine Roger, Claude Pujade-

Renaud, Emmanuelle Urien, Frédérique Martin. Et il y en a d'autres — forcément — mais je les oublie au moment d'écrire et ma bibliothèque est bien trop mal rangée pour que j'y aille voir… Tiens (bizarre, non ?), ce ne sont que des femmes ! Pas fait exprès. Promis-juré. Et que les oublié(e)s me pardonnent. **P. Denizet :** Je me sens en amitié avec tous ceux qui écrivent et qui éveillent quelque chose en moi. **M. Desroziers :** J'ai envie de citer des auteurs de nouvelles talentueux publiés par les éditions de L'Abat-jour, en particulier dans la revue *L'ampoule* (et que je côtoie souvent au sommaire d'autres revues) : Serge Cazenave, Sébastien Chagny, Georgie de Saint-Maur, Christophe Lartas, Nicolas Le Golvan, Marc Legrand, Laurence Chaudouët, Anne Escaffit, Marlène Tissot, Benoît Patris. Les lire m'enchante et me stimule, m'incite à me dépasser. J'aime et j'ai besoin de cette saine émulation. **A. Dhelvallée :** Parfois : Grégoire Delacourt et David Foenkinos ; souvent : Jean Echenoz. **P. Dietrich :** Je me sens assez proche de gens comme Marc Villard, Iain Levison ou encore Jean-Philippe Toussaint, pour des raisons différentes pour chacun. **Y. Dippenweiler (Lexie Refaeli) :** Me sentir en amitié ou en cousinage avec certains auteurs, ce serait prétentieux. J'étais à l'école avec Gaël Faye, donc *Petit pays* me parle car j'y vivais en même temps que lui et j'ai vécu ce qu'il a vécu, les mêmes événements, la même angoisse, les mêmes peurs. J'étais aussi au collège avec Sylvain Prudhomme, même si je n'arrive pas à accrocher à ses romans. Ces deux auteurs me sont proches, mais plus humainement que littérairement. Sinon, j'admire Romain Puértolas et son *Fakir*, même si je n'ai rien aimé d'autre de lui et Jonas Jonasson, *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*, exactement le genre de livres que j'aimerais écrire un jour ! **S. Dormond :** En fraternité avec ma sœur Hélène Dormond, auteur de deux romans et d'un recueil, en couple avec Olivier Chapuis, auteur de trois romans, en connivence avec Catherine Lovey et Jacques-Étienne Bovard, en amitié avec plein d'autres auteurs romands tels que Noël Nétonon Ndjekery, Cornélia de Preux, Jacques Bron, Nadine Mabille et beaucoup d'autres. **S. Dullin :** Oui, avec certaines personnes rencontrées à l'atelier d'écriture auquel je participe et qui ont déjà publié leur premier recueil. **L. Dumortier :** Oui, certains « collègues » sont devenus des amis proches. :-) **C. Durr :** Que c'est élégamment dit ! Je me sens en amitié avec les auteurs qui font partie du cercle restreint de mes amis. ;o) En cousinage, oui, avec le style d'un Stephen King par exemple, qui privilégie les personnages et leur consistance pour installer son intrigue et développer le côté émotionnel de son récit. Mais sinon, l'on est auteur parce que l'on ambitionne, au moins un peu, d'être unique. Si vous avez plein d'amis et de cousins qui font la même chose que vous, vous êtes boulanger, facteur, mécano, auteur de foire, mais pas réellement écrivain. **C. Duttine :** Quant aux auteurs du temps présent, je me sens en amitié avec les nouvelles de Didier Daeninckx, Serge Cazenave et Julie Toso. Désolé pour ces opinions quelque peu « tranchées »… Peut-être, pourrais-je atténuer ces propos par les formules de René Char extraites des *Feuillets d'Hypnos* : « Accumule puis distribue. Sois la partie du miroir de l'univers la plus dense, la plus utile et la moins apparente. » **A. Emery :** J'ai beaucoup de sympathie pour le travail d'écrivains comme Pierre Michon, Patrick Deville, François-Henri Désérable, Olivier Rolin ou Jean Echenoz. Amitié est un grand mot, que je ne réserve qu'à quelques-uns. Cousinage implique une filiation et il faudrait être sacrément présomptueux pour s'en imaginer une quelconque avec ceux que je viens de citer. Il faut se faire une raison : je crois que je suis un solitaire. **C. Falbet-Desmoulin :** J'ai beaucoup d'amis auteurs que je rencontre personnellement ou dans des salons et avec

qui je corresponds, notamment sur Facebook. **M. Fazi :** Avec une grande partie des auteurs de l'imaginaire, qui sont ma deuxième famille. Ils sont trop nombreux pour être tous cités ici, mais il en est quelques-uns dont la route recroise régulièrement la mienne, comme Lionel Davoust ou Léo Henry, qui ont débuté en même temps que moi. **M. Feugray :** Si la question porte sur des relations de chair et d'os, je croise volontiers le verre avec Séverin Foucourt, Fabien Pesty, Marie-Line Musset, Florence de La Guérivière, Alain Emery, Bertrand Runtz, tout un petit monde auquel je tiens. Si la question porte sur une éventuelle famille littéraire de laquelle je me sente proche, alors les noms de Éric Chevillard, Tanguy Viel, Boris Vian, Raymond Queneau, Jacques Prévert, Richard Brautigan, Eduardo Mendoza, Eugène Ionesco, Samuel Beckett, Roland Dubillard, peuvent m'échapper, les joues empourprées. **I. Flaten :** Et comment ! Et là aussi ils sont si nombreux que je ne les citerai pas de crainte d'en oublier. **B. Fourchard :** Joël Egloff, Isabelle Minière, Franz Bartelt, Marcus Malte… **C. Gaillard-Sarron :** Parfois. **B. Gautier :** Il y a deux types d'auteurs qu'on aime : ceux qui vous donnent envie d'écrire comme eux et les autres. Parmi les premiers, Laurent Mauvignier ou René Belletto. Mais aussi José Saramago dont j'admire les audaces formelles et thématiques. **M. Gengoux :** Philippe Jaenada, Véronique Ovaldé, Daniel Pennac… **O. Gerig :** Virginie Despentes, Franck Thilliez, Olivier Norek, Fred Vargas, Jean-Christophe Grangé et des auteurs suisses comme Quentin Mouron, Marie Javet, Louise Anne Bouchard, Mélanie Chappuis et Marie-Christine Horn. **F. Germanaud :** Des auteurs cousins du temps présent : plutôt dans le roman bref que dans la nouvelle proprement dite : Erri De Luca, Mario Rigoni Stern, Hubert Mingarelli, Michèle Lesbre. **C. Gevrey :** Certainement ! **J. Giovannoni (Le Singe noir) :** Oui, autant avec les auteurs connus et bien publiés que les auteurs pour l'instant plus modestes, en devenir. J'ai certes des liens d'amitiés avec certains de la seconde catégorie que je connais personnellement, mais plus de cousinage, je parlerai de liens créatifs *via* l'inspiration qu'ils provoquent chez moi. **E. Giuliana :** Je me sens en amitié, en cousinage avec tout auteur qui prend autant de plaisir que moi à raconter des histoires, créer un univers, inventer des personnages pour faire de chaque texte « une fenêtre par laquelle on s'évade ». **J. Glaziou :** Oui. Notamment avec quelques auteurs de recueils historiques : Jean-Christophe Duchon-Doris *(Les lettres du baron, Portraits des dames d'Égypte)* et plus récemment Sylvie Dubin *(Vent de boulet)*. **É. Gohier :** Oui naturellement et pas seulement de nouvellistes. **A.-S. Guénéguès :** Oui, ça m'arrive. **M. Guilloux :** Jean-Philippe Toussaint, Antoine Volodine. **L. Hesse :** Laurent Gaudé, Michel Houellebecq. **T. Horguelin :** Cousinage involontaire avec Bernard Quiriny, qui nous avait intrigué, lui et moi, un jour que nous fûmes associés pour une rencontre littéraire. Amitié personnelle avec bien des auteurs, poètes et prosateurs, qui œuvrent sur des planètes fort éloignées de la mienne. **M. Housni :** Dans mon pays, oui. **S. Huguet :** Je me sens proche de Patrice Jean, de Pierre Maubé, pour m'en tenir aux écrivains de langue française, mais plus encore d'auteurs anglo-saxons comme Julian Barnes ou Roald Dahl. Sans oublier les très grands que j'ose à peine citer tant leur voisinage m'écrase, comme Milan Kundera. **B. Jacquot :** En 1997, alors que je suais sang et eau sur de foireuses historiettes, on m'a dit : ça y est, le Dieu vivant de la nouvelle est né, il va renouveler le genre. C'était Philippe Delerm. J'ai lu *La première gorgée de bière*. Le titre ne mentait pas : mon plaisir fut minuscule. Mon envie de gerber, *a contrario*, s'avéra majuscule. Je me dis, PUTAIN C'EST ÇA LES NOUVEAUX AUTEURS FRANÇAIS DE NOUVELLES ?

Je tentai incontinent de me faire sauter le caisson. Dieu merci, Delerm m'avait filé la tremblote, alors je me suis raté. **R. V. Janulewicz :** Oui, au cours des salons du livre on rencontre de nombreux auteurs et, au fil des années, des liens se créent. Il y en a quelques-uns avec lesquels je me sens en cousinage, en effet. Il y en a même que je n'ai jamais vus en vrai et que je ne connais qu'à travers les réseaux sociaux ; pourtant je me sens « proche » d'eux puisqu'ils viennent du monde du fanzinat ou de la micro-édition, des univers auxquels j'ai porté beaucoup d'intérêt à une certaine époque. **A. Kotsov :** Oui, et surtout des inconnus (voir plus haut). **M. Labbé :** Jean-Marie Gustave Le Clézio, Philippe Forest, Laurent Mauvignier, Pascal Quignard. **É. Lainé :** Les auteurs de polar comme Jean-Bernard Pouy, Dominique Forma, Patrick Bard…, que je côtoie à l'occasion de mes réussites aux concours de nouvelles noires liés aux festivals de polars, sont souvent très sympa et accessibles ; mais si vous parlez des affinités littéraires voire de voisinage des styles, je n'en sais rien car je ne les connais pas assez. **H. Laly :** Erri De Luca, Andreï Makine, Louise Erdrich, Banana Yoshimoto, Haruki Murakami, Yôko Ogawa, Kenzaburô Oé, Poppy Z. Brite. Ce sont des auteurs très éloignés les uns des autres mais qui m'attirent tous pour la beauté de leur écriture. **S. Lamur :** Il y a plusieurs auteurs avec qui je partage des sommaires depuis plusieurs années, d'autres que je rencontre peu à peu. Parmi les premiers, que je ne connais que peu mais dont j'apprécie les écrits et avec qui nous nous retrouvons régulièrement dans des publications, il y a Éric Lysøe, Bruno Pochesci, Emmanuel Delporte. Ce sont par ailleurs des types assez sympa, pour ce que j'en ai vu. J'échange beaucoup avec Gaëlle Dupille et Nicolas Pages, ainsi qu'avec Jean Bury, avec qui nous avons de longues et riches discussions sur le plan littéraire. J'ai aussi rencontré récemment Samantha Chauderon, qui est adorable. Plus récemment, des garçons comme Loïc Daverat et Karim Telloul m'ont beaucoup impressionné, ils ont beaucoup d'idées et de talent. Je ne sais pas si on peut dire que je suis en « cousinage » avec ces auteurs, mais il est certain que nous faisons partie de la même génération, plus ou moins. **A. Langer :** Alice Munro, Clément Rosset, Yasmina Reza, Karen Hitchcock, Arundhati Roy, Ludmila Oulitskaïa, Etgar Keret, Zeruya Shalev. **A. Lasserre-Vergne :** Même si écrire est un travail solitaire, on ne peut être qu'en amitié avec un certain nombre de nos contemporains ; autrement, on ne lirait pas… **A. Lasverne :** Lola Lafon (pour *Nous sommes les oiseaux de la tempête qui s'annonce*), John Steinbeck, Antoine Volodine, Valère Novarina (pour *Vous qui habitez le temps*), Robert F. Young, J. G. Ballard, Philip K. Dick, Julien Gracq… À peu près tous sont à la fois nouvellistes et romanciers, il me semble. Quoique, Lola Lafon, Volodine ?… Novarina n'est pas novelliste, je crois bien, mais ce texte de « théâtre » est une bombe littéraire à lire absolument pour ceux qui pensent que la littérature commence et s'arrête dans les ouvrages formatés des séries policières suédoises que certains industriels de l'édition nous déversent à la tonne, dans les rayons où s'ébat la ménagère de moins de 50 ans. Certains de ces auteurs ne sont peut-être plus présents, mais ils sont toujours là, dans ma mémoire. **J. Layani :** Non. Je n'ai pas non plus d'inimitié. **L. Le Doeuff (Higor Jika) :** Non. (Ou alors avec mon autre moi-même !) **M. Le Thiec :** Je ressens un lien très particulier avec une romancière française : Isabelle Monnin. J'ai essayé de me rapprocher du milieu littéraire québécois et de créer du lien, mais je ne suis pas douée pour le réseautage. Je suis sans doute maladroite. Je trouve ça dommage, car du fait de mon parcours universitaire, je réfléchis beaucoup à ma pratique, je lis la nouvelle et je lis beaucoup aussi sur le genre. **D. Lebel :**

Mon « cousin » de cœur : il s'appelle Kamel Daoud, je suis allée le voir au Salon du livre de Paris, je me suis dit : même si je dois attendre deux heures, j'attends. Je n'ai pas beaucoup attendu, je lui ai offert des gâteaux, j'étais très contente. J'ai aussi une « cousine », elle s'appelle Alice Ferney, j'ai pas mal patienté pour pouvoir la rencontrer, nous avons parlé chiffons. C'est une drôle d'expérience, ça, on connaît par cœur l'univers d'une personne et on se retrouve devant cette personne à qui l'on n'a jamais adressé la parole, c'est un grand écart très particulier. **D. Lecènes :** Oui, mais plutôt ceux tombés en poésie. **N. Lecomte :** Pierre Loti, le grand voyageur, Jean-Marie Gustave Le Clézio qui a écrit sur l'Afrique et qui vit au Maroc. Mon cheval de bataille est l'Afrique. **J. Lefèvre :** En amitié et partage avec beaucoup d'auteurs avec lesquels j'ai eu la chance de pouvoir faire connaissance. Aucune rivalité, juste de la bienveillance, du partage et beaucoup de soutien de leur part. L'écriture est riche de rencontres à tous les niveaux. **C. Legouix :** Alice Munro, Alison Lurie, Anna Gavalda, Chimamanda Ngozi Adichie, Haruki Murakami, Éric Faye, Johanne Tremblay, Daniel Grenier. **L. Léri :** Pour le roman, Louis-Ferdinand Céline, Jean Giono ; parmi les contemporains, Nancy Huston, au moins pour le début de sa production romanesque. En poésie, Saint-John Perse, Yves Bonnefoy. Et pour la nouvelle, les quelques auteurs que je viens de citer. Et bien d'autres encore. Mais tout choix est arbitraire et restrictif ! **P. Leroyer :** Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Pascal Garnier, Richard Morgiève, Jan Thirion, Gudule, Thierry Jonquet. J'apprécie autant ceux qui donnent à savourer la langue que ceux qui manient l'humour (très noir) et l'ironie. **H. Lictevout :** Non, pas vraiment, bien que j'aie eu la chance de rencontrer Jean-Pierre Andrevon qui est un des mes auteurs de S-F préférés. **C. Loiseau :** Je pense que nous avons tous à cœur la même chose : écrire et faire lire. **S. Lucas :** —. **J.-L. Lys :** J'avoue que non, je suis un auteur solitaire… (mais ne me sens hostile à personne). **C. Lysière :** En toute humilité… Virginie Despentes. **É. Lysøe :** En amitié, oui, avec les « piliers » d'Arkuiris notamment : Yann Quero, Stéphane Dovert, Arnauld Pontier et quelques autres. En cousinage sans doute — parce que j'ai été particulièrement touché par leurs textes — avec Amélie Bousquet, Karine Rennberg, Geneviève Le Bras, Johanna Marines et Jean-Marc Sire. **A. Mahaim :** Plutôt sœur de nombre de femmes auteures. **P. Malosse :** Les amitiés entre auteurs se développent lors des rencontres en salon. Mais je ne préfère pas les nommer, car cela relève de la sphère privée. **C. Maltère :** Je ne lis pas énormément de contemporains. J'aime ce qu'écrit Sarah Waters (style, fond, construction). Je trouve beau le style de Richard Millet. Et j'aime l'honnêteté intellectuelle, la passion littéraire d'Amélie Nothomb. **C. Mamier :** Je dirais plutôt « en admiration », voire « en pâmoison ». Neil Gaiman et Greg Egan sont les premiers qui me viennent à l'esprit (dans le cadre de la nouvelle en tout cas). **P. Mangion :** J'ai des amis auteurs rencontrés sur des forums ou des salons, mêmes si nos écrits sont différents, comme Colette Bacro, Hubert Letiers ou Cathy Bonidan. Littérairement, je me sens plutôt proche d'auteurs disparus, comme John Fante ou Charles Bukowski. Mais parfois sur un livre, un texte, oui ça arrive avec des vivants, par exemple Camille Laurens. Enfin il y a mon cousin, mon vrai, très bon auteur de nouvelles, avec qui je parle le plus souvent d'écriture. Raphaël Dormoy. **L. Marconi :** —. **F. Maréchal :** —. **B. Marée :** Je n'ai ni la prétention ni l'ambition d'envisager une amitié ou un cousinage avec un « autre auteur du temps présent ». D'ailleurs, suis-je un « auteur du temps présent » ? Comparaison n'est pas raison. Je vais sur mon petit chemin et je salue bien volontiers, avec bonheur et respect, ceux que j'y

croise ou que je rencontre à certains carrefours. **M. Martin :** Dernièrement, je me suis sentie très proche de l'écriture d'Angélique Villeneuve. Elle aime ses personnages, les frôle, les caresse, les étreint et les mène non par le bout du nez mais les accompagne jusqu'au mot fin en leur lâchant délicatement la main. L'écriture sensible, à fleur de peau, de Dominique Fabre me bouleverse tout autant... **V. Martorell :** Oui parfaitement. **M. Mathis :** En général, celui que je viens d'aimer lire. Dernièrement, Jonathan Franzen (mais c'est uniquement un romancier, pour ce que j'en sais). J'ai apprécié, il y a longtemps, *Crocodiles*, de Philippe Djian. Enfin, je découvre Jorge Luis Borges en ce moment, mais il est trop tôt pour en parler. **A.-M. Matte :** Oui. J'en suis ravie — je suis choyée d'avoir dans mon entourage d'excellents auteurs qui encouragent leurs collègues créatrices et créateurs. J'en profite pour remercier l'AAOF [Association des auteures et auteurs de l'Ontario français] pour son appui à ses membres. **H. Mestron :** Forcément. Avec notamment feu mon pote Pascal Garnier, grand nouvelliste. **G. de Montmollin :** J'ai beaucoup d'amis auteurs. Mais j'ai du mal à citer un auteur francophone vivant que j'aimerais imiter. **M.-H. Moreau :** Je suis incapable d'avoir le recul suffisant pour répondre à cela… **P. Morel :** Marc Villard. Jean-Bernard Pouy. Denis Brillet. **P. Morvilliers :** Amy Hempel, Grace Paley, Harry Laus, Laura Kasischke, Chuck Palahniuk… **G. Muller :** Oui, Mathias Énard et Hélène Gestern. **A. Neetesonne :** Oui, beaucoup. J'ai eu la chance de pouvoir faire énormément de salons du livre et de conventions lorsque j'ai débuté ma carrière. J'ai donc échangé avec beaucoup d'autres auteurs et on se trouve souvent des points communs, on se lie d'amitié, on se pique des astuces. J'apprécie énormément Vincent Lahouze, même si son style est plus contemporain que le mien. Dans les auteurs plus proches de mon genre littéraire, je citerai Claire Wallaert ou Gala De Spax. Nos nouvelles se sont d'ailleurs retrouvées plusieurs fois dans les mêmes recueils. **J. Nicoladec :** Les cousinades m'ennuient. Mais il est des auteurs que j'aimerais rencontrer à l'occasion. **M. Nicolaieff :** —. **B. Niquet :** C'est difficile à dire. Il faudrait en citer beaucoup — ou pas du tout pour ne blesser personne. En fait, je flashe sur certaines nouvelles — et là, je me sens en quasi-osmose avec l'auteur (souvent auteure, d'ailleurs) mais rarement, pour ne pas dire jamais, sur un recueil complet, d'où la difficulté de répondre à cette question. **J.-J. Nuel :** Là encore, Jacques Sternberg et Roland Topor, mais ils sont morts. **B. Oberlé :** Haruki Murakami, Laurent Mauvignier, John Irving et tellement d'autres. **O. Paquet :** J'ai des amis auteurs dans divers domaines, en choisir quelques-uns serait cruel. En plus, je peux apprécier l'écriture de certains sans forcément m'en sentir proche par ma pratique. Au contraire, j'aime d'autant plus certains auteurs quand ils réalisent des textes dont je serais incapable. **R. Penblanc :** Les auteurs dont je me sens proche sont ceux dont l'univers se situe entre rêve et réalité, et qui accordent une grande attention au travail sur la langue. Ainsi Julien Gracq, Laurent Mauvignier, Pierre Michon, Boualem Sansal, Antoine Volodine, et pour les étrangers, John Burnside, Vergílio Ferreira, Sándor Márai, José Saramago, Jón Kalman Stefánsson… Tous sont des romanciers, pour qui la poésie constitue un axe fondamental. Dans ce questionnaire portant sur la nouvelle, c'est, paradoxalement (mais le paradoxe n'est qu'apparent), cette démarche que je voudrais saluer pour conclure. **J. Pézennec :** Oui, mais avec des auteurs de proses courtes plus que de nouvelles. Je citerai Éric Chevillard, Francis Mizio, Éric Dejaeger, Jean-Jacques Nuel. **G. Pingault :** Oui (et là, je sais qui, en plus !), mais je ne les citerai pas. Je n'assume pas le risque de faire prétentieux ou impudique. Je

garde ça pour moi, ce sont mes amis ou mes cousins imaginaires, en quelque sorte. Ils me rassurent quand j'ai peur le soir derrière la page blanche de mon ordi. **M. Pontacq :** Tous ceux qui savent jouer avec les symboles et chez qui on retrouve la profondeur et la dimension mystique qui manquent tant aujourd'hui en Occident : Sylvie Germain, Carole Martinez, pour ne citer qu'elles. **A. Pontier :** En littérature générale, oui : pour avoir lu tous leurs livres et les avoir confraternellement côtoyés : Laurent Gaudé, Philippe Claudel, Laurence Tardieu ; pour simplement aimer leurs livres : Christian Ganachaud, Claude Louis-Combet. En littérature de l'imaginaire, c'est plus compliqué… J'écris de manière sans doute moins « recherchée », moins « originale », plus centrée sur l'action, l'aventure, ce qui m'inscrit moins dans un cousinage d'auteurs que dans une veine : celle de feu la collection blanche de Fleuve noir, dont le flambeau a été merveilleusement repris par les éditions Rivière blanche. Dans cette veine, on peut citer les auteurs les plus connus : Paul-Jean Hérault, Jean-Pierre Fontana, Jean Mazarin, Piet Legay… **A. Prieur :** Si vous parlez de connaissances humaines, quelques-uns. Pour ce qui est du genre littéraire, je ne me permets pas de porter un jugement sur le travail des autres et de le comparer au mien. **M.-C. Quentin :** —. **B. Quiriny :** Je pourrais reprendre à mon compte beaucoup d'opinions exprimées par Benoît Duteurtre, et je suis jaloux de beaucoup d'idées d'Antoine Bello. **A. Renault :** En amitié et intérêt pour Régis Jauffret, Jonathan Littell, Jean Starobinski, les auteurs qui s'inspirent de faits divers… **E. Roche :** J'aime beaucoup le travail de Sylvie Dubin et la cohérence entre ses nouvelles au sein d'un recueil *(Vent de boulet)*. **È. Roland :** Antonio Tabucchi, Gabriel García Márquez, Lygia Fagundes Telles, Julio Cortázar, Ludmila Oulitskaïa… **C. Rolland-Hasler :** Anne Delmer, Claire Julier, Katherine Mansfield, Patricia Grace, Hubert Haddad. **C. Saint-Charle :** Tout à fait. J'ai fait de belles rencontres dans les salons, qui se sont muées en amitiés solides. **F. Salmon :** Je me retrouve complètement dans l'univers des nouvelles de Bernard Quiriny (si vous n'avez pas encore lu ses *Contes carnivores*, je vous le prescris d'urgence — et si on est dimanche, cherchez la librairie de garde). **B. Savournin :** J'aime tous les auteurs dont les écrits me touchent — ils sont comme une famille. **F. Schurmans :** Parmi les auteurs contemporains, je me sens proche du travail d'Éric Faye. **J.-F. Schwaiger :** Ça m'arrive… **C. Simon :** Oui. Ayant fait partie d'un comité de lecture de revue de nouvelles, j'ai lu et rencontré de nombreux auteurs du temps présent et je continuerai avec ce projet annuel, « Les meilleures nouvelles »… **E. Solac :** Pour les nouvelles, pas vraiment, à part Anna Gavalda, mais pour les œuvres romanesques, oui : Marie-Sabine Roger, Gilles Legardinier, Jean-Paul Didierlaurent… entre autres. **D. Soubieux :** Je citerai, bien sûr, ma coauteure en polar, Monique Debruxelles, qui m'a été présentée par Hubert Haddad il y a une bonne dizaine d'années. Quand j'ai lu, dans les années 1990, ce qu'écrivait Hubert Haddad, j'ai compris que c'était cette littérature qui m'intéressait. Et, en creusant ce sillon, j'ai découvert le « manifeste » publié par Jean-Luc Moreau en 1991 sous le titre « La nouvelle fiction ». Je me suis alors intéressé aux autres auteurs de ce courant : Georges-Olivier Châteaureynaud, Marc Petit, Frédérick Tristan… Voilà ce que j'aime lire, le genre d'histoires que j'aimerais raconter et les auteurs dont je me sens proche. Il y a aussi quelques « polardeux » mais c'est une autre histoire… **V. Struxiano :** Je suis l'ami imaginaire de Daniel Pennac. **J.-C. Tardif :** Ceux cités ci-dessus sont ou ont été, pour quelques-uns, des amis voire des proches. Je pourrais y ajouter quelques autres noms de romanciers ou des poètes (Eugène Guillevic, Jean-

Louis Giovanonni, Werner Lambersy, Bernard Noël, Jean-Claude Pirotte, Kenneth White… — là encore la liste n'est pas close…), pour moi écrire c'est partager, rencontrer, éprouver. L'amitié a donc quelque chose à y faire. **B. Thièry :** Même si certains lui reprochent d'écrire toujours le même livre, j'ai toujours aimé Patrick Modiano pour ses ambiances étranges, ses errances poétiques, son art de la suggestion. **J.-F. Thiery :** Après Maupassant et Edgar Allan Poe, Michel Houellebecq me vient immédiatement à l'esprit **R. Thieulent-Torréton :** Difficile de répondre à cette question. **É. Tixen :** Oui, quand je serai grande, je veux écrire comme Laurent Gaudé dans *Le soleil des Scorta*. Émotions qui ne s'épanchent pas, puissance des destins, impuissances des vivants… C'est ce livre qui m'a fait découvrir mon écriture. **É. Torrente :** Philippe Djian, Delphine de Vigan, Pierre Lemaitre, Mathieu Menegaux, Olivier Maulin, Hervé Le Tellier, Nicolas Rey, Frédérique-Sophie Braize, Philippe Jaenada, Romain Puértolas… **P. Vallens :** Certains amis auteurs de littérature érotique. **M. Vannier :** Mes auteurs contemporains en amitié : Marie-Hélène Lafon, Lionel Duroy, Érik Orsenna, Marcus Malte. **E. Vaucey :** Ce serait trop long de les citer tous ! La centaine de nouvellistes interviewés sur mon site forment un bon début, même si j'ai bien d'autres complices auteurs que je côtoie très régulièrement sur le Net et/ou dans la « vraie vie ». **G. Verdet :** Les amis on les choisit. Pas les cousins. J'ai des potes qui sont de bons auteurs. Des cousins, sans doute aussi, je les lis, mais je leur cause pas. J'ai tort, on finirait peut-être par devenir amis. **M.-C. Viano :** Avec Fouad Laroui : qui est dans ma liste précédente. Il m'amuse, m'émeut, j'aime la fluidité de son écriture, la drôlerie et le pathétique de ses mille anecdotes marocaines, son humour, son recul et sa sagesse. Avec Charles Juliet : comment ne pas aimer cet homme ? Avec Ludmila Oulitskaïa qui parle si bien des petites gens de son pays. Avec Chimamanda Ngozi Adichie *(Americanah)* qui nous fait toucher du doigt, par petites touches quotidiennes, ce que signifie être femme et noire. Avec Russell Banks : ce que les USA peuvent donner de meilleur, à mon sens. Avec Henning Mankell, que je regrette bien ! **L. Vignat :** Pêle-mêle, encore : Antonin Artaud, Albert Camus, Jean Echenoz, Emmanuel Carrère, Émile Zola, Georges Simenon, Philip Roth… Mais je me trompe. « auteurs du temps présent » : mais tous sont présents pour moi. **C. de Viron :** —. **O. Vojetta :** Oui, absolument. Certains connus, d'autres pas. Je ne vais pas les nommer ici, mais ils font partie de ma vie tout autant que leurs livres. **A. Wilhelmy :** Oui, je m'intéresse beaucoup à la littérature québécoise contemporaine, j'entretiens des rapports amicaux avec plusieurs de mes collègues, et certaines de nos œuvres ont des rapports de proximité, ne serait-ce qu'en ce qui a trait à la manière de travailler la langue. Je pense par exemple à Catherine Leroux, Perrine Leblanc, Dominique Fortier, Alexie Morin, Catherine Lalonde. **É. Wilwerth :** Beaucoup d'auteurs belges notamment (Michel Joiret, Caroline Lamarche, Guy Goffette, Grégoire Polet, Isabelle Bary, Annie Préaux). **J. Wintrebert :** Bien sûr. **P. Zylawski :** Depuis bientôt dix ans, chaque année je présente mes bouquins dans une trentaine de fêtes et salons du livre. Parfois bien davantage. J'y croise, j'y rencontre, des dizaines — des centaines — d'auteurs de tous horizons. Je tisse des liens… pas avec tous… Parmi beaucoup d'autres, je me sens proche et j'aime bien : Annie Degroote, Franck Thilliez, Jean-Louis Fournier, Jacques Messiant, Bruno Dewaele, Philippe Tabary, Christian Signol, Lucien Suel, Jacques Duquesne, Frédérique Hébrard, Jean Teulé… etc., etc., donc beaucoup de ch'tis, forcément… Un ch'ti… vous l'avez compris…

François Aussanaire : Un après-midi d'un printemps naissant et encore trop timide à mon goût, la demande est tombée sur ma boîte mail, étrange ; incongrue même. Des gens que je ne connaissais pas, ou si peu pour lire (très) épisodiquement leur pourtant fort estimable revue, me demandaient non pas de leur écrire une nouvelle — ce que je fais pourtant avec une certaine constance dans l'effort : plus de cent dix à ce jour — mais plutôt de leur parler de moi, de ma vision de la chose. Non pas la CHOSE, égrillards que vous êtes !, mais la chose LITTÉRAIRE. Leur dire tout le bien que je pensais de ce genre à part entière et pourtant si mésestimé, pour ne pas dire méprisé, qu'est LA NOUVELLE. Ils voulaient que je leur explique pourquoi, et surtout comment, je m'attelais à ce redoutable exercice : coucher sur le papier (car je suis de ces dinosaures qui écrivent encore à la main) quelques histoires géniales (selon moi) ou sans grand intérêt (selon quelques lecteurs malveillants) ; si j'y passais mes nuits, si j'y laissais mes cheveux (trop tard, la grande majorité d'entre eux m'a abandonné depuis déjà pas mal de temps), ma santé (jusque-là, ça va encore à peu près), et si mes relations sociales se réduisaient au facteur dans l'attente d'une éventuelle réponse d'éditeur ? De quoi je me mêle ? À l'appui de leur coupable projet, ils m'avaient transmis un questionnaire précis, détaillé, voire même inquisiteur ! Bref, ils voulaient tout savoir, genre « Moi, ma vie, mon œuvre ». Que pouvais-je donc bien leur répondre ? — Qu'avant d'être romancier, je fus (et le suis encore) nouvelliste et, plus tôt encore, nouvellophile. Dès l'adolescence, je me suis nourri des nouvellistes anglo-saxons (E. A. Poe, C. D. Simak, Fredric Brown, Stevenson, R. D. Bradbury…) puis plus tard des textes de Jean-Pierre Andrevon, Marc Villard, Jean-Bernard Pouy et bien d'autres. — Que la taille de la nouvelle importe peu. Ce qui compte, c'est la façon dont on s'en sert. Toute analogie avec un organe du corps humain ne serait que déformation de ma pensée ! Les miennes vont de quatre lignes (le haïku de la nouvelle) à cinquante pages et que je réfute le « dogme de la chute » à tout prix. Une nouvelle peut être aboutie tout en conservant une fin ouverte. La nouvelle, c'est la liberté, alors, je vous en prie, ne nous créons pas de barrières, que diable ! — Que j'aime écrire des textes sombres et drôles et me délecter de cette frontière, souvent impalpable et perturbante pour son interlocuteur, entre l'ironie grinçante et le cynisme réjouissant. J'adore assortir mes nouvelles de titres aux jeux de mots approximatifs mais dotés de références culturelles (merde, quoi !) tels que « Citizen conne », « J'irai cracher sur vos tongs », « La marée était en noir » ou « Un K-way nommé désir ». Ce n'est pas parce que ces titres ne font pas nécessairement rire les autres que je devrais, pour autant, m'en priver si, moi, ils m'amusent. — Que je suis ce qu'il est convenu d'appeler un monomaniaque de la mer et des îles, mes principales sources d'inspiration. Mes textes évoquent souvent les gens de mer, ceux que la mer attire, fascine, fait vivre et parfois mourir. — Que j'ai longtemps écumé les appels à textes et les concours de nouvelles avec une réussite disons inégale, mais c'est la loi de l'exercice. Ce sont à la fois de grandes écoles d'humilité et souvent le meilleur moyen pour un auteur inconnu de le devenir… un peu moins. — Que j'ai toujours eu la chance, pour mes romans (quatre) et mes recueils (cinq), de trouver des éditeurs qui ont cru en moi. Certains, hélas, ne s'en sont pas remis ! — Que je n'ai nulle angoisse de la page blanche. Si je n'ai rien à dire… je ne le dis pas. J'ai des temps de gestation généralement longs mais qui facilitent des

accouchements rapides. N'ayant aucune vocation à la souffrance, si l'écriture n'est pas un plaisir, alors je n'écris pas et vais lire le bouquin… d'un autre. — Que bien plus encore que le roman, la nouvelle permet d'adapter son style au récit, parfois même de s'affranchir des contraintes et dogmes des puristes de la belle langue. — Que même si la nouvelle reste un genre littéraire mésestimé en France, le nombre de nouvellistes, de revues et d'appels à textes témoigne qu'elle reste un art vivant.
Voilà ce que j'aurais pu dire, et bien d'autres choses encore mais la place me manque, à cette bande d'indiscrets de *L'encrier renversé* dont il faut bien reconnaître, quoiqu'il m'en coûte de l'avouer car j'ai extrêmement mauvais fond, qu'ils font œuvre salutaire en promouvant la nouvelle et en permettant aux irresponsables dont je m'honore de faire partie de continuer nos coupables activités.

Antoine Bargel : La nouvelle capture l'essence d'une situation, le nœud d'un récit que l'on peut toujours imaginer plus long : mais contrairement au roman ou à la série télévisée dans lesquels les vagues narratives s'élèvent et retombent en se succédant, la nouvelle n'offre pas cet apaisement de « ce qui vient après », de la conclusion et de l'épilogue. « Coup d'un soir » par excellence, la nouvelle excite ; elle stimule l'intellect et l'imagination, elle intrigue et dans le meilleur des cas, elle laisse sans voix, sans souffle, dans l'instant qui suit sa fin. Aux lecteurs ainsi bouleversés de se reconstruire, de retisser puisqu'il le faut un univers organisé autour d'un court texte éclatant, luisant comme une étoile filante et en cela aussi proche sans doute du poème que du roman.

Alexandra Estiot : Depuis que j'écris, je m'intéresse à des questions inédites. C'est comme ça que j'ai appris que la nouvelle littéraire a sa définition : unité de temps et de lieu, nombre restreint de personnages, chute surprenante. Parmi les nouvelles qui m'ont marquée, certaines respectent ces critères, mais d'autres n'en respectent aucun. Un récit bref me semblerait meilleur résumé. Une histoire courte, comme en anglais. Un seul critère, qui reste flou : il est des nouvelles de Stephen King plus longues que des romans de Marguerite Duras. Et s'il n'y avait aucune différence ? Peut-être sont-ils moins nombreux à savoir les écrire ; ou à être prêts à les publier… Les Américains n'auraient-ils pas moins de prévention ? D'ailleurs, quand il s'agit de nouvelles, on cite le vieux Maupassant ou l'Américain Carver. Et moi, Stephen King. Peut-être est-ce la lecture de ses nouvelles qui m'a fait oublier la frontière entre roman et nouvelle. Bien sûr, il y a Salinger et Kafka, Schnitzler et Borges, Lovecraft et Asimov, Calvino et Bradbury. Mais Stephen King… Si vous voulez vraiment un francophone, je retournerai à mes premières amours : Marcel Aymé. « Les Sabines » fut ma première nouvelle. Mon premier roman ? *Oui-oui et la corne d'abondance*. L'une était bien plus longue que l'autre. Le peu de différence que je place entre roman et nouvelle remonte à loin…
Jamais je n'ai fait de différence entre romans et nouvelles. Je suis une lectrice systématique. Je tombe sur un auteur ; il me plaît ; je lis tout ce qu'il a écrit. Tout, sous toute forme, papier ou écran. Deux exceptions : le papier bible et le

théâtre qui, dépourvu de comédiens, me passionne autant que la géographie sans voyage.
N'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment ? Plutôt tout, en tout temps et en tout lieu. Tout et pourtant je crois qu'il y a peu d'auteurs que j'ai abordés avec leurs nouvelles. Ceux qui s'y sont consacrés mis à part. Et quand je me suis mise à écrire, je n'ai envisagé que le roman, à croire que, finalement, il y avait une hiérarchie inconsciente. C'est grâce aux ateliers d'écriture que j'ai touché aux nouvelles. Au risque de me répéter, quand j'aime un auteur, je lis tout. Alors des bouquins sur l'écriture, je m'en suis tapé un sacré paquet, sans compter les biographies de romanciers, les livres de romanciers sur les romanciers et les romans dont le personnage principal est un romancier. Anglais, ils sont professeurs de littérature comparée ; Américains, ils enseignent l'écriture créative. Trop vieille pour me faire étudiante en lettres, mon soudain besoin d'écrire ne pouvait que me conduire aux ateliers d'écriture. Il ne faut pas y aller pour apprendre des recettes, des ficelles, des techniques. Il faut y aller pour deux choses : expérimenter et écouter. C'est en atelier que j'ai appris qu'il ne faut jamais perdre de vue le lecteur. Que si on lui lâche la main, il lâchera votre bouquin. Je ne sais pas pour vous, mais si un auteur me perd, c'est pour toujours.
En atelier, on ne fait souvent que débuter quelque chose. Ce peut être le premier jet d'une nouvelle, comme les premiers éléments d'un roman. On peut commencer en pensant que ce sera une nouvelle et découvrir en chemin que l'histoire a besoin d'espace, que son personnage principal est la sœur de tel autre et que quand ils étaient enfants… On ne sait pas. On verra bien. Comme on découvrira quelques obsessions tues jusqu'alors, qu'il est possible d'écrire sur des modes très différents. À ma grande surprise je me suis découvert la violence comme sujet récurrent, son émergence et ses suites. Avec un tel thème, tous les genres sont envisageables, et je me suis essayée au noir. Pour ce qui est du vrai polar, je me sens totalement illégitime. Ce que je sais d'une enquête de police, c'est qu'il faut la confier à Harry Bosch… Ou à Patrick Kenzie. Mes deux héros réunis à l'occasion d'une… nouvelle ! Je suis plus à l'aise dans le drame, l'introspection, l'écriture blanche. Je m'essaie à l'ironie. En revanche, j'ai beau être fidèle à Stephen King, ni l'horreur ni le surnaturel ne me viennent…
En atelier, on écoute les histoires des autres et on lit les siennes. On apprend ce qui cloche, ce qui n'y est pas clair. On peut avoir des suggestions pour continuer, mais généralement je les oublie ; aussi bonnes soient-elles, ce ne sont pas mes idées ; les reprendre ferait de moi une plagiaire, non ? Je suis très tatillonne là-dessus : j'étais rouge de honte en découvrant qu'une métaphore, une formidable métaphore que je croyais dictée par mon génie venait en fait d'une lointaine mémoire. Je l'ai biffée. Avec grand regret. Elle était grandiose cette « cornemuse désaccordée » que je me dois de rendre à Monsieur Stephen King. On découvre aussi que ce qu'on écrit peut plaire, et de là, on tente les appels à textes, les concours. C'est tout simplement formidable d'être publiée. Même si chaque refus griffe l'ego, pour peu que la critique soit constructive, elle fait avancer. Je me suis découverte opiniâtre ; OK, je le savais déjà. Cette opiniâtreté se doublant d'un certain systématisme, je me suis aussi lancée dans la chasse à la revue. Pour découvrir des choses formidables. Et autant d'inspiration. Quand on vous lance le défi d'écrire autour d'une contradiction, soit on bloque, soit on découvre un personnage. À force de tout lire, j'ai aussi découvert des auteurs. Certains que je cherche ;

d’autres que je fuis. Pas de nom, vous comprendrez… Quant à dire de qui, parmi les grands, je me sens proche, mon égotisme est contraint par le sens du ridicule et seul l’alcool pourrait me faire parler !
Qu’il s’agisse de lire, écrire, relire ou réécrire, peu importe le support. L’écran ou le papier, même si tout finira dans la mémoire de mon ordinateur, sauvegardé sur clé USB. Mais s’il s’agit de publier, je n’envisage que le papier, l’édition à compte d’éditeur. Ni blog ni plateforme. Je les ai entendus comme vous ces contes de fées d’autoédités signés par de grandes maisons d’édition. J’ai beau être une grande lectrice, je place parfaitement la frontière entre fiction et réalité, sais qu’une exception ne fait jamais que confirmer la règle, ne crois ni au Prince charmant ni au père Noël. Je redoute en revanche trolls et escrocs dont l’existence est chaque jour confirmée. Je suis vieille école : écrire est une activité solitaire, longue et ingrate, des affres qui ne peuvent être soulagées que par un éditeur, un vrai, qui vous aura fait souffrir une dernière fois avant de vous porter. Un *like*, ça doit faire plaisir. Mais l’appel d’un éditeur ne peut qu’être orgasmique. Avant d’essayer, j’ai encore du travail ; je dois encore relire, corriger, annoter, traquer les lieux communs et les clichés, vérifier mes virgules, m’interroger sur la pertinence des points-virgules, rechercher le pluriel des mots composés.
Borges aurait dit qu’on ne publie un texte qu’une fois fatigué de le corriger. Auteure diurne, correctrice nocturne, le manque de sommeil pourrait être une motivation supplémentaire. Sur ce, je vous laisse : la nuit tombe et elle promet d’être longue : mon texte est beaucoup trop long !

(1) Cinq recueils de nouvelles ont eu les honneurs du prix Goncourt depuis sa création en 1902 : *Jean des Brebis ou Le livre de la misère* d’Émile Moselly en 1907 ; *De Goupil à Margot* de Louis Pergaud en 1910 ; *Faux passeports* de Charles Plisnier en 1937 ; *Le premier accroc coûte 200 francs* d’Elsa Triolet en 1944 et *Les bêtes* de Pierre Gascar en 1953. En 1974 a été créée la bourse Goncourt de la nouvelle (lauréat : Daniel Boulanger pour *Fouette, cocher !*), rebaptisée en 1977 prix Goncourt de la nouvelle (lauréat : Henri Gougaud pour *Départements et territoires d’outre-mort*).